

**Harry
Dickson-07**

Ray, Jean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

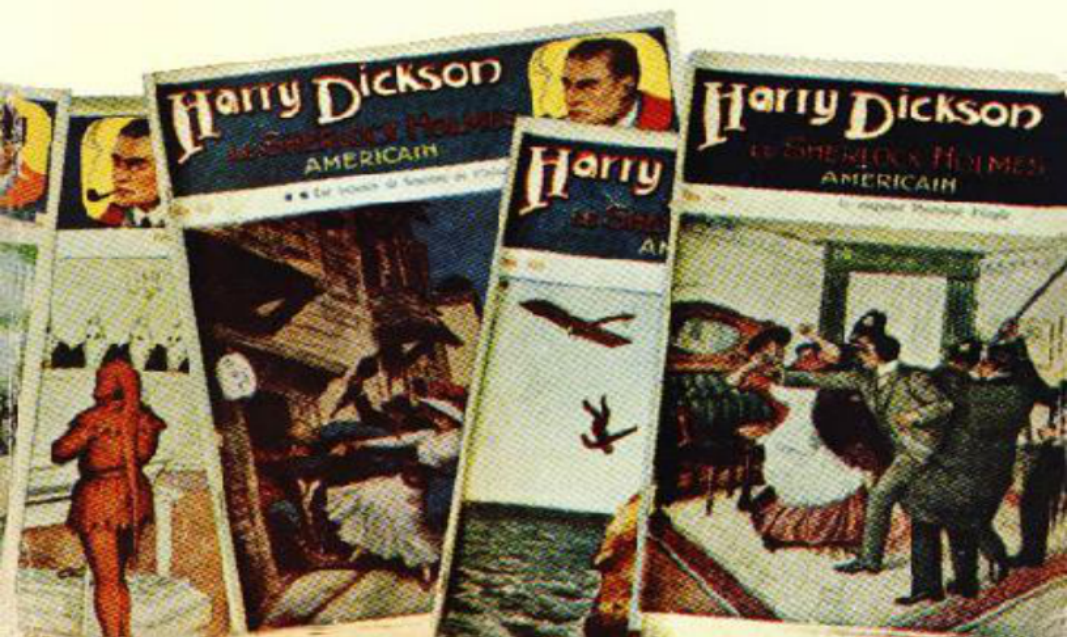
JEAN RAY

Harry 7 Dickson



CINQ AVENTURES INTÉGRALES

Le singulier Mr. Hingle • Mysteras •
La Cour d'Épouvante • Les voleurs
de femmes de Chinatown • La
mitrailleuse Musgrave



Jean RAY

Harry Dickson

Tome 7

CINQ AVENTURES INTÉGRALES



BIBLIOTHÈQUE

MARABOUT

1968, by Éditions Gérard & C°, Verviers.
Éditions Marabout

Note de la team AlexandriZ

En choisissant de diffuser les nouvelles telles que rééditées par *Marabout* dès 1966, la T.A. ne respecte pas l'ordre de parution originale.

Sans respect de l'ordre chronologique, ce recueil comprend donc les nouvelles :

Fascicule de parution	Titre
1933	Le singe et Mr. Hingle
1933	Mystérieux
1933	La coupable
1932	Les voleuses de Chinatown
1936	La mitraillette Musgrave

Les deux nouvelles supplémentaires (*Les sept villas* et *Mystérieux Horle*) furent diffusées dans le même fascicule que *La mitraillette Musgrave*, en 1936)

LE SINGULIER Mr. HINGLE

En matière de prélude.

Le fog est sur Londres... noir, jaune et gras. C'est à peine si l'on voit les réverbères aux triples manchons à incandescence. Les hautes et puissantes lampes électriques semblent de pauvres lunes, perdues dans ces nuées.

Les fenêtres sont invisibles. Les passants avancent avec les mouvements lents des plongeurs. Les bruits sont étrangement ouatés, entrecoupés par des zones de silence, comme s'ils s'émettaient au ralenti.

Un vapeur remonte la *river*, sa sirène hurlant toutes les trente secondes.

C'est un pauvre cargo d'un millier de tonnes à peine, au pont encombré de fret, sentant l'huile chaude et le coaltar. Des lettres blanches sur l'étambot annoncent à la métropole indifférente l'arrivée du S.S. « Attikos », du Pirée. Un douanier-convoyeur monté à bord à Gravensend se tient dans l'écœurante mais chaude haleine d'une affreuse cuisine toute noire, où cuit une horrible ratatouille à l'ail et aux tomates.

Le troisième officier prend le gabelou à témoin pour dire qu'un temps pareil crie vengeance au ciel, et qu'il n'y a que Londres pour vous recevoir de la sorte. Ah ! parlez-lui donc d'Athènes et des ports de la Méditerranée !

On a dépassé Greenwich vaguement rougeoyant dans la brume ; Limehouse Reach est devant. Il semble que l'eau se fasse plus lourde et que l'étrave du cargo ait plus de peine à la fendre en deux pans de houille, fléchés de reflets pallides.

— Sale temps ! Damné sale temps ! gronde en leitmotiv l'officier de marine.

L'« Attikos » devrait s'amarrer au quai 47, le plus sale des Millwall Docks, mais avec ce temps il accoste Millwall Pier. Demain il fera jour et il trouvera sa place plus facilement.

Le douanier-convoyeur approuve. Le fog est devenu plus lourd, et le grog brûlant que le chef-coq vient de lui offrir est fameusement bienvenu.

Le vapeur heurte doucement le bois suiffeux du vieux pier, qui grogne et geint jusqu'aux tréfonds de ses pilotis vermoulus.

À ce même moment, une ombre se détache de l'avant, où elle s'est tenue accroupie contre un des treuils d'ancre, et bien que le saut soit considérable et non sans péril, franchit la lisse de tribord et tombe légèrement sur le plancher branlant de la vieille estacade.

Cela fait bien moins de bruit que le heurt sourd du vapeur contre les ducs d'Albe de bois goudronné, et le convoyeur ne s'est aperçu de rien.

L'homme fonce à travers le brouillard, presque en courant il longe la West Ferry Road aux avaries lumières pour atteindre bientôt comme un havre de clartés, de tavernes, de cris et de rumeurs farouches, les rues étranges, aux noms exotiques, de Millwall.

Au coin de Malabar Street, un énorme autobus approche lentement, derrière la double lune de gros phares.

Un docker ivre chancelle au coin du trottoir, et tâche par gestes et jurons d'attirer l'attention du wattman.

Le lourd véhicule s'approche.

À cette minute, le passager de l'« Attikos » est derrière l'ivrogne ; il lui donne une petite bourrade dans le dos, juste au moment où le bus arrive.

Le docker s'étale de son long, et les énormes roues lui passent sur le corps. Un concert de hurlements et de cris d'effroi s'élèvent.

Mais le coupable est déjà loin, perdu dans la fumée liquide du fog.

Il ricane doucement en se frottant les mains, et nasille une bizarre petite chanson : La, itas ! Ala ita ! Lii-ta !

C'est ainsi que Mr. Hingle arriva à Londres.

1. La formidable surprise

— Trente crimes inexpliqués en moins de trois semaines, messieurs ! Savez-vous ce que cela signifie pour nous ?

C'était Sir Austin, le chef de la police de Londres, qui parlait de la sorte aux plus hauts fonctionnaires de Scotland-Yard.

— Ce n'est pas la première fois, continua-t-il d'une voix morne, que l'on nous accuse d'ignorance et de veulerie. Mais aujourd'hui je suis presque tenté de donner raison aux journaux qui demandent notre tête !

« Oui, messieurs, la presse demande un exemple éclatant, et vous savez que la presse anglaise sait se faire obéir. Cet exemple se composera de quelques mises à pied retentissantes dans le Yard, de la rétrogradation d'un tas de fonctionnaires. Dès aujourd'hui, le premier ministre vient de me signifier que tous les congés sont supprimés et que pendant deux trimestres aucune augmentation de traitement ne sera plus accordée, ceci par mesure disciplinaire !

Un murmure attristé fut la réponse.

Le trembleur du téléphone résonna, et Sir Austin prit l'écouteur.

— Voici les rapports des détectives Morris, Lorkins, Driscoll et Maxwell.

« Je résume : deux têtes coupées emballées dans des couffins à fruits sont arrivées ce matin à Scotland-Yard. Elles appartiennent à des victimes d'un rang bien différent dans la société, le premier est un rôdeur à l'identité douteuse, le second un jeune ingénieur chimiste aux usines de couleur Drayton.

« Comme toujours, une carte accompagne le sinistre envoi :

« De la part et avec les compliments de Mr. Hingle. »

« Puis une note dactylographiée, indiquant où nous trouverons les corps mutilés. Les endroits sont diamétralement opposés sur la carte de Londres :

« Wapping pour le rôdeur et Upper Sydenham pour l'ingénieur.

« Nos détectives les y ont découverts, comme toujours, et comme toujours également, les cadavres n'ont pas été dépouillés.

« Mr. Hingle, comme il se dénomme lui-même, n'a-t-il pas annoncé au début de ses crimes en série qu'il n'était pas un voleur mais « rien qu'un assassin » ? J'aime la restriction !

« En attendant, voici le trente-deuxième forfait du genre, et l'on ne sait pas plus du nommé Hingle que des habitants de la planète

Mars. Ah ! je comprends que le public se fâche et crie à l'incompétence de la police, sans compter le mépris mondial qui semble vouloir nous accabler dans les quotidiens du monde entier.

« Tenez, voici le « *Matin* » de Paris, qui fait un relevé comptable de toutes les prouesses de Mr. Hingle.

« Trois bonnes revenant de compagnie d'une petite fête, trouvées éventrées sur l'Embankment.

« Le vieux colonel Thompson trouvé mort à la fin d'une séance de cinéma dans Holborn. Un couteau entre les deux épaules. Ses voisins n'ont rien vu ni entendu, ils ont cru que le vieux militaire dormait.

« La sentinelle devant le War Office assassinée dans sa guérite, cela en plein jour, au moment où cela fourmille de monde en cet endroit.

« ... Non, j'en ai assez, vous connaissez cette liste tragique aussi bien que moi-même, et vous n'ignorez pas non plus que sur chaque cadavre une carte identique est épinglée : de la part de Mr. Hingle !

Sir Austin allait froisser le journal français quand un nom attira son regard au bas de la colonne.

— Ce journal a raison ! grommela-t-il soudain.

— En quel sens, sir ? demanda-t-on de tous côtés.

— Par la phrase qui clôt son article. La voici : L'Angleterre n'a donc plus de Harry Dickson ?

Un silence embarrassé suivit à cette sortie, pleine de reproches.

Car beaucoup de fonctionnaires présents avaient à s'en faire : trop souvent, la police officielle essayait de se passer des services du prestigieux détective, quitte à venir le supplier d'intervenir quand les choses menaçaient de se gâter. Or, elles se gâtaient rudement aujourd'hui !

— Surintendant Goodfield ! appela brièvement Sir Austin.

L'appelé se leva, sortit du coin où il s'était tenu jusque-là dans une attitude réservée et morose.

— À vos ordres, sir !

— Vous êtes un ami personnel de Harry Dickson.

Un peu de rouge monta aux joues du brave policier.

— Je m'en flatte, sir ! répondit-il d'une voix ferme.

Sir Austin fit un geste d'impatience.

— Mais oui, mais oui, j'en suis certain. Mais que dit Dickson de tout ceci ?

— Je n'en sais rien, sir ! répondit Goodfield assez piteusement.

Sir Austin assena un coup de poing sur son bureau.

— Trêve de cachotteries, Goodfield. Comment, on ne peut pas voler une épingle de cravate dans Londres, ou vous courez dans Baker Street pour mettre Dickson dans la confidence et sur la piste du voleur, et de cette horrible série de meurtres vous n'auriez pas parlé ?

— Je n'aurais pas demandé mieux, Sir Austin, et depuis trois semaines j'assiège littéralement la porte et le téléphone de Mr. Dickson... mais nul ne sait où il est, de même que son élève Tom Wills.

— Pas possible ! Mais sa gouvernante au moins doit savoir où il se trouve !

Goodfield secoua tristement la tête.

— Bien que Mrs. Crown soit habituée à de semblables éclipses, elle commence à s'inquiéter outre mesure. Voilà exactement trois semaines qu'elle est sans nouvelles du détective et de son élève.

— Trois semaines, mais... cela concorde avec l'apparition du terrible Mr. Hingle ! cria Sir Austin d'une voix épouvantée.

— C'est ce que je me dis cent fois par jour, sir, murmura Goodfield, et je crains... Non, non, je ne puis admettre que le plus brillant détective du monde, l'homme qui a sauvé plusieurs fois l'Angleterre, soit devenu victime du monstrueux Mr. Hingle !

— Alors, Harry Dickson aurait dû être de ses premières victimes ? demanda Sir Austin.

— Le monstre a pu se dire qu'il aurait la partie belle en supprimant, avant toute chose, celui qui serait devenu fatalement son pire ennemi, répondit le surintendant.

— Je m'étonne que nos journaux ne l'aient pas encore appelé à l'aide, opina un des fonctionnaires.

— Cela aurait été chose faite depuis longtemps, si quelques entrefilets parus en même temps dans différents quotidiens n'avaient annoncé que Harry Dickson et son élève étaient partis à Buenos Aires pour une mystérieuse affaire de traite des blanches.

« La nouvelle, qui est naturellement fausse, fut communiquée par téléphone aux différents bureaux de rédaction. Par prudence, je n'ai pas voulu jusqu'ici la contredire, conclut Goodfield.

— En quoi vous avez agi sagement, approuva Sir Austin. En attendant, Goodfield, je vous donne l'ordre de vous mettre à la recherche de Harry Dickson et de Tom Wills. Cette mission doit rester secrète pour le public, donc pour la presse.

Après une discussion plus ou moins longue où rien en fait ne fut décidé, Sir Austin leva la séance.

Goodfield, qui ne se sentait nullement en appétit, résolut de flâner un peu le long des quais. Une fois l'Embankment parcouru, il se dirigea vers Cannon Station et s'attarda un peu dans l'Upper Thames.

La soirée était fraîche mais agréable. Goodfield prit place sur un banc solitaire et laissa errer ses regards sur le fleuve.

Ainsi il serait désormais seul devant les plus terribles problèmes du crime. Jusqu'ici il avait grandi dans l'ombre tutélaire du grand détective et un peu de sa gloire avait rejailli sur lui, le surintendant

Goodfield.

Le policier se rappela les temps où il avait sournoisement combattu son célèbre ami, jusqu'au jour où il avait honnêtement baissé pavillon devant la supériorité écrasante de Harry Dickson.

Depuis lors, Dickson s'était montré pour lui un ami et un conseiller d'une valeur inestimable. Ils avaient frôlé la mort ensemble, et Goodfield sentit une larme mouiller ses paupières en songeant que maintes fois le détective l'avait arraché au péril.

À présent, Harry Dickson n'était plus, Goodfield en avait la certitude.

Mr. Hingle, astre effroyable au firmament du crime, venait de monter à l'horizon et comptait bien s'y maintenir en bonne place, cela était plus que certain.

Un jeune voyou, le mégot au coin des lèvres, arriva en flânant d'une rue perpendiculaire aux quais, et choisit l'autre extrémité du banc pour se laisser choir avec un soupir de lassitude.

— 'soir, fit-il, fait reposant de s'asseoir, hein, l'bourgeois ?

— Oui, répondit brièvement Goodfield, peu charmé de la compagnie.

— Ce mégot, hein, continua le jeune homme en désignant d'un geste du menton le bout de cigarette qui pendillait à ses lèvres, c'est mon dernier, à moins que vous ne m'en offriez un autre, l'bourgeois. Si vous le faites, je ne vous ferai pas l'affront de refuser.

— Laissez-moi tranquille, grogna Goodfield.

— Ben quoi ? C'est-y que les navets ne poussent pas dans votre serre ? En tous cas vous avez l'air d'un fameux navet, allez !

— Je vais vous frotter un peu les oreilles pour vous apprendre à f...icher la paix aux gens, répliqua le surintendant sur un ton de menace.

— Eh quoi, on se dit des choses aimables ? dit une voix traînante derrière eux.

Goodfield se retourna et vit un des plus affreux visages de rôdeurs qu'il lui eût été donné de contempler au long de sa carrière.

— Il y a l'gentleman, expliqua le jeune voyou en désignant Goodfield, qui s'imagine que je suis Mr. Hingle, et que je veux lui ouvrir le ventre.

— Aha ! elle est bien bonne, ricana le rôdeur. Mr. Hingle ! Aha !

— Je vais vous fourrer pour une nuit au bloc ! hurla soudain Goodfield à bout de patience.

— Ce n'est pas trois semaines qui changent un homme, dit le rôdeur d'un air digne.

Goodfield le considéra, fort interloqué.

— Que voulez-vous dire ? articula-t-il avec stupeur, car une bizarre sensation venait de s'emparer de lui.

— Il veut dire, rigola le jeune homme, que Goodfield est toujours Goodfield.

Le surintendant leva les bras au ciel.

— Sûr et certain, je n'ai plus de cigarettes, donnez m'en donc, monsieur Goodfield, implora comiquement le pâle voyou.

— Et voilà trois semaines que je fume le plus horrible tabac du monde, se plaignit le rôdeur ; Goodfield, si vous en avez du meilleur, il faut partager avec moi !

Goodfield tremblait comme une feuille.

— Voyons... ne vous moquez pas... dites-moi si je ne me suis pas endormi sur ce banc et que je rêve encore.

Une poigne solide le secoua.

— Cela ressemble-t-il à une sensation de rêve, Goodfield ?

Mais le policier sanglotait réellement, furieux, dépité, ravi, heureux à bondir comme un jeune lévrier.

— Harry Dickson ! Monsieur Dickson ! Et Tom Wills ! Ah ! voyez-vous que je me réveille à l'instant ?

Mais il n'avait jamais été mieux éveillé, et de solides poignées de main s'échangeaient maintenant dans le soir complètement tombé sur les quais déserts de la *river*.

— Mais où étiez-vous ? Pourquoi nous avoir laissé sans nouvelles ? commença enfin Goodfield avec reproche.

— Hingle, mon cher surintendant, dit brièvement le détective.

Goodfield joignit ses mains et respira profondément.

— Vous êtes sur la piste de Mr. Hingle ? hoqueta-t-il.

— Sur la piste ? Hm ! Hm ! Pas précisément.

— Hélas, gémit Goodfield, vous aussi vous avez été impuissant.

— Moi ? pas le moins du monde !

— Alors vous devez savoir ?

— Savoir ? Non, mais autre chose, dit sèchement Harry Dickson, tandis que Tom Wills se mettait à siffloter une marche militaire.

— Je vous en prie, supplia Goodfield, ne me faites pas languir.

— Avant toute chose, Goodfield, déclara gravement Harry Dickson, il faut que vous gardiez le secret de ce que je vous confierai à vous seul.

— C'est promis, s'empressa le surintendant.

Harry Dickson sourit.

— Vous ne saurez jamais, Goodfield, comme ce serment vous sera dur à tenir.

— Qu'importe ! Dites toujours ! s'écria le policier.

— Il y a, Goodfield, que je sais encore très peu de choses concernant l'affaire Hingle et que nous allons errer bien longtemps encore dans les ténèbres.

— Hélas ! se lamenta le policier, et pendant ce temps, Londres

sera en proie à des crimes sans nombre !

— Pas précisément, Goodfield. Tenir le coupable ne signifie pas toujours tenir la solution de l'affaire criminelle.

— Oh ! vous connaissez Mr. Hingle ? suffoqua Goodfield.

— Voilà encore une chose difficile à affirmer, taquina Dickson. Être en face d'un homme, ce n'est pas le connaître.

— Mais je ne sais plus que croire ! s'attrista le surintendant. Une fois vous me dites que...

— Je me suis assez vengé, de la vilaine réception que vous nous avez faite tout à l'heure, dit Harry Dickson en riant, mais notre mine n'est certes pas des plus engageantes. Le fait est, Goodfield, que pas plus tard que cet après-midi, j'ai pris Mr. Hingle !

— Impossible ! hurla Goodfield.

— Mais si ! J'ai pris, arrêté et emprisonné Mr. Hingle, continua Harry Dickson, mais ce n'est qu'un début... cette affaire n'en est qu'à ses débuts !

2. L'inexplicable agression

Trois nouvelles semaines se sont passées depuis et, comme Harry Dickson l'avait prédit, les crimes de Mr. Hingle avaient cessé comme par enchantement. Goodfield ne tenait plus en place. Tous les jours, il venait supplier le détective de s'expliquer, de donner au moins quelques indications à Scotland-Yard ; il alla même jusqu'à prétendre que Dickson n'avait pas le droit de dissimuler son jeu, de donner asile à un criminel comme Mr. Hingle.

À quoi le détective répondit imperturbablement :

— Mr. Hingle m'appartient et n'appartient qu'à moi !

Goodfield soupirait alors et commençait à penser que le criminel était tombé sous les balles de Dickson.

Certes, c'était un bon débarras, mais quand on est surintendant du Yard, on aime savoir le pourquoi des choses.

Sur ces entrefaites, une autre nouvelle détournait l'attention du public vers des histoires moins macabres.

Le prince Am Doullah, souverain d'une région afghane sur laquelle l'Angleterre aurait fort aimé exercer quelque influence, venait faire une visite d'amitié à la vieille Albion, qui en frémissait d'aise.

Ce n'était pas la première fois que Londres recevait un prince oriental, bien au contraire. De semblables réceptions étaient dans la norme ces derniers temps.

Mais jamais nabab d'Orient plus riche, plus somptueux, n'avait mis le pied sur la grande île.

Il arrivait à bord d'un yacht spécialement affrété et pourvu d'un tel confort, qu'on le nommait « un palais de Mille et une Nuits flottant ».

Il amenait une suite considérable de dignitaires et, depuis plus d'un an, en vue de son arrivée, la splendide maison de feu Lord Hanover avait été louée et aménagée.

Maintenant que le yacht princier avait été signalé dans la Manche, un remue-ménage fantastique emplissait la merveilleuse maison de maître.

On devait y préparer une réception digne du potentat qui allait l'honorer de sa présence et se disposait à y passer plusieurs semaines.

Scotland-Yard avait été averti qu'à l'occasion de l'arrivée du prince, on y exposerait dans le grand salon bleu la prodigieuse collection de saphirs et d'émeraudes qui ne quittait jamais le

souverain pendant ses grands déplacements. Il fallait des détectives de renom pour surveiller de près ces trésors inouïs, et le Yard traitait son personnel sur le volet.

Sir Austin soumettait leurs noms au ministre plénipotentiaire de ce pays ami, et le haut dignitaire, un vieux Londonien, approuvait ou refusait.

— N'oubliez pas que vous aurez à veiller à la sécurité de plusieurs millions de livres de pierres précieuses, Sir Austin, disait l'ambassadeur.

Sir Austin tourmentait nerveusement sa courte moustache.

— Je connais mon personnel et j'en réponds, répliqua-t-il. N'empêche que le morceau est bien gros et digne de tenter le plus audacieux des forbans. Si je m'adressais à Harry Dickson ?

Le ministre fit un geste de satisfaction.

— Très bien, sir, mais ce fameux détective n'appartient pas à votre service, me semble-t-il ?

Sir Austin baissa la tête et sa figure se fit maussade.

— C'est juste, c'est avant tout un indépendant, et j'avoue que le Yard n'a pas toujours été très accueillant pour lui, hélas ! Je le regrette bien...

L'ambassadeur sourit d'un air entendu.

— Je savais tout cela, Sir Austin, aussi je me suis empressé d'inviter Harry Dickson à notre réception, non comme détective, mais comme hôte de marque, que j'aimerais beaucoup présenter à Son Altesse, qui en sera enchantée.

« N'oubliez pas que dans son pays, elle s'occupe beaucoup de criminologie. Une rencontre avec le plus fameux détective de l'époque ne pourra que lui plaire énormément.

Sir Austin n'aurait pu entendre de nouvelles plus agréables.

Harry Dickson venait ! Harry Dickson serait là ! Cela valait bien le meilleur des *safes*, pour protéger les trésors du nabab oriental !

Les deux hauts fonctionnaires se séparèrent sur de mutuelles congratulations, très contents l'un de l'autre.

Le surlendemain, l'ancien hôtel de Lord Hanover resplendissait de lumières, et la gentry de Londres s'empressait autour des nobles visiteurs.

C'est ici que se place la bizarre aventure dont Harry Dickson faillit être victime.

Il avait parfaitement senti où le bât blessait et compris que l'invitation du ministre plénipotentiaire dissimulait un but intéressé.

Aussi arborait-il le plus coquet complet de ville pour se rendre à cette réunion des grands, espérant bien que quelque laquais intransigeant le mettrait à la porte en le priant d'aller revêtir une tenue plus adéquate à la cérémonie. Tom Wills par contre se pavanait

dans le plus bel habit de soirée imaginable.

Ce fut la raison que Dickson donna à Tom, mais le jeune homme lui jeta un regard de biais et se mit à rire.

— Ouais, monsieur Dickson, un pareil caprice de votre part ferait sans doute bondir notre ami Goodfield, qui y couperait tout aussitôt, mais moi... Nenni, je ne marche pas ! Alors, on manigance quelque chose ?

Le détective se mit à rire à son tour.

— Excellent garçon ! Ce n'est pas la première fois que je dois avouer qu'on ne peut rien vous cacher. Eh bien non, mon petit, je ne me sens nullement froissé par cette invitation intéressée, c'est bien pour cela que je vous délègue à ma place, mais je désire faire mon entrée par la porte de service.

— Alors vous ne serez pas de la fête, maître ?

— Oh que si ! À bientôt ! répondit gaiement Harry Dickson.

Il laissa Tom monter seul dans une automobile, et se contenta d'un populaire autobus pour se rendre dans Covent Garden, où se trouvait l'hôtel de Lord Hanover, devenu celui du prince Am Doullah pour la durée de son séjour.

Dédaignant l'entrée principale resplendissante de lumières, le détective enfila une ruelle qui conduisait aux jardins de la maison, et où s'ouvraient les portes des écuries et des entrées de service.

Il y avait à peine fait quelques pas qu'il s'entendit s'appeler par son nom.

— Monsieur Dickson !

Cela venait de l'entrée des fournisseurs.

Le détective se retourna et vit le casque d'un policeman luire dans l'ombre du vestibule. En même temps l'agent lui fit signe.

— Voulez-vous entrer un moment dans la loge de la concierge, monsieur Dickson ? demanda l'homme avec politesse.

Cette loge s'ouvrait à sa gauche. Par la porte vitrée aux carreaux dépolis, le détective vit s'y mouvoir des ombres.

Machinalement, il regarda l'agent et observa qu'il ne le connaissait pas.

Ce n'était pas là une chose bien extraordinaire, mais il en fut frappé.

D'un geste délibéré, il poussa la porte.

Deux autres policemen étaient là, en grand uniforme, puis un gentleman de mise distinguée, et enfin une jeune femme en tablier de dentelles qui, à l'idée du détective, devait être la concierge.

— Que signifie ce déploiement de forces policières ? demanda-t-il.

L'agent qui l'avait hélé dans la rue reprit la parole.

— Monsieur Dickson, nous sommes ici pour veiller à la sécurité

de Son Altesse, le prince Am Doullah, or il se fait que cette dame, qui se dit concierge, nous paraît très suspecte.

Harry Dickson n'écoutait que distraitement, mais ses yeux et sa pensée travaillaient. Il remarqua l'étrange mine des agents, leur teint bronzé, leurs yeux de jais, les nez en bec de corbin. À leur visage, il apparenta immédiatement celui du gentleman en civil, et même celui de la jeune femme.

— Suspecte ? demanda-t-il brièvement. Dans ce cas, conduisez-la discrètement au Yard. Ici, l'endroit n'est pas choisi pour un interrogatoire.

Mais il venait de remarquer qu'il y avait des défauts aux uniformes trop neufs des agents de police : la petite couronne d'argent sur le casque était mal placée !

L'un des policiers, un long escogriffe à la figure basanée, tenait la jeune femme par le bras.

Harry Dickson s'adressa à lui.

— Laissez cette dame tranquille, dit-il.

L'homme le regarda avec un peu d'anxiété ; ses yeux cillèrent, mais il ne fit rien pour lâcher sa captive.

Harry Dickson devina : Il ne le comprenait pas !

En même temps il vit qu'il était encerclé par eux.

Le détective savait masquer son émotion ; rien ne parut sur son visage, il fallait gagner du temps.

— Hm ! fit-il, vilaine histoire ! Voyons, laissez-moi réfléchir.

Il ne mentait pas, le grand détective, il réfléchissait en effet, et avec quelle intensité, car il sentait qu'une minute décisive approchait.

Quelques secondes lui suffirent pour voir trois choses :

Le gentleman maniait une très lourde canne, qui s'élevait graduellement, toute prête à s'abaisser.

La jeune femme tenait son bras replié contre sa poitrine, mais Dickson y vit la courte et terrible matraque qu'elle y dissimulait.

Ils étaient à six au centre de la loge, sur une grande carpette carrée ; or, les cinq qui l'encerclaient ne faisaient guère mine de s'approcher, au contraire, ils s'éloignaient lentement, le laissant *au milieu* du tapis.

Harry Dickson épia leur lente et sournoise retraite. Celle de la jeune femme surtout le frappait : elle s'approchait à reculons, tout en entraînant l'agent qui la tenait et suivait docilement son mouvement, d'une légère gibbosité bosselant l'extrême bord du tapis.

Mais en regardant la femme, le détective comprit le péril : elle venait de deviner la pensée du détective, elle au moins n'était pas sa dupe.

Elle ouvrit la bouche pour crier, et en même temps leva son arme. Derrière Dickson une canne fut brandie.

Trop tard ! D'un bond de grand félin, Harry Dickson s'était jeté sur la jeune femme, lui arrachant le casse-tête. Moins d'une seconde plus tard, il retombait à pieds joints sur la bosse sous la carquette.

Il eut l'impression d'un chambardement universel, murs, meubles... tout tournait autour de lui, tandis qu'il était projeté durement contre le plancher. Derrière lui, des cris éclatèrent, puis s'éloignèrent avec une étonnante rapidité. Puis un coup sourd retentit, comme d'un gong énorme.

Les genoux endoloris, Harry Dickson se releva et regarda autour de lui.

Il se frotta les yeux, croyant rêver : tout était parfaitement en place : un bureau anglais contre le mur, un divan en reps capitonné, la carquette au milieu de la chambre... mais les agents, le quidam à la canne, la jeune bonne, de tout cela, il n'y avait plus trace.

— Une trappe ! murmura-t-il en approchant prudemment.

Mais la gibbosité sous le tapis avait disparu !

Harry Dickson tira doucement le tapis à lui : le plancher était lisse et net, rien ne dénotant le piège.

Il prit une lourde chaise et la jeta au milieu de la chambre, à l'endroit où il se trouvait tout à l'heure. Rien ne bougea.

— Je me demande bien ce que tout ceci signifie, murmura-t-il, un pli d'inquiétude lui barrant le front.

Mais la réflexion ne lui apprit rien.

— Pourquoi une telle mise en scène ?

Question qu'il dut laisser lui-même sans réponse.

— Enfin, nous verrons bien, s'il reste quelque chose à voir ; en attendant je m'imagine que les bonshommes de tantôt se trouvent où ils avaient voulu me voir ; grand bien leur fasse, et je n'ai pas à m'inquiéter de leur sort. Tel est pris qui croyait prendre. Allons dire bonjour au monde !

Il délaissa le projet de faire son entrée par une des portes de service et se fit excuser de sa tenue par le majordome.

— J'arrive de voyage, tel fut son prétexte, et il n'en fut pas moins cordialement reçu.

Un petit homme au visage plombé, légèrement marqué de petite vérole, s'approcha de lui au milieu d'une nuée de courtisans et d'invités.

— Am Doullah ! chuchotait-on.

Il était vêtu à l'européenne, et seul un turban en soie jaune surmonté d'une merveilleuse aigrette en diamants, le plaçait sous le signe de l'Orient.

Sir Austin lui tenait compagnie et avait engagé avec lui un entretien qui semblait bien être du goût du prince.

— Vous allez le voir, Altesse !

Harry Dickson se trouva à trois pas du groupe, quand Sir Austin lui fit un geste de bienvenue : Ah, le voilà !

— Altesse, je vous présente enfin Harry Dickson.

Un éclair de vif intérêt s'alluma dans les yeux cernés du noble Afghan.

— Monsieur Dickson, dit-il en excellent anglais, comme je suis heureux de vous rencontrer !

Il lui tendit une main grasse et potelée.

— Je suis content de vous connaître, continua-t-il, tout en retenant un peu la main du détective et en le fixant de son regard profond et noir. Sir Austin n'a fait que parler de vous depuis mon arrivée. Dire que depuis des semaines je désire mettre les pieds sur le sol d'Angleterre, rien que pour vous voir.

« Savez-vous ce qui m'a passionné dans les derniers temps ? L'affaire de Mr. Hingle !

Harry Dickson s'inclina.

— Malheureusement, Altesse, je n'ai rien à vous apprendre à son sujet.

Le prince grimaça une sorte de sourire.

— Dans mon pays, monsieur Dickson, pour un tel mensonge vous seriez pour le moins empalé. Naturellement, après vous avoir fait dire la vérité par quelques procédés... très nationaux.

Sir Austin se mit à rire à son tour.

— Harry Dickson est un peu en coquetterie avec le Yard, Altesse, c'est un petit cachottier, mais il en a bien le droit... N'empêche que je sais, et je vous l'ai dit, qu'il a mis la main sur l'énigmatique Mr. Hingle, auteur de plus de trente crimes, plus mystérieux les uns que les autres.

Le visage de Dickson resta impassible, mais le mécontentement s'y lisait.

*

— C'est possible, Altesse, très possible, Sir Austin, mais je regrette de n'avoir rien à ajouter à ce que vous savez déjà.

Et, pivotant sur les talons, il s'éloigna.

— Oh ! s'écria Sir Austin, je suis confus, Altesse, mais je n'ai pas de prise sur lui, il n'appartient pas à la police officielle.

— Tant pis pour Scotland-Yard et tant mieux pour Mr. Hingle ! s'esclaffa le prince, mais tel qu'il est, votre Harry Dickson me plaît beaucoup, Sir Austin, bien que dans mon pays, je le répète, j'aurai le regret de lui faire griller la plante des pieds et de l'empaler ensuite.

Pendant qu'ils devisaient de la sorte, Harry Dickson fendait le flot des invités à la recherche de Tom Wills.

Il le trouva enfin, savourant un délicieux sorbet à la rose.

— Tom, lui dit-il, nous n'avons pas une minute à perdre, notre liberté est terriblement en péril, et notre vie également peut-être.

— Comment cela ? demanda Tom qui en laissa presque choir sa coupe.

— Goodfield n'a pas pu résister au désir de plaire à son chef... il a parlé de Mr. Hingle !

— Diable, fit Tom, filons, cela pourrait faire du vilain.

— Ah ! je comprends mieux l'aventure de la loge du concierge, murmura Harry Dickson. Maudit Goodfield, s'il savait de quelle terrible façon il vient de brouiller les cartes !

— Je prends mon manteau au vestiaire et je vous suis, cria Tom en s'élançant dans le couloir.

Quelques minutes s'écoulèrent, Tom Wills ne revenait pas.

Inquiet, le détective courut au vestiaire : il était désert, et le petit boy asiatique qui le desservait n'avait vu personne.

Comme un fou, Harry Dickson parcourut les salons, ne trouvant nulle part trace de Tom Wills.

À la fin quelqu'un l'attrapa par le bras.

C'était Goodfield qui, le visage fendu par un large sourire, levait une coupe de champagne.

— Je bois au vainqueur de Mr. Hingle, dit-il.

— Buvez plutôt à l'assassin de Tom Wills, gronda le détective pâle de colère.

La coupe s'émietta sur le sol.

— Que voulez-vous... dire ? hoqueta le surintendant.

— Bavard ! Vieille pie ! Triple idiot ! tonna Harry Dickson, en se dégageant et en le laissant perplexe au milieu du fumoir.

En courant, le détective gagna la rue et héla un taxi.

— Monsieur Dickson ! fit soudain une voix sourde derrière lui.

Le détective se retourna : il n'y avait personne.

— Monsieur Dickson ! reprit la voix.

D'où venait-elle ? Du sol, des murs, de l'air ambiant ?

Avec une angoisse indescriptible, Harry Dickson entendit l'invisible l'appeler pour la troisième fois.

Puis, très lentement et sur un mode plus bas, elle chuchota encore, plus mystérieuse que jamais :

— Délivrez Mr. Hingle !

3. Les virtuoses de l'horreur

— Mon Dieu, monsieur Dickson, si j'avais pu prévoir !

Le pauvre Goodfield pleurait comme un enfant quand le détective lui eut rappelé sa lourde faute.

— Si vous m'expliquiez au moins quelque chose ! supplia le policier.

— C'est cela, pour que Tom Wills soit perdu complètement, répondit Dickson d'un ton sarcastique.

— Alors commandez, monsieur Dickson, j'obéirai sans comprendre et aveuglément, je vous le jure. Je donnerais ma vie, si cela peut sauver celle du petit Tom !

Le chagrin du brave homme était si sincère qu'il finit par émouvoir Harry Dickson.

— Soit, dit-il après une assez longue pause de silence et de réflexion, j'accepte votre aide, Goodfield.

— Vous allez tenter quelque chose pour Tom ? demanda le policier, plein d'espoir.

— Sur l'heure ! Je crois pouvoir arriver presque les yeux bandés à la prison où mon élève est détenu. Ah ! ce n'est pas un cachot ordinaire, je vous l'assure, et il se pourrait que nous y soyions témoins de faits peu ordinaires.

— N'importe ! s'écria Goodfield, je suis votre homme.

— Et je vous jure que je tuerai *impitoyablement* celui qui se dresse en travers de ma route !

Cette phrase était dite sur un ton si glacé que Goodfield ne put retenir un frisson. Harry Dickson parlait de tuer ! Lui qui ne recourait à cet ultime moyen de défense qu'en tout dernier lieu, lorsque le péril se révélait insurmontable.

— Très bien, monsieur Dickson, ce n'est pas moi qui vous en empêcherai, dit-il avec soumission. Au contraire, je vous prêterai main-forte.

— Nous allons partir sur-le-champ ; vous n'êtes plus le surintendant Goodfield à présent, mais Goodfield tout court. Vous n'arrêterez personne, même le plus affreux criminel. On tue, Goodfield, on tue, et rien que cela ! M'entendez-vous ?

— Oui, oui, j'entends et j'obéirai, murmura Goodfield, livide de terreur.

Harry Dickson ouvrit le tiroir de son bureau, en tira des

brownings et des chargeurs pleins, en ordonnant à Goodfield de faire son choix.

— Ne ménagez pas les munitions ! ricana-t-il d'un air sinistre qui acheva de dérouter complètement le fonctionnaire de Scotland-Yard.

Un quart d'heure plus tard, ils s'enfoncèrent dans la nuit brumeuse, au moment où une horloge piquait trois heures du matin.

Les rues glaciales et tristes étaient désertes. Dickson et son compagnon marchaient d'un bon pas, sans échanger une parole.

Ils arrivèrent bientôt dans le quartier de Covent Garden, qui commençait vaguement à s'animer, grâce aux charrettes et aux camions des maraîchers et des mareyeurs.

Les deux hommes traversèrent les groupes muets et encore somnolents de rouliers et de ruraux, se dirigeant vers un dédale de ruelles obscures, où cette fois la vie semblait complètement éteinte. Au loin, les rumeurs des premiers marchés matinaux s'éteignaient.

— Nous suit-on ? demanda soudain le détective.

Goodfield regarda par-dessus son épaule, tout en marchant.

— Attendez, je crois que oui : au bout de la ruelle, deux hommes se dissimulent.

— Bien ! répondit Dickson en pressant le pas.

Ils traversèrent une petite place d'allure provinciale où veillait un unique réverbère, dont la flamme s'entourait d'un halo jaune.

— Et maintenant ? demanda Dickson.

— Ils sont là, tout près, ils ont gagné sur nous.

D'un geste prompt et sûr, Harry Dickson attira son compagnon dans l'ombre d'une poterne, et rapidement vissa un « silencieux » sur le canon de son revolver.

— Vous allez tirer ? s'alarma Goodfield.

— Avez-vous oublié ce qui fut convenu tout à l'heure ? demanda durement le détective en lui lançant un regard enflammé de colère.

— C'est juste, monsieur Dickson, pardonnez-moi... Ah ! Les voici !

Deux hommes aux trognes sinistres, mais dont les nez crochus et les yeux fuyants dénotaient une race torve du sud, arrivaient dans la zone de clarté du réverbère ; ils semblaient fort déroutés d'avoir perdu la trace de ceux qu'ils poursuivaient.

— Plop ! Plop !

Deux détonations assourdies, à peine perceptibles, venaient de retentir, et les deux hommes s'écroulèrent sur le pavé.

Goodfield voulut s'élancer, mais Harry Dickson le maintint.

— Inutile ! Deux balles dans le crâne ! Ils sont morts comme des souches, dit-il sèchement, en continuant sa route en toute hâte.

Le policier essuya la sueur froide qui lui coulait du front ; jamais il n'avait vu le célèbre détective en un tel état, tuant avec cette colère

glacée des hommes qu'il aurait pu facilement arrêter et enchaîner.

Enfin, le détective fit halte devant une petite maison basse aux volets hermétiquement clos, et se mit en devoir de crocheter la serrure.

— Est-ce qu'on ne pourrait... commença Goodfield.

— Sonner ou demander le cordon au concierge ? ricana Harry Dickson. Inutile, mon ami, cette maison est vide, et ce n'est pas sous son toit que nous aurons à nous servir de nouveau de nos armes. Plus loin, je ne dis pas !

La porte s'était ouverte et le détective entraîna Goodfield par un corridor aux murs goudronnés, sentant affreusement le chat et la décrépitude.

Le détective semblait y être chez lui, tant il avançait avec assurance dans ce singulier milieu.

Derrière la maison se trouvait un jardinet have, où se mouraient quelques chétives viornes, et au fond duquel s'ouvrait un hangar.

— Autant de silence que possible ! commanda laconiquement Harry Dickson.

Il déplaça quelques planches vermoulues et mit à découvert une trappe de bois noir.

— Jusqu'ici, ce n'est qu'une simple cave, murmura-t-il à l'oreille de son ami.

Dans le temps, cette cave avait dû connaître quelque abondance, car des théories de niches maçonnées faisaient penser à d'amples crus de France, attendant patiemment le bouquet de l'âge.

Le détective compta jusqu'à onze et fit halte.

— Ici, le mode change, dit-il.

Au fond de la niche, une porte était habilement dissimulée sous de fausses briques chaulées.

— Donnez-moi la main, continua-t-il tout bas, le couloir est sans lumière.

Il sembla à Goodfield qu'il marchait longtemps, longtemps, sur une terre spongieuse, dans une atmosphère aux fades odeurs de champignon.

Il allait enfreindre la consigne du silence quand son guide s'arrêta et, dans l'ombre, ouvrit une porte.

Maintenant la nuit n'était plus complète, au fond d'un long corridor brûlait une veilleuse.

— Prenez cette matraque plombée, dit le détective, frappez à la moindre alerte, puis achevez le travail au couteau...

Goodfield gémit, ce qui lui valut un regard féroce de son compagnon.

— Déjà ? Avez-vous oublié le serment de tout à l'heure ?

— Non, non, mais c'est si affreux !

— Nous allons en voir bien d'autres ; mais je crois que pour l'heure, la matraque et le poignard seront inutiles.

Plusieurs portes latérales s'ouvraient dans le passage.

— Seule la quatrième importe, déclara Harry Dickson.

Elle était de taille ; puissante et épaisse, nantie de ferrures ; n'empêche que malgré son air rébarbatif, Dickson eut raison de ses serrures en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire.

— Ouvrez, Goodfield !

Le policier obéit, mais aussitôt il se jeta en arrière et prit Dickson par le bras, en étouffant un cri d'horreur.

La porte venait de s'ouvrir sur un effroyable concert de hurlements, de plaintes et de supplications.

— Regardez ces murs, gronda Harry Dickson, ils sont discrets : capitonnés comme ceux des cabanons ! En avant ! Je ne reconnais pas la voix de Tom dans cet horrible charivari.

Mais il avait à peine dit qu'un long cri d'angoisse et de souffrance retentit.

— Maître ! Maître !

— Par l'enfer ! c'est Tom ! rugit Harry Dickson.

Il s'élança avec une telle impétuosité que Goodfield eut peine à le suivre, dans le nouveau couloir qu'ils venaient de voir devant eux.

Les cris devinrent de plus en plus distincts. Ils emplissaient l'atmosphère, devenue soudain étouffante, d'un vacarme d'enfer. Soudain, les deux hommes virent...

Une cave circulaire éclairée par une forte lampe à incandescence s'ouvrait en bas d'un escalier de pierre, dont ils occupaient la marche supérieure à présent. Quatre pieux étaient plantés en file... quatre pieux sur lesquels le sang coulait à flots, car quatre malheureux se tordaient à leur sommet dans les affres d'une abominable agonie.

— Empalés ! murmura Harry Dickson.

Mais il venait de reconnaître les suppliciés : c'étaient les trois pseudo-policemen qui avaient failli le capturer dans l'après-midi. Le quatrième était le gentleman à la canne, il ne portait pas le costume européen, mais un riche caftan oriental, affreusement poissé de sang.

Un cinquième pieu fraîchement aiguisé était vide et semblait attendre...

Goodfield frissonna.

— Monsieur Dickson ! ce sont des gens de la suite du prince Am Doullah !

— Je n'en doute pas !

Nulle part il n'y avait trace de Tom Wills.

Tout à coup une voix douce, comme aérienne se mit à parler.

— Voici le genre de mort que je réserve à ceux qui ne réussissent pas dans la mission que leur prince leur confie. C'est également celle

qui sera vôtre tout à l'heure, jeune homme, si vous ne répondez pas à ma question :

— Où est Mr. Hingle ?

— Jamais ! tonna la voix de Tom Wills.

Harry Dickson et Goodfield sursautèrent, mais ils ne virent pas le jeune homme.

— Encore une fois, où est Mr. Hingle ? répéta la voix, devenue tout à coup aiguë et furieuse.

— Inutile, je ne répondrai pas !

— Gardes, plantez ce chien sur le cinquième poteau ! hurla l'invisible.

Une draperie dissimulée s'ouvrit, livrant passage à deux nègres herculéens, traînant Tom Wills derrière eux.

En moins de deux secondes, le jeune homme fut jeté contre le pieu fatal, mais ce furent les dernières secondes de la vie des bourreaux noirs.

Harry Dickson et Goodfield levèrent en même temps leurs armes.

— Plop ! Plop ! Plop ! et Plop !

Les crânes noirs éclatèrent comme des grenades mûres et les nègres roulèrent aux pieds de leurs sanglantes victimes.

Une seconde plus tard, Tom Wills était dans les bras de ses sauveurs.

— Eh bien ? Que se passe-t-il ? cria la voix.

— Ah ! il ne nous voit pas, dit le détective... et alors il vit un haut-parleur posé dans une niche voisine.

Soudain un des suppliciés leva la tête et cria d'une voix horrible.

— Altesse, Harry Dickson est ici ! Il a sauvé le chien de chrétien !

Puis il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et mourut.

— Filons ! ordonna le détective, et feu à la moindre alarme !

Ils se mirent à suivre en courant les méandres souterrains. Goodfield avait remis un de ses revolvers à Tom Wills.

Ils atteignaient la porte de la cave de la vieille maison, quand soudain des formes surgirent.

Quatre Afghans armés de cimeterres se jetèrent sur eux.

— Feu à volonté ! tonna Harry Dickson.

Encaissés dans l'étroit passage, les adversaires s'offraient en cible à toutes les balles.

Une rafale de feu passa ; ils s'écroulèrent.

— Pas de quartier ! Plus on tuera de cette vermine, mieux cela vaudra ! rugit le détective, en donnant le coup de grâce dans l'oreille des hommes étendus.

Ils arrivèrent sans encombre dans la rue, et l'air nocturne leur sembla le vin le plus généreux de la création entière.

— Je crois que nous étions dans les sous-sols de Hanover-House,

dit Goodfield. Aïe ! Complications d'ordre politique.

— Pas du tout, Goodfield, le premier qui se taira, c'est Am Doullah. Mais nous aussi nous devons garder le silence, car malgré toutes les horreurs que nous venons de voir, et d'autres encore qui se passent ou se sont passées dans les coulisses, on ne pourrait nous donner raison en haut lieu ! Et il me plaît à moi, Harry Dickson, de ne pas laisser les crimes de Mr. Hingle sans vengeance.

— Mais que vient faire Mr. Hingle là-dedans ? s'écria Goodfield.

— Venez vous rafraîchir chez moi, dit le détective pour toute réponse.

Quand ils furent installés dans le salon de Baker Street, devant des pipes et des liqueurs, Goodfield répéta sa question.

Harry Dickson prit un air grave.

— Cela m'est encore très difficile de m'expliquer, dit-il enfin. Il me reste encore énormément de choses à découvrir.

— Mais vous tenez Mr. Hingle ! s'écria Goodfield.

— Certainement, je le tiens.

— Vous l'avez emprisonné !

— Je ne le nie pas un moment !

— Alors ? Comment est-il ? Qui est-il ? Pourquoi s'est-il souillé de tant de crimes ? s'impativa le surintendant.

Harry Dickson aspira une bouffée de fumée qu'il renvoya en spirales vers le plafond, puis il répondit lentement :

— Voilà bien des questions auxquelles je ne puis répondre. J'ai pris Mr. Hingle, en effet. Je le tiens captif, c'est la vérité ! Et pourtant, Goodfield, je ne sais pas qui il est, parce que *je ne l'ai jamais vu ! !*

4. Les crimes de Harry Dickson

Le lendemain fut voué au repos, mais à peine les ombres s'allongeaient-elles que Dickson se mit en devoir de quitter son home.

— C'est un travail écœurant, Tom, dit-il en fourbissant ses revolvers, mais il est absolument nécessaire. Nous devons chasser l'homme comme une bête puante, et je ne serai content que lorsque j'aurai cette nuit quelques nouvelles pièces au tableau.

Il se mit à faire des encoches sur une vieille règle de bois.

— Deux dans la rue... Dans la salle des supplices, deux encore... Quatre dans le couloir. Et quatre que le prince s'est payé de luxe d'occire lui-même. Total : douze. Cela commence à chiffrer, mais ce n'est pas assez.

Tom Wills sentit une question lui brûler la langue, mais il n'osa la formuler ; son maître devina sa pensée.

— Tout comme Goodfield, vous vous demandez ce que Am Doullah vient faire dans l'affaire Hingle, n'est-ce pas ? Eh bien, Tom, cette fois-ci, je ne joue pas mon jeu d'énigmes comme il me plaît souvent de le faire.

« Je ne le sais pas encore. Certes, je commence déjà à établir ce qu'on peut appeler une équation du crime, mais que pourrai-je poser en égalité à l'X mystérieux ? Je ne suis pas encore près de le trouver. Pourtant, il ne manque pas énormément de chaînons à la grande chaîne.

« Je suis un plan de campagne étrange et épouvantable. Je commence à savoir qu'il est bon. Il faut continuer ! Et pour le faire, il nous faudra placer quelques balles de plus ce soir.

— Vous moissonnez dans l'entourage du prince, s'écria Tom.

— Impitoyablement ! répondit sèchement Harry Dickson.

À dix heures, ils quittèrent Baker Street ouvertement, sans se cacher, et prirent résolument le chemin des docks.

Il n'était pas loin de minuit quand ils atteignirent les confins de ce quartier de misère qu'on appelle « Wapping ».

— Tom, dit soudain le détective, je ne crains pas trop pour notre vie à l'heure qu'il est, mais bien pour notre liberté. Tout à l'heure, on va tâcher de nous capturer comme des bêtes de prix. Les supplices auxquels vous avez échappé nous attendent, et après seulement ce serait la mort. Donc notre peau est doublement en jeu.

— Que faisons-nous en ce moment, dans ce quartier perdu et

maudit ? demanda Tom.

— Nous jouons le rôle de la chèvre dans la chasse au tigre !

— Vous êtes bien rassurant, maître ! s'écria le jeune homme.

— Quand les chasseurs de la jungle veulent abattre le seigneur Tigre, ils commencent par attacher un jeune chevreau à un arbre, sur la piste où doit passer le fauve. Puis ils se mettent en embuscade.

« Nous sommes les chevreaux sur la piste du monstre, avec cette différence que nous sommes armés, et que c'est nous qui en voulons à la peau rayée de ce potentat de la jungle et des forêts !

Ils longeaient une haute pile de bois créosoté. Harry Dickson posa la main sur le bras du jeune homme.

— Combien sont-ils ?

— De qui voulez-vous parler, maître ?

— Mais de ceux qui nous suivent, parbleu ! Nous voici à l'abri de cette meule de fagots goudronnés. Risquez, avec toute la prudence possible, un regard derrière le coin, et dites-moi ce que vous voyez.

Tom Wills obéit et retira aussitôt sa tête.

— Ils sont trois, maître ! Ils sont justement en pleine lumière, sous la haute lampe de la grue de quai. Je crois les reconnaître. Ils appartiennent à la valetaille de cet Afghan de malheur.

Tom entendit son maître rire doucement.

— Mettez-vous à plat ventre, et prenez l'homme du milieu pour votre compte, my boy, je me charge des deux autres. Et l'on tire pour tuer !

C'était dit avec une joie tellement cruelle que Tom en eut froid dans le dos.

Mais sans ajouter un mot, il se coucha, et sentit que son maître prenait sa position de tir au-dessus de lui.

Les trois hommes qui les avaient suivis jusque-là étaient toujours à leur poste, ils semblaient se concerter et montraient quelque indécision.

— Allez, Tom ! commanda Harry Dickson.

Les deux hommes visés par Dickson roulèrent sur le sol, sans pousser un cri, mais Tom Wills avait visé trop haut, et l'homme, poussant un hurlement de fauve blessé, se jeta en avant, un immense coutelas au poing.

La seconde balle du jeune homme fut mieux placée, car l'agresseur tomba à genoux en poussant un cri bizarre. Une balle de Harry Dickson mit fin à sa vie.

Mais à la clameur d'agonie qu'il avait poussée, un cri répondit au loin, si aigu, si étrange que les deux détectives frissonnèrent.

— Oh ! murmura Tom, avez-vous entendu quelque chose de plus hideux ?

— Non, répondit Dickson tout bas, mais je sais à présent que j'ai

raison. Cet horrible cri dans la nuit, confirme une de mes plus terribles présomptions.

« Venez, Tom, nous n'avons pas encore fini cette nuit.

— Qu'allons-nous faire, monsieur Dickson, demanda Tom d'une voix étranglée, tuer encore ?

— Oui, tuer ! Tuer des bêtes immondes ! Débarrasser notre sol de la pire vermine qui fût. Et nous allons adopter une méthode d'assassins. Oui, nous allons assassiner des hommes qui ne sont pas sur la défensive, qui dorment peut-être. Tant pis !

— C'est tellement abominable, gémit Tom Wills.

— Si vous voyez un scorpion ou une vipère endormie sur une pierre, attendez-vous d'être piqué par eux pour les écraser ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est tout comme ce soir, mon petit gars !

Un peu au-delà de Wapping Station endormie, ils sautèrent dans une barque amarrée au quai et où une rame avait été oubliée.

À la godille, le fleuve fut traversé, puis le bateau soigneusement attaché à un duc d'Albe.

— Son propriétaire n'aura que la peine de venir le chercher, fit Dickson joyeusement en prenant pied sur un quai de Lower Pool.

La nuit était sombre et seules quelques lumières erraient sur la *river* déserte.

Harry Dickson et Tom Wills avançaient comme des ombres.

Devant eux, une figure de proue sculptée émergea des ténèbres. C'était une statue aux traits singulièrement cruels.

— Le « Peshawar », fit Tom Wills... mais c'est le yacht du prince !

— Nous sommes arrivés au but, dit Harry Dickson.

Tout à coup, ils eurent le même mouvement de dégoût et de peur. Le cri qui glaçait leurs membres d'effroi venait de retentir sur les eaux.

— Encore ! dit Tom, dont les dents claquèrent.

— Les brutes ! gronda Dickson.

Une petite yole s'avancait sur l'eau, s'approchant du bord.

— Il n'y a qu'un homme dans le canot, déclara Tom Wills.

— C'est peu, mais c'est quelque chose, dit froidement le détective en apprêtant son revolver.

Plop !

— Fini ! dit Dickson avec un rire cruel, car dans le bateau une forme venait de s'affaïsser.

Il y eut un peu de remue-ménage à bord, puis deux hommes s'accoudèrent sur la lisse de tribord.

— Visez un peu mieux que tout à l'heure, Tom, dit le maître, celui de gauche est pour vous. Êtes-vous prêt ?

— Oui, maître, murmura Tom avec un haut-le-cœur de dégoût.

— Feu ! commanda Dickson à mi-voix.

— Bel ouvrage, dit-il une minute plus tard en voyant les hommes s'affaler comme des pantins cassés sur le bastingage.

— Y a-t-il encore du monde à bord ? demanda plaintivement Tom Wills.

— Écoutez vous-même !

Une voix chevrotante montait du roof... La... ita... Lala. Liia-ta !

— Oh ! gémit Tom Wills fou de terreur, la chanson de Mr. Hingle !

D'un bond Harry Dickson fut sur le pont et Tom le suivit.

Une faible lueur venait du salon d'en bas. Harry Dickson et son élève descendirent un escalier feutré de lourds tapis qui étouffaient leurs pas...

— La... ita... Ala... Liia-ta !

Une porte étroite en bois des îles était ouverte sur un précieux intérieur garni de coussins et de tapis. Une lampe orientale suspendue au cardan jetait une douce lueur sur ces richesses.

Un homme se tenait accroupi devant une vilaine idole de bois noir.

— Le secrétaire particulier du prince ! murmura Tom Wills.

— La... ita... la...

L'oriental chut le nez dans les coussins et ne finit jamais la chanson, car une nouvelle balle du détective venait d'y mettre le point final.

— Cinq, dit froidement le détective, en mettant son arme en poche et en regagnant vivement le quai. Total : dix-sept ! Les armées ennemies commencent à marquer de lourdes pertes.

— Demain, dans les journaux..., commença Tom vais.

— On racontera tout, excepté ceci, acheva Dickson, de bonne humeur.

Au coin des Surrey Gasworks ils trouvèrent une petite station de taxis et se firent conduire dans Oxford Street, d'où ils regagnèrent Baker Street à pied.

— Sweet Home ! s'écria Tom Wills en se laissant tomber dans un fauteuil. Ouf ! et encore une fois ouf ! Jamais soirée ne m'a été plus pénible.

Harry Dickson ne répondit pas et le jeune homme leva les yeux sur lui.

Étrange ! Le détective était comme pétrifié, les yeux fixés devant lui avec une expression de stupeur et de colère.

Tom se leva à moitié, mais se rassit aussitôt avec un soupir.

Dépassant la draperie d'une des fenêtres, un revolver était braqué sur lui, un second visait le cœur de Dickson.

— Voulez-vous prendre place à côté de Mr. Wills ! demanda une voix mélodieuse.

Harry Dickson obéit, sentant que le moindre geste suspect pouvait lui être fatal. Son regard resta attaché aux deux armes sortant de l'ombre.

Enfin les tentures frémirent, les revolvers avancèrent jusqu'au bord de la table : deux mains blanches et fines avaient suivi, puis l'intrus se montra dans la zone éclairée par le lustre. Harry Dickson grogna.

C'était la femme aux yeux noirs de la loge de Hanover-House.

— Je crois que vous me reconnaissez, monsieur Dickson, dit-elle avec une politesse parfaite et en faisant un adorable geste de la tête.

— Très bien, madame, et que me vaut l'honneur d'une visite si... inattendue ?

— Une très brève question à vous poser, monsieur Dickson : Où est Mr. Hingle ?

Le détective fit la moue.

— Vous savez bien que je ne vous dirai rien, répondit-il froidement.

— Dans ce cas, je vous tuerai sans remords, vous et votre élève, monsieur Dickson.

« Cela ne doit pas vous étonner, vous qui tuez avec une telle facilité des gens qui ne vous doivent rien. Mes félicitations ! Voilà ce qui s'appelle travailler.

« Savez-vous que cela vous vaudrait de grands honneurs en Afghanistan ? Mais je ne viens pas discuter avec vous le prix de la vie de quelques vilains, que vous avez bien voulu renvoyer à leurs aïeux. Il nous faut Mr. Hingle... non, plutôt, il me faut Mr. Hingle ! J'ai échoué une première fois dans une mission qui m'était confiée : celle de vous prendre. J'ai mérité la même mort que mes aides.

« Mais je suis parvenue à m'en tirer, sous promesse de vous arracher Mr. Hingle.

« C'est une question de vie ou de mort pour moi. Il faut que cela soit pour vous également. Voulez-vous parler ? Je puis vous affirmer qu'il ne vous sera pas fait de mal, dans ce cas... bien au contraire, je connais un maître qui sait récompenser les services aussi sérieusement qu'il punit les fautes.

— Quel beau discours, madame, dit le détective, et comme vous parlez admirablement l'anglais. Pourtant vous êtes étrangère !

— Par décret royal, j'ai reçu une éducation européenne. J'ai suivi les cours de philosophie à Oxford et plus tard à Heidelberg, répondit l'intruse avec un peu de coquetterie. Mais quelle tête de linotte je suis : j'aurais dû me présenter : je suis la princesse N'millah, mais on a donné depuis un tour un peu slave à mon nom en m'appelant la princesse Ludmillah Werenoff.

Harry Dickson lui jeta un regard aigu, mais non dépourvu

d'admiration.

— Votre nom m'apprend bien des choses, Altesse, je sais que c'est celui d'une grande voyageuse qui entra même dans les villes interdites du Tibet et en rapporta un livre de voyage magnifique, qui ne brille pourtant pas d'amour pour l'Angleterre... ni même pour l'Europe, malgré votre éducation reçue dans cette partie du vieux monde.

Les yeux de la jeune femme jetèrent un éclair noir.

— Oui, et je n'ai pas rapporté que cela de ces contrées magnifiques, répliqua-t-elle d'une voix devenue soudainement dure et hautaine.

— Je suis un peu curieux de nature, dit le détective, et j'adore apprendre encore, puisqu'on le fait à tout âge. Si Votre Altesse daignait éclairer mon ignorance, je lui en saurais un gré infini.

Une grimace cruelle déforma le beau visage.

— Vous apprendrez toujours assez tôt ce que j'ai appris dans ces pays dits sauvages et incivilisés. Incivilisés ! Brutes blanches que vous êtes ! Non, ce n'est pas seulement un livre de voyage que j'en ai rapporté, mais un voyage complet, si vous voulez savoir. Et je pourrais vous l'offrir.

— Le dernier voyage, sans doute ? demanda Tom Wills.

Elle le considéra avec un mépris indulgent.

— Voilà Baby Wills qui s'en mêle. Vous mériteriez la fessée, mon petit.

Tom rougit de colère et de honte, puis il s'écria :

— Eh bien, femelle, si vous croyez savoir où on l'a mis, votre Hingle, vous pourrez fouiller ! Retournez chez votre singe vous faire empaler.

— Quel beau langage, dit N'millah avec un sourire de tigresse, mon petit monsieur, cela vaudra une petite punition supplémentaire de mon cru.

Elle se tourna vers Harry Dickson.

— Une dernière fois, où est Mr. Hingle ?

— La première rue à droite, troisième maison, derrière la lune, entrez sans frapper ! s'esclaffa Tom Wills.

— Devons-nous nous préparer pour le voyage ? demanda ironiquement le détective.

— Certainement, mais ce n'est pas celui dont parle ce petit idiot que voilà, répondit-elle en désignant Tom, c'est une randonnée dont on revient, mais le plus souvent, sage et bien docile. Alors, c'est non ?

Pour toute réponse, Tom Wills bondit vers elle.

Les deux revolvers crachèrent un jet de fumée.

D'un geste prompt, la jeune femme avait glissé un masque à gaz devant son visage. Harry Dickson et Tom Wills étaient assis dans leurs fauteuils, immobiles.

— Bon voyage, murmura N'millah, je vous promets que je vous ferai voir du pays !

5. Le voyage hallucinant

— Maître !

Tom Wills étira ses membres douloureux. Une affreuse sensation de froid lui pinçait les chairs. Il vit alors qu'il était à moitié nu et couvert de quelques bardes en loques et souillées de fange.

— Ne criez pas si fort, Tom, répondit la voix du détective tout près de lui.

Le jeune homme se retourna et vit son maître debout à ses côtés, le visage tordu par une angoisse inexprimable.

— Où sommes-nous ? demanda Tom.

— Je voudrais bien le savoir ! murmura Harry Dickson, et il y avait du désespoir dans sa voix. Regardez donc autour de vous !

Tom se mit à crier comme un enfant.

Quel décor ! Pourtant, ses dernières pensées s'arrêtaient dans le borne tiède et familier de Baker Street, comme s'il s'était endormi là, pour s'éveiller...

S'éveiller où, en somme ? Au sein de quelque rêve monstrueux ?

Impossible ! Il sentait bien ses membres ; un pinçon dans son bras lui fut douloureux, Harry Dickson était bien réel et non un fumeux fantôme. Et tout autour de lui l'était aussi, réel, tangible. Terriblement réel et tangible !

Ils étaient tous les deux debout sur une plage de sable roux, souillée d'algues brunes et de goémons huileux. Devant eux une mer sombre soulevait des vagues couleur de rouille, avec un bruit de menace. Derrière eux, une immense falaise montait vers la nue comme une muraille de cauchemar.

— Comment sommes-nous ici ? finit par balbutier le jeune homme.

Harry Dickson haussa tristement les épaules ; il venait pour la tantième fois de se poser la question.

Tout comme son élève, il était couvert de loques et le froid le faisait souffrir.

— Marchons ! conseilla-t-il.

La plage n'était pas bien grande, en forme de faucille ; elle était enclavée dans le formidable mur de la falaise. Ils en atteignirent bientôt l'extrême bout, puis ils revinrent sur leurs pas.

— J'ai soif ! murmura Tom.

Une vague déferla à ses pieds, cette eau glacée le tenta.

Avant que Dickson eut pu l'en empêcher, il en avait pris dans le creux de sa main et porté à ses lèvres.

Avec un hoquet de dégoût, il la rejeta. C'était saumâtre, hideux.

Harry Dickson lui entoura les épaules d'un bras protecteur et regarda, devant lui, le jeu violent des marées.

Son esprit lui refusait tout secours, ses pensées ne travaillaient pas, sa mémoire était inerte.

Il ne se souvint d'aucun de ces détails vagues et flous qui vous restent du sommeil et même de l'anesthésie. Rien...

Pourtant, cette roche était dure, ce vent froid, cette eau saumâtre et glacée.

Des nuages se pourchassaient dans un ciel livide aux heures citrines ; un grand oiseau de mer venait d'apparaître, voletant lourdement au-dessus des vagues crêtées d'écume grise.

Tout cela était en mouvement, était ou vivait. C'était la terrible vérité des choses dans toute sa froideur.

L'oiseau s'était rapproché de la plage et poussait d'aigres plaintes. Harry Dickson reconnut un albatros, un de ces formidables oiseaux voiliers de l'océan.

Ailes étendues, il avait quelque trois mètres d'envergure.

Ils le virent enfin survoler la grève, comme à contrecœur, poussant des clameurs de plus en plus anxieuses.

Tom Wills, qui l'observait aux côtés de son maître, attira l'attention de ce dernier sur une brèche dans la falaise, haute fente sombre qui avait échappé jusque-là à leurs regards.

— Monsieur Dickson ! s'écria soudain le jeune homme, regardez donc ! Il y a un filet tendu devant la brèche ! Il est énorme, il atteint presque le bord supérieur de la falaise. Oh ! on dirait qu'il est tressé avec des câbles de marine ! Les gens qui habitent cette contrée de malheur pêchent-ils la baleine ou le requin au filet, par exemple ?

D'une pression de doigt sur le bras, le détective l'invita à se taire, ses yeux horrifiés suivaient les manœuvres désespérées du grand oiseau.

— Regardez l'albatros ! murmura-t-il d'une voix tremblante.

On aurait dit que l'animal luttait contre un ouragan invisible.

À plusieurs reprises il tenta de battre en retraite vers la mer, mais chaque fois il revenait vers la falaise, comme s'il y était attiré par une force invincible et mystérieuse.

— Il s'approche de la brèche, murmura Tom Wills.

— C'est épouvantable ! murmura Harry Dickson.

L'oiseau décrivit une grande orbe, passa au-dessus de leurs têtes en criant longuement, puis piqua droit sur la brèche.

Le moment d'après il se débattait dans le filet.

Le cœur de Dickson chavira. Avec un râle d'horreur, Tom Wills se

jeta contre la poitrine de son maître : l'abomination en personne venait de paraître.

Une patte monstrueuse, griffue au-delà de l'imaginable, jaillit de l'ombre, d'autres suivirent qui battirent l'air à une hauteur de trois maisons superposées, puis un corps velu se rua sur l'oiseau captif.

Les détectives virent une rangée d'yeux rouges, larges comme des hublots éclairés, s'allumer dans l'ombre du repaire.

La vision d'apocalypse disparut mais, du fond de la passe, un bruit d'os brisés et de chairs déchirées leur parvint encore.

— Une araignée, grande comme une maison de cinq étages, sanglota Tom Wills ! Oh ! maître, dites que c'est impossible !

— Oui, Tom, c'est impossible, je vous le jure, impossible ! répondit Dickson d'une voix déchirée par l'angoisse et le doute.

— Dites-moi que nous rêvons, que nous allons nous réveiller bientôt, monsieur Dickson, supplia Tom Wills, comme un petit enfant.

Machinalement, le détective répéta ses paroles.

— Nous rêvons, mon petit Tom, nous allons nous réveiller bientôt. Nous allons...

Il se tut et se dressa, levant les bras au ciel.

Devant eux, du creux d'une vague, une pince énorme venait de surgir, battant l'air avec des claquements furieux.

L'onde bouillonna. Un corps verdâtre, immense, parut, soulevant des tonnes d'algues noires. Deux yeux pédoncules, gros comme des phares d'automobile, se hissaient hors de la mer, promenant sur la grève un regard mort et sanglant.

— Un crabe plus grand encore que l'araignée ! hurla Tom Wills.

Une seconde pince se leva, happant le vide avec un bruit de tôles entrechoquées.

— Reculons ! ordonna le détective en entraînant son élève dans la direction des rochers.

Mais Tom Wills le retint.

— Attention, monsieur Dickson, l'araignée s'apprête à sortir !

En effet, les pattes du monstre des ténèbres raclaient les bords de la brèche, et soudain il apparut dans toute son horreur.

Un nuage de sable et de galets s'éleva autour des hommes : c'était la terrible bête marine qui s'ébrouait sur la plage.

Avec une épouvante sans nom, Dickson et son élève virent qu'ils étaient déjà devenus l'objet d'une double et monstrueuse convoitise.

Le crabe et l'araignée venaient sur eux avec un lent dandinement de leurs membres gigantesques.

La pince claqua au-dessus de leurs têtes, les pattes de l'araignée s'agitaient dans le ciel comme des branches d'arbres dans le vent.

Mais tout à coup, du haut du ciel, une voix douce retentit :

— Direz-vous où est Mr. Hingle !

— Illusion ! Fantasmagorie ! rugit Harry Dickson dans un dernier sursaut de bon sens et de logique.

— Vous allez bien, voir ! susurra la voix de la princesse N'millah.

— Démon ! hurla le détective.

Tom Wills n'était plus à ses côtés. Avec une rapidité foudroyante, les pattes noires venaient de l'agripper et l'attiraient vers la brèche.

— Tom ! cria Dickson en se voilant les yeux, au moment où la pince géante fondait vers lui du fond de la nue.

— Vous allez en finir avec ces singeries ou je vous casse la margoulette, ma toute belle !

Eh quoi ? Cette voix ? C'était celle de Goodfield !

Harry Dickson ouvrit les yeux.

Qu'était cela ? Un chaos bizarre et grotesque animait le paysage.

Il voyait encore la mer et la falaise, mais comme à travers un brouillard... et puis, là, sur le sable, il y avait une table ! Aha ! un bahut s'adossait à la brèche ! C'était à mourir de rire ! Et cet encrier qui semblait suspendu dans l'air ? Bon, voilà que la mer poussait un tas de journaux vers la plage.

Le « Times » volait à ses pieds ! Une lampe descendait de la voûte céleste !

Soudain le décor s'étriqua complètement, s'enferma entre quatre murs tapissés de livres, et Dickson se trouva dans son fauteuil, à côté de Tom Wills, dont le visage ruisselait de larmes...

Devant eux, la princesse N'millah se tenait dans l'attitude des défaîtes.

Elle n'avait plus ses revolvers, mais un cabriolet d'acier brillait autour de ses poignets, tandis qu'à côté d'elle, maniant une solide matraque, Goodfield, hilare, demandait à ses deux amis si le petit somme leur avait été profitable !

*

— Voyez-vous, déclara le bon Goodfield en lançant une œillade à sa belle captive, cette petite dame n'a fait qu'une faute, mais elle était de taille : elle se promenait avec trop d'insistance entre le lustre et la fenêtre, dont les tentures n'avaient pas été remises en place. Ce qui fait qu'elle se livrait à un véritable jeu d'ombres chinoises qui, vu l'heure insolite, ne pouvaient qu'intriguer cet idiot de Goodfield, qui allait prendre son service de nuit.

« Comme Mr. Dickson m'avait fait l'insigne honneur de me confier une clef de cet appartement, je me suis permis d'y entrer sans m'annoncer, et j'ai trouvé cette belle personne occupée à montrer des images à deux personnes immobiles dans leurs fauteuils, et probablement endormis malgré leurs yeux larges ouverts.

Harry Dickson jeta un regard sur la table et vit une petite image colorée posée devant lui ; il reconnut la plage maudite, la mer et la haute falaise.

À côté, un mignon crabe en argent merveilleusement articulé faisant pendant à une araignée en métal niellé, tout aussi artistiquement présentée.

Harry Dickson hochla la tête ; il venait de comprendre ce qui lui était arrivé.

— L'arsenal toxicologique des lamas tibétains ne doit guère avoir de secrets pour vous, Excellence, dit-il en se tournant vers la prisonnière.

Fataliste comme tous ceux de sa race, elle inclina la tête en signe d'assentiment.

— Je crois que mes lectures me serviront à éclaircir le mystère de ce « voyage », continua Harry Dickson.

« Les grands-prêtres tibétains, tout comme ceux de certaines sectes hindoues, sont les plus formidables toxicologues du monde. Le fameux Raspoutine, le moine scélérat, eut souvent recours à leurs drogues infernales.

« Ces dernières empruntent à tous les règnes de la nature, végétal, minéral, animal. Chose singulière, les poisons les plus mystérieux sont ceux provenant du règne animal. Celui dont nous venons de faire la connaissance est emprunté aux tarentules, les horribles araignées des sables.

« Il paraît qu'il a la propriété de créer autour de l'intoxiqué un monde monstrueux, qui empiète pourtant sur son entourage immédiat. C'est ainsi que quelques images et des animaux minuscules ont surgi devant nous sous la forme de monstres.

Harry Dickson se tourna vers Tom.

— Souvenez-vous d'une hallucination identique ou presque lors de notre dernier voyage en hindoustan, Tom !

« Souvenez-vous de la maison hantée de Fulham Road, et dites qu'il n'y a rien de bien nouveau sous le soleil. [\[1\]](#)

La princesse N'millah avait écouté avec une attention soutenue.

— Vous êtes bien près de la vérité, monsieur Dickson. Vous avez pu remarquer au cours de votre carrière que ce genre de poisons, que je range parmi des toxiques purement mentaux, si je puis m'exprimer de la sorte, sont surtout redoutables quand on les administre à l'état gazeux.

« Mes minutes sont comptées, et je désire passer celles qui me restent à vous donner quelques explications.

« L'idée de charger un pistolet de cartouches à gaz terrifiant me vint d'un ermite de la montagne Himalayenne, qui envoyait à l'aide d'une catapulte des plus ingénieuses, des bombes en porcelaine

chargées de poison volatil, sur des villages endormis. L'atmosphère toxique stagne longtemps. Les gens voyaient alors accourir des armées fantômes, des montagnes surgir du sol, des monstres fondre sur eux du fond du ciel.

« Si le monsieur de la police n'était pas venu, je crois que vous auriez répondu à ma question, monsieur Dickson ; pourtant, j'ai tenté de vous faire parler sans recourir à la fumée d'épouvante.

Elle se tut et regarda gravement Dickson.

— Il ne vous est pas possible de me maintenir en état d'arrestation, dit-elle.

— Vous avez raison, répondit Harry Dickson, pourtant ce serait votre salut.

Elle approuva avec une lueur de gaieté dans les yeux.

— La prison qui sauve ! Mais avec votre permission, messieurs je n'en userai pas. J'ai failli à ma mission, la mort m'attend. Mais je préfère choisir moi-même. Voulez-vous me laisser partir ? J'espère que vous n'avez pas assez de rancune à mon sujet pour me vouer à un trépas aussi peu... élégant que celui que vous connaissez déjà.

— On ne peut rien pour vous sauver de cette... fin ? demanda Dickson, non sans pitié pour la belle créature.

Elle fit un geste de dénégation, fier et formel.

— Goodfield, vous pouvez laisser partir madame, dit lentement le détective.

Les trois hommes comprirent la gravité de la minute. Sans doute, la femme était une ennemie, une criminelle, mais devant tant de beauté et d'intelligence, ils se sentaient comme désarmés.

— Adieu ! dit-elle en disparaissant dans l'escalier.

Mais Dickson fit une dernière tentative.

— Voulez-vous m'aider, madame ? Non seulement je vous promets la vie sauve, mais j'ôterai à vos éventuels bourreaux l'envie de s'en prendre à vous...

N'millah revint sur ses pas.

— Une Anglaise, une Européenne s'agripperait avec joie à une si puissante planche de salut, comme celle que vous me tendez, monsieur le détective, mais dans mon pays, il y a des choses que l'on ne se pardonne pas à soi-même : ne pas réussir !

Elle montra, à son annulaire gauche une curieuse bague où brillait un chaton pourpre.

— Et ceci est une fin sans mauvais rêves, indolore, douce ! Adieu !

Elle partit sans plus tourner la tête.

Le chauffeur qui la conduisait la trouva, une heure plus tard, morte dans son taxi.

— Et maintenant, qu'attendez-vous ? avait demandé Goodfield en

prenant congé de ses amis, aux premières clartés de l'aube.

— Heu..., hésita Harry Dickson, quelque chose dans le genre...
d'une grande offensive !

6. La grande offensive

Quand, à quelques années de distance, on se reprend à songer à la singulière affaire de Mr. Hingle, on remarque qu'elle se résume en une terrible lutte, sans merci, entre Harry Dickson et un groupe de visiteurs étrangers de marque. Elle se passe en dehors du public, de la presse et de l'État.

Pendant que cette guérilla sanglante compte ses victimes par dizaines, que le péril et la mort poursuivent le détective comme des ombres cruelles et obstinées, Londres vit de sa vie habituelle, les esprits sont tranquilles, on ne se doute pas que l'on s'égorge dans l'ombre et que l'horreur plane sur la Tamise et sa métropole.

— La grande offensive ! avait déclaré Harry Dickson.

Pourtant une semaine entière se passa dans le calme.

Calme... c'est trop dire, nous sommes obligés de relater un fait qui intriguait fortement le pauvre Tom Wills !

Le lendemain de la mort de N'millah, Harry Dickson et son élève quittèrent leur domicile de Baker Street vers le soir.

Ils reprirent le chemin du port que nous connaissons déjà.

— Maître, dit tout à coup le jeune homme, quelqu'un nous suit. Cette fois-ci il s'agit d'un homme seul.

— Tant pis, répondit le détective, le tableau sera maigre, mais on ne rentrera pas bredouilles.

— Ainsi... cette tuerie ne connaîtra pas de fin ? se lamenta Tom Wills, plein de dégoût.

— Hélas, je ne vois que ce moyen pour éviter bien des malheurs aux pauvres gens de Londres, endormis dans l'insouciance !

Sur cette parole, le détective se cacha dans un coin sombre, l'arme prête...

Mais soudain il prit Tom Wills par le bras et se mit à courir.

Quand ils eurent parcouru les méandres d'un quartier marin torve et presque désert, ils firent halte.

— Je crois que nous avons semé l'individu ! haleta Dickson.

— Vous ne le tuez pas ? s'étonna le jeune homme.

— Celui-là ? Non, jamais de la vie !

C'est tout ce que Tom Wills parvint à arracher au mutisme obstiné de son maître.

Ce même jeu se répéta deux jours de suite.

Harry Dickson semblait désespéré.

De fait, l'homme était aussi habile qu'eux, et on ne le « semait » pas !

— Tant pis ! murmura Harry Dickson le quatrième soir en voyant qu'au coin de Baker Street, un homme roulé dans un grand manteau gris attendait... Tant pis pour...

— Pour nous ?

— Oh ! non, mon petit, mais pour... Mr. Hingle !

Et comme en bien d'autres circonstances, Harry Dickson n'en dit pas plus long. Tom Wills dut se contenter de conter son infortune à Goodfield.

— À quand la grande offensive ? demanda le policier.

— Le maître n'en dit rien non plus.

Elle se déclencha pourtant à la fin de ladite semaine.

Tom Wills fut brusquement arraché à son premier sommeil.

— Pas de lumière, Tom, dit la voix saccadée du maître. Habillez-vous à tâtons, mais faites vite, si vous voulez être encore du nombre des vivants demain matin !

La toilette du jeune homme ne prit qu'une fraction de minute pour s'achever.

— Heureusement que j'ai eu la bonne idée d'envoyer Mrs. Crown pour quelques jours dans sa famille, murmurait le détective, sinon la pauvre dame aurait pu écopier en notre lieu et place.

Comme s'ils étaient des cambrioleurs nocturnes dans leur propre maison, Dickson et Tom se glissèrent à pas de loup à travers l'appartement obscur et silencieux.

Une fois sur le palier, le détective écouta.

Le silence était grand, seulement coupé par le bruit régulier de la pluie contre les carreaux des fenêtres.

Tout à coup, un bruit léger et traînant se fit entendre au rez-de-chaussée. C'était une série de petits coups mous et espacés de quelques secondes.

Tom Wills sentit son maître trembler à ses côtés.

— Montons vite ! souffla-t-il à l'oreille du jeune homme, je crains que nous ne soyons impuissants contre cela...

Ils gravirent les escaliers quatre à quatre, puis, à l'étage des combles, penchés sur la rampe, se mirent aux écoutes.

Le bruit ne tarda pas à se répéter, mais il s'était multiplié. On l'entendit à présent aller et venir dans les chambres qu'ils venaient de quitter.

— Sont-ce des hommes ou des bêtes ? demanda Tom Wills avec un frisson.

— Ni l'un ni l'autre, mais non moins redoutables ! Attention !

Une lumière indécise filtrait par un vitrail de couleur et permettait de voir un peu dans la cage d'escalier. Bien qu'elle fût

pleine de ces rumeurs étranges et feutrées, on n'apercevait rien.

Soudain cela sonna tout près, quelques marches plus bas que l'endroit où les deux hommes se trouvaient.

— Sur les toits ! ordonna Dickson, et vite !

À peine avaient-ils poussé la lucarne et pris pied sur une petite plate-forme couverte de zinc que leur sang se glaça.

Un cri aigu, affreusement modulé, déchira l'air de la nuit. Au loin, un concert d'aboiements terrifiés y répondit.

— Le cri de l'autre nuit ! murmura Tom, je ne connais rien de plus hideux.

— C'est vrai, répondit Dickson dont le front brillait de sueur.

— Est-ce la grande offensive que vous avez prédite, maître ? demanda Tom.

— Je le crois !

Le cri se répéta, mais bien plus près.

— On dirait que cela vient des toits ! s'écria le jeune homme. Harry Dickson jetait autour de lui des regards chargés d'éclairs.

— Attention, Tom, il y va de votre vie ! Dans une chambre close, il y a longtemps que notre compte serait bon... Du diable si je m'attendais à cela !

— Mais que sembliez-vous donc attendre ?

— Qu'on nous capturât, mais non qu'on nous assassinât comme des concierges dans leur loge ! C'est à ne pas y croire !

Pour la troisième fois, le hurlement reprit, mais si proche que les détectives se mirent à escalader le toit en pente pour se réfugier derrière le bloc maçonné d'une gamme de cheminées.

— Mais quel est ce cri ? s'exclama Tom Wills, ce n'est pas humain, et ce n'est pas celui d'une bête non plus.

— C'est un dacoït, dit simplement Harry Dickson.

— Un dacoït ? Un de ces terribles tueurs fanatiques de l'Inde ? Que viennent-ils faire ici ? s'inquiéta le garçon.

— Probablement nous demander raison de la mort d'un des leurs.

Tout à coup, Tom Wills poussa un gémissement d'épouvante.

La petite plate-forme qu'ils venaient de quitter s'était soudain animée.

Des formes sombres et maigres s'y agitaient fébrilement.

La faucille de la lune à son déclin parut entre deux nuages et éclaira une scène de muette épouvante.

Quatre hommes à peine vêtus tenaient un conciliabule fiévreux. Leurs mines étaient si farouches, si cruelles, que les deux détectives chancelèrent de dégoût et de terreur.

— Faisons feu dans le tas, murmura Tom Wills, mais Dickson arrêta son geste.

— Nous en tuerons deux et aussitôt se serait notre tour. Regardez

ce qu'ils ont en main, ces fines cordelettes souples : le nœud du Pendjab.

« C'est ce que nous avons entendu sautiller dans l'ombre de notre maison.

« Ils parviennent à envoyer cet instrument de la mort certaine par des ouvertures infimes et le fatal lasso semble animé d'une vie infernale, tuant à coup sûr... on dirait qu'il prolonge à la fois la vue et le toucher de l'assassin qui le manie de loin.

Harry Dickson avait dit tout cela d'un trait, car il voulait tenir les sens du jeune homme éveillés... un étrange engourdissement s'emparait en effet de son élève, comme si les nœuds de mort exerçaient sur lui une attirance morbide.

— Maître ! Ils nous voient ! Ils sentent que nous sommes là !

Harry Dickson eut un haut-le-cœur : il avait la même sensation, et il n'ignorait pas que le tragique lacet avait le pouvoir de les atteindre, même tapis derrière leur rempart de briques, tout comme un boomerang australien.

Prudemment, il risqua un regard derrière son abri : huit yeux de flammes étaient fixés sur lui. On le voyait !... Et lui aussi sentit cette paresse de l'esprit s'emparer de lui, une veulerie, une lassitude inexprimable.

Quelque chose siffla au-dessus de sa tête.

Il ferma les yeux, pensant que le terrible nœud allait s'abattre sur ses épaules. Mais rien ne se produisit.

Rien... du moins pour lui, car sur la plate-forme quelque chose d'incroyable se passait : un même nœud venait d'entourer les quatre fanatiques, rassemblant leurs têtes comme celles d'une nouvelle Chimère.

Au-dessus de la tête du détective, la cordelette frémissait comme une corde de harpe, et Harry Dickson comprit que les quatre dacoïts venaient d'être tués d'une seule et même secousse.

Il en était à rassembler ses idées en déroute, quand une voix s'éleva venant du haut d'un toit voisin.

— Rentrez chez vous, monsieur Dickson. Rien de fâcheux ne peut plus vous arriver cette nuit. Faites-moi l'honneur de me recevoir demain matin.

— Très bien, je vous attends, répondit Dickson d'une voix mal assurée à son sauveur invisible.

7. Le visiteur

Mrs. Crown revint de bonne heure. Elle eut à peine le temps de ceindre son tablier et de se recoiffer du bonnet de la servitude, qu'elle annonça un visiteur à son maître.

— Il dit que vous l'attendez, dit-elle.

— Faites entrer, répondit brièvement le détective.

Tom Wills regarda la porte s'ouvrir avec une curiosité angoissée.

— Votre Altesse me comble ! dit Harry Dickson en s'inclinant.

À son tour l'Oriental s'inclina avec un gracieux sourire.

— En latin on dit « in medias res », dit-il, ce qui veut dire commençons immédiatement... ou à peu près.

— Je crois que Votre Altesse n'a qu'une courte phrase à me dire, répondit Harry Dickson du même ton affable.

— Et c'est ? demanda le visiteur.

— Où est Mr. Hingle ?

— Je vous serais infiniment reconnaissant, en effet, de vouloir y répondre, dit le prince Am Doullah.

— Pourtant vous connaissez ma réponse, elle est : non. Elle restera : non. Votre Altesse ne l'ignore nullement.

— Faisons le compte des têtes ou plutôt des vies humaines, monsieur Dickson, dit tranquillement l'Oriental. Vous me coûtez à peu près autant d'hommes, les Hindous de la nuit dernière compris, que... hm, la fantaisie de Mr. Hingle coûta à Londres. N'estimez-vous pas être quitte ? Et notez que je suis loin de vous faire quelque reproche, j'ai admiré votre... doigté, pour vous débarrasser des hommes qui vous gênaient.

— Ces hommes ne me gênaient pas, mais je devais à mon pays de détruire l'armée de criminels qui venait se faire héberger à Londres.

— C'est très bien raisonné, monsieur Dickson ; toutefois, je répète ma question : vous ne vous jugez pas quitte ?

— Ni moi, ni la justice !

Am Doullah réfléchit, puis posa sur la table une bourse de cuir noir.

— Des pierres précieuses, dit-il. Une fortune.

Harry Dickson donna une pichenette à la bourse et se mit à bourrer sa pipe.

— Permettez que je fume en présence de Votre Altesse.

— Je vous en prie, je fumerai moi-même une cigarette, répondit

le prince avec son même charmant sourire.

— Je suis heureux et flatté de recevoir Votre Altesse dans mon humble demeure, pourtant je n'ai plus rien à lui dire ni à lui apprendre.

— Savez-vous, monsieur Dickson, que vous me condamnez à mort ?

Le détective ne sourcilla pas.

— Non, Altesse, c'est vous-même qui avez prononcé cette sentence contre vous.

Légèrement interloqué, le prince leva sur lui un regard interrogateur.

Harry Dickson, énigmatique, imperturbable, continua :

— En me faisant suivre par vos hommes, d'abord, ensuite en me filant *vous-même*, prince Am Doullah, à chacune de mes sorties nocturnes.

— Je ne saisis pas..., murmura l'Oriental, dont les joues prirent une teinte cendreuse et dont le regard s'éteignit... non, je ne saisis pas... complètement.

— Ce faisant, ajouta Harry Dickson d'une voix claire, *vous m'avez empêché d'approcher de Mr. Hingle !*

Le prince se leva comme mû par un ressort.

— Trop tard !, cria-t-il, et son visage se tordit de crainte et de désespoir.

C'était un homme considérablement vieilli qui se trouvait devant les deux détectives, mais aucune haine ne se lisait sur son visage.

— C'était écrit ! dit-il en baissant la tête.

Il se reprit pourtant et regarda Harry Dickson droit dans les yeux.

— Vous pouvez garder la bourse, dit-il.

— Soit, dit Harry Dickson, elle servira à dédommager les familles où Mr. Hingle a porté le deuil. Je vous promets que cela sera fait discrètement, sans que personne sache d'où vient le secours.

La figure du prince s'éclaira.

— Si je comprends bien, vous allez laisser l'affaire de Mr. Hingle sombrer dans le secret ?

— Oui, Altesse ! dit Dickson d'une voix forte.

— Personne ne saura qui...

— Est ou fut Mr. Hingle ? Non, à part deux amis et moi, pour la discrétion absolue de qui je me porte garant.

— Savez-vous qu'en ce faisant vous sauvez la vie de milliers d'existences ? insista l'Oriental.

— C'est dans cette intention que j'agis de la sorte. Mais de votre côté, j'exige une promesse formelle : vous n'emmènerez aucun homme d'équipage européen avec vous. Je suis même plus exigeant : vous ne prendrez la mer qu'avec les hommes qui vous restent.

— Je vous comprends très bien, monsieur Dickson, et je rends hommage à votre clairvoyance ! Vous avez ma promesse.

— D'ailleurs, vous n'aurez pas une bien longue navigation à faire, Altesse, continua le détective, car une violente tempête sévit dans la mer du Nord.

Am Doullah se leva et fit un geste solennel.

— Seul Dieu peut juger les hommes, mais il se peut qu'il charge de cette mission terrible entre toutes, un simple mortel. Qu'importe que ce soit notre Dieu ou celui des infidèles. Sa seule justice et sa seule sagesse importent. Vous et moi ne sommes entre ses mains que d'infimes instruments.

Impressionnés par les sévères paroles, Harry Dickson et Tom se levèrent et s'inclinèrent en guise d'adieu.

— Ah ! monsieur Dickson, murmura le prince avec un sourire navré, ce pauvre Mr. Hingle aurait pourtant aimé un homme comme vous !

Longtemps après son départ, le silence régna encore dans le cabinet de travail du détective. Enfin Tom Wills se hasarda à poser une question.

— Mais... qui est Mr. Hingle ?

Harry Dickson lui jeta un regard étonné.

— Mr. Hingle ? Mais, mon cher Tom, je ne le sais pas !

8. Le singulier Mr. Hingle

Quelques jours plus tard l'effarante nouvelle courut. Télégrammes et radios la répandirent immédiatement, les journaux et leurs premières colonnes en firent leurs choux gras :

La perte du yacht princier « Peshawar ». Au large de Sein, le yacht du prince Am Doullah a touché un écueil et a sombré en quelques minutes, sans qu'on ait pu lui porter secours.

Le « Peshawar » s'est perdu corps et biens.

Harry Dickson rejeta le « Times » qui venait de lui apprendre le sinistre maritime et battit un entrechat.

— C'est tout ce que cela vous fait ? demanda ironiquement Goodfield.

Le détective reprit sa gravité.

— Mes chers amis, ceci veut dire que nous pouvons respirer tranquilles à Londres, le cauchemar de Mr. Hingle vient de prendre fin.

Le surintendant de Scotland-Yard leva les bras au ciel.

— Avez-vous juré de nous rendre fous, tous autant que nous sommes ? gémit comiquement le brave policier. À moins que vous ne veuillez prétendre, monsieur Dickson, que Mr. Hingle se trouvait à bord du yacht qui vient de faire naufrage ?

— Pas le moins du monde, Goodfield, répondit Harry Dickson, Mr. Hingle se trouve bel et bien à Londres !

— Je vous en prie, cessez ce jeu de cache-cache, monsieur Dickson ! supplia le pauvre Goodfield.

— J'attendais cette nouvelle de la mer pour le faire, Goodfield, je vais de ce pas vous présenter Mr. Hingle.

— Qui est-ce ? demanda le policier avec une curiosité facile à comprendre.

— Pour la mille et unième fois, je n'en sais rien, je ne l'ai jamais vu ! Mais il me tarde moi-même de faire sa connaissance. Venez !

Le crépuscule tombait sur Londres quand Harry Dickson, Tom Wills et Goodfield firent halte au bout d'un quai ruiné et quasi abandonné des South Docks.

Après avoir tâtonné pendant quelques instants, le détective avisa une ouverture bâillant à fleur d'eau dans le mur du quai et engagea

ses amis à l'y suivre.

— C'est dans la Londres souterraine que vous nous menez, monsieur Dickson, déclara Goodfield. Un sale patelin, vous savez.

— C'est vrai, mais vous n'ignorez pas que je suis de ceux qui connaissent le mieux la topographie de ce monde des ténèbres. Tom Wills vous dira que je possède une carte des lieux, faite de mes propres mains, et qui fait la pige à celle que possède ce cher Scotland-Yard.

— Je n'en doute pas, murmura Goodfield, vous nous damez sans cesse le pion ! De quel côté allons-nous ?

— D'un côté, Goodfield, que je suis seul à connaître. Je l'ai découvert il y a un an, alors que je traquais Jones, le tueur de matelots. C'est un terrible dédale, et il a failli me retenir en ces jours. Heureusement, je connais le fil d'Ariane qui peut m'y servir de guide.

Ils longèrent une eau bourbeuse et fétide, suivant à la file indienne une mince bande d'alluvions noirs. Après des tours et des détours qui finirent par effrayer à la longue le surintendant, Harry Dickson fit halte devant un mur plein contre lequel venait mourir le flot fangeux.

— Voici où commence l'empire de feu Jones, dit-il.

— Mais c'est un mur !

— Oui, mais il a sa porte, et combien dissimulée ! Attendez !

Harry Dickson se mit à genoux et plongea son bras dans l'eau jusqu'à l'épaule.

Il tâtonna quelque temps sous le flot, puis sembla agripper et attirer quelque chose. On entendit un grincement, puis l'eau se mit à descendre rapidement.

— Cette petite écluse fut imaginée par Jones, qui n'était pas bête et s'était de la sorte préparé une retraite mieux défendue qu'une forteresse. Malheureusement, il n'y avait pas que lui pour être malin, puisque je découvris le système, expliqua le détective.

— Est-ce que, par exemple, Jones et Mr. Hingle..., hésita le policier.

— Voyons, Goodfield, votre mémoire bat-elle la campagne ? Jones a été pendu haut et court à Newgate, vous devez le savoir.

— C'est juste, je vieillis, je ne suis qu'une bête, une vieille bête ! se lamenta le surintendant.

— Allons, voilà une exagération pour le moins terrible. N'oubliez pas, Goodfield, que sans votre perspicacité et votre vaillance, la princesse N'millah serait arrivée à connaître la vérité sur Mr. Hingle, et que la vie de Tom et la mienne n'auraient pas pesé bien lourdement dans ses jolies mains blanches !

L'eau était descendue d'environ deux pieds, découvrant un bas de muraille plaqué de boue et d'immondices.

Harry Dickson fouilla sans dégoût dans cette fange et amena vers lui une chaîne rouillée mais néanmoins très solide.

Il en retira une forte tige passée à travers les chaînons.

— Système Dickson, dit-il, qui empêche de manœuvrer la porte de l'autre côté. Regardez !

Il tira violemment sur la chaîne et aussitôt le mur se fendilla. Harry Dickson glissa la tige de fer dans la fente, dont les pans de mur s'écartèrent davantage.

— L'entrée est libre, messieurs, annonça-t-il.

Goodfield prit son revolver.

— Inutile, mon cher Goodfield, nous n'aurons pas à nous en servir !

— Comment, contre Mr. Hingle ? À moins qu'il ne soit pas ici !

— Si fait, Mr. Hingle est ici ! Mais nous n'aurons pas à le combattre.

— Pourquoi serait-il devenu inoffensif ?

— Parce que Mr. Hingle est mort, dit Harry Dickson d'une voix solennelle.

Goodfield et Tom Wills également auraient voulu poser un tas de questions encore, mais déjà la grande torche électrique du maître éclairait un long couloir fangeux qui filait devant eux à perte de vue.

— Ce sont les anciens égouts, abandonnés depuis plus de trente ans, et dont l'existence est oubliée, puisqu'ils avaient été murés, expliqua le détective tout en marchant.

Goodfield sentait perler la sueur froide rien qu'à l'idée de pouvoir s'égarer dans ce labyrinthe ténébreux. Mais Harry Dickson marchait, tournait des angles, enfilait de nouveaux couloirs avec une aisance telle qu'on l'aurait cru en promenade, en plein jour, dans un quartier familial de Londres.

Soudain, il s'arrêta sous l'orifice d'un tube sortant du plafond, puis il regarda autour de lui, par terre.

Des paquets étaient là, lacérés, mais également des boîtes de conserves et un bidon en fer blanc complètement intacts.

Une vive inquiétude envahit le visage du détective.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-il, il connaissait l'endroit. Pourquoi n'y est-il pas revenu ?

Il se mit littéralement à courir, suivi de ses compagnons.

Deux heures plus tard ils étaient revenus auprès de l'entrée.

Harry Dickson ne disait mot, mais une angoisse tragique lui tordait le visage.

Il n'avait pas retrouvé Mr. Hingle !

— Ah ! la sale bête !

C'était Goodfield qui avait poussé ce cri en écrasant d'un coup de talon un énorme rat bleu qui venait à leur rencontre.

— Qu'est-ce qu'il rongeaient là ? demanda Tom Wills. Mais... Pouah !

Avec un hoquet de dégoût, le jeûne homme montra un macabre débris, vaguement sanglant : un doigt d'homme.

Harry Dickson l'examina et tout à coup poussa un cri :

— Vite, retournons !

— Nous n'avons rien trouvé par terre ! remarqua Tom Wills.

— C'est trop juste, mon garçon, nous aurons donc à regarder en l'air ! s'écria Harry Dickson, dont toute l'ardeur était revenue.

Une demi-heure plus tard, Goodfield, qui avait pris la tête de la colonne, les appela d'une voix effrayée.

— Venez donc voir, c'est tellement étrange que je ne sais pas quoi penser !

Il dardait sa lampe sur la voûte assez élevée à cet endroit.

Quelques loques pendillaient là, ainsi que quelques bâtons de bois blanc.

— Mais c'est un squelette ! s'écria Tom Wills.

Harry Dickson lui-même ne put se défendre d'un geste de répulsion.

Du squelette, on ne voyait que les jambes qui pendillaient, entourées de quelques lambeaux d'étoffe. Le reste semblait être plongé dans les briques du plafond.

— J'y suis, s'écria Harry Dickson avec horreur, la créature que voilà s'est engagée dans une conduite d'égout qui aboutissait au plafond de ce passage, qui devait être jadis un grand collecteur. Elle a cru pouvoir arriver de la sorte à l'air libre, mais elle s'y est trouvée coincée, et n'a pu ni avancer ni revenir en arrière. Alors...

— Maître ! s'écria Tom Wills, ne nous dites pas que les rats sont venus !

— Pourtant il en est ainsi, mon garçon, les rats sont venus, et ils l'ont dévoré... vivant.

Un silence horrifié plana tout un temps sur les trois hommes.

— Il se peut que ces terribles rongeurs nous en aient laissé assez pour voir comment était fait... Mr. Hingle, dit Dickson.

D'une main un peu tremblante, il tira sur le squelette, mais seuls les tibias, dépouillés comme pour un musée d'anatomie, cédèrent.

— C'est égal... il le faut, gronda le détective.

Il ferma les yeux, agrippa une masse informe coincée horriblement dans l'étroit tube d'arrivée des eaux et tira de toutes ses forces.

Une chose amorphe, horrible, molle, gluante, tomba sur le sol

avec un bruit atroce.

Il leur fallut quelques minutes pour darder la clarté de leurs lampes sur l'innommable débris.

Elle tomba sur un visage tordu par une agonie d'épouvante, mais parfaitement épargné... Tous trois se mirent à crier :

— Mais c'est Am Doullah ! C'est le prince !

Harry Dickson hurla littéralement :

— Mais Am Doullah est venu me trouver il y a à peine trois jours, et cette mort remonte à plus d'une semaine...

Pourtant sa perplexité ne dura pas longtemps. Il poussa un cri de triomphe :

— Hurrah ! Voilà ce qui au contraire explique tout !

— Mais ce cadavre ? s'obstina Goodfield.

— Est celui de Mr. Hingle !

— Et... le prince Am Doullah ?

— ... et c'est également celui du prince Am Doullah !

— Je vais devenir fou à lier ! rugit Goodfield.

— Attendez que nous soyons rentrés chez nous, et que je vous aie tout expliqué, se hâta de déclarer le détective.

*

— Donc, dit Harry Dickson après avoir allumé une belle pipe en racine de bruyère, donc, peu après son dernier crime, l'assassinat d'un pauvre diable de marinier appelé Jelks, je découvris la piste du criminel Mr. Hingle.

« Elle me mena à... Hanover-House, la riche demeure qu'on préparait en vue de la prochaine visite de Son Altesse, le prince Am Doullah.

« Mr. Hingle était pris ! Je le suivais sur les talons, j'entendais sa respiration saccadée, j'entrevis fuir son ombre. Je perdais un peu de temps à le chercher dans les caves, puis, l'ayant redécouvert, et manqué à chaque reprise, car je le canardais ferme, je ne pus l'empêcher de gagner la rue par la sortie clandestine de Covent Garden que vous connaissez.

« Il fuyait devant nous, car Tom m'accompagnait à ce moment, avec une vélocité incroyable. L'homme semblait bien connaître Londres et surtout les quartiers maritimes. Tout à coup, je vis quel était son dessein : se perdre dans les égouts souterrains. Ce fut de sa part une faute. Immédiatement, je formai le projet de le prendre vivant. Tout en le suivant, et puissamment aidé de Tom Wills, je dirigeai sa fuite en quelque sorte vers le repaire de Jones.

« Il donna dans le piège. Une fois qu'il fut engagé dans les vieux égouts, j'en fermai l'unique issue que vous connaissez. Mr. Hingle était

pris.

« J'avais dans l'idée de le prendre par la faim, quand l'arrivée des hôtes orientaux brouilla mes cartes. Déjà, j'étais fortement intrigué de le savoir introduit dans Hanover-House, mais quand par l'indiscrétion de Goodfield – elle est bien pardonnée aujourd'hui – je fus victime d'une première agression, et Tom d'une seconde, bien plus corsée encore, je compris que Mr. Hingle avait partie liée avec Am Doullah.

« Que faire ? Avertir les autorités ? Ah non ! Le Foreign Office aurait eu tôt fait de réclamer le silence autour de toute l'affaire, et Mr. Hingle aurait pu s'en aller impuni, par raison d'État.

« Alors, moi, Harry Dickson, je condamnai Mr. Hingle à la peine de mort et, en attendant son exécution, par une bouche d'égout oubliée, je lui fis parvenir une maigre pitance, de quoi ne pas le laisser mourir de faim et de soif.

« Mais en me faisant filer jour et nuit, ses amis Afghans m'empêchèrent de le ravitailler, et eux-mêmes se chargèrent de cette exécution ! Ils le condamnèrent à mourir de faim ! Nous avons vu que la Providence elle-même se chargea de le punir autrement. Et ce ne fut pas la faim qui eut raison de ce criminel, mais les affreux rats de Londres.

— Cela n'explique pas tout..., commença Goodfield.

— Non, aussi je vais résumer à présent toute l'affaire, car la clarté s'est faite dans mon esprit depuis que je vis Am Doullah partir en mer et que je retrouvai son cadavre dans le souterrain. Voici :

« Le prince Am Doullah était comme vous le savez un criminologiste fameux, mais à sa façon. C'est-à-dire qu'il chérissait le crime comme un art.

« Ce potentat haïssait l'Angleterre, aussi choisit-il cette terre abhorrée pour ses premières expériences.

« Son yacht faisait route vers Londres, ayant à bord des dacoïts ou tueurs hindous, qui avaient pour mission d'occire autant d'Anglais que faire se pourrait.

« Mais Am Doullah voulait mettre lui-même la main à la pâte.

« Plusieurs semaines avant l'arrivée du yacht à Londres, le prince y était déjà, signant des crimes sans nombre au nom de Mr. Hingle.

« Arriva le navire princier ayant à son bord... *le sosie* du prince ! Comme tant de souverains orientaux, Am Doullah possédait un double qu'il envoyait en mission en ses lieux et places.

« Il avait compté prendre la place de ce dernier dès son arrivée, mais à ce moment il venait d'être pris par votre ami Harry Dickson.

« Vous rendez-vous compte de l'effarement de la suite du prince criminel ?

« Ils savaient que je le détenais quelque part, ils s'imaginaient que je connaissais la véritable identité de Mr. Hingle, ce qui n'était pas.

« De là les plus folles tentatives pour s'emparer de moi et faire cesser mon silence. Car rentrer sans le prince signifiait pour tous une mort horrible !

« Vous étonnez-vous de ma frénésie meurtrière devant une telle bande de brutes sanguinaires ? Il me fallait affaiblir cette armée du crime, et vous savez si j'y ai réussi.

— Donc, dit Goodfield, le sosie du prince dort en ce moment sous la vague, tandis que le véritable Am Doullah, ou Mr. Hingle...

— Allez donc voir demain ce que les rats en auront laissé, conclut Harry Dickson.

L'affaire du singulier Mr. Hingle fut-elle connue en haut lieu ? Harry Dickson se laissa-t-il aller à des confidences, Goodfield garda-t-il le secret absolu ?

Voilà ce que nous n'osons affirmer.

Mais l'an dernier, les troupes anglaises entrèrent en vainqueurs et non en amis dans la mystérieuse province afghane où régnait encore la famille du singulier Mr. Hingle.

FIN

MYSTÉRAS

1. La chambre de la mort

Miss Delphina Cruysliank n'était certes pas la romancière la plus géniale du Royaume Uni, il s'en fallait de beaucoup, mais c'était la plus originale à coup sûr.

Le vieux Cruysliank lui laissa à sa mort une fortune colossale, gagnée aux Indes, où le vieux pirate avait conduit habilement sa barque, et aussitôt les coureurs de dot d'assiéger Miss Delphina.

Elle n'était pas jolie, mais à défaut du talent que nous venons de lui dénier, elle possédait un solide bon sens. Les prétendants en furent pour leurs frais.

Elle fit une déclaration publique, dans laquelle elle proclama que désormais, elle ne vivait plus que pour les arts et surtout pour les lettres.

Joignant l'action aux paroles, elle se mit à écrire et quelques mois plus tard, un premier roman parut chez les éditeurs de Paternoster Row.

Chose curieuse, le livre avait une réelle valeur, et les gens de goût se mirent à considérer Miss Cruysliank sous l'angle de son talent et non de sa fortune.

D'autres romans suivirent le premier et firent carrière ; la renommée était venue au-devant de la femme de lettres.

Elle entra dans sa quarantième année, quand ses écrits prirent une teinte ésotérique que les Anglais affectionnent fort. Ce genre déteignit sur son auteur même qui, affectant un farouche isolement, se retira définitivement dans sa tour d'ivoire.

Or, quand nous parlons de tour, ce n'est pas tout à fait une figure littéraire, loin s'en faut, car Miss Delphina se fit construire une demeure qui ressemblait quelque peu à un phare perdu dans les solitudes marines.

C'était une tour cylindrique de près de cent pieds de hauteur, uniquement percée dans le bas par les fenêtres des logements du personnel, et, à son faîte, par ceux des appartements de Miss Delphina.

Si nous nous étendons sur cette curieuse architecture, c'est qu'à son heure, elle aura son importance.

Essayez-donc de vous représenter cette retraite :

Jusqu'à une hauteur d'environ vingt pieds du sol, il y a des fenêtres et des portes, ensuite on voit soixante pieds de muraille lisse et nue avant de rencontrer les entrailles en ogive qui laissent entrer le jour dans les appartements de l'écrivain.

Un ascenseur mène du sol à cette demeure quasi aérienne, mais lui aussi a sa particularité : seule Miss Delphina peut le faire fonctionner. Si ses sujets veulent monter chez elle ou y faire aborder un rarissime visiteur, ils doivent d'abord l'avertir par téléphone et Miss Cruyshank décide si oui ou non elle veut voir du monde.

Il n'y a pas d'autres moyens d'accéder au repaire de cette muse moderne, pas même un escalier ou une échelle d'incendie.

— Et si quelque jour, il vous arrivait un accident ? avait demandé quelqu'un, on ne pourrait pas même vous atteindre pour vous porter secours.

À quoi Miss Delphina avait répondu que si après elle on ne pouvait tirer l'échelle, on n'avait qu'à en poser une ; calembour assez pâle qui eut pourtant son succès dans les milieux littéraires de la City.

L'étrange demeure de Miss Cruyshank se trouve bâtie en retrait de Wood Lane, sur les anciens terrains de l'exposition Franco-Britannique ; elle s'entoure d'un immense jardin, négligé mais entouré d'une haute muraille d'enceinte, aux faîtes défendus par des piques de fer et des tessons de verre.

La tour n'est pas surmontée d'une plate-forme, mais d'une coupole aux courbes roides ; Miss Delphina a installé sous ce dôme, à moitié en verre, une sorte d'observatoire astronomique.

De temps à autre elle y passe quelques heures, mais elle ne les consacre nullement à l'observation des étoiles.

À quelques centaines de yards de sa tour se trouve la lugubre prison de Hammersmith, adossée aux Wormwood Scrubs ; à l'aide de puissantes lunettes, la femme écrivain observe l'intérieur de la geôle aussi bien que si elle était installée sur les sinistres murailles de ronde.

Cela lui fournit des descriptions palpitantes pour ses romans, et lui valut le succès d'un de ses derniers livres « Le Grand Évadé ».

Le soir où ce récit commence, Miss Delphina est installée dans ledit observatoire, l'œil rivé à l'oculaire de sa plus puissante lunette.

C'est que depuis quelques jours elle observe de bien curieuses manœuvres dans la prison d'en face.

Elle a remarqué qu'un petit galetas, à l'étage de la seconde aile cellulaire, restait obstinément éclairé pendant la nuit.

Ordinairement, c'était une place vide où l'on remisait de vieux lits de fer (ce que Miss Cruyshank découvrait facilement à cette distance, grâce à ses appareils d'optique). Mais depuis quelques jours, elle voyait des ouvriers s'y affairer. C'étaient des électriciens qui

travaillaient sous la conduite d'un vieil homme en redingote, ayant tout l'air d'un professeur du siècle dernier.

Des conduites étaient placées, des relais établis ; un puissant tableau de marbre avec de nombreuses lampes témoins couvrait toute une muraille.

Depuis la veille, le professeur (c'est ainsi que l'appelait elle-même Miss Delphina) avait procédé personnellement à l'installation de divers appareils, tous inconnus de Miss Cruyshank. Elle s'ingénia à découvrir leur utilité, mais ne put y parvenir, bien qu'elle ne fût pas dénuée de culture scientifique, bien au contraire.

Ce qui l'intrigua par-dessus tout était une espèce de haute cage de verre, dans laquelle se trouvait un grand solénoïde métallique.

Miss Delphina n'eût pas pu dire pourquoi, mais elle trouva quelque chose de terrible et de menaçant à cet appareil d'expérience. Aussi résolut-elle de ne plus quitter de vue l'étrange chambre de la prison de Hammersmith.

Quelques heures après l'installation des appareils, de nombreux fonctionnaires vinrent les regarder, et Miss Delphina crut reconnaître des envoyés du département de la Justice, et parmi eux des personnages de renom.

— Je me demande ce qu'ils peuvent manigancer, bougonna-t-elle, avec son ordinaire mauvaise humeur, tout me semble prêt là-dedans : les cuivres étincellent, les nickels luisent comme du clair de lune ; le petit professeur est venu et s'est frotté les mains comme un enfant content de soi.

Le couvre-feu sonna dans la prison. Les lucarnes des cellules, faiblement éclairées, s'éteignirent en un unisson d'ombre parfait ; seule la fenêtre de la chambre aux machines inconnues restait d'une blancheur crue, car de fortes lampes venaient d'être allumées à l'intérieur.

Deux automobiles arrivèrent à grande allure et s'engouffrèrent sous le porche du pénitencier.

La femme de lettres eut l'appréhension de quelque chose de sensationnel, de terrible même et elle eut peine à réprimer un frisson.

Mais la curiosité étant plus forte, elle changea même l'oculaire de son appareil d'optique, et la chambre éclairée fut, pour elle, visible à un pas.

Soudain elle sursauta : la pièce venait de se remplir de gens et Miss Delphina en reconnaissait quelques-uns : Weiler, le grand anatomiste, Burley, le doyen de la Faculté de Médecine, le chef de cabinet du ministre de la justice, des fonctionnaires de la prison et enfin le petit professeur.

Ce dernier allait d'appareil en appareil, donnant force explications ; à la fin, il entrebâilla un portillon translucide dans la

cage de verre et fit un signe d'invite.

Miss Cruyshank vit fort bien la répulsion se peindre sur les visages des assistants et elle observa des gestes de refus polis.

Enfin, le petit docteur regarda sa montre et fit un signe ; un des fonctionnaires s'éclipsa tandis que les autres restèrent à considérer silencieusement les engins énigmatiques.

Tout à coup la scène changea. Les assistants s'écartèrent et deux gardiens en grand uniforme firent leur entrée, encadrant un homme enchaîné. Un pasteur, bible en main, les précédait.

— Oh ! murmura Miss Delphina horrifiée, je comprends maintenant, une exécution capitale devait avoir lieu prochainement et on va changer de mode, on essaye un nouveau système de mise à mort, par électrocution. Voilà l'explication du mystère... c'est effrayant, mais passionnant tout de même.

À ce moment, le pasteur s'écarta et l'homme enchaîné parut en pleine lumière.

Il était de haute taille, maigre, son visage émacié lui donnait une ressemblance avec quelque oiseau de proie. Il ne portait pas le costume des détenus, mais un costume de ville noir, très soigné, et la blancheur de son linge était irréprochable.

« J'ai vu cette tête dans les magazines illustrés, se dit Miss Cruyshank, c'est Baltimore Harmon, l'assassin du banquier Probst dans Park Lane ; il a été condamné à mort, et comme c'est un bandit courageux, qu'il affecte des allures de gentleman, il aura accepté immédiatement de troquer l'ignoble potence contre le fauteuil électrique. »

À l'intérieur de la chambre de mort, on venait d'apporter une chaise ordinaire, et un des gardiens fit mine d'y attacher le condamné. Mais Harmon fit un geste de refus et on installa la chaise dans la cage de verre, sans plus amples formes.

Enfin l'un des fonctionnaires s'approcha, dit quelques mots à l'aumônier qui offrit la Bible à baiser au condamné.

Celui-ci marcha alors délibérément vers la chaise, s'y installa, puis, se ravisant, sembla demander quelque chose au petit docteur.

Ce dernier acquiesça, tira un étui de sa poche et en tira une cigarette.

Quelqu'un prêta son briquet à essence, et un instant plus tard, Baltimore Harmon aspira et rejeta un jet de fumée bleue.

Au tableau de contrôle, une série de lampes témoins passèrent au rouge sombre.

Le petit docteur avait mis la main sur une poignée d'ébonite faisant saillie ; les visiteurs s'étaient, dans un mouvement de recul machinal, adossés à la muraille de fond.

Tout à coup les hautes lampes qui éclairaient les préaux de la

prison clignotèrent.

— La lumière danse ! La lumière saute ! murmura Miss Cruyshank, faisant sienne une expression tragique des détenus des prisons américaines, qui voient à ce clignotement que la plus grande partie du courant électrique est détournée vers la chambre fatale où meurt un homme.

« Donc c'est fini ! se dit la femme écrivain.

Au loin, sur sa chaise, Baltimore Harmon venait de se tasser un peu.

Le petit docteur ouvrait la porte de la cage de verre et fit signe aux gardiens. Ces derniers s'emparèrent d'un corps immobile, mort...

— Fini ! Fini ! répéta machinalement Miss Delphina, comme c'est fragile, une vie humaine !

Dans la chambre de l'exécution, les assistants parlaient entre eux avec des mouvements d'approbation. Le corps de Harmon venait d'être emporté.

Le petit professeur resta à considérer un moment ses appareils puis, comme à regret, il suivit les visiteurs qui se retiraient.

La chambre devint obscure comme la prison elle-même.

2. Nouvelles à sensation

— Voici Londres qui émerge de sa brume, murmura Harry Dickson en voyant à regret les maisons sombres de Poplar s'approcher, en un lent mouvement quasi giratoire, du remblai du chemin de fer que le train longeait à une allure ralentie.

Le célèbre détective, ainsi que son élève Tom Wills, revenaient de vacances, s'étant après tant de causes difficiles et de recherches harassantes, offerts le luxe d'une semaine de pêche dans les lacs et les rivières à truites de l'Ecosse.

— Huit jours sans lire les journaux ! La douce vie ! approuva Tom Wills, je suppose qu'il faudra examiner notre courrier au poids du papier.

Mrs. Crown les attendait déjà à Baker Street avec son ordinaire sourire, teinté d'un peu de mauvaise humeur.

— Eh bien ! ce qu'il m'a fallu de trucs pour cacher où vous étiez, mes maîtres, dit-elle dès qu'ils se furent installés au salon. Il paraît qu'il y a du nouveau à Londres, et les as du Yard en sont pour leur frais, cela va de soi.

« D'abord, il y a une dame qui habitait dans une tour inaccessible et elle s'est envolée. Moi, j'ai tout de suite dit que c'était en aéroplane, il faut pas être Harry Dickson pour trouver cela. À quoi donc que cela servirait, un aéroplane, si l'on pouvait pas s'enfuir d'une tour avec ?

« Alors, il y a un condamné à mort qui s'est enfui aussi, mais cela, c'est autre chose, bien plus difficile à trouver, parce qu'il était déjà tout à fait mort. Et comme toutes les choses se font en trois, il y a le médecin qui a tricoté le mort, comme on dit cela, enfin, électricoté avec l'électricité, comme en Amérique, qui a été assassiné. Ça, c'est une vengeance des complices du bandit, c'est ce que j'ai dit à Goodfield quand il est venu ici pour vous appeler à l'aide.

« Faut pas déranger le maître pour cela, que je lui ai dit, voilà le mystère dévoilé, et pour de pareilles balivernes on ne déränge pas Harry Dickson.

La brave dame se planta, les poings sur les hanches, et attendit des compliments qui, à son avis, tardaient un peu à venir.

Harry Dickson souriait et Tom Wills, prodigieusement amusé, faisait des grimaces derrière de dos de la bonne gouvernante.

— Demandez le *Herald* et le *Times* et le *Daily* ! hurla Tom, les dernières enquêtes de Mrs. Crown, la célèbre femme détective,

provoquent l'arrestation de plus de quinze bandes de bandits internationaux.

— C'est ça, moquez-vous, clampin ; après tout, ce n'est pas mon métier, gronda-t-elle, je vais aller voir ce qu'il y a pour déjeuner. Quant à tous ces fourbis, eh bien, il fera chaud quand je perdrai encore ma salive à vous les servir rôtis et cuits à point, vous n'aurez qu'à les lire vous-mêmes dans vos journaux !

Et Mrs. Crown, prenant des allures de reine outragée, s'en fut à sa cuisiné, surveiller ses fourneaux et ses casseroles.

Harry Dickson, repris en un tour de main par l'engrenage du jour, s'était déjà mis à dépouiller le courrier, heureusement moins volumineux et moins important que Tom Wills ne l'avait appréhendé. Cela fait, il s'empara des journaux.

Ce fut avec une certaine stupeur qu'il lut les événements sensationnels que Mrs. Crown lui avait laissé entrevoir.

Les faits que la bonne dame avait arrangés et résumés à sa façon se présentaient un peu différemment :

Au début de la semaine avait eu lieu l'exécution de l'assassin Baltimore Harmon, un bandit d'origine américaine convaincu de plusieurs meurtres ayant le vol pour motif. Seulement, avec l'agrément du Roi et de son ministre de la justice, on avait permis au Dr Browless d'expérimenter sur le condamné à mort un nouvel appareil d'électrocution.

Le condamné lui-même y avait consenti, car le professeur Browless lui avait promis une fin foudroyante et indolore.

L'exécution avait eu lieu en grand secret, non dans la geôle de Newgate, mais dans celle, de plus petite envergure, d'Hammersmith. Elle avait donné pleine satisfaction aux expérimentateurs. Baltimore Harmon avait été foudroyé dès la première seconde. Mais voici où les choses se compliquent.

Le vieux professeur Browless avait reçu l'autorisation d'emporter le cadavre du supplicié en son laboratoire particulier, aux fins d'autopsie, et après que six médecins légistes eurent constaté le décès.

L'électrocution avait eu lieu vers minuit. À trois heures, les infirmiers du *workhouse* voisin avaient amené le cadavre chez le Dr Browless, situé dans le triste quartier de Harlesden Green, non loin de là.

Aux dires des domestiques du docteur, celui-ci n'avait pris qu'un très court repos, et dès quatre heures, ils l'entendirent remuer dans le laboratoire.

À huit heures du matin, comme il ne paraissait pas à la table du déjeuner – or c'était un homme très ponctuel – son valet de chambre alla frapper à la porte du laboratoire, mais ne reçut pas de réponse.

La porte était fermée à l'intérieur et le domestique ne put entrer.

Comme à neuf heures le docteur ne donnait aucun signe de vie, il résolut d'entrer de force dans la salle d'expériences.

Il convoqua tout le personnel et fit sauter la serrure.

La première chose qu'ils virent fut le corps du docteur, affalé contre la table de dissection. Il était mort.

Mais ce qui était plus effarant encore, c'est que la table où le cadavre de Baltimore Harmon aurait dû être étendu était vide !

Il y avait des scalpels tachés de sang sur une servante à plaques de verre, voisine de cette table, qui était elle-même maculée du sang de l'expérience.

Les esprits romanesques eurent tôt fait de déclarer que Harmon n'était pas mort mais que, s'étant réveillé de sa léthargie sous le couteau du chirurgien, il avait tué ce dernier pour prendre le large aussitôt son crime commis.

Fantaisie que la police eut tôt fait de réduire à néant, car le Dr Browless avait été tué d'une balle de revolver dans la nuque !

Quelqu'un l'avait donc assassiné par-derrière ; quelqu'un qui avait dû s'emparer du cadavre de Baltimore Harmon ensuite.

C'est ce que les journaux racontaient avec plus ou moins de fioritures, mais en n'ajoutant rien à ces faits réels que des considérations aussi oiseuses que fantaisistes.

Une autre nouvelle à sensation que Dickson put trouver dans les quotidiens, ce fut la disparition mystérieuse de la romancière Delphina Cruyshank, la femme la plus riche d'Angleterre, comme on l'appelait, la plus excentrique également.

Ici le mystère était complet.

Nous prions nos lecteurs de vouloir se reporter à la description de la demeure-tour de la femme de lettres.

Il se fait que Delphina Cruyshank disparut la nuit de l'assassinat du Dr Browless, ce qui ne voulait pas dire que les affaires dussent être jumelées.

Mais comment aurait-elle pu disparaître ?

Le lift qu'elle seule pouvait faire marcher n'avait pas fonctionné de toute la nuit. Les portes basses et les fenêtres des appartements des domestiques étaient fermées et verrouillées ; personne n'avait pu sortir par-là de la tour.

Mais celles de l'appartement aérien de la romancière ne l'étaient guère moins. Quand les domestiques virent s'avancer la journée sans avoir entendu un appel de leur maîtresse, ils se permirent de faire marcher le téléphone de son appartement, sans obtenir de réponse.

Ils sortirent dans le jardin et, unissant leurs voix, l'appelèrent, mais les hautes fenêtres restaient obstinément closes.

Redoutant un malheur, le majordome téléphona aux pompiers qui arrivèrent bientôt avec leurs plus hautes échelles à contrepoids, qui

furent immédiatement dressées. L'un d'eux monta, cassa une vitre, fit tourner une espagnolette et entra par la fenêtre. Au bout de quelque temps, il appela d'autres de ses camarades à la rescousse en leur disant que l'appartement était vide de toute présence. Il fit alors fonctionner le lift et les domestiques purent arriver à leur tour dans les chambres hautes. Mais on ne trouva pas trace de Miss Delphina. La police arriva et Scotland-Yard détacha le surintendant Goodfield sur place. Ce dernier, se prévalant de son amitié pour Harry Dickson, essaya immédiatement d'appliquer ce qu'il croyait être la méthode du grand détective. Il ne parvint qu'à trouver une seule solution logique : Miss Cruyshank aurait dû se servir d'une longue corde pour descendre.

Mais une descente de pareille hauteur ne se fait pas sans laisser des traces, qui ne furent pas relevées.

« En parachute ? » se demanda le brave Goodfield.

Mais les fenêtres closes et l'absence de plate-forme, de balcon ou de terrasse à la tour contredisaient cette hypothèse.

— Et puis, pourquoi l'aurait-elle fait ? murmurait la voix de la logique à l'oreille du policier, à moins d'être devenue folle à lier, et ce n'est là qu'une solution de pis-aller.

— Ensuite, ajoutait mentalement Goodfield, il y aurait des traces... des traces d'une pareille escapade, mais il n'y en a pas plus que sur ma main.

« Ah, si je savais où dénicher ce diable de Harry Dickson, avait-il grogné en manière de finale. Mais chaque fois qu'il y a quelque chose que je débrouille mal, il s'est défilé sans donner son adresse.

Et c'est ce que, après lecture des journaux, le détective lisait entre les lignes d'une belle lettre de reproches que Goodfield lui avait adressée pendant son absence.

— On ne fait pas de pareilles blagues à des amis que de s'en aller sans laisser d'adresse ! se plaignait le bon Goodfield.

— Allons demander notre pardon à ce cher Good, dit Dickson en riant, et, ajouta-t-il à l'adresse de son élève, je ne suis pas mécontent de reprendre contact avec la vie réelle et surtout avec... le mystère.

Ils arrivaient tous deux devant la sinistre et froide bâtisse du Yard quand le surintendant Goodfield, bondissant comme un jeune homme de marche en palier, arrivait dans la rue et s'engouffrait dans une automobile.

— Holà, chef ! N'y aurait-il pas une petite place pour des amis ? lui cria de loin Harry Dickson.

— Dickson ! Monsieur Dickson ! s'exclama Goodfield, enfin vous voilà. Montez donc, vous venez comme une marée en carême, c'est-à-dire que vous êtes le bienvenu. Je vais de ce pas ou plutôt de ce tour de roue à Cruyshank-Tower, comme on s'est plu à dénommer cette maison de fous. Je ne dois pas vous demander si vous avez lu les

journaux, sinon vous ne seriez pas encore ici, continua-t-il, sur un mode un peu goguenard, en regardant de côté son illustre ami.

— Et qu'espérez-vous trouver de nouveau dans cette tour ? demanda Harry Dickson. Je suppose qu'elle a dû vous livrer tous ses secrets.

— Eh ! non, voilà le hic ! Imaginez-vous que des sentinelles de faction sur les terrains de tir de Wormwood Scrubs prétendent avoir vu de la lumière dans la tour cette nuit. J'ai reçu cette nouvelle par téléphone, et aussitôt j'ai envoyé un officier de police du quartier. Les scellés avaient été apposés sur les portes de l'appartement en hauteur, mais ils n'ont pas été rompus. D'un autre côté, trois sentinelles affirment la même chose ; alors je m'en vais de ce pas voir ce qui en est.

Le trajet jusque Latimer Road leur prit quelque temps, mais celui-ci ne fut pas perdu, car Goodfield s'étendit sur ce qu'il appelait le mystère de la tour aux livres, sans en apprendre davantage à ses compagnons, qu'ils n'en savaient déjà par la lecture des journaux.

L'affaire du Dr Browless, tout en étant obscure également, lui paraissait pourtant encore moins de mystère que la disparition de Miss Delphina.

— Et cette lumière, au haut de cette tour « Prends-Garde ! » bougonna-t-il, voilà de quoi amuser tous les reporters de Londres pendant huit jours.

Ils roulaient le long de l'interminable Wood Lane déserte et à peine garnie de quelques maisons trop neuves et déjà lépreuses, quand, au loin, la tour parut, émergeant d'un bouquet d'arbres.

Un domestique de bonne mine vint à la rencontre des visiteurs dès la grille franchie, et dès qu'il se fut informé de leur identité, il se mit à faire mille et une doléances.

— Je suis bien content que vous soyez là, messieurs, je comptais moi aussi prendre mes cliques et mes claques et m'en aller, comme l'ont fait les autres sujets. Ils disent que cette étrange maison est hantée, et je ne suis pas loin de le croire. Aussi longtemps que Miss Delphina était ici, on supportait les revenants, car nous étions bien payés, mais aujourd'hui qu'elle n'est plus là, il n'y a aucune raison pour nous de vivre dans un voisinage aussi dangereux. Si vous voulez connaître mon idée, eh bien, ce sont les spectres, qui chantent dans la tour certaines nuits, qui ont emporté la malheureuse Miss Delphina, en punition de ses péchés.

— Que me chantez-vous de spectres qui piaulent ? s'exclama Goodfield, je voudrais bien en savoir davantage à ce sujet, monsieur Saunders.

Le majordome haussa les épaules.

— Malheureusement, je ne puis vous en dire grand-chose. Parfois,

au milieu de la nuit, des bruits étranges se faisaient entendre dans la tour. Cela commençait certaines fois par un son aigu et lointain pour se terminer par un grognement de basse ; d'autres fois, c'était le contraire, mais à chaque fois, la tour semblait en frémir d'horreur. Je ne pourrais vous décrire comme ce bruit était lugubre. Quand on en parlait à Miss Delphina, elle en riait ou se fâchait, selon son humeur du jour ; aussi avions-nous jugé plus sage de ne plus lui en parler. Cette nuit, la tour a chanté de nouveau à plusieurs reprises, et alors... ah, messieurs, le courage me manque de vous en dire plus long.

— Bah ! essayez toujours, dit Goodfield. Si le spectre chanteur s'avise de descendre, je le mets en état d'arrestation et il n'y coupera pas de moins de six mois de *tred-mill*, foi de Goodfield !

Le majordome secoua la tête d'un air mécontent.

— Il ne faut pas plaisanter avec ces choses, monsieur l'inspecteur, car si vous aviez vu ce que j'ai vu !

« Je dois vous faire un aveu, oh, ne prenez pas cet air grave, il n'entraîne aucune sanction pénale à mon idée. Faut vous dire que je suis fiancé. Miss Ledstone elle se nomme, et elle est gouvernante dans cette maison. Comme elle aime beaucoup lire, elle est ce que l'on nomme un tantinet romanesque, ce qui fait que le soir, au lieu de rester à causer avec moi au salon, elle préfère m'entraîner parmi les ronces et les avoines folles de ce maudit jardin.

« Hier soir donc, pas bien loin de minuit, nous nous promenions le long de cette file de peupliers d'Italie que vous pouvez voir d'ici, quand tout à coup elle poussa un cri et me dit :

« — Oh ! James, entre les arbres j'ai vu des lumières sur la tour ! »

« Je levai les yeux, mais un rideau de verdure m'empêchait de bien voir. Pourtant je dois avouer qu'il me semblait aussi avoir entrevu une clarté, aussitôt éteinte. Nous revînmes vite sur nos pas, en ayant soin de nous tenir à l'ombre des arbres.

« Arrivés à la grande pelouse, nous fîmes halte, n'osant presque pas nous aventurer dans cet espace découvert.

« Le clair de lune était magnifique, autant dire qu'on y voyait aussi bien qu'en plein jour. Il n'y avait plus d'autres lumières dans la tour que celle dans le petit parloir à côté du vestibule, où Mary, la cuisinière, s'installe chaque soir pour lire son journal, pièce à laquelle cette pécore n'a aucun droit, et qu'elle ose nommer son boudoir, qu'en dites-vous ?

« Voilà ma fiancée qui me pince le bras et murmure d'une voix altérée :

« — James... levez donc les yeux et voyez si je ne rêve pas... car je n'ose pas dire ce que je vois. »

« Et qu'ai-je vu, messieurs ?

« Penchée à sa haute fenêtre, les yeux fixés au loin : Miss Delphina en personne ! La tour est bien haute, et pourtant je la reconnus très bien.

« Je dois vous dire qu'au moment même, je n'en éprouvais aucune frayeur.

« Eh, dis-je, c'est qu'elle est revenue. »

« Ma fiancée m'obligea de rentrer sous le couvert des arbres et se mit à me dire des sottises.

« — Et par où serait-elle venue, je vous en prie, James ? Dites-le moi tout de suite ou je croirai que vous avez bu, auquel cas je vous prie de considérer nos fiançailles comme rompues, car je ne veux pas d'un époux buveur. Allons, dites-moi, par où serait-elle venue ? Les scellés sont mis sur sa chambre, et le courant du lift a été coupé par ordre de la police. La grille du parc est fermée et regardez l'ombre bien tranquille de Mary dans le parloir.

« — Non, je vous dis que c'est son fantôme, et que la pauvre Miss a été victime des spectres qui chantent dans la tour. »

« Miss Ledstone avait raison, messieurs. Quand nous revînmes sur la pelouse, la fenêtre était fermée, et on ne voyait plus trace de Miss Delphina.

« Nous sommes revenus presque en courant : Irma, la fille de charge, nous raconta à notre retour que la tour avait de nouveau chanté, et au cours de la même nuit cela a recommencé de plus belle. »

Saunders se tut et prit un air très grave.

— Ma fiancée est partie ce matin, messieurs, mon devoir est de la suivre. Pourtant, je vous accompagnerai volontiers, une dernière fois, dans les appartements de notre pauvre maîtresse. Vous seuls vous avez d'ailleurs qualité pour remettre le lift en marche et briser les scellés de la porte.

Sans autre discussion, Goodfield et ses amis, ainsi que le maître d'hôtel, prirent place dans l'ascenseur qui les mena vers l'étage supérieur.

Comme l'avait dit le chef de police du quartier, les scellés étaient intacts, et Goodfield dut les faire sauter.

Ils firent leur entrée dans l'appartement abandonné.

Harry Dickson laissa vagabonder son regard.

— Je regrette de n'avoir pas été ici lors de la première enquête, dit-il, mais vous pourriez me dire Goodfield, puisque vous y étiez, si, à votre avis, quelque chose semble y avoir bougé.

Le surintendant tourna en rond comme un écureuil dans sa cage.

— Rien ne me paraît avoir bougé, dit-il, mais faisons le tour du propriétaire tout de même.

Ils le firent et arrivèrent ainsi, par un petit escalier en fer forgé,

dans la coupole-observatoire. Ici aussi tout était en ordre, et Goodfield fit observer qu'à son avis, pas une poussière n'y avait changé de place.

Harry Dickson à son tour tournait en rond, puis il tomba en arrêt devant la puissante lunette montée sur trépied et pointant légèrement hors d'un hublot, sur le dehors.

Il appliqua un œil à l'oculaire et poussa un gloussement de surprise.

— Qu'y a-t-il ? s'informa Goodfield.

— Regardez vous-même, Good, fut la réponse, et dites-moi ce que vous voyez au bout de ce bel appareil d'optique.

Le policier s'empessa d'obéir à l'invite.

Quand il regarda, une étrange chambre apparut dans le cadre circulaire.

— Sacrebleu ! grommela-t-il, c'est la nouvelle chambre à électrocution montée il y a quelques jours dans la prison de Hammersmith ! Quelle coïncidence, n'est-il pas vrai, monsieur Dickson ?

— Oh, oui, répondit négligemment le détective, une bien curieuse coïncidence.

Il n'en dit pas plus long, mais Tom Wills, qui mieux que personne savait lire sur le visage du maître, vit une étrange lueur dans ses yeux.

Pourtant il n'ajouta mot, et son élève comprit que l'heure des questions n'était pas venue.

Comme ils revenaient dans le grand salon semi-circulaire qui prenait la moitié de la superficie de l'appartement, Harry Dickson posa brusquement une question.

— Quelle est la banque de Miss Cruyshank ?

Ce fut Saunders qui lui répondit.

— On ne lui en connaît pas, car elle les avait toutes en horreur. La fortune de Miss Delphina se compose surtout de biens immobiliers, fermes, terrains et maisons de rapport dont elle touchait régulièrement les revenus.

« On raconte que la plus grande partie de cette fortune était en fonds liquides, qu'elle conservait dans cet immense coffre-fort que voici. On m'a affirmé qu'elle gardait là-dedans pour plus de cinq millions de livres en bons billets de la Banque d'Angleterre, sans compter ses bijoux, qui étaient prodigieux, bien qu'elle ne les portât jamais. Je crois que c'est vrai, car une seule fois j'ai vu ce meuble ouvert et il était bourré de liasses de grosses bank-notes empilées comme de vieux livres !

— Faudra qu'on obtienne l'autorisation d'ouvrir ce machin-là, grommela Goodfield en regardant respectueusement l'énorme armoire de fer noir qui joignait d'une traite le plafond au parquet.

Tom Wills qui venait de regarder de plus près, sifflota doucement.

— Nul besoin de demander une autorisation, monsieur Goodfield, ce coffre-fort est ouvert !

— C'est ma foi vrai, riposta Harry Dickson, la porte en était habilement entrebâillée et au premier abord on ne l'aurait pas vu.

Il saisit la lourde poignée de nickel et tira dessus : la porte de fer aux quadruples serrures vint à lui.

Une quadruple exclamation retentit.

— Vide !

Le formidable meuble bâillait devant eux, comme en un immense rire muet et noir. Pas une feuille de papier, pas un grain de poussière sur les rayons de fer luisant. Un petit coffre spécial, qui avait dû être destiné aux bijoux, s'ouvrit tout aussi facilement que le coffre lui-même et se révéla tout aussi vide que ce dernier.

— Si l'on essayait de relever des empreintes digitales ? suggéra Goodfield.

Harry Dickson haussa les épaules.

— Je ne sais pas si nous sommes devant un crime, dit-il, mais si cela est, nous avons affaire à des criminels peu ordinaires, et ces gens-là laissent aussi peu d'empreintes que de signatures. Mais libre à vous de perdre votre temps.

Goodfield, un peu entêté, en perdit en effet, tandis que le détective continuait à fouiller l'appartement.

Pas mal d'heures s'étaient écoulées quand ils décidèrent de partir.

Goodfield semblait déçu au-delà de toute imagination ; Harry Dickson, comme il lui arrivait souvent au début des enquêtes difficiles, avait la mine soucieuse et absente.

— Pas d'empreintes, grommela le surintendant.

— Des murs pleins comme du granit pur, riposta Tom, qui avait passé une couple d'heures à sonder les murailles épaisses, ce qui avait eu l'heur de faire rire un peu le bon Goodfield, peu enclin à voir partout des passages secrets. Seul Harry Dickson semblait avoir trouvé quelque chose, en l'occurrence quelques feuilles de papier teintées de bleu et couvertes d'une petite écriture serrée.

— Des pièces à conviction ? demanda le superintendant.

Harry Dickson haussa les épaules en souriant.

— Peuh ! Je ne le crois pas, c'est uniquement le début d'un nouveau roman de Miss Cruysbank.

— Vraiment ? Et cela s'appelle ? demanda Goodfield, les idées ailleurs.

— Mysteras, tout simplement.

— Idiot, jugea le policier, cela ne dit rien.

— C'est juste, cela ne dit rien.

Là-dessus, Saunders annonça son intention de les accompagner en ville, ne se souciant pas de rester seul dans cette tour maudite.

Les scellés furent apposés de nouveau, le lift bloqué, et la tour fermée à triple tour, puis abandonnée par les hommes.

3. « Mysteras »

Après avoir défrayé la chronique scandaleuse pendant plus d'un quart de siècle, la manie du vieux comte de Warchester avait été oubliée par les pairs du vieux gentilhomme. Autres temps, autres mœurs ; malgré le puritanisme de l'Old England, petit à petit un peu de tolérance s'était infiltrée dans ces mœurs, et on se complaisait à voir dans Lord Warchester un bonhomme toqué, bien plus qu'un suppôt de Satan.

Le fait est que Warchester avait passé le plus clair de son temps à compulsur de hideux grimoires, à lire d'antiques livres de sorcellerie, à essayer d'obtenir la Main de Gloire, bref à devenir un docteur versé ès sciences occultes.

Il habitait un sombre manoir juché sur une haute falaise des Cornouailles, et qui devait fournir un décor parfait aux manigances maléfiques de son maître.

Mais Warchester était riche et avait du sang royal dans les veines ; le prince de Galles daignait venir le voir chaque année aux jours des grands passages des migrateurs, et tirer quelques coups de fusil sur les terres giboyeuses du singulier gentilhomme.

Warchester recevait alors dignement ses hôtes illustres. Le vieux manoir, qui contenait des trésors artistiques sans nombre et des antiquités magnifiques, resplendissait pendant ces jours de faste.

C'est au cours d'une de ces époques de fêtes et de réceptions que se situe le commencement de ce récit.

Bien que nous ne soyons qu'au début de septembre, le temps est brouillé et tourne au froid. Déjà de grands vols de tadornes se dirigent vers le sud.

En général, ces magnifiques oiseaux sauvages s'abattent autour du vieux manoir et séjournent pendant quelques jours dans les grands étangs qui l'avoisinent.

Cette occasion de chasser le tadorne et l'outarde, un chasseur, fût-il héritier présomptif du trône d'Angleterre, ne la néglige jamais. Aussi le prince avait-il fait savoir à son cher cousin qu'il aurait grand plaisir à venir passer quelques jours à Warchester-Manor.

Immédiatement le branle-bas d'usage eut lieu.

Les chambres destinées aux hôtes de marque furent mises en ordre, les cuisines firent ronfler leurs fourneaux nuit et jour ; les gardes-chasses triplèrent leurs rondes, installèrent des endroits de guet

et des huttes de roseaux pour l'affût des chasseurs.

Le vieux Warchester, bien que cette haute visite dérangeât ses habitudes et l'arrachât à ses chères études, cachait difficilement la fierté qu'il éprouvait chaque fois à pareille occasion.

— Chaser, disait-il à son domestique de confiance, peu de jours après l'arrivée du prince, vous entendrez, comme les autres années, que Son Altesse mon cousin me posera la sempiternelle question avec laquelle il s'égaie un peu à mes dépens : « Eh bien, Warchester, êtes-vous parvenu à vous arranger avec le sombre et redoutable seigneur des enfers ? »

Chaser branla sa tête chenue.

— Et Votre Seigneurie répondra, comme les autres années : « Altesse, le temps travaille pour moi, je n'ai pas réussi comme je voudrais, mais un jour viendra. »

Le comte de Warchester eut un sourire énigmatique.

— Chaser, vous n'y êtes pas ! Non, ce n'est pas cela que je répondrai à Son Altesse ! Non, ce n'est pas cela du tout !

Chaser s'inclina respectueusement et attendit patiemment que son maître voulût s'expliquer davantage.

Mais telle n'était pas l'intention du vieux gentilhomme, car il se contenta de sourire et de secouer doucement sa grande crinière d'argent.

— Chaser, continua-t-il en changeant de sujet, ce sera la dixième fois que Son Altesse daignera venir chasser sur les terres de Warchester, en cette occasion j'ai l'intention de lui faire un présent sans pareil, présent qu'il convoite depuis sa prime jeunesse, mon royal cousin ! Devinez donc, Chaser ?

— Il n'y a certes rien de trop beau pour Son Altesse, fut la réponse habile du vieux majordome.

— Aussi je lui ferai présent du fusil des comtes de Warchester.

Chaser ouvrit une bouche grande de stupeur.

Le fusil des Warchester ! Ce trésor unique ! Il avait appartenu, il y avait près d'un siècle, au Maharadjah du mystérieux Népal, qui en fit présent au grand-père du comte actuel, pour lui avoir sauvé la vie au cours d'une chasse au tigre. C'était une arme qui passait à cette époque pour incomparable, et avait été fabriquée par les armuriers les plus fameux d'Angleterre et d'Espagne. Le souverain hindou l'avait fait rehausser de pierreries somptueuses, entre autres de quinze rubis d'une valeur inestimable.

Aujourd'hui, cette arme était exposée dans une vitrine spéciale, aux glaces incassables, dans une chambre du manoir, aux fenêtres condamnées et à la porte de fer et munie d'un système de serrures dignes des plus modernes coffres-forts.

Rares étaient les privilégiés qui étaient admis à contempler le

fusil des Warchester. Parfois le vieux comte se retirait dans la chambre, s'enfermait à triple tour et restait de longues heures en face de son trésor.

Personne n'était admis alors à partager son admiration.

Parfois il allumait le feu de ses propres mains, dans le foyer à la cheminée spécialement grillagée, pour empêcher le passage de problématiques voleurs ; et il prolongeait son séjour en face de son trésor.

— Chaser, dit le comte, ce n'est pas seulement en souvenir de sa dixième partie de chasse que j'offrirai cette arme à Son Altesse, mais aussi à l'occasion de la réussite de mes travaux ! Oui, Chaser, les esprits du feu ont daigné répondre à mes appels réitérés.

De nouveau Chaser s'inclina, sans doute pour cacher un pli d'inquiétude qui barrait son front.

— Vous pouvez vous retirer, Chaser, dit le maître. Je passerai le reste de la soirée dans la salle du fusil, et personne ne sera admis à me déranger.

« Comme il fait un tantinet frisquet, j'allumerai moi-même le feu, comme de coutume.

Ayant dit, le vieux comte se leva et à pas lents gagna ladite pièce.

Chaser l'accompagna jusqu'au seuil et lui souhaita le bonsoir. Il entendit crisser les verrous, puis le bruit saccadé d'un antique briquet que le comte s'était mis à battre.

Il faisait lourd dans la chambre, faute d'aération convenable. Le feu des grosses bûches eut tôt fait d'envoyer un peu de chaleur entre les sombres murailles nues. Deux candélabres à sept branches, garnies de hautes bougies, répandaient une douce lumière.

Le comte considéra les épais barreaux qui garnissaient le foyer, comme s'il voulait retenir les flammes captives, puis il s'installa sur une unique chaise curule, en face de la vitrine.

Le fusil des Warchester luisait, magnifique comme une constellation ravie à un beau ciel d'été.

Les rubis jetaient des lueurs de flamme, et les feux des diamants et des émeraudes se fondaient en une tranquille féerie lumineuse tout au long de la crosse d'ébène et d'ivoire rose et du canon plaqué d'or vierge.

Tout à coup, une voix s'éleva dans l'ombre.

— Warchester !

Le vieux gentilhomme sursauta et regarda le feu ; pourtant son visage n'exprima pas la terreur qu'on aurait pu attendre à un appel aussi mystérieux.

— Esprit du feu, je vous écoute ! dit-il.

— Pourquoi voulez-vous donner en présent au prince, votre

cousin, cette arme qui appartient de droit aux esprits du feu ?

Warchester ne répondit pas et ses mains se crispèrent sur le bras de son fauteuil.

— Le Maharadja du Népal était né du feu, continua la voix, et les présents qu'il donna aux mortels doivent un jour ou l'autre retourner au grand patrimoine du feu. Je vous ordonne de jeter cette arme à travers les barreaux de ce foyer et de la rendre ainsi aux flammes dont elle est venue.

Warchester soupira et secoua la tête.

— Non, dit-il, je ne le pourrais pas.

La voix se mua en un rire sardonique :

— Prenez garde, Warchester, on ne refuse rien aux dieux du feu !

Le vieux comte s'anima et, fort de sa science, riposta :

— Esprit du feu, voici de longues années que je vous appelle et enfin vous êtes venu. Si vous le faites, c'est que ma science vous y oblige. Vous essayez d'échapper encore à ma puissance. Or, vous savez que les écritures et les grimoires m'ont donné sur vous la force du maître. Vous n'avez rien à me demander. Par contre, c'est à moi que vous allez obéir. Au nom du grand roi Salomon, au nom de la septième porte, sept fois sainte et redoutable, au nom du Grimoire et de la Clavicule, je vous donne ordre de me dire votre nom, esprit impur de la nuit et des flammes.

— Mon nom est Systarmès !

Les mains du comte de Warchester tremblèrent.

— Esprit du feu, vous n'ignorez pas que le fait de connaître votre nom me donne la force et le droit de vous faire apparaître.

— Je le sais, répondit sourdement la voix mystérieuse.

— Je vous ordonne de m'apparaître, Systarmès ! s'écria violemment le comte.

Il y eut un moment de terrible silence.

— Me voici, dit une voix tranquille.

Warchester eût bien voulu fuir en cette minute redoutable et il appréhendait de se tourner vers le feu d'où la voix venait. Il s'y décida enfin.

Ses mains sombres agrippées aux barreaux des hautes grilles du foyer, une longue forme noire se tenait debout. Warchester la distingua imparfaitement, car elle semblait drapée dans une immense étoffe sombre et luisante.

— Systarmès ! balbutia le comte, qui sentit une violente terreur l'envahir à la vue de cette créature infernale qui avait enfin répondu à ses appels.

Pour toute réponse, l'être écarta les barreaux qui plièrent comme des roseaux, et s'avança dans la pièce d'un pas silencieux.

— Systarmès ! Je vous ordonne de ne pas m'approcher ! s'écria

l'évocat des esprits infernaux.

Mais le démon ne semblait guère se soucier de cette interdiction. Il continua à avancer jusqu'à se trouver debout à deux pas du comte médusé et terrifié.

— Systarmès... je vous ordonne...

Le Malin se mit à rire et avança deux longues griffes vers le cou de l'imprudent sorcier.

— Systarmès...

— Imbécile !

C'était dit d'une manière froide et sèche, avec un parfait mépris humain ; mais Warchester ne l'entendait plus. Sa tête ballotait comme celle d'un pantin disloqué entre les mains sombres du mystérieux intrus.

— Cela se casse vite, ces machines-là, ricana l'homme noir et, sans plus se soucier de l'homme qu'il venait d'étrangler, il se tourna vers la vitrine, dont il éprouva les vitres.

— Verre incassable... peuh !

D'un geste simiesque, il venait de frapper la vitrine, dont le verre, malgré sa réputation, s'étoila.

L'homme détacha posément quelques morceaux, avança le bras et saisit le fusil des Warchester.

À cette même minute, du fond de l'armoire vitrée, surgit une singulière main de fer qui s'abattit sur la main sacrilège, tandis qu'une multitude de sonneries d'alarme se mirent à sonner avec fureur dans les corridors et les salles de garde du manoir de Warchester.

*

Harry Dickson déposa le manuscrit.

Car ce que l'on vient de lire n'est que le début du roman que Miss Delphina Cruyshank venait de mettre sur le chantier, et qu'un hasard venait de faire tomber entre les mains du célèbre détective.

« Un début assez ordinaire de roman policier, se dit-il, cet esprit du feu...

Systarmès sera probablement quelque bandit insaisissable qui mettra toutes les polices du monde sur les dents, fera les mille et cent coups criminels, parviendra à échapper à travers les mailles du filet policier le plus serré.

C'est vieux comme le jour en matière de littérature.

Systarmès, tiens, c'est l'anagramme de Mysteras, le titre de ce livre qui ne connaîtra sans doute que ce début de chapitre.

Ce n'est pas cela qui nous avancera à grand-chose, et pourtant... »

Harry Dickson rejeta les feuillets dans un tiroir de son bureau, sans achever tout haut sa pensée.

Mrs. Crown apportait le thé et des journaux du matin sentant encore l'encre d'imprimerie fraîche. Comme beaucoup de personnages de sa condition, elle jugeait que son devoir était de jeter un coup d'œil dans les publications avant de les remettre aux maîtres, quitte à les leur servir avec un petit commentaire de son cru, chose qu'elle ne négligea pas non plus.

— Je n'ai fait que jeter un coup d'œil sur ces papiers, dit-elle avec dédain, car c'est tout des mensonges. Pensez donc que le prince de Galles n'ira pas chasser parce que l'on vient de lui voler son fusil, comme si un tel personnage était fort en peine de trouver un second fusil. Moi, on ne me la fait pas, et vos journaux ne valent que pour envelopper les choux et les asperges.

Elle s'en fut d'un pas digne, mais son maître resta une minute immobile, comme frappé par la foudre, avant de déplier le journal incriminé.

Dès la lecture de la grosse manchette, il eut un haut-le-cœur.

LE FUSIL DES DUCS DE HUNNINGHAM EST VOLÉ !

À la veille de la visite du prince de Galles !

Le duc de Hunningham trouvé étranglé devant la vitrine vide !

Détails émouvants...

Harry Dickson poussa un véritable gémissement et se prit la tête dans les mains, car au fur et à mesure qu'il continuait la lecture du *Daily News*, il relisait à peu de détails près le chapitre du roman qu'il venait presque d'envoyer au panier.

Il n'y avait qu'à changer le nom du comte de Warchester en celui de duc de Hunningham et à laisser de côté la singulière entrevue entre lui et Systarmès, l'esprit du feu.

Mais le manoir des Cornouailles, les sciences occultes, marotte du vieux gentilhomme, le fusil prodigieux des princes du Népal, la venue annuelle du prince de Galles, la mort du malheureux duc devant la vitrine brisée et vide, tout y était.

— Mais, si tout est vrai, comment ont fonctionné les pièges ? murmura-t-il.

Il réfléchit et eut un rire amer.

— Ce chapitre était écrit bien des jours avant ce drame, si je dois admettre une corrélation entre ces papiers et le crime – et comment ne le ferais-je pas –, je dois convenir que le bandit de la réalité ne se sera pas fait pincer comme celui de la fiction, car il aura été dûment averti. Voyons ce que dit Scotland-Yard.

— Monsieur Dickson ! cria Goodfield au téléphone, on allait vous prier de partir sans retard pour Hunningham-Manor, et je vous prie de croire que ce sont des personnages d'importance qui insistent.

— Ne savez-vous rien de plus que ce que les journaux du matin racontent ? demanda le détective.

— Si fait, monsieur Dickson, il faut vous dire que dans la vitrine...

— Il y avait un piège à homme, je sais, coupa le détective, eh bien ! qu'y avait-il dedans ?

— Ah, bah ! vous savez cela, diable d'homme que vous êtes, admira Goodfield, eh bien ! monsieur Dickson, il y avait une carte de visite prise dans les mâchoires de fer de la pince, et il y avait un nom dessus que je me rappelle vaguement déjà avoir entendu. Attendez donc : « Mysteras »... oui, c'est bien cela...

4. Le château de la peur

Sous le fouet de l'ouragan, les vagues de l'Atlantique s'en vont à l'assaut de la terre en une course échevelée. Crêtées d'écume, elles heurtent la roche ocreuse de la côte des Cornouailles, comme autant de béliers antiques.

Hunningham-Manor domine la tourmente du haut de l'immense falaise qui lui sert d'assise. À part quelques valets courageux, le manoir des vieux pairs d'Angleterre est désert. L'héritier de ces austères gentilshommes est le jeune Lord Baysland, qui ne se soucie guère de passer une grande partie de sa vie dans ce nid à chouettes, comme il appelle irrévérencieusement le manoir tragique.

Deux gentlemen de Londres sont pourtant les hôtes de cette triste demeure : Harry Dickson et Tom Wills.

Au fait, que signifie leur séjour en ces lieux peu enchanteurs ?

L'enquête ? Harry Dickson l'a menée avec le soin habituel. Il s'est rendu compte qu'il a fallu au bandit, à « Mysteras » comme il se nomme, une témérité sans pareille pour s'introduire dans le manoir. D'ailleurs, il ignore encore les moyens dont il s'est servi. Car la haute grille du foyer était restée parfaitement close, ses barreaux scellés dans les lourds moellons de la muraille.

Une pensée lancinante poursuit le détective :

Comment Delphina Cruyshank est-elle parvenue à raconter un crime, et cela dans ses plus singulières circonstances, environ trois mois avant qu'il fût perpétré ? Car l'analyse de l'encre du manuscrit démontra qu'il datait de plus de trois mois, au moment où Dickson le trouva dans Cruyshank-Tower.

L'interrogatoire du personnel n'a rien apporté en fait de lumière à l'enquête.

Aussi le détective ne s'est-il pas opposé à son licenciement et à son départ.

Chaser, le majordome, a fait tout pour lui être utile, et en vain s'est-il tarabusté le cerveau pour tâcher de trouver un détail utile à la bonne marche des recherches. Aussi Harry Dickson a-t-il consciencieusement annoté les déclarations du brave serviteur. Nous reproduirons ici quelques-unes des questions posées par Dickson, ainsi que les réponses de Chaser.

Question : Avez-vous reçu des visiteurs étrangers, disons dans les six derniers mois ?

Réponse : Personne. À l'époque des chasses d'automne de l'année dernière, Son Altesse, accompagnée de quelques intimes, nous a fait l'insigne honneur de vouloir résider pendant cinq jours au manoir. Depuis lors, aucun visiteur étranger n'a été admis au château, et aucun n'a exprimé le désir de le faire.

Question : N'y a-t-il pas eu de mutation parmi le personnel ?

Réponse : Non, mais nous avons perdu un domestique, victime d'un accident inexpliqué, d'autres ont même prétendu que c'était un crime. Il n'a pas été remplacé.

Question : Voulez-vous me parler de cet accident ou de ce crime ?

Réponse : Volontiers. Miller était un garçon tranquille, dévoué, bien qu'un tantinet taciturne. Il était à notre service depuis plus de quinze ans. Sa seule distraction était la pêche et la chasse aux lapins sauvages, car Sa Seigneurie lui avait permis de détruire le lapin, qui foisonne dans la lande et s'attaque aux maigres cultures de l'endroit.

« À la fin de février dernier, par un très beau soir, il était parti se mettre à l'affût derrière un boqueteau qui dominait la plaine de l'Ouest. Au matin, il n'était pas revenu. Redoutant un accident, je donnai l'ordre de battre les alentours dans tous les sens. Mes appréhensions ne m'avaient pas trompé : on retrouva le malheureux Miller, mais dans quel état !

« Il était couché au pied d'une petite colline rocheuse, la tête réduite en bouillie, un des bras arrachés du corps, son fusil gisait à trente pas de lui au moins, complètement fracassé. Comment une chute du haut de cette colline avait-elle pu produire une telle mutilation ? C'est ce que le coroner s'est demandé à l'enquête, et à quoi personne n'a pu répondre jusqu'à ce jour.

« Si l'idée du crime a été écartée par le jury, c'est qu'on avait trouvé dans la poche intérieure de ses vêtements, son portefeuille intact, et Miller avait l'habitude de porter toujours tout son avoir sur lui.

Question : A-t-on pu relever des empreintes, des traces quelconques-autour du cadavre de Miller ?

Réponse : Aucune. Mais vers cette époque quelque chose de bizarre arriva au château, et j'eus même fort à faire pour combattre l'effroi parmi le personnel.

« Le cornemuseux fantôme fut entendu dans le manoir et même sur la lande environnante. C'était un bruit bizarre et monstrueux qui venait de partout et de nulle part ; on aurait dit un bagpiper géant et malhabile. Cela faisait mal aux oreilles à entendre, cela vous suivait dans les galeries les plus profondes, et parfois jusque dans votre sommeil. Sa Seigneurie, qui l'entendit comme nous, ne cacha pas sa satisfaction. Vous n'ignorez pas sa passion pour les sciences occultes, et il prétendait que c'étaient les esprits de l'air ou du feu qui, sollicités

par lui depuis de longues années, essayaient d'entrer en communication avec les simples mortels.

« À plusieurs reprises, des domestiques attardés virent une silhouette trapue courir à travers les couloirs du manoir. Un soir, pourtant, elle fut mieux aperçue par la fille d'office, Bellows, et par le garde Chomett, son fiancé.

« Ils étaient restés longtemps sur la terrasse qui domine la mer, admirant un très beau clair de lune sur l'océan, quand, tout à coup, le bagpiper fantôme se mit à faire son infernale musique.

« Bellows et Chomett, très effrayés, rentrèrent sur l'heure et allèrent passer le reste de la soirée auprès du feu de la cuisine.

« Comme le terrible bruit s'était tu depuis longtemps, ils décidèrent de monter à leurs chambres, mais Bellows insista pour que son fiancé la reconduisît jusqu'à l'étage des domestiques féminins.

« Pour y arriver, il faut traverser dans toute sa largeur le grand corridor du premier, qui affecte plutôt des dimensions de vaste palier. Par les hautes fenêtres en ogive entrant un clair de lune très vif. Comme ils arrivaient sur ce palier, ils crurent entendre quelque bruit et se blottirent derrière des statues qui ornent ce hall.

« C'est alors qu'ils virent une forme se tenant immobile contre la porte blindée de la chambre où se conservait le fusil des ducs de Hunningham.

« Au premier abord, ils ne virent que la silhouette noire qui ne bougeait pas, mais à cette minute, un rayon de lune frappa la grande glace d'un tableau et son reflet joua contre ladite porte.

« Quelle fut leur stupéfaction et aussi leur terreur en voyant que la chose venue de la nuit était une sorte de monstrueux insecte, quelque chose comme un hanneton de dimensions colossales.

« Bellows et Chomett n'osèrent pas monter à leur chambre ; sans bruit ils regagnèrent l'office et y passèrent la nuit.

« Leur récit, fait le lendemain au duc, sembla emplir d'aise notre maître.

« Les esprits du feu affectent parfois des formes bien étranges, dit-il, tenez, j'ai ici un livre des plus curieux où l'on parle d'un dieu du feu qui prenait la forme d'un glaive et même d'une chaise en bois noir !

« J'ai réfléchi depuis lors bien des fois à la chose, et je me dis que les deux sujets n'ont pas dû se tromper tant que cela, puisque la musique du cornemuseux fantôme ressemble tout aussi bien au bourdonnement d'un effroyable hanneton, qu'à une chanson de musette !

Question : Ce bruit est-il revenu régulièrement se faire entendre depuis lors ?

Réponse : Oh, non ! depuis des mois on ne l'entendait plus...

Question : Tâchez de bien vous rappeler. L'avez-vous réentendue

peu avant le crime de Hunningham Manor ?

Réponse : Oui, deux ou trois jours avant, je m'en souviens. Et comme Sa Seigneurie m'avait confié la veille de sa mort qu'il venait de faire une découverte sensationnelle dont il gardait la primeur pour Son Altesse Royale, je me suis dit que cela concordait avec le retour de la musique spectrale.

Harry Dickson avait remercié le brave et loyal serviteur et s'était replongé dans ses réflexions.

— C'est de nouveau le roman qui se répète, avait-il murmuré, et ce qui est encore plus fort, c'est que le nom du majordome, Chaser dans le manuscrit, est resté Chaser dans la réalité !

Ce sont là les seuls résultats que le détective avait obtenus dans ses recherches.

Pour bien des policiers, ils n'auraient signifié que cancans et sornettes, mais pour Harry Dickson, ils devaient avoir quelque valeur, car il avait pointé soigneusement les réponses de Chaser et, pendant une minute d'expansion, il avait confié à Tom Wills, qui se morfondait profondément :

— Le rayon de lune qui a démasqué le hanneton géant pourrait bien rester luire dans cette enquête.

— Comment, avait riposté Tom, vous n'allez pas compter sur de pareilles balivernes pour élucider cette terrible affaire ?

— Balivernes ? Peste, c'est comme cela que vous traitez les premiers et peut-être les meilleurs chaînons de la grande chaîne des preuves ?

L'entretien en était resté là, car le détective avait endossé son imperméable et s'était élancé hors du manoir pour déambuler à grands pas à travers la lande désolée qui entourait le castel des Hunningham.

Tom Wills avait regagné le triste salon qui avait été mis à la disposition des détectives londoniens et, prenant à témoin les austères portraits de famille, avait maugréé contre la destinée « qui les tenait inactifs dans ce trou à rats ».

« Au fait, pourquoi restons-nous à moisir ici ? » se demandait-il.

Ce jour-là était pareil à ceux qui venaient de passer pour les hôtes du château. Harry Dickson était parti vagabonder à travers plaines et guérets ; Tom Wills fumait d'interminables cigarettes dans l'obscur salon aux meubles rigides et lugubres.

Et de nouveau, il répéta la sempiternelle question :

« Au fait, pourquoi restons-nous à moisir ici ? »

Il tendit la main vers le cendrier pour y laisser choir parmi un tas respectable de mégots noircis, la cigarette qu'il venait de griller quand il vit, au milieu de la table, un papier blanc, plié en deux, qu'il ne se rappelait pas avoir vu d'abord.

Tout lui était diversion : il cueillit la feuille et la déplia.

Un grand frisson agita son corps, il lui semblait que les meubles autour de lui se déplaçaient en un lent mouvement giratoire. Il venait de reconnaître la fine et têtue écriture qui couvrait la page : c'était celle de la romancière disparue !

« Peut-être s'agit-il d'une page perdue du chapitre que détient le maître », se dit-il, voulant se rassurer lui-même.

Mais dès les premières lignes lues, il dut se rendre à l'évidence, il n'en était pas ainsi.

La feuille semblait détachée du corps d'un chapitre, dont le début et la fin se trouvaient ainsi perdus.

Tom la parcourut avidement :

«... Mais l'ancêtre des Warchester ne se montra pas digne de l'amitié du prince du Népal. Le merveilleux fusil, qui valait une fortune en Europe, ne fit qu'allumer chez lui le désir de posséder de plus amples biens.

« Un loyal vassal de la montagne venait d'équiper une caravane de sept éléphants chargés de richesses pour le prince du Népal.

« De grandes festivités se préparaient dans le palais du prince pour la recevoir. Warchester était parmi les hôtes.

« Mille fois maudit est l'hôte qui récompense l'hospitalité des princes par la plus criminelle ingratitude.

« Quand la caravane fut à six journées de marche de la capitale du prince, Warchester, sous un prétexte saugrenu, fit ses adieux.

« Le Maharadjah le regretta fort, mais les désirs de ses amis étaient une loi pour lui, et il le laissa partir, comblé de présents magnifiques, outre le magique fusil.

« Mais Warchester se détourna de la route du retour et marcha au-devant de la caravane.

« Qu'est-il arrivé au juste ? Le saura-t-on jamais ? La jungle est bien avare de ses secrets. Jamais la caravane n'arriva au Népal, et le prince ne revit jamais son ami Warchester.

« Ainsi parla la personne sans nom, devant Mysteras qui l'écouta avec respect et crainte.

« — Mysteras, dit-elle, les trésors volés au prince du Népal ont passé l'eau noire et dorment dans le même château où se conserve le fusil donné en présent à un ami félon. »

« Mysteras ! La destinée veut que tu t'achemines encore vers cette demeure maudite, la terrible déesse de la Vengeance marchera à vos côtés.

« Mysteras ! Tu es né de la mort et aucune force humaine ne pourrait te détruire.

« Va ! Il y aura un homme redoutable qui se dressera à travers ta route.

« La déesse t'inspirera tes mots et tes gestes ! Écarte les obstacles

de ton chemin, qu'ils soient hommes ou non, et reprends les trésors volés au grand prince du Népal par son ami parjure et trois fois traître...

Tom Wills glissa en tremblant la feuille dans sa poche et regarda avec un peu de terreur autour de lui, comme si Mysteras allait sortir de l'ombre. Mais il n'y avait là que des tableaux.

Un bruit de voix le tira de ses pensées inquiètes.

Chaser, le majordome, entra tout affairé.

— Monsieur Wills, dit-il, voici de la compagnie pour vous. Lord Baysland, l'héritier des Hunningham, notre nouveau maître, vient d'arriver.

« Je crois que Mr. Dickson sera bien content de le voir. En tout cas, Sa Seigneurie se déclare ravie de vous savoir ici et réclame instamment la présence de votre maître. Pardonnez-moi, je dois voir si tout est en ordre pour le recevoir dignement.

« Diable ! se dit Tom Wills, j'aurais bien donné quelque chose pour que le maître soit là. D'abord, il faut que je lui soumette ce papier, qui ne manquera pas de l'intéresser. Il n'y a en effet qu'à changer le nom de Warchester par celui de Hunningham. Et si Miss Delphina a joui, en écrivant cette page, du même esprit de prédiction qu'en élaborant son premier chapitre, je dois conclure à une venue en ces lieux du terrible Mysteras ! »

Tom se rendit à sa chambre pour faire une toilette digne du gentilhomme dont il était l'hôte en ce jour.

Le crépuscule venait et les galeries du manoir se constellaient déjà de lampes et de flambeaux quand le jeune homme descendit dans la salle à manger.

La table était richement servie, avec un luxe sans pareil de vaisselle plate, d'argenterie et de cristaux. Une multitude de bougies illuminaient le décor un peu médiéval. Trois couverts étaient mis sur la nappe damassée.

Chaser donnait un dernier coup d'œil à ses préparatifs et prodiguait des conseils sans nombre à la valetaille attentive.

— Mr. Dickson est-il déjà rentré ? demanda Tom Wills.

Chaser leva un regard étonné vers lui.

— Mais je le suppose, monsieur Wills ; à peine le déjeuner achevé, votre maître est parti vers le bord de la mer, je l'ai salué sur le perron et il m'a dit qu'il comptait être rentré avant quatre heures.

— Il en est sept ! s'écria le jeune homme.

Chaser allait répondre quand la porte fut ouverte et qu'une haute silhouette se dressa sur le seuil. Le majordome s'inclina profondément.

— Sa Seigneurie, Lord Baysland-Hunningham, annonça-t-il.

Le nouveau venu jeta un regard circulaire dans la salle, vit Tom Wills et marcha droit sur lui, la main tendue.

— Monsieur Tom Wills, dit-il d'une voix un peu voilée mais agréable à entendre, je suis très heureux de vous trouver chez moi. J'espère que votre illustre maître ne me fera pas trop languir, car j'ai hâte de faire sa connaissance, depuis le temps que je lis ses prouesses dans tous les journaux du monde.

Tom Wills s'inclina.

— Il devrait être ici, à cette heure, dit-il, je vous avoue que je ressens quelque inquiétude en son endroit, lui toujours si ponctuel est en retard de plus de trois heures !

— Vraiment ? s'écria le lord. Pourtant ce sont là des avatars propres à votre dur métier. Qu'à cela ne tienne, monsieur Wills, nous allons prendre un cocktail en attendant le retour de Mr. Dickson.

L'héritier des ducs de Hunningham était un brillant causeur. Les cocktails se suivaient sans relâche. Tom Wills, flatté et un peu émoustillé, avait perdu la notion de l'heure.

Chaser entra et murmura quelques mots à l'oreille de son nouveau maître.

— Neuf heures ! s'écria celui-ci, comme le temps passe en votre compagnie, monsieur Wills, s'écria Lord Baysland, et l'on me dit que Mr. Dickson n'est pas encore revenu de sa promenade. Permettez-vous que je fasse servir ?

Du coup, Tom Wills fut dégrisé.

— Neuf heures ! Mais je ne sais quoi penser, mylord ! Mon maître devrait être ici ! Il a dû lui arriver quelque chose, je vous l'assure.

— Voyons, monsieur Wills, répondit le lord d'un ton rassurant, Harry Dickson n'est pas un petit enfant qui s'égare comme le petit Chaperon rouge. Nous allons souper à notre aise, et si vous le désirez, j'enverrai des hommes avec des lanternes explorer les alentours.

Tom Wills se rassit en soupirant, comme une boule de feutre poussa dans sa gorge, et il se dit qu'il rendrait difficilement honneur au repas.

Un valet venait de mettre sur la table une magnifique croûte aux champignons qui, en toute autre circonstance, aurait fait loucher le jeune homme de saine gourmandise, quand Chaser entra en coup de vent.

— Un pêcheur du Lands-End vient d'apporter un message pour Mr. Wills, dit-il en remettant au jeune homme une enveloppe grossière et fripée, – toute mouillée par les embruns de la nuit.

Fébrilement le jeune homme la déchira et en retira un bout de papier, portant quelques mots de la main de Harry Dickson.

— Ne m'attendez pas, Tom, je resterai parti toute la nuit et peut-être une partie de la journée de demain.

— De bonnes nouvelles, j'imagine ? s'enquit poliment le lord.

— En tout cas, elles m'enlèvent toute inquiétude, répondit Tom

Wills en poussant un soupir de soulagement. Pardonnez-moi, mylord, j'ai craint un moment de ne pouvoir faire honneur à cet excellent souper. Souffrez que je me rattrape !

Lord Baysland éclata de rire, et ce fut une charmante soirée qu'ils passèrent en tête à tête avec des plats recherchés et copieux et des bouteilles aussi poudreuses qu'honorables, et dont le nombre était peut-être un peu grand pour garantir un juste équilibre des esprits de Tom Wills.

Aussi se coucha-t-il la tête un peu lourde, et s'endormit promptement d'un sommeil sans rêve.

*

Sans rêve ? C'est beaucoup dire...

Il semblait tout à coup à Tom Wills qu'une formidable mouche à viande bourdonnait dans sa chambre.

Ce bruit entra dans sa tête douloureuse comme une vrille.

Il se tourna et se retourna sur sa couche.

— Ce n'est pas une mouche qui ferait un pareil bruit, grommela-t-il, tout endormi, on dirait quelque gros hanneton contre les vitres.

— Hanneton !

Le mot le frappa, même dans son sommeil, et eut pour résultat de l'éveiller.

Tom se dressa sur son séant, les idées encore un peu brouillées.

Un bruit lointain, lancinant et têtù décroissait ; on aurait dit que les murs, l'air lui-même vibrait comme une grande conque.

La nuit était sombre et seule une lueur laiteuse traînait contre la haute fenêtre en ogive, obscurcie par d'antiques vitraux colorés.

Bientôt le bruit ne fut plus qu'un murmure qui se perdit dans celui du ressac contre la falaise.

À présent Tom Wills était clairement éveillé, mais son cœur battait la chamade.

Il avait peur ! Pourquoi ?

Il n'aurait pu le préciser, mais l'inquiétude de tout à l'heure l'avait repris.

Il sentit le besoin d'être rassuré, mais le lord n'était pas là pour chasser d'un rire ou d'un mot plaisant ses idées noires.

— Relisons le billet du maître, dit-il, cela aidera toujours un peu.

À tâtons, il trouva le papier dans la poche de son habit, ainsi que sa lampe de poche électrique, qu'il alluma d'une pression du doigt.

— Ne m'attendez pas, Tom... lut-il pour la seconde fois.

Mais la première fois, cette lecture s'était faite à la clarté tremblante des bougies, tandis que maintenant un petit rond de lumière très vive suivait les mots tracés sur le papier.

— Oh !

Le billet trembla dans sa main.

C'était, à première vue, l'écriture de Harry Dickson mais, examinée à la clarté très crue de la lampe électrique, des retouches devenaient nettement visibles.

— Ce billet est faux !

Tom Wills avait failli jeter à haute voix ce cri de terreur.

Le billet était apocryphe, et cela éveillait les pires probabilités.

En un tour de main, le jeune détective fut debout et habillé.

Que faire ? Éveiller Lord Baysland, alerter la domesticité ?

Il résolut de n'en rien faire et de ne voler que de ses propres ailes ; doucement, il entrebâilla sa porte sur les ténèbres du grand hall.

Une unique lampe brûlait dans le fond, contre un groupe sculptural représentant un Prométhée enchaîné luttant contre un vautour.

Dans la falote lueur qui allongeait démesurément les ombres, les formes des marbres semblaient animées d'une vie hostile qui impressionna le jeune homme, au point qu'il mit la main sur son revolver.

Mais il n'y avait là que l'ombre et le silence, à peine le bruit mélancolique des brisants sur la côte, à peine le cri ouaté d'une crécerelle partant en chasse dans la nuit.

Sur la pointe des pieds, Tom Wills s'avança, hésitant sur la direction à suivre. Il était arrivé à quelques pas de la sinistre statue, qui lui sembla plus redoutable que jamais.

Fût-ce bravade, fût-ce le désir de se sentir rassuré, il marcha droit sur elle, et de la main frôla le marbre.

Immédiatement, cette main fut saisie et une autre main, terriblement glacée, se colla sur sa bouche.

Tom tenta un violent effort pour se dégager, mais il ne parvint qu'à glisser sur le sol, où sa tête sonna contre les dalles.

— Allez-vous vous tenir tranquille, petit imbécile !

Ah ! rien ne sonna jamais plus mélodieusement à l'oreille de Tom Wills que cette injure lancée à voix basse par une voix furieuse : celle du maître !

— Monsieur Dickson, balbutia Tom en se relevant meurtri, mais jubilant.

— Taisez-vous, nous frôlons la mort. Il nous tuera sans une seconde d'hésitation. Ah... ce que j'ai eu peur en vous voyant sortir de votre chambre. Peur et en même temps mon cœur était fou de joie, murmura le détective en tenant son élève serré contre lui. Quelle veine, mon petit, que vous ayez bien dormi et dormi jusqu'à présent, sinon votre compte était bon aussi.

— Aussi ? interrogea Tom Wills, pour qui ce mot semblait enclore

d'incertaines menaces.

— Hélas, mon cher garçon, je veux vous épargner pour le moment la vue d'un bien affreux tableau. Il n'y a plus que vous et moi vivants dans cette maison, à moins que cette créature du diable y rôde encore, ce qui est probable.

— Mais les domestiques ? demanda Tom.

— Dans la cuisine, Tom, c'est abominable... un véritable charnier. Ils ont dû être endormis par un soporifique versé dans leur boisson, et, après, un monstre s'est acharné sur eux. Je me demande ce qui a pu vous sauver.

Harry Dickson attira son élève derrière le groupe prométhéen.

— J'ai entendu le bagpiper fantôme, ou plutôt un grand hanneton, dit Tom Wills.

Le détective lui prit le bras.

— Ah, je crois que cela explique pourquoi vous êtes vivant, petit.

— Ce fantôme serait-il quelque esprit tutélaire ?

— Pas le moins du monde, mais le monstre a eu autre chose à faire que de vous occire, dès que le bagpiper chantait. Cela s'expliquera de soi-même plus tard.

— Mais que faisons-nous ici, à attendre ? demanda Tom Wills.

— Nous nous cachons, Tom, tout simplement, répondit gravement le maître. Je ne connais pas encore la puissance de la bête, et n'ai pas le droit de me risquer à découvert. Pourtant je crois avoir découvert assez pour le mener promptement à sa perte.

— Alors nous pouvons causer un peu, à voix basse ? demanda Tom.

— Cela fera passer le temps, qui pourrait être long, riposta Harry Dickson. Voici pour moi, ce sera aussi bref que terrible.

« Il n'était pas bien loin de quatre heures et je m'apprêtais à revenir au château, quand j'entendis le bruit d'une automobile.

« Du haut de la falaise où je me tenais, je vis un magnifique roadster se diriger vers le manoir, conduit par un gentleman en costume de sport.

— Lord Baysland, murmura Tom Wills.

— Vraiment ? Alors, c'est qu'il est ressuscité, car une demi-heure auparavant j'avais trouvé le cadavre de ce malheureux gentilhomme dans un creux de dune tout près d'ici.

— Mais j'ai dîné avec lui, protesta Tom Wills, violemment ému.

— Ou avec celui qui se faisait passer pour lui, riposta Dickson. Donc, je le suivais des yeux quand, au détour de la dune, la voiture disparut et le bruit de son moteur décrût. Je m'attendais à le voir réapparaître dans la courbe, et je m'étonnais de son retard quand, soudain, je reçus un violent coup de matraque sur la tête et je fus poussé du haut de la falaise dans les flots. Ah ! Tom, n'était ce

merveilleux petit casque souple que je porte sous ma casquette quand je suis engagé sur le sentier de la guerre, on aurait pu écrire les articles nécrologiques pour feu Harry Dickson.

« Mais ce fut un homme disposant de son esprit et de ses muscles qui tomba dans l'eau. Il m'a suffi de nager pendant un temps plus ou moins long, sous la surface, avant d'aborder dans une petite crique proche, pour convaincre mon mystérieux adversaire de ma fin terrestre.

« Je ne suis revenu au château qu'à la nuit close, trop tard hélas pour empêcher la tuerie du personnel. J'ai couru jusqu'au village proche et là, j'ai fait jouer télégraphe et téléphone. J'espère que cela ne sera pas sans résultat.

« À votre tour, mon petit, de faire vos confidences.

Tom Wills s'empressa de raconter l'histoire du billet apocryphe, puis il se souvint du feuillet manuscrit trouvé dans le salon. Il en savait presque le contenu par cœur et le récita au maître.

Harry Dickson garda longtemps le silence après que Tom eut achevé son récit.

— Tout s'enchaîne, murmura-t-il, tout est logique, comme toujours, même dans ce salmis de mystères et de crimes sans raisons apparentes.

« Si le papier était tombé dans mes mains, il y a des chances que j'aurais pu changer le cours tragique des événements de la nuit, mais la fatalité en a décidé autrement. Je suis seulement certain de tenir la vengeance.

Soudain un bruit aigre s'éleva, s'amplifia et décrut rapidement.

— Le bagpiper fantôme ! s'écria Tom Wills.

Harry Dickson tira sa montre au cadran lumineux.

— Minuit trente... nous avons presque quatre heures devant nous pour travailler, ce n'est pas de trop. Venez !

— Mais le danger de tout à l'heure ?

— Il n'y en a plus, venez seulement, dit Harry Dickson à très haute voix, comme s'il était certain de ne pas être entendu.

Ils descendirent les escaliers menant vers le rez-de-chaussée. Tom hésita devant la porte des cuisines, qui était entrouverte.

Harry Dickson l'arrêta du geste.

— Inutile de vous emplir les yeux de cette vision, mon pauvre petit, dit-il d'une voix triste, on les a assommés comme des bêtes de boucherie, mais la vengeance n'est pas loin, je vous l'ai promis.

Ils sortirent d'un pas allègre et traversèrent la cour dallée, puis passèrent la porte qui donnait sur la lande déserte.

La nuit était redevenue lunaire et passablement claire.

Harry Dickson marchait vers un but défini, entraînant Tom Wills derrière lui.

Derrière la dune, il fit halte et se mit à inspecter le terrain.

— Cela ne vous dit rien, Tom ? demanda le détective.

— Hm... pas trop. Pourtant il me semble que cet endroit est plus lisse, bien moins accidenté que partout ailleurs.

— Bien observé, dit laconiquement le maître.

Il prit un paquet de sa poche et en tira de longs bâtonnets sombres, qu'il se mit à planter dans le sol en laissant un cordonnet dépasser du sable.

— Mais on dirait que vous creusez des mines ! monsieur Dickson !

— Certainement. Tenez, aidez-moi à en poser là et puis là et puis là-bas encore.

Sans questionner plus avant, Tom Wills obéit et une heure s'écoula presque en silence, jusqu'à ce que tous les bâtons d'explosif fussent enfouis.

Comme Tom achevait sa dernière mine, il vit briller des objets sur le sable et les ramassa. Aussitôt il se mit à courir vers son maître, pâle d'émotion.

— Regardez ce que je viens de ramasser, monsieur Dickson.

C'étaient de splendides émeraudes, ainsi qu'un diamant de belle taille et de la plus belle eau.

— Le second chapitre du roman explique tout, Tom, bien qu'il ne soit pas des plus complets, dit Harry Dickson en considérant les pierres. Voici en effet une infime partie des trésors du prince du Népal, volé il y a un siècle par un Hunningham. Maintenant, faites attention, nous allons faire donner le cordon Bickford !

Harry Dickson fit flamber son briquet et alluma une longue ficelle noire, qui se mit à fuser doucement. Une petite pointe ignée courut sur le sable.

— Jouons des jambes, Tom, il n'y en a que pour dix minutes.

Ils s'étaient blottis derrière une haute dune, quand soudain le sol trembla et un sourd tonnerre roula, suivi aussitôt d'un second et d'un troisième. Sortant de leur cachette, les détectives virent au loin une fumée flotter sur l'endroit qu'ils avaient miné quelque temps auparavant.

Le vent du large se chargea de dissiper bientôt ce nuage et le sol apparut, bouleversé comme par un cataclysme sismique.

— C'est tout ce qu'il nous faut pour le moment, Tom, ricana le détective. Il nous reste à peu près une heure. Nous n'allons pas nous atteler à de nouvelles recherches, mais prendre un peu de repos dans un endroit de la falaise où même l'œil perçant des mouettes ne nous découvrirait pas.

— Une heure... pourquoi une heure ? Qu'y aura-t-il alors ?

— Mais, répondit malicieusement le détective, quelqu'un de notre

connaissance s'empressera alors de regagner le château pour s'enquérir de quelle façon son ami Tom Wills a passé la nuit.

— Qui donc ? s'écria Tom.

— Mais, votre charmant amphitryon d'hier soir, Tom, le brave « Mysteras » !

*

Au loin, du côté du Canal, une lueur citrine courait sur la mer.

Harry Dickson secoua Tom Wills, qui s'était endormi la tête sur le dur granit qui lui avait servi d'oreiller.

— Debout, Tom, il ne faut pas manquer la représentation, dit le détective.

Il tenait sa montre à la main et son front était barré d'un pli inquiet.

— J'espère qu'ils seront là, murmura-t-il.

— Qui sont ces « ils », maître ?

— Les deux parties adverses, Tom !

Le regard de Dickson errait sur la mer déserte.

— Tonnerre, maugréait-il, pourvu que cela ne rate pas ! Dans ce cas, j'aurais mieux fait d'allumer mon Bickford en un autre moment, mais je tiens à avoir des bandits vivants et non de la chair à pâté.

Tom Wills allait demander l'explication de ces énigmatiques paroles, quand soudain Harry Dickson lui prit le bras.

— Écoutez ! Écoutez bien !

— Mon Dieu, le spectre avec sa cornemuse chante maintenant sur la lande, et non plus à l'intérieur du manoir !

Le bruit arrivait à eux, ouaté par le lointain et par une brume légère qui flottait dans l'air.

— Regardez à présent l'endroit que nous venons de miner, ordonna Harry Dickson.

Tom Wills obéit et se frotta les yeux.

— Je ne vois rien !

— Alors regardez au-dessus !

Tom leva les yeux : une ombre rapide parut dans le ciel.

— Un avion !

— Oui, pourvu d'un moteur extra-rapide et excessivement silencieux, ou plutôt d'une sonorité qui ne fait pas penser au vrombissement des moteurs d'aviation.

« C'est là un perfectionnement ma foi fort curieux et qui fait hommage à celui qui pensa l'appliquer à des fins définies.

— Oh là là, dit Tom, on dirait qu'on s'est aperçu de l'état du terrain qui devait être celui de l'atterrissage de la machine. Regardez comme leurs manœuvres sont hésitantes !

En effet, l'oiseau mécanique évoluait au-dessus du sol en des courbes hésitantes.

— Prendre terre là-bas, c'est le suicide, déclara Harry Dickson, et ils doivent s'en être rendu compte. Quant à trouver un autre point d'atterrissage, cela ne va pas, je ne pense pas qu'il y ait un coin propice à cela, à quinze lieues à la ronde.

— Ils cherchent, dit Tom, ils se dirigent vers la mer à présent.

— Ah ! murmura Dickson, tout serait-il perdu ?

Il se tourna vers le large et soudain il poussa un cri de joie.

Au loin, bas sur les eaux, une ligne noire venait d'apparaître, puis une seconde.

Elles se déplaçaient rapidement parallèlement au rivage.

— Des sous-marins qui viennent d'émerger ! s'écria Tom.

— Victoire, alors ! s'écria le détective.

L'un des submersibles s'était approché de la côte, et tout à coup des hommes sortirent du capot et se mirent à courir sur le pont de tôle lavé par la houle.

— Je vois ! Ils mettent un canon antiaérien en batterie ! s'écria le jeune homme, enthousiasmé par la manœuvre rapide.

L'avion survolait les flots à basse altitude, sans se soucier apparemment des unités de guerre.

Tout à coup, une boule blanche comme un tampon d'ouate se forma dans le ciel à tribord de l'oiseau mécanique, puis une détonation sèche éclata.

L'avion se cabra violemment et prit de la hauteur.

Mais l'autre sous-marin entraînait en action et, quelques secondes après, quelques boules blanches encadrèrent la machine volante.

Des détonations nettes et rageuses se suivaient.

— Des shrapnells ! annonça Dickson, malheur à qui se trouve dans cette carlingue.

L'avion encadré d'éclatements faisait de folles embardées, essayant de sortir de la fatale « fourchette ».

Soudain une boule se forma juste au-dessus de l'aéroplane, qui vira sur l'aile comme pour une chute finale.

Un cri échappa aux deux détectives, et d'autres clameurs y répondirent du bord des unités de guerre.

Un corps humain venait de tomber de l'appareil et rapidement fondait vers les flots rageurs. Dans un grand éclaboussement d'écume, il y disparut tandis que les submersibles faisaient diligence vers le terrible point de chute.

On vit les matelots jeter cordes et grappins...

— Diable ! s'écria tout à coup Dickson, on n'a fait que la moitié de l'ouvrage.

En effet, là-haut, l'avion, ayant pris tout à coup de la hauteur,

venait de se perdre dans les nuages.

À cette minute, on hissait à bord du premier sous-marin le corps tombé du ciel.

— Vous le reconnaissez, monsieur Dickson ? demanda le commandant du navire quand il reçut, quelque temps après, les deux détectives à son bord.

Ils étaient en présence d'un cadavre que les matelots s'apprêtaient à cacher sous un prélat.

C'était un homme de haute taille, à la figure énergique en lame de couteau, Harry Dickson le considérait en silence.

— Il a reçu au moins une dizaine de balles de shrapnell dans le corps, dit le commandant. Mais les ordres que nous avons reçus étaient formels.

— Vous avez bien fait, dit Harry Dickson, bien que vous n'ayez fait que tuer un homme mort... du moins officiellement.

— Que voulez-vous dire ? demanda le marin interloqué.

— Cet homme n'est autre que l'assassin Baltimore Harmon, exécuté il y a plusieurs mois dans la prison de Hammersmith.

— Si ce n'était pas vous qui me le disiez, monsieur Dickson, murmura le commandant, je croirais entendre parler un dément.

Harry Dickson secoua lentement la tête.

— Pourtant, je dois encore vous demander la discrétion absolue, commandant, dit-il, ma tâche n'est pas finie.

— Mais vous avez eu « Mysteras », tout de même ! s'écria Tom Wills.

— Mysteras et pas Mysteras, répondit Harry Dickson en regardant fixement les nuages où le mystérieux avion venait de disparaître.

5. L'énigme de la tour

Harry Dickson et Tom Wills regagnèrent Londres le jour même, après avoir fait poser les scellés au manoir des Hunningham et obtenu de l'autorité militaire une surveillance attentive du château.

Ils reprenaient possession du home de Baker Street, avec cette joie chaque fois nouvelle de retrouver le havre après la tourmente.

— Maître, dit Tom Wills comme s'il venait d'être frappé par un souvenir, maître, rappelez-vous que dans la tour de Cruyshank, il y avait aussi un chanteur mystérieux. Toutefois, je crois qu'il ne s'agissait pas d'un avion.

Harry Dickson frappa amicalement l'épaule de son élève.

— Il se fait que j'y ai songé pendant une grande partie de notre voyage de retour comme à quelque chose pouvant nous être de grande utilité. Et voici ce qui me donne raison.

Il tendit une lettre à Tom Wills.

— La tour a chanté le... à telle heure..., disait la laconique épître, et suivait une liste de dates et d'heures.

Harry Dickson ne put retenir une exclamation de joie.

— Nous allons à pas de géant vers la fin de cette énigme, dit-il en se frottant les mains.

— Je ne savais pas que vous aviez posté un gardien dans la tour, dit Tom Wills.

— Un gardien et pas un, répliqua le détective. En l'occurrence, c'est un excellent microphone dissimulé dans le hall de la tour et qui communique par un fil dissimulé dans les hautes herbes du jardin avec un poste militaire des terrains de tir des Wormwood Scrubs, où se tenait aux écoutes un homme à mes gages.

— Nous y allons ? demanda Tom.

— Ce soir même, nous y passerons la nuit s'il le faut. Je crois que notre attente ne sera pas vaine, fut la réponse du maître.

Entre chien et loup, ils se retrouvèrent devant la singulière demeure de la romancière, maintenant bien abandonnée.

Dans la triste soirée d'automne, elle semblait noire et menaçante, avec ses briques salies par le grésil et les pluies, ses vitres verdies.

— Sinistre, murmura Tom, un vrai pendant de Hunningham-Manor.

Harry Dickson vérifia les scellés de la porte basse, les trouva intacts et les brisa, tout en haussant les épaules.

— Bien inutiles, ces placards de cire, dit-il, nous les trouverons ainsi partout où ils ont été posés.

Un air glacé et chargé de moisissures leur souffla au visage quand ils entrèrent dans la bizarre demeure.

Il leur aurait fallu téléphoner aux bureaux du service d'électricité pour voir rétablir le courant électrique, sinon, à défaut de lift, ils n'auraient pu atteindre l'étage supérieur, où se trouvaient les appartements de Miss Delphina.

Tom Wills avait voulu le faire, mais son maître l'en avait dissuadé.

— Gardez-vous-en bien, mon garçon, cela suffirait pour empêcher la venue de celui que nous attendons. Et je le crois d'une timidité telle qu'il ne montrerait pas le bout de son nez, s'il nous sentait à dix lieues de lui.

« S'il se sent en sécurité là-haut, c'est précisément parce que, le lift ne fonctionnant pas, le chemin est coupé...

— À lui, comme à nous, alors, objecta Tom Wills.

— Voir..., dirait le Normand, ricana Harry Dickson.

Le jeune homme regarda avec une certaine appréhension les hautes murailles lisses et secoua la tête d'un air de doute.

— Il y a des alpinistes qui caneraient devant pareil ouvrage, bougonna-t-il.

— Mais je ne songe nullement à faire comme les mouches, et à courir le long de cette surface plus polie qu'une glace. Avez-vous oublié cependant qu'à défaut d'ascenseur, nous avons toujours son câble ?

Pour des gens rompus à tous les sports, comme l'étaient les deux détectives, grimper le long d'un câble de cent pieds n'était pas chose bien terrible, mais l'enduit gras qui le couvrait rendait la montée plus difficile.

Heureusement que le détective avait tout prévu.

Des salopettes de bure et des gants en peau de requin furent tirés hors d'une petite valise plate et accueillis avec sympathie.

Cinq minutes plus tard, Tom rejoignait Harry Dickson sur le palier de l'étage supérieur, devant l'unique porte de l'appartement abandonné.

— On cherchait un chemin pour sortir de ces chambres sans user de parachute ou d'échelle de corde, fit remarquer Tom, et voilà que vous en avez trouvé un en cinq sec !

— Ce chemin de fortune pouvait servir une fois et même deux, mais il ne valait rien pour un usage courant, car il fallait toujours compter avec la présence des domestiques dans les logements au bas de cette tour.

— Mais quel autre chemin peut-il exister ? Nous avons cherché

partout... ! s'indigna presque le jeune homme.

— Nous avons cherché partout sans rien voir, c'est vrai, mais il ne s'agit pas toujours de voir pour trouver. J'ai beaucoup réfléchi à cela dans les derniers jours, en partant de l'idée *qu'il fallait* qu'un chemin existât ! dit Harry Dickson.

— Et vous l'avez trouvé, ce chemin qui conduit en haut de la tour, sans que personne puisse l'apercevoir ? demanda Tom, plus incrédule que jamais.

— Certainement, je l'ai trouvé, jeune homme, parce qu'il était impossible qu'il ne fût pas où il devait être !

Harry Dickson avait entre-temps ouvert la porte du grand salon semi-circulaire.

Un peu de clarté y traînait encore, venant de l'ouest chamarré de ses dernières bandes d'or et d'écarlate.

— Nous allons regarder si tout est en place et tâcher de trouver des traces, dit Tom Wills, mais son maître l'attira vers lui et le poussa dans un fauteuil.

— Restez donc tranquille, Tom, à quoi nous servent les traces, puisque nous allons faire la connaissance de l'homme qui les a faites ?

— L'homme ou la femme, dit Tom Wills, maussade, j'ai comme dans l'idée que Miss Delphina est en dessous de toutes ces manigances, et si quelqu'un s'amène tout à l'heure, ce ne peut être que ce bas-bleu de malheur.

— Vous voilà bien formel et bien cruel aussi, répliqua Harry Dickson.

— Maître ! s'écria Tom, vous avez pris la terrible habitude de me faire languir en toutes circonstances, mais ici je tiens la vérité par le bon bout : il n'y a que Miss Delphina Cruyshank qui puisse revenir ici.

— Très bien, dit Harry Dickson, vous parlez comme le feraient Goodfield et tous les manitous de Scotland-Yard. Eh, bien ! Il me plaît de dire qu'il n'en sera pas ainsi. Mais cela suffit pour le moment.

Le détective prit à son tour place dans un fauteuil, dont il changea pourtant la place.

L'ombre venait rapidement, les premières étoiles s'allumaient dans le ciel, et peu après ce fut la grise nuit d'automne.

— Longue attente ? questionna Tom Wills.

— Il n'y a aucune raison à cela, d'ailleurs nous serons avertis à temps.

— Vraiment et par qui ?

— Mais par le fantôme chanteur de la tour. Par qui d'autre, my boy ? dit le maître en riant. Tenez en tout cas votre revolver prêt sur vos genoux, ainsi que votre lampe de poche.

— Savez-vous par où le mystérieux visiteur entrera ? demanda Tom.

— Certainement, à un millimètre près, répondit le détective le plus sérieusement du monde.

— À moins que ce soit une visiteuse, ronchonna Tom Wills.

— Si vous y tenez...

Le silence retomba dans la pièce. Harry Dickson respirait profondément, comme s'il s'était endormi. De temps en temps, une rafale de vent emplissait la tour d'une plaintive résonance qui faisait sursauter le jeune homme.

— Est-ce le chant du fantôme ? s'enquit-il fébrilement.

— Pas du tout, je suppose que les domestiques, habitués, pouvaient le distinguer de la plainte du vent, répondit Dickson, puis il demanda à son élève de bien vouloir garder le silence.

— Votre patience ne sera plus soumise à bien longue épreuve, promit-il.

Soudain, il sursauta et attira l'attention de son maître sur un étrange bruit qui semblait monter du sol.

C'était comme un long cri assourdi d'abord, devenant de plus en plus aigu et s'approchant rapidement des étages supérieurs, en même temps, la tour sembla frémir comme au passage d'un archet géant.

— Attention ! ordonna Dickson d'une voix dure, cette fois-ci nous y sommes. La tour a chanté, annonçant le visiteur, le grand mystérieux. Levez votre revolver !

Le bruit s'était tu, un long grincement métallique se fit entendre, et tout à coup Tom Wills vit une fine ligne de lumière se dessiner devant lui.

Avec une stupeur sans pareille, il vit qu'elle suivait la rainure de la porte du coffre-fort, qui commença soudain à s'ouvrir.

Une forme vague et trapue se dessina contre le fond lumineux de la vaste armoire à présent complètement ouverte.

— Ne bougez pas ! tonna la voix de Harry Dickson et en même temps les lampes des deux détectives s'allumèrent.

Un homme de petite taille en vêtement de cuir et en casque d'aviateur se tenait devant eux, interdit et visiblement désarmé.

— Voulez-vous vous asseoir, dit poliment Harry Dickson, je vous attendais par cet amour de petit ascenseur clandestin, fonctionnant sur le courant dérobé à la compagnie. Tom, mon garçon, veuillez baisser les volets – car il ne faut pas que l'on nous dérange de l'extérieur. Ensuite décrochez-moi ce téléphone et demandez aux bureaux de l'électricité de rétablir le courant, car je tiens à voir clair en parlant.

Le visiteur n'avait soufflé mot et s'était laissé tomber dans un fauteuil en face de Harry Dickson qui continuait à jouer négligemment avec son revolver.

Peu de minutes après, les lampes resplendirent dans la pièce.

Harry Dickson s'inclina poliment vers l'intrus et prit la parole.

— Voudriez-vous avoir l'extrême amabilité d'ôter vos lunettes d'automobile, ne fût-ce que pour faire plaisir à mon élève Tom Wills ?

Le visiteur haussa les épaules et d'un geste sec arracha les lunettes, qu'il jeta au loin ; Tom Wills poussa un cri de jubilation.

— Miss Delphina Cruyshank, que vous ai-je dit, maître ?

Harry Dickson ne répondit pas et reprit la parole.

— Nous allons causer un peu, car c'est pour cela que je suis venu. Ce n'est pas un interrogatoire que je vous ferai subir, mais je vais moi-même raconter l'histoire d'un mystère.

L'intrus bougea légèrement, mais le détective prévint son geste.

— Mettez-lui les menottes, Tom ! ordonna Dickson.

— Oh ! se révolta Tom Wills, en pensant à la romancière dont les livres lui avaient plu dans le temps.

— Vite ! gronda le maître, et Tom obéit en secouant la tête ; la visiteuse n'avait pas bougé en sentant l'ignoble contact des chaînes, mais ses yeux eurent un éclair de colère.

« Miss Delphina Cruyshank, commença le détective, était une romancière de plus grand talent qu'on ne lui en prêtait généralement. Elle aimait surtout se documenter par elle-même, et de la façon la plus clandestine.

« Le soir, elle se mêlait volontiers aux foules louches des bas-quartiers de la métropole sans que personne ne puisse la reconnaître, car elle affectionnait les déguisements les plus divers.

« Pour avoir ses allées et venues franches, elle avait, en faisant bâtir cette tour, fait établir un petit lift habilement dissimulé, et qui a, jusqu'à ce jour, échappé aux yeux de tous.

« Pourquoi ? Mais parce qu'il était caché de façon la plus simple du monde ! Il empiétait tout bonnement sur l'épaisseur du grand lift lui-même ! Une fois arrivé à l'étage que voici, le fond se collait contre le mur, et déclenchait une porte ouvrant dans... le coffre-fort que voici.

« Qui donc aurait cherché un portillon secret dans la paroi lisse de la tour, au-dessus de cent pieds d'espace béant ? Voilà pour le passage. Il n'y a rien de criminel là-dedans, car charbonnier étant maître chez soi, il construit son home comme il le veut. Comme Miss Delphina eut l'adresse de faire partir architectes et bâtisseurs à l'étranger, munis de splendides honoraires, rien ne perça de ce petit arrangement.

« Le chant du spectre de cette tour n'était autre que le vrombissement du petit ascenseur secret.

« Maintenant, faisons une légère incursion dans le passé de Miss Cruysliank.

« Son père fit, comme nous le savons, fortune aux Indes et notamment à la cour du souverain du Népal. C'est là qu'il reçut pour

mission de venger un très ancien affront fait aux monarques défunts de cette province mystérieuse. Il prêta serment de reprendre le fusil des Hunningham et les trésors volés à l'ancien rajah. Mais Cruysliank revint en Angleterre et oublia ce serment.

« Toutefois, quand il sentit sa fin venir, il fut pris de remords et il chargea sa fille unique de la mission reçue.

« Or Miss Delphina Cruysliank était avant tout une romancière, et elle accomplit cette mission en... imagination, c'est-à-dire qu'elle en fit un roman.

« Dans cette œuvre de pure fiction, elle créa un homme redoutable, un certain « Mysteras » disposant de fabuleux pouvoirs et lui obéissant aveuglément.

« Elle s'était bien documentée sur les Hunningham, ce qui fait que dans cette œuvre, elle parvint à allier habilement la fiction à la réalité des choses.

« C'est alors que la fatalité intervint.

« Du haut de son observatoire, elle assista à une certaine expérience d'électrocution dans la prison de Hammersmith.

« Mais Miss Delphina possédait une réelle culture scientifique, et elle découvrit que le professeur qui procédait à l'expérience la faussait !

« Elle découvrit que le corps qui s'acheminait après l'exécution vers le laboratoire du Dr Browless n'était pas un cadavre.

« Delphina Cruysliank était un être doué de rudes qualités d'action. Immédiatement, un bizarre et presque monstrueux projet germa dans sa tête.

« Elle avait reconnu dans le supplicié un meurtrier du nom de Baltimore Harmon, bandit audacieux et intelligent. Si elle pouvait se l'attacher, le convaincre, par une habile auto-suggestion, que la mort ne pouvait avoir de prise sur lui, c'était presque un surhomme criminel qu'elle aurait à sa dévotion. Son « Mysteras » venait de se faire chair sous ses yeux... Déjà, son imagination de romancière aidant, elle le voyait, accomplissant sous ses ordres la mission sacrée du vieux Cruysliank !

« Elle n'hésita pas. Elle sortit de la tour et suivit le sinistre convoi jusqu'au laboratoire du Dr Browless.

« Je la vois s'introduire dans cette pièce au moment où le docteur essaie de rappeler le supplicié à la vie.

« J'ouvre ici une parenthèse. On serait en droit de se demander pourquoi ce savant avait agi de la sorte. Je puis y répondre. Browless, homme de réputation scientifique établie, n'en était pas moins un être sans cœur et sans scrupule.

« Son rêve avait toujours été de pouvoir se livrer sur un homme à des expériences de vivisection. D'un homme sain, vigoureux,

intelligent ! De la façon dont il venait de procéder, il avait en sa redoutable puissance Harmon, le ressuscité !

« Miss Cruyshank a dû découvrir cela aussi bien que moi, et c'est avec des paroles de menace qu'elle se trouve devant Browless.

« Mais le moment de s'entendre est venu. Miss Delphina, qui croit que le docteur, malgré sa cruauté scientifique, est un gentleman, ne lui cache rien, mais elle promet une fortune au savant.

« Et Browless hésite : il connaît la fortune des Cruyshank et n'ignore pas que les honoraires promis sont fabuleux. Il voit tout à coup grand.

« — Et les trésors du Népal ? demanda-t-il.

« — Ils seront rendus au rajah régnant ! répond Miss Delphina d'un ton décidé. »

« Que se passa-t-il dans l'esprit du médecin ?

« Le saura-t-on jamais ?

« La hantise des fortunes immenses s'est levée en lui.

« Il accepte et se penche sur le corps de Harmon... le rappelle à la vie.

« Mysteras est né, dites-vous ? Pas encore...

Harry Dickson se tut et regarda la créature sombre et silencieuse comme endormie dans son fauteuil.

— Alors, continua le détective, Browless tua Delphina Cruyshank !!

Tom Wills poussa un cri et regarda son maître comme s'il le croyait devenu fou.

— Mais Miss Cruyshank est là, devant nous ! hurla-t-il.

Miss Cruyshank regardait tranquillement devant elle.

— Vous êtes un homme étonnant, monsieur Dickson, dit-elle, voulez-vous autoriser votre jeune élève à m'ôter pendant une minute ces menottes ?

Harry Dickson hésita une seconde.

— Soit, dit-il enfin.

Tom Wills ne sachant que croire, obéit machinalement.

Une fois ses mains libres, Miss Cruyshank ôta son bonnet d'aviateur et en même temps une perruque tomba. Un coup de pouce modifia la forme du nez, puis essuya quelques lignes de fard.

— Docteur Browless, dit Harry Dickson, j'espère que vous êtes beau joueur dans la vie et que vous saurez vous montrer digne dans la défaite, vous qui avez été si près de la victoire.

— Dickson, dit le docteur après un moment de pénible silence, il me reste peu de choses à ajouter à ce que vous avez dit. Pourtant, un détail y manque et je ne fais aucune difficulté pour vous le raconter.

« Miss Cruyshank ne me cacha en effet rien de sa vie, ni de sa fortune. Elle me dévoila le secret de cette tour, c'est-à-dire l'ascenseur

secret, ainsi que le passage souterrain qui y conduit et qui mène hors de la propriété, sous la butte délaissée du champ de tir voisin. Elle me parla de la fortune en fonds liquides cachée dans ce coffre-fort. Et comme elle parlait, je sentais grandir en moi une jalousie affreuse de n'avoir pu concevoir moi, un plan pareil.

« Mysteras pouvait devenir une puissance formidable, surtout pour celui qui tirait les ficelles de ce pantin criminel.

« Comme elle parlait toujours, me gagnant de plus en plus à ses projets, je voyais son image se refléter dans la glace, et je fus frappé par une certaine ressemblance entre nos deux visages.

« À ce moment, elle fit la confession qui la perdit.

« — Je vous dois la vérité, docteur, disait-elle, puisque désormais nos destinées vont être puissamment liées. Le grand secret de mon être, je vais vous le dire... »

Browless se tut et regarda le détective avec un peu d'ironie.

— Et celui-là, je vous le donne en mille, Dickson !

Le détective plissa les yeux, mais entre les paupières, comme un rayon de lumière brilla.

— Vraiment ? Eh bien, docteur, je relève ce défi. Miss Cruyshank vous confia un secret, un secret qui lui coûta la vie. Il n'y en a qu'un qui aurait pu faire cela, un seul secret qui vous aurait permis de la tuer impunément.

— Et c'est..., interrompit Tom Wills en frémissant d'impatience.

— Celui qui vous permettait de laisser derrière vous son cadavre maquillé en celui du D^r Browless, et pour cela il fallait que Miss Delphina fût un homme !

— Diable d'homme ! s'écria le savant, vous avez trouvé !

« En effet, le vieux Cruyshank avait un fils et non une fille, ou pour être tout à fait véridique, il n'avait pas d'enfant !

« Le garçon qu'il adopta n'était autre que le fils du prince du Népal, que celui-ci voulut faire tuer à sa naissance parce que les astrologues avaient lu dans les astres qu'à sa majorité ce fils aurait assassiné son père. Cruyshank parvint à voler l'enfant et, pour ne faire naître aucun soupçon, il le fit passer pour une fille.

« Delphina Cruyshank quand elle (ou plutôt il) connut le mystère de sa naissance, n'eut qu'un rêve : punir les ennemis félons de sa race : les Hunningham.

« Je retourne à la dernière scène dans le laboratoire :

« Je passai derrière Delphina et, de deux coups de revolver, je l'étendis raide.

« À l'aide de quelques acides et de vapeurs corrosives, je parvins à décolorer ses cheveux, qu'elle portait courts sous une perruque.

« Au fer chaud, je maquillai son visage, et je prétends être un des plus habiles chirurgiens d'Angleterre. Je parvins à lui donner une

certaine ressemblance avec le mien. Notez que je vis très retiré et que peu de gens m'approchaient dans la vie. De famille je n'en ai point. Le subterfuge réussit à merveille, car on examina à peine le cadavre, l'autopsie ne porta que sur la recherche des balles et l'on ne s'inquiéta pas un instant du visage du mort.

« Cela fait, je m'occupai de Baltimore Harmon qui était revenu à lui, mais qui restait encore plongé dans une certaine inconscience.

« Je quittai ma maison en sa compagnie et je gagnai Cruyshank-Tower, où je m'emparai de la fortune cachée dans le coffre-fort.

« J'y trouvai également le roman de Miss Cruyshank, dont vous avez trouvé un fragment, Dickson. Mû par un étrange sentiment, je réglai mes actions sur celles décrites dans le livre. Ah ! Dickson, si vous n'étiez intervenu et si j'avais pu vivre ce roman jusqu'à la dernière page, quelle vague de terreur aurais-je fait déferler sur la terre entière !

« Mysteras se révéla certes un bandit consommé, mais non l'être de génie infernal que j'avais espéré. Au fond, il ne rêvait que de meurtres. Il adorait tuer.

« J'eus le malheur, au cours d'une de mes expéditions nocturnes dans le manoir des Hunningham, de perdre une grande partie du manuscrit de Delphina Cruysliank, et je me sentis bizarrement désespéré devant cette perte, comme de celui d'un chef ou d'un conseiller.

— J'en ai retrouvé une feuille, murmura Tom Wills.

Browless s'était tu.

— Et alors ? demanda Harry Dickson.

— Je crois que vous connaissez la suite aussi bien que moi !

— Et le trésor du Népal ?

— Vous retrouverez le fusil merveilleux dans le passage souterrain, sous cette tour. Quant au reste, il était de bien moins grande importance qu'on ne l'avait pensé. Je crois que les Hunningham ont dû y puiser largement.

« Ce que nous avons trouvé dans les caves du château, et c'était ma foi encore un très beau butin composé de magnifiques pierreries, fut embarqué dans l'avion et dirigé sur Londres, où nous voulions les mettre en sécurité auprès du fusil.

« Mais le sort s'était tourné contre nous. Comme nous arrivions au-dessus du terrain choisi pour l'atterrissage dans la banlieue de la métropole, nous vîmes une compagnie de soldats qui y campait.

« Nous n'avions pas de temps à perdre, il nous fallait retourner au manoir des Cornouailles et la nuit était brève.

— Il fallait régler le compte de Tom Wills, interrompit Dickson, car votre Mysteras l'avait oublié dans sa fièvre de trésors.

Browless fit un geste d'assentiment résigné.

— Que voulez-vous, le crime est par lui-même un terrible engrenage. L'un entraîne l'autre.

« L'avion dont j'avais fait l'acquisition était une machine puissante à laquelle j'avais pu apporter quelques perfectionnements de mon cru.

« Nous retournâmes à toute vitesse, sans avoir pris contact avec le sol.

« J'ai particulièrement apprécié votre accueil à notre retour au-dessus du Canal, acheva le docteur avec un sourire las.

— Et le trésor ? répéta Dickson.

— Les projectiles des submersibles avaient blessé à mort mon pauvre avion. Je tombai en mer en vue des côtes françaises, et le trésor se trouve par trois cents yards de fond avec ma machine volante. Je fus recueilli par un canot à moteur qui me ramena à Cherbourg où j'eus la chance de trouver un avion en partance pour Croydon. Chance ou plutôt malchance, car je crois que pour moi, Harry Dickson, vous représentez la malchance.

— Et la fortune des Cruyshank ? demanda Tom Wills.

— Venez, je vais vous la remettre en mains propres, dit solennellement le docteur.

Il se dirigea vers le coffre-fort, suivi de Tom Wills.

— Halte ! cria Harry Dickson.

Trop tard ! D'un geste rapide et robuste dont on n'aurait pas cru ce vieillard capable, il avait envoyé Tom Wills rouler sur le tapis, et, avant que Dickson eût pu le saisir, la porte du coffre-fort claqua.

— Joués ! hurla le détective.

La tour chanta...

*

Ce ne fut que deux heures plus tard que le souterrain fut découvert.

On n'y trouva ni le fusil du Népal, ni la fortune des Cruysliank, ni le Dr Browless, le véritable Mysteras.

Le retrouvera-t-on jamais ?

Harry Dickson réserve son opinion mais, plus que jamais, il se prépare à la lutte. Et le champ n'est ouvert, pour l'heure, qu'aux conjectures...

FIN

LA COUR D'ÉPOUVANTE

1. Les rêves de Mr. Hamilton

— Mais, mon cher monsieur, votre cas relève du médecin et même du neurologue, mais ne peut retenir un seul moment l'attention d'un fonctionnaire de Scotland-Yard. Vous devriez le comprendre...

C'était dit sur un mode pontifiant, par une voix de fausset désagréable.

Goodfield, le surintendant, qui l'entendait de son bureau, grogna d'un air mécontent en repoussant un dossier qu'il venait de feuilleter.

— C'est Baskett qui fait un nouveau cours de logique à quelque pauvre diable de plaignant. Vous ne sauriez vous faire une idée, monsieur Dickson, de la suprême bêtise de Mr. Baskett.

Le grand détective qui était venu rendre une visite à son ami Goodfield et qui ne semblait pas ignorer les prouesses de Mr. Baskett, se mit doucement à rire.

De l'autre côté du vestibule du Yard, une voix mécontente répondait.

— C'est très bien, si c'est de la sorte que la police officielle d'Angleterre reçoit les citoyens anglais, il ne nous reste qu'à nous adresser à quelque détective privé.

— Privé ! Privé ! riposta la voix aigre de Mr. Baskett, c'est cela, allez donc consulter sur l'beure le fameux Harry Dickson, et il vous expliquera peut-être votre rêve, monsieur Hamilton. Qu'il le fasse, lui, mais les fonctionnaires de la police officielle ne sont pas des *fortunetellers* !

Une porte se referma avec fureur.

— Voilà ce que je recueille, fit Dickson en se levant. J'aimerais bien dire deux mots au brave homme que l'on vient d'éconduire de la sorte.

— Ne vous dérangez pas, monsieur Dickson, s'empressa Goodfield, je vais le faire conduire ici par le planton de garde. Je désire d'ailleurs écouter moi-même ce que Mr. Hamilton a pu dire à Mr. Baskett, qui en prend vraiment trop à son aise.

Peu après, la porte du bureau s'ouvrit et Mr. Hamilton fut introduit.

C'était un vieillard encore vert, à la mine agréable. Son visage rose et respirant la santé s'encadrait d'une fine barbe blanche. On l'aurait volontiers pris pour un professeur en retraite, pourvu de bonnes rentes et vivant une vie sans soucis ni besoins.

Mais dès que le surintendant l'eut entrevu, il se leva et sa mine se fit déférente :

— Excusez-moi, monsieur Hamilton, votre nom est commun à bien des gentlemen de la City, dit-il, mais j'ignorais que c'était Mr. Frédéric Hamilton de Rose-Grange qui se débattait contre l'impossible Mr. Baskett. Je vous dois des excuses à ce sujet, mais j'aurai une compensation à vous offrir.

Mr. Hamilton sourit et affirma qu'il ne gardait aucune rancune à Mr. Baskett.

Le vieux gentleman était une des plus sympathiques figures de l'ancien Londres.

Venu, comme on dit, en sabots à la métropole, il y avait acquis, grâce à un travail opiniâtre et une claire intelligence, une situation magnifique.

Les Frédéric Hamilton Iron and Steel Works avaient acquis une réputation mondiale. À la tête d'une fortune colossale, qu'il consacrait presque entièrement à faire le bien autour de lui, Sir Hamilton jouissait de l'estime de tout Londres en général et de l'affection des pauvres en particulier.

— Cette compensation, sir, continua Goodfield, c'est la présentation que je vais avoir l'honneur de vous faire tout de suite : voici Mr. Harry Dickson.

Mr. Hamilton interrompit du geste le discours de Goodfield pour se tourner vivement vers le détective qui lui souriait.

— Je vous connais très bien, monsieur Hamilton, dit ce dernier, vous êtes un gentleman qui fait honneur à son pays, et je me sens très honoré de vous être présenté.

Le vieillard serra affectueusement la main tendue et prit place dans le fauteuil que venait de lui avancer le surintendant.

— Moi aussi je suis content de vous voir, monsieur Dickson, dit-il d'une voix claire et agréable, mais je vous dirai sans détours que cette rencontre sert puissamment mes intérêts. Puis-je vous raconter ce qui provoqua ma visite à Scotland-Yard et mon entrevue avec ce monsieur peu affable qui a nom Baskett, je crois ?

— J'allais vous en prier, monsieur Hamilton, puisque ce digne fonctionnaire a jugé bon de vous renvoyer à moi, répliqua Harry Dickson.

— Les murs de Scotland-Yard ont des oreilles plus que les autres, dit Mr. Hamilton. Veuillez donc me prêter un peu d'attention, messieurs, et peut-être serez-vous moins sévères pour moi que ce

brave Mr. Baskett.

— Que la peste étouffe ! maugréa Goodfield.

— J'ai fait un bien vilain rêve !

Goodfield sursauta et regarda Mr. Hamilton avec un peu d'appréhension, tandis que Harry Dickson restait impassible, le regard perdu au loin.

— J'étais traduit en cour d'assises sous l'inculpation d'un crime extraordinaire.

— Le rêve en fait parfois bien d'autres ! s'esclaffa Goodfield. Tenez, pas plus tard qu'hier, j'étais – en songe, cela va de soi – l'hôte d'un roi nègre au fond de la forêt équatoriale d'Afrique.

Mr. Hamilton secoua doucement la tête.

— Permettez, ce n'est pas la même chose. Et comme en toute chose, il faut que je commence par le début :

« Il y a quelques jours, disons dix jours pour préciser, je fis pour la première fois, vous entendez : *pour la première fois*, ce rêve abracadabrante.

« Je me trouvais tout à coup dans une vaste salle blanche, légèrement voûtée et complètement semblable à une cour de justice de l'Old Bailey.

« Un tribunal composé de onze juges me faisait comparaître devant lui.

« Chose bizarre, le président et les dix assesseurs de cette étrange cour étaient revêtus de toges noires, mais avaient le chef couvert de cagoules blanches, en fourrure d'hermine. Le président se tenait debout et je voyais très bien briller ses yeux sous son capuchon blanc.

« — Hamilton, me dit-il d'une voix creuse, savez-vous devant qui vous paraissez en ce jour, ou plutôt en cette nuit ?

« J'étais plus étonné qu'effrayé, aussi était-ce plutôt pour moi-même que je répondis :

« — Je me suis couché comme toujours à dix heures, je suppose que je me réveillerai comme toujours dans mon lit, et que pour le moment je fais tout bonnement un rêve assez curieux, dû à une mauvaise digestion.

« — Supposez que vous rêviez, répliqua le président de cette même voix caverneuse, excessivement pénible à entendre. Mais vous êtes ici devant la Cour d'Épouvante, celle qui juge par exception les actes de quelques mortels. Savez-vous de quoi elle vous accuse ?

« — Comment le saurais-je ? Je n'ai jamais fait tort à personne ! m'écriai-je.

« — Vous avez exploité pendant toute votre vie une humanité lamentable et besogneuse. Réfléchissez. »

« Soudain, les ténèbres m'entourèrent et le silence...

« Je me réveillais le matin dans mon lit, et j'étais bien content

que tout cela n'ait été qu'un rêve.

Goodfield allait placer son mot, mais ce fut Harry Dickson qui le prévint :

— Voyons votre deuxième songe, monsieur Hamilton.

Le vieux gentleman fit un signe de vif assentiment.

— Il eut lieu trois jours plus tard, monsieur Dickson, et se passa dans le même décor.

« Le président demanda si j'avais réfléchi...

« — Pourquoi un rêve me ferait-il réfléchir et en quoi ? demandai-je.

« — Voulez-vous restituer la fortune dont vous avez injustement spolié le pauvre monde ? fut la question. »

« Je haussai les épaules.

« — Ce n'est qu'en songe que l'on entend de si sottes questions, répondis-je.

« — Réfléchissez, dit à nouveau le président, car vous aurez encore à paraître devant nous. »

« Tout le décor disparut et mon réveil fut pareil au premier, sinon que je me sentais un peu fatigué et que, malgré moi, j'étais pensif et effrayé.

« Je croyais à quelque hallucination tenace, due à mon âge et à un peu de surmenage car, malgré ma retraite, je travaille encore beaucoup. Je décidai d'appeler mon médecin. Le D^r Dorgin n'est pas un très grand savant, mais comme il me traite depuis des années, j'ai confiance en son diagnostic.

« Il ne se montra pas trop alarmé de tout ceci et me prescrivit des calmants.

— Qui n'empêchèrent pas votre troisième rêve, dit Harry Dickson.

— Encore ? s'écria Goodfield.

— Cette fois-là, continua le vieillard avec un frisson, je me vis soudain devant la Cour d'Épouvante, mais je n'y paraissais pas en liberté...

« J'étais assis dans un grand fauteuil de bois noir, les mains serrées dans des bracelets d'acier.

« — Avez-vous réfléchi, accusé Hamilton ? demanda le président.

« — Sornettes ! m'écriai-je, je ne crois pas en vous, vous êtes des ombres, des fumées, pas même d'honnêtes fantômes. »

« Je vis alors, posé sur la haute table du président, un objet blanc, qui ressemblait à une hermine empaillée.

« L'étrange juge avait suivi mon regard, et caressa la bestiole.

« — C'est Tulushka, dit-il, elle va vous mordre un peu, pour vous ramener à de meilleurs sentiments. »

« Ce disant, il appuya doucement sur la bête.

« Au même instant, une affreuse secousse ébranla tout mon être.

« — Aujourd'hui, Tulushka sera clémente et se contentera de deux semblables caresses », dit le président, et un nouveau choc, plus douloureux encore que le premier, me secoua.

« — Bientôt, Tulushka vous dictera sa volonté par ma bouche, continua le terrible cagoulard. Voici son shake-hand d'adieu. »

« Je poussai un long cri de souffrance, car la douleur était intolérable, et j'en avais encore les membres tout endoloris quand je me réveillai dans mon lit.

« Elle tint parole, l'affreuse bestiole, car la nuit suivante, je me réveillai en face du tribunal immobile, rivé à ma chaise.

« Le président ne me dit mot mais se contenta de tourner la bestiole de mon côté.

« Pendant de longues minutes, je me tordis sur mon fauteuil de supplice, dans les affres les plus abominables.

Harry Dickson leva la main.

— Comment le « président » veut-il que vous restituiez votre fortune aux pauvres ? demanda-t-il.

— Mais, s'écria Goodfield tout éberlué on dirait vraiment que vous parlez de personnes vivantes et non des fantoches d'un rêve !

— L'observation du surintendant est plausible, répondit Mr. Hamilton, mais je ne serais pas à Scotland-Yard si je ne croyais qu'à des fantômes !

« Pour répondre à votre question, monsieur Dickson, je vous dirai que le « président » m'a donné à ce sujet un ordre bien curieux.

« Je dois convertir les trois quarts de ma fortune en dollars et en livres sterling, en remplir un sac, me rendre le jour de la nouvelle lune au bord de la mer et, à minuit, jeter le tout dans les flots.

« Il appelle cela restituer au hasard les dons venus du hasard, ce qui change un peu ses paroles premières.

— Sinon ? demanda le détective.

— À défaut d'obéissance, je serai condamné à mort et exécuté la nuit suivante, devant la Cour d'Épouvante réunie en conseil suprême.

— Que pense le D^r Dorgin de tout ceci ? demanda Dickson.

— Il a d'abord commencé par me poser des questions qui auraient été mieux en place dans la bouche d'un policier que d'un médecin. Il voulait savoir si la porte de ma chambre était fermée à clef ou au verrou. Si rien n'était dérangé dans ma chambre, si je ne conservais pas de traces tangibles de mes nuits singulières. Je me suis presque fâché...

— En quoi vous avez eu tort, dit gravement le détective. Ses questions étaient fort sensées en vérité, et je me vois obligé de vous les poser à mon tour.

— Mais certainement, monsieur Dickson, ma chambre est fermée à clef et même au verrou.

« Rien n'est changé dans la pièce quand je me réveille. Je ne comprends pas ce que l'on veut dire par des traces tangibles. Le rêve est réel. N'empêche que la criminalité ne doit pas en être exclue.

— Tel est votre avis ?

Mr. Hamilton sourit et secoua la tête.

— C'est surtout l'avis d'un savant ; quand j'eus fait au Dr Dorgin les réponses que je viens de vous faire, monsieur Dickson, il s'affola littéralement et déclara qu'il n'était pas compétent en la matière. Il conseilla d'aller consulter le plus grand neurologue de Londres, le professeur Garfield-Borinsky ; ce que je fis sans tarder.

« Ce savant m'écouta patiemment, me fit passer dans son laboratoire et me donna une opinion des plus nettes :

« — Suggestion plus que probablement entreprise dans un but criminel. Faites surveiller vos familiers. »

« Sur quoi, il me congédia, car c'est un homme des moins sociables.

— Si je ne me trompe, sir, intervint Harry Dickson, vous habitez pendant toute l'année votre délicieuse propriété de Rose-Grange, au nord d'Harwich, en retrait d'une très jolie plage, fort peu connue encore.

— Les East-Downs, en effet, monsieur Dickson.

Le détective se tourna vers Goodfield.

— Ne m'aviez-vous pas dit, cher ami, que vous aspiriez à une quinzaine de repos dans un endroit tranquille et charmant ?

— Certainement. Je venais de ranger mes dossiers quand vous êtes venu, et demain je comptais prendre le train pour Folkestone.

— East-Downs vaut bien cette plage, riposta Harry Dickson.

— Qu'est-ce dire ? riposta le surintendant.

— Je voulais proposer à Mr. Hamilton de nous inviter pour quelques jours, vous et moi, à Rose-Grange, dit Harry Dickson.

Le vieillard battit des mains comme un enfant heureux.

— Vraiment ? Je n'osais l'espérer ! Oui, si vraiment quelque mystérieux hypnotiseur était en jeu, il n'y aurait que vous pour le découvrir, monsieur Dickson, surtout si cet excellent Mr. Goodfield vous prête aide et assistance, ajouta gracieusement le brave homme.

— Conclu ! dit le détective en serrant les mains à la ronde.

2. La première nuit à Rose-Grange

Rose-Grange est une propriété charmante entre toutes.

Bâtie dans ce style un peu ancestral qu'affectionnent les Anglais de la vieille école, la demeure aux murs de rocaïlle grise émerge d'un ample bouquet de verdure. Rose-Grange n'est pas une imitation des siècles derniers. Toutefois, elle a son passé. Vers la fin du dix-huitième siècle, elle appartient aux seigneurs de l'endroit, les Dedlocks, gens nobles, mais de fort mauvaise réputation.

Abandonnée vers 1830, elle resta à l'état de ruine jusque vers le milieu du siècle suivant, où elle devint la propriété d'un médecin de village.

Ce fut de lui que Mr. Hamilton acquit la propriété, à laquelle il apporta des changements notables, qui en firent ce qu'elle est aujourd'hui : une demeure quasi princière, bien que d'envergure restreinte.

Nous allons y retrouver Harry Dickson, Goodfield et Mr. Hamilton au moment où ils se souhaitent la bonne nuit, après un excellent souper dont le surintendant, un tantinet gourmet, se promet de retenir la belle ordonnance.

La nuit était tiède, une buée odorante montait de la terre lasse.

Des prairies grillées par le soleil du jour venait l'ardente senteur de la flore odorante, tandis qu'une senteur plus fraîche d'iode et de varech humide, arrivait de la mer, vaguement phosphorescente à l'horizon.

Harry Dickson ne se sentait aucune envie de dormir et, tout à la tendresse de la belle nuit estivale, il s'attardait devant sa fenêtre.

De la maison lui parvenaient les derniers échos domestiques : de la vaisselle remuée, des portes fermées au verrou, des bruits de pas lassés. Une à une, les vitres roses s'éteignaient dans la façade de la demeure, qui devint grise et se confondit avec la nuit d'alentour.

Dans la chambre voisine, le détective entendit gémir un sommier, puis un léger ronflement : Goodfield venait déjà de partir pour le pays des rêves.

Au loin, une faucille de lune montait au-dessus d'une futaie et une clarté argentée s'accrocha à une belle route blanche presque rectiligne, menant droit vers l'horizon du Nord.

« On dirait une invitation à la promenade », se dit le détective.

Il n'hésita pas longtemps et se rendit à la tentation de la nuit.

Sa fenêtre était à hauteur d'homme au-dessus du sol, et Dickson ne détestait pas suivre le chemin des écoliers.

Il se laissa donc tomber doucement sur la terre meuble du jardin, dédaigna la grille, d'ailleurs fermée, et franchit d'un bond une haie basse, pour se trouver sur la belle route toute blanche.

Allègrement, il se mit en marche vers l'horizon où moutonnait la verdure d'un bois ou d'un parc.

À ce moment, il ne pensait nullement qu'il se trouvait au début d'une enquête ; il semblait avoir oublié qu'il était détective, pour se croire en vacances, délivré de tout souci.

Un mille en ligne droite, pour un marcheur comme Dickson, était vite franchi. Le second ne dura guère plus longtemps.

« À la prochaine borne militaire, je ferai demi-tour », se dit-il.

L'homme propose...

Il voyait déjà au loin la forme trapue de la borne de granit quand, soudain, il remarqua la lumière.

Elle brillait à l'orée du bois entrevu, légèrement à la gauche du promeneur.

Harry Dickson la considéra d'un œil critique.

— C'est une fenêtre, conclut-il. J'ignorais que nous avions des voisins par là. Mr. Hamilton ne m'a-t-il pas dit que, vers le nord, la contrée est assez déserte, et que l'on doit traverser le bois pour arriver aux premières fermes ? Le village dont dépend administrativement Rose-Grange se situe au sud. Voyons ce que signifie ce voisinage.

La clarté continua à briller pendant quelques minutes, puis elle s'éteignit et ne reparut plus ; mais Harry Dickson avait noté sa direction et s'y dirigeait sans hésiter.

Il devait obliquer à gauche de la route et traverser en biais une lande inculte. Il eut à lutter avec des orties et de hautes graminées folles avant d'atteindre l'orée du bois.

Tout y était tranquille et obscur ; les ramures chantaient doucement dans la brise venue de la mer. Seules les têtes rondes de deux vers luisants brillaient dans l'épais taillis.

« Ce ne sont jamais eux qui ont pu fournir un tel luminaire », se dit le détective en riant, et, tout en gardant la bonne direction, il fonça droit dans le taillis verdoyant.

Après s'être copieusement égratigné les mains aux ronces et aux épines de l'églantier sauvage, il se trouva enfin sur une sorte de piste qui, au pis-aller, pouvait être désignée par le nom de sentier.

Harry Dickson le suivit et bientôt arriva à une petite butte de terre moussue.

— Je comprends, murmura-t-il, la lumière, pour être visible de la route, a dû briller au haut de cette butte, sinon le taillis épais l'aurait masquée comme l'aurait fait un mur. Voyons cela.

Sous le dôme de verdure des chênes séculaires et des grands hêtres pourpres, il faisait très noir ; la faucille lunaire qui errait au ras de l'horizon n'arrivait pas à y faire pénétrer un rayon.

Harry Dickson, en gravissant la colline, se heurta à des moellons, à des pierres rudérales, comme si une ruine devait être proche.

Elle y était, en effet. C'était une chapelle aux murs effrités, que surmontaient des restes d'un petit clocheton.

À la lumière de sa lampe de poche, le détective trouva une porte branlante qui s'ouvrit à la première pesée et entra dans une nef minuscule, se terminant en une sorte d'autel, où trônait un crucifix solitaire.

L'air, à l'intérieur du sanctuaire abandonné, était humide et sentait la moisissure ; une noctuelle effrayée se détacha des solives et vint voletter dans la clarté de la lampe électrique.

Un arceau rouillé pendait devant l'autel. Un bout de bougie était fichée sur une des pointes. Dickson tâta le suif de la chandelle ; il était encore tiède et malléable, quelques gouttes s'en étaient figées sur les dalles du sol. Une présence humaine avait été là, indiscutablement.

« Quelque croyant attardé, se dit le détective, ou quelque pèlerin nocturne ayant fait un vœu. »

— Ah ! ça, par exemple !

Il avait poussé cette exclamation à haute voix.

Devant l'autel, un écriteau en carton blanc se trouvait posé, couvert de quelques lignes hâtives tracées au charbon :

« Il vaut mieux abandonner une canaille comme Hamilton et s'occuper de la sécurité de Tom Wills ! »

Tom Wills ! Que venait faire ici le nom de l'élève préféré du maître ?

La menace n'était pas même voilée : Harry Dickson abandonnerait l'affaire, ou bien quelque criminel inconnu allait s'en prendre à Tom Wills.

Une vive inquiétude s'empara du détective.

Il avait laissé Tom Wills à Londres, bien que son intention eût été de l'inviter à l'accompagner. Mais Tom était souffrant et, dans la nuit qui précéda le départ du maître, l'état du jeune homme avait quelque peu empiré.

Non qu'il y eût danger ; le médecin traitant avait diagnostiqué un accès de grippe encore assez bénin, mais qui aurait pu devenir plus grave en cas de négligence.

Tom était donc à Londres, loin de l'ombre tutélaire de son maître, malade, donc privé de ses moyens ordinaires de défense.

Que faire ? Autour de la chapelle solitaire, il y avait la forêt et la nuit.

Harry Dickson aurait perdu un temps précieux à battre les fourrés

inextricables ; il décida de rentrer sur l'heure et de conférer avec Goodfield.

Sans plus perdre un instant, il reprit le chemin du retour, se lançant à travers les taillis avec des mouvements saccadés de nageur ; bientôt il eut regagné la route, et alors il vit les lumières.

Elles brillaient à Rose-Grange, où trois fenêtres étaient éclairées ; tandis qu'une puissante lampe à acétylène brûlait contre la grille.

Harry Dickson prit le pas de course.

Comme il s'approchait de la demeure de Mr. Hamilton, il vit que la lanterne à carbure appartenait à une bicyclette posée contre la grille d'entrée. Dans les jardins, des ombres se mouvaient.

On avait dû entendre le bruit des pas du détective, car la voix de stentor de Goodfield s'éleva soudain dans la nuit.

— Holà, monsieur Dickson, êtes-vous là ?

— Présent !

— Arrivez vite, il y a un télégramme de Londres à votre adresse.

Harry Dickson sembla avoir des ailes, ses pieds touchèrent à peine le macadam de la route, tant il pressait l'allure. Il sentait le malheur planer...

— Eh bien ! dites vite, haleta-t-il en rejoignant en quelques bonds Goodfield, Sir Hamilton en pyjama de nuit et un porteur de dépêches.

— J'ai ouvert le télégramme, monsieur Dickson, il vient de Mrs. Crown..., commença le surintendant.

Dickson ne lui laissa guère le temps d'achever sa phrase, mais lui arracha le formulaire des mains et l'approcha de la lampe à acétylène.

« État de Tom très grave. Revenez immédiatement. Edith Crown », lut-il à mi-voix.

Le détective mit le télégramme en poche et se tourna vers Mr. Hamilton.

— Vous avez le téléphone, je crois...

— En effet, mais passé neuf heures, nous n'avons plus de communication ; le bureau des téléphones se ferme lors du passage du dernier train, et celui du télégraphe une heure plus tard.

— Puis-je disposer de votre automobile, monsieur Hamilton ?

— Mais comment donc ! C'est une Pontiac du dernier modèle, elle vous mènera, maintenant que les routes sont désertes, en une heure à Londres.

Harry Dickson ne prononça plus un mot avant que la voiture ne fût prête devant la grille, ce qui ne prit que quelques minutes.

Au moment où il se mettait au volant, il appela Goodfield.

— Je vous demande de ne pas dormir, Goodfield, mais de veiller auprès de Mr. Hamilton, dit-il.

— Que craignez-vous, monsieur Dickson ? demanda le vieillard.

— Tout et rien ! Mais je désire que Goodfield veille, non dans sa

chambre, mais dans la vôtre, sir ! Jouez une partie de dames, Goodfield n'a pas son pareil pour vous y battre !

Déjà il appuyait d'un pied nerveux sur le démarreur et la puissante machine s'élança comme un bolide sur la route blanche.

La nouvelle route qui mène de Harwick à Londres ne fait aucun crochet par les villages balnéaires de la côte : elle traverse résolument la grande plaine sablonneuse de l'Est. Harry Dickson n'aurait donc fait que perdre un temps précieux en tâchant d'atteindre un endroit d'où il pouvait communiquer avec la métropole. Il préféra ne compter que sur lui-même et sur la vitesse de sa machine. Celle-ci le servit loyalement, car le compteur kilométrique indiqua que la vitesse franchissait les cent kilomètres à l'heure. Puis elle arriva à du cent et vingt ! La route fuyait comme une courroie animée autour d'elle. Des lumières sortirent de la nuit et s'évanouirent. Bientôt une lueur roussâtre se dessina droit au sud. On approchait de Londres.

Dickson franchit sans encombre les lamentables rues du quartier maritime ; les hautes lampes à arc des grandes rues centrales semblaient venir à sa rencontre. Hyde Park... le silence de Marylebone... Baker Street.

Anxieux, Harry Dickson leva les yeux vers les fenêtres du home familial : elles étaient obscures, tout y paraissait calme. Il grommela un juron, car tout à coup l'idée d'une supercherie lui était venue.

— Eh bien ! madame Crown, que signifie votre télégramme ? demanda-t-il à la brave gouvernante qui, répondant à son coup de sonnette, venait de lui ouvrir, les yeux gros de sommeil et son bonnet de nuit de travers.

— Un télégramme, mon doux Jésus, moi qui n'envoie même pas une carte postale à ma propre famille ! s'exclama la bonne femme.

— Joué ! grommela Dickson. Voyons toujours où en est Tom.

Il le trouva éveillé par son formidable coup de sonnette, les yeux clairs, le visage reposé.

— Ainsi, l'on ne va pas si mal que cela ? demanda-t-il en racontant succinctement le coup du télégramme à son élève.

— La potion du docteur m'a complètement mis sur pieds, riposta le jeune homme, et je suis tout prêt à vous accompagner.

— Que voulez-vous dire, Tom ?

— C'est fort simple, maître, on a voulu vous éloigner de Rose-Grange, du moins pour quelques heures. Il faut que l'X inconnu ait ses coudées franches, pendant ce temps-là, au château de Mr. Hamilton. Il est vrai que notre ami Goodfield est là... mais franchement, et soit dit entre nous, croyez-vous qu'il soit d'un bien grand secours à votre protégé ?

Harry Dickson pinça l'oreille de son élève.

— Bien dit, mon garçon, et comme je crois que la fièvre vous a

complètement abandonné, je ne m'oppose pas à votre compagnie. On repart !

— Si vous revenez cette nuit, je ne vous ouvrirai plus ! s'écria Mrs. Crown, furieuse de voir que ses maîtres ne prenaient pas de repos. Vous irez coucher à l'hôtel ou sous les ponts, peu me chaut !

La Pontiac fit demi-tour et, une demi-heure plus tard, on avait retrouvé la route blanche qui côtoyait la mer.

— Cela me fera à peu près trois heures d'absence, murmura Harry Dickson. En trois heures, bien des choses peuvent se passer !

Au loin, un phare à triple occultation troua la nuit de sa prunelle de feu.

— Nous approchons, dit le détective en appuyant sur l'accélérateur.

Pan ! Pan ! la voiture fit une embardée, et sans la présence d'esprit de son conducteur, l'accident aurait été difficilement évité.

— Les deux pneus avant ont crevé ! tonna Harry Dickson... Par tous les diables, sur quoi roule-t-on ici ?

Il avait mis pied à terre et d'un regard désolé il considérait le sol jonché de nombreux tessons de bouteilles.

À la même minute, des ombres sortirent du fourré du bord de la route, deux sacs habilement jetés enserrèrent la tête des deux détectives, qui roulèrent sur le sol. Des mains agiles achevèrent de les réduire à l'impuissance, à l'aide de solides liens de cuir et de chanvre.

3. La seconde partie de la nuit de Rose-Grange

— Vous êtes distrait, monsieur Hamilton, aussi je vous souffle votre pion... et voici que je vais à dame. Si vous n'y prenez garde, vous serez battu à plate couture d'ici dix minutes !

C'était Goodfield qui triomphait. Il s'était installé dans la chambre de Mr. Hamilton, avec tout ce qu'il faut pour passer une veillée confortable : une bouteille de vieux whisky, des pipes de Hollande neuves et un énorme pot de tabac belge.

— Je n'aime pas la mixture anglaise, expliqua-t-il à son hôte. Parlez-moi de ce tabac prodigieux de la Semois, celui du grand planteur Martial Denis. Sentez-moi cet arôme !

Mr. Hamilton approuvait en souriant. Il poussa un pion sur le damier dallé de noir et blanc, comme le carreau d'une cuisine flamande.

— J'espère que rien de fâcheux n'est arrivé au petit Tom Wills, continua le brave surintendant de Scotland-Yard. Cela nous prive de la présence de Dickson cette nuit. Mais je suis là !

Encore une fois le vieillard approuva du geste.

— Sentez-moi l'arôme de ce tabac, répéta Goodfield.

Son hôte obéit et respira le nuage odorant.

— Excellent, en effet, cette odeur de verveine surtout est bien agréable, je dirais même surprenante.

— Mais le tabac de la Semois ne sent pas la verveine, s'indigna le policier. Je suppose que vous usez d'une eau de toilette qui répand cette odeur.

— Je ne le crois pas. Tenez, déposez un instant votre pipe, et sentez vous-même.

Goodfield reposa un moment la longue pipe de terre blanche et aspira l'air.

— Mais... c'est vrai ce que vous dites-là. Oh, monsieur Hamilton... Seigneur, quel parfum obsédant.

— Qui porte terriblement à la tête, n'est-il pas vrai ? fit Mr. Hamilton en portant ses mains à ses tempes.

— Je vais ouvrir la fenêtre, répondit Goodfield ; l'air est singulièrement lourd dans cette chambre, et je ne voudrais pas que l'on en accuse le bon et honnête tabac de la Semois...

Il se leva, mais aussitôt, il dut se rasseoir et se cramponner aux bras de son fauteuil. La pipe tomba sur le plancher et se cassa avec un bruit grêle.

— Ce... n'est... pas... naturel..., bégaya le surintendant, la tête... me chavire..., holà, monsieur Hamilton, il ne faudrait pas que...

Sa tête retomba sur sa poitrine.

Mr. Hamilton, lui, ne bougeait plus, affalé dans son fauteuil, le regard fixé sur les bougies roses dans leurs candélabres d'argent ; les bougies dont les flammes semblaient devenir de plus en plus petites.

*

— Rêvez-vous, monsieur Hamilton ?

— Et vous, monsieur Goodfield ?

— Je suis tenté de le croire, mais comme tout me paraît réel autour de nous !

— C'est mon sentiment, et pourtant ma logique me dit que nous rêvons. Mais je crois que je tiens le joint.

— Je n'en parlerais pas ici.

— Et pourquoi pas, monsieur Hamilton ? Nous parlons dans notre rêve. Tout à l'heure, nous allons nous réveiller et continuer notre jeu de dames ; mais auparavant je me livrerai à une petite enquête sur l'emploi de la verveine comme parfum !

— Que voulez-vous dire ?

— Que quelqu'un s'est amusé à répandre quelque gaz drogué dans votre chambre ; gaz qui a la propriété de provoquer certains rêves, presque toujours identiques.

— Tiens, c'est ce que me disait à peu près le Dr Garfield-Borinsky.

— Si Harry Dickson était ici, il dirait que ce n'est pas la première fois qu'il fut victime de toxicomanes qui en faisaient autant.

« Holà, boy, parlez un peu !

Goodfield s'adressait à un des personnages, vêtus de toges sombres à collet et à cagoule d'hermine qui se tenaient devant eux, derrière une large et haute table.

Mais aucun d'eux ne bougeait. Seule une lueur terriblement inquiétante brillait derrière les trous des capuchons.

— C'est donc la Cour d'Épouvante devant laquelle vous paraissez en rêve, sir, demanda Goodfield, je suis bien content d'y être venu à mon tour.

Ils étaient tous deux assis dans des fauteuils de bois noir, les mains et les chevilles serrées dans des bracelets d'acier.

— Je crois me souvenir qu'ils étaient autrement bavards, ces cocos-là, continua Goodfield.

— Jusqu'ici, seul le président me parlait : celui qui se tient

debout.

— Il est rudement tranquille en tout cas, ce soir. Enfin, « tout est permis quand on rêve », comme dit la chanson, ricana le policier.

— Oui, souffla Mr. Hamilton.

— N'empêche que demain je mettrai la main sur le bonhomme qui s'amuse à insuffler de pareilles odeurs dans les chambres à coucher du monde, et qui vous gâtent l'arôme du bon tabac de la Semois. C'est une honte.

Seules les flammes des bougies, en applique contre la muraille de fond, avaient un peu de vie dans cette étrange Cour.

— Je voudrais bien un peu bouger, continua Goodfield, j'ai des fourmis dans les jambes. Ah ! je ferai payer cher cette plaisanterie au lascar qui se l'est permise envers un fonctionnaire de Scotland-Yard, en service commandé de Sa Majesté le Roi ! Hum... voilà qu'ils en remettent de leur satané parfum...

Mr. Hamilton dodelinait de la tête.

Les flammes des bougies devinrent toutes petites, et tout à coup la Cour d'Épouvante et ses étranges fantoches s'évanouirent dans le noir.

*

— Si c'est en vous endormant que vous allez me gagner cette partie de dames, monsieur Hamilton !

C'était de nouveau Goodfield qui lançait ce mot ironique.

Mr. Hamilton se redressa et se frotta les yeux.

Ils étaient assis dans la chambre à coucher du vieux châtelain, devant le jeu de dames et les verres à moitié remplis de liqueur.

— Mais nous... avons... rêvé..., s'écria Mr. Hamilton.

Goodfield approuva joyeusement.

— C'est ce que je vous disais tout à l'heure devant la Cour silencieuse...

— Mais je me souviens de tout ce que vous m'avez dit ! Comment cela serait-il possible en songe ? s'écria Mr. Hamilton.

Le surintendant haussa les épaules.

— Cela n'est pas mon affaire. Nous avons été intoxiqués tous les deux, et c'est aux savants de déterminer la marche et le mécanisme de ces faits bizarres.

« Je crois que cette vaste blague va s'achever demain avec une bonne arrestation bien en règle, monsieur Hamilton.

« Si vous le permettez, nous allons même faire une petite ronde dans la maison, et au besoin tirer de leur sommeil de justes vos excellents domestiques.

Mr. Hamilton secoua la tête d'un air de doute.

— Ce sont de braves gens qui me servent depuis des années. Bons et simples comme des chèvres, sans malice...

— Tut... tut..., commença Goodfield, et son regard fit le tour de la pièce.

Tout à coup, il resta en contemplation devant quelques objets.

— Monsieur Hamilton, dit-il tout à coup, vous devez avoir plus de lectures que moi : pouvez-vous me dire le temps que dure à peu près un rêve...

— Je crois qu'il dépasse rarement une minute, même si l'on fait le tour du monde en ce temps-là. Les savants sont d'accord pour dire que les pensées travaillent alors avec une vélocité inaccoutumée.

— Eh bien ! répliqua Goodfield, pour une fois, je ne suis pas d'accord avec les savants.

— Pourquoi ?

Mais le surintendant secoua obstinément la tête.

— Cela, c'est du domaine de Harry Dickson. Je crois que j'aurai quelque chose de première importance à lui communiquer quand il sera revenu.

4. Réveil de cauchemar

Tom Wills sentait que le sac ne tenait pas fort autour de son cou ; il se mit à faire des lentes rotations de la tête.

Les plis du capuchon improvisé se relâchèrent, puis la toile se mit à glisser, imperceptiblement d'abord, plus rapidement ensuite ; tout à coup, la tête du jeune homme se dégagea et il respira librement.

Il se vit étendu à terre, dans un espace rempli de formes sombres et singulières ; une lampe fanal à flamme fumeuse brûlait dans un coin par terre. À côté de lui un corps gisait, que Tom Wills reconnut.

— Maître ! Maître ! murmura-t-il.

Un sourd grognement lui répondit : le sac tenait autrement bien autour de la tête du détective.

Mais Tom avait été élevé à l'école des ressources sans nombre. Bien qu'étroitement ligoté, il se mit en mouvement, se roulant de gauche à droite. Bientôt, il heurta le corps de son maître et, d'un mouvement vif, prit la pointe du capuchon entre les dents et se mit à tirer. À son tour, l'étoffe céda et, au bout de quelques minutes, la tête de Harry Dickson se trouva dégagée.

Le détective aspira l'air avec délices.

— Si les mains voulaient suivre la même route, mon petit, murmura-t-il à voix très basse, on pourrait passer à d'autres exercices.

Tom regarda autour de lui, mais aussitôt il poussa un gémissement d'effroi.

— Oh ! maître, c'est horrible, regardez donc ce qui nous entoure !

Harry Dickson se redressa un peu, et un grand frisson d'horreur le saisit tout comme son élève.

Une affreuse figure aux yeux cruels le fixait dans l'ombre ; il vit une bouche noire aux chicots répugnants ouverte en un rire inaudible.

Le détective ferma les yeux, croyant au cauchemar.

Il la reconnaissait bien, cette face démoniaque : c'était celle de Liverpool Bill, le tueur de femmes, qu'il arrêta lui-même et qu'il vit mourir de la main du bourreau sur l'échafaud de Newgate.

— Maître, supplia Tom Wills, où sommes-nous ? Tâchez donc de regarder vers votre droite !

Machinalement, Harry Dickson obéit.

Une malle était là, un de ces coffres de bois noir, qu'affectionnent les servantes et les valets. Elle était constellée d'étiquettes multicolores témoignant de déplacements ferroviaires sans nombre.

Le couvercle en pendait, les charnières arrachées, et de son rebord poisseux dépassaient des choses innommables :

Deux jambes décharnées engluées de sang épais, puis une main cadavérique aux veines cordées, aux chairs horriblement entaillées.

— Jour de Dieu ! gronda le détective en faisant un effort désespéré.

Un des liens des poignets céda, après avoir durement entamé la chair du prisonnier ; mais le détective n'y prit garde. Frénétiquement il commença à se défaire des cordelettes qui l'entouraient.

Libre ! Avant qu'il songeât à délivrer son élève, Harry Dickson s'élança vers les odieuses apparitions, espérant qu'elles allaient fondre en fumée, comme le feraient les ombres d'un mauvais rêve.

Mais les visions persistaient, tangibles, et comme Harry Dickson tendait les mains vers elles, il sentit un froid odieux.

Pourtant il partit d'un éclat de rire.

— Bon Dieu, Tom, nous sommes chez quelque émule de Mrs. Tussaud ! Nous avons été enfermés dans le cabinet des horreurs de quelque musée de cire !

— Si, avant d'en faire la visite, maître, vous me débarrassiez de ces ridicules entraves, soupira Tom Wills, dont la poitrine était devenue soudain plus légère.

— C'est juste, répondit Dickson en accédant sans délai à ce désir.

Tom étira longuement ses membres endoloris, pendant que son maître, s'emparant de la lanterne d'écurie, la levait au-dessus de sa tête pour reconnaître les alentours.

D'autres mannequins de cire, grotesques et hideux, ricanaient dans la pauvre clarté de la lampe, mais ni Dickson ni Tom Wills ne prirent garde à leurs ultimes grimaces. Ils s'approchèrent d'une paroi grise qui semblait vaguement remuer dans la nuit.

— Je m'en doutais un peu, murmura le détective en sentant sous ses doigts une étoffe rude, nous sommes dans un cirque forain. Ce n'est pas une prison bien solide pour garder des prisonniers.

— Hm, regardez-moi cet oiseau-là, dit tout à coup le jeune homme, en désignant une forme haillonneuse, affalée, la tête ballante sur un amas de câbles lovés, je crois que c'est le sujet le plus vilain de la troupe !

Harry Dickson lui jeta un regard distrait, mais brusquement il prit Tom par la main et l'attira en arrière.

— Attention, pour vilain qu'il soit, il n'en est pas moins plus dangereux que les autres, car il est vivant, lui !

En effet, la poitrine de l'homme s'abaissait régulièrement au rythme d'un lourd sommeil.

C'était un homme âgé, habillé très pauvrement. Sa tête énorme devait tenir mal sur son cou grêle, comme une courge sur une fine

tige.

La bouche entrouverte laissait passer un souffle fétide, sentant le tabac, l'alcool et l'oignon.

— Menottes ? demanda brièvement Tom Wills.

— ... et bâillon ! ordonna le maître.

Quand le dormeur ouvrit des yeux atones, il était déjà hors d'état de nuire, car les cordes qui avaient servi à ligoter les deux détectives le mettaient désormais lui-même dans l'impuissance d'opposer la moindre résistance.

Il n'en fit rien d'ailleurs, il se contenta de geindre sourdement sous le bâillon qui lui fermait la bouche.

— Au fond, ce pauvre diable ne semble pas méchant, observa Tom Wills.

— Il a en effet l'air d'un idiot, approuva Harry Dickson ; attendez, le temps de reconnaître où nous sommes et nous reviendrons à lui.

Un triangle de la toile tremblait dans le vent de la nuit ; le détective le souleva et se trouva dehors. Au loin, il vit les rares lumières d'un village endormi. En se retournant, il considéra la misérable tente qui leur avait servi de prison, à son élève et à lui.

Elle était basse et sans tréteaux ; une pancarte pendillait devant le pan de toile soulevée : « Show-Manzonni. »

À dix pas de là, une roulotte solitaire se profilait dans la nuit, tandis qu'un maigre cheval attaché à un piquet essayait de tondre une herbe avare et sèche.

Harry Dickson déposa sa lanterne à l'intérieur de la tente et, revolver au poing, avança vers la roulotte.

Tout était silencieux à l'intérieur. N'empêche que Dickson marcha avec prudence et ne se servit de sa lampe électrique qu'au moment où il poussa la porte vétuste de la maison roulante.

Elle était vide.

L'intérieur en était des plus sordides et pauvres. Comme il entra, quelque chose crissa sous les pieds du détective ; c'était un gros morceau de charbon de bois. À côté gisait un bout de carton blanc.

— Très bien, ricana Dickson, voici le bureau aux écritures où s'est élaborée l'inscription de la chapelle.

Il tourna les talons et s'en alla retrouver Tom Wills.

— Quels étranges ravisseurs, Tom, dit-il, qui nous laissent nos armes et notre argent.

— Mon avis est qu'ils ont été trop pressés pour nous en débarrasser, opina le jeune homme, et qu'ils avaient autre chose de plus urgent à faire !

— Je suis également de cet avis, il s'agit maintenant de savoir ce qui pressait si fort pour eux.

— À propos de « eux », on en parle comme si on les connaissait !

répliqua Tom Wills en regardant son maître de biais.

Harry Dickson se contenta de sourire et, prestement, il regagna la tente où se tenait le prisonnier.

— Ôtez-lui le bâillon, Tom, ordonna-t-il, il n'y a personne pour l'entendre s'il s'avise de crier à l'aide. Je suppose qu'il est considéré comme un être des plus négligeables par ceux qui l'emploient.

Malgré le bâillon et les menottes, le prisonnier s'était rendormi profondément, et il fallut le secouer d'importance pour le tirer de son sommeil.

— Brandy ! fut le premier mot qu'il prononça quand il eut recouvré ses esprits.

— Je regrette, mais la cave est un peu loin, goguenarda Tom Wills.

L'homme sembla comprendre et dodelina de la tête.

— Shilling pour acheter brandy, demanda-t-il.

— Ah ! Ah ! serait-on sur un terrain d'entente ? s'esclaffa Harry Dickson. Le pauvre bougre ne semble pas bien dangereux, c'est un crétin, un simple d'esprit... mais nous allons peut-être en tirer quelque chose.

Il fit briller un shilling tout neuf dans la lumière de la lampe.

— Beau shilling ! s'écria l'idiot, un, deux... cent verres de brandy pour beau shilling. Oho ! faut donner beau shilling à Scrubby, Gov'nor !

Harry Dickson fit lentement « non » de la tête, ce qui parut désespérer le pauvre diable, qui reprit de plus belle ses supplications :

— Scrubby montrer bonshommes très drôles au Gov'nor. Mais vilain homme venu et volé bel homme rouge, et beaux hommes qui deviennent tout à coup très grands.

— Il parle des mannequins en cire, dit Tom Wills.

Scrubby, craignant ne pas recevoir son shilling, se tordait les mains.

— Pas la faute à Scrubby si vilain homme donner beaucoup shillings au maître de Scrubby, pour voler bel homme rouge et hommes qui deviennent très grands !

Harry Dickson, tout en désespérant de tirer grand-chose de l'idiot, lui remit le shilling. Aussitôt, Scrubby se confondit en remerciements.

— Montrer au Gov'nor beau portrait de bel homme rouge et autres beaux hommes, dit-il.

Il prit le fanal des mains du détective et le conduisit vers la malle aux membres coupés. Il rejeta avec mépris des jambes de cire et des ossements en bois peint, puis il retira d'entre un tas de vagues paperasses un chromo déteint, portant l'inscription « Grande attraction du show Manzoni : Le tribunal secret ».

Harry Dickson eut peine à retenir une exclamation : les douze

juges en toge noire et en cagoule d'hermine étaient représentés sur la gravure, assis devant une haute table de justice, tandis qu'un bourreau tout de rouge vêtu se tenait devant un billot, la hache prête.

Scrubby ricanait de plaisir en voyant la mine intéressée du détective.

— Encore un beau shilling tout neuf ! supplia-t-il.

— Tu en auras cinq, Scrubby, ta main toute remplie si tu réponds bien à mes questions. Qu'est-ce là ?

Scrubby prit Dickson par la main et lui montra une sorte de praticable en toile peinte, qui pouvait donner l'illusion d'une table de tribunal.

— Et les hommes ? demanda le détective en désignant les cagouleurs.

— Tout petits, tout petits, et tout à coup pff ! très grands ! Mais ils sont partis avec vilain homme. Mais, continua-t-il en montrant le bourreau, celui-ci grand et bel homme !

Harry Dickson réfléchit et n'eut qu'un sourire pour Tom, qui grogna que tout cela n'était que charabia.

— Demandez-lui plutôt comment nous sommes venus ici ! demanda-t-il.

— C'est de bien moindre importance, répliqua son maître, mais je veux bien.

Il répéta la question.

— Teuf ! Teuf ! fut la réponse, avec le maître et le vilain homme, puis eux très pressés s'en aller et dire moi garder vous, sinon grande colère et beaucoup de coups pour le pauvre Scrubby.

Harry Dickson donna encore quelque monnaie au pauvre homme, qui gloussa de joie.

— Nous allons devoir mettre les bouchées doubles, Tom, dit-il. Je crois que tout va se précipiter et que l'affaire de la Cour d'Épouvante va se résoudre bien plus vite que nous ne l'avons cru. Comme en beaucoup de choses, tout était très simple, mais il fallait y penser.

— Simple ? s'écria Tom, mais je n'y vois que du feu, et cela aussi comme toujours, ajouta-t-il avec amertume.

— Écoutez, my boy, je vous dirai simplement ceci : nous nous trouvons ici devant un plan criminel assez grossièrement et fort hâtivement agencé, mais qui aurait pourtant pu réussir. Cela me fait penser que son auteur est un être terriblement présomptueux qui s' imagine que tout doit lui réussir.

— Au dernier moment, notre venue a dû lui sembler un fier bâton dans les roues, puisqu'il nous a écartés d'une manière très traditionnelle, trop traditionnelle même. Il ne nous a pas tués, parce qu'il a dû trouver ce double meurtre inutile, et aussi parce qu'il ne nous craint pas trop, ce qui encore une fois est de la présomption

pure.

Il parlait encore quand Tom lui pinça le bras.

— Un sifflet de police ! dit-il.

Harry Dickson prêta l'oreille et dut donner raison à son élève.

Trois coups de sifflet modulés d'une certaine façon venaient de retentir au loin sur la route.

« Le sifflet de la police de Londres, se dit Tom, qu'est-ce que cela peut bien avoir à faire par ici ? »

— Oubliez-vous Goodfield ? demanda Harry Dickson en se lançant hors de la tente.

De nouveau le sifflet se fit entendre, plus rapproché cette fois.

— Un bobby en uniforme ! s'écria Tom en montrant une forme qui avançait à grands pas sur le chemin macadamisé conduisant à Rose-Grange.

— Goodfield !

— Dieu soit loué ! s'écria le surintendant en revenant sur ses pas et en s'élançant vers ses deux amis. Faites vite, je crois que je tiens le coupable !

— Bravo, Goodfield, répondit Dickson, je dois pourtant vous dire qu'à mon tour je le connais.

— Ouais ! ricana le policier, c'est à voir...

« Mais que je vous raconte vite ce qui m'est arrivé, et pendant ce temps pressons le pas, si nous voulons éviter que ce pauvre Mr. Hamilton paraisse encore une fois devant cette fameuse Cour d'Épouvante.

En quelques minutes, les deux détectives furent mis au courant des aventures nocturnes de Goodfield. Quand il eut terminé, il ajouta d'un air malin :

— Et maintenant, je vous fais part d'une constatation, minime en apparence, mais qui m'a quand même mis la puce à l'oreille :

« Pendant le temps que nous avons soi-disant passé à la Cour d'Épouvante, dans la chambre de Mr. Hamilton, les bougies avaient fondu d'un pouce et demi !

— Bravo ! s'écria Harry Dickson en tendant la main au brave policier, vous avez en effet découvert ce que d'un autre côté j'ai trouvé, moi aussi, bien que le grand honneur vous échoie, Goodfield.

« Vous avez trouvé par déduction, donc par l'unique secours de l'intelligence, tandis que moi je dois beaucoup au hasard. Vous venez de me damer le pion et j'aime à le reconnaître.

Goodfield se rengorgea.

— Et comme je m'attends à opérer une arrestation, il m'a plu de me mettre en grand uniforme. Vous savez, ajouta-t-il, que je me déplace rarement sans lui.

Harry Dickson sourit à l'orgueil du brave homme, mais n'en

pressa pas moins le pas vers la villa dont la masse sombre se dessinait au loin.

5. Un singulier « Tribunal Secret »

Harry Dickson considérait attentivement la façade de la maison endormie.

— Où se trouve exactement l'appartement de Mr. Hamilton ? demanda-t-il à Goodfield.

— Les trois fenêtres d'angle donnant sur l'est, fut la réponse.

— Parfait. Il n'y a pas de lumière. Et quelles sont les autres pièces dont nous voyons les fenêtres s'allonger vers la gauche ?

— Un petit musée d'histoire naturelle, si je ne me trompe, que Sir Hamilton dédaigne depuis des années, car il ne s'adonne plus guère à des occupations scientifiques. La dernière fenêtre donne dans un cabinet noir de photographie également délaissé par le propriétaire de Rose-Grange.

— All right ! Les vitres en sont fumées, mais depuis le temps, elles sont un peu délavées, ce qui fait que nous pouvons discerner dans cette pièce une petite lueur, dit Harry Dickson.

— C'est ma foi vrai, s'écrièrent Tom et Goodfield, et cela signifie ?

— Que la Cour d'Épouvante s'est réunie en ultime séance, celle à laquelle nous allons mettre définitivement fin.

Harry Dickson donna des ordres précis.

Tom Wills resterait au-dehors, ayant pour mission d'arrêter quiconque essaierait de sortir ou d'approcher de la maison.

Goodfield et Dickson entreraient et se dirigeraient immédiatement vers le cabinet noir.

Aussitôt dit, aussitôt fait. À pas de loup, ils gravirent le large escalier de chêne et s'arrêtèrent devant la porte de la chambre obscure. Elle n'était pas complètement fermée : un filet de lumière se dessinait contre le chambranle.

Quelqu'un était là...

*

Mr. Hamilton redressa ses membres endoloris et se frotta les yeux.

La vision était là, pareille à celle des autres nuits.

Les juges en cagoule le couvraient de leur regard brillant et immobile.

Le président se tenait debout sans bouger, la main levée, il parlait d'une voix sombre et menaçante :

— Regardez derrière vous, Hamilton.

Le vieillard se retourna.

La scène s'était modifiée ou plutôt amplifiée : sur une table, un cercueil ouvert s'allongeait ; le couvercle était posé à terre, et sur lui les vis et le marteau destinés à le clorre.

Mr. Hamilton frissonna. Un terrible personnage se dressait à côté de ces lugubres accessoires. C'était un homme de haute taille, complètement vêtu de rouge, un masque écarlate devant la figure. Ses deux mains, gantées de rouge également, reposaient sur un large glaive de justice.

Mr. Hamilton venait de reconnaître le bourreau, tel que le représentent les images des temps passés.

La voix du président reprit :

— Votre dernière heure va sonner. Votre tête va tomber !

— Je ne crois pas en vous ! s'écria Hamilton, je rêve...

— Alors, ricana le juge, dites-nous où vous cachez la clef de votre coffre-fort et le mot qui l'ouvre.

— Jamais ! s'écria Mr. Hamilton. Bien que tout ceci ne soit qu'une œuvre de suggestion, elle n'en est pas moins criminelle et je ne dirai rien !

— Alors...commença le juge.

Tout à coup, la voix se tut et un grand silence se fit.

Mr. Hamilton considéra d'un œil plus étonné qu'effrayé les formes immobiles.

Pourtant, un bruit lointain se faisait entendre, un bruit étouffé de lutte, puis des pas qui s'approchaient.

Et Mr. Hamilton qui s'attendait à entendre tomber une sentence de mort, ouvrit soudain des yeux stupéfaits.

Quelque chose changea soudain à la Cour d'Épouvante : Harry Dickson entra en scène !

Il poussait devant lui un homme habillé d'un antique habit de soirée, luisant sur toutes les coutures, comme en portent certains batteurs d'estrade. Goodfield, en uniforme de policier, suivait triomphalement :

— La comédie est finie ! s'écria Harry Dickson. Nous allons bien rire, monsieur Hamilton.

— Vous autres, ne bougez pas ! tonna Goodfield en tirant son revolver et en le braquant sur la Cour. Le premier qui bouge est un homme mort !

Harry Dickson poussa un grand éclat de rire.

— Mettez votre revolver en poche, Goodfield, et mettez les menottes au sieur Manzoni ici présent. Je vais me charger des autres.

Une épingle de cravate suffira.

Étrange ! Ni le juge ni ses assesseurs ne bougèrent.

Harry Dickson ôta son épingle de cravate et la tendit à Mr. Hamilton.

— Piquez ce méchant président, il l'a bien mérité ! dit-il.

Machinalement, le vieillard prit l'épingle et en piqua la cagoule du président.

Pan !... un soupir... et il n'y avait plus de président !

— Aux autres ! s'écria le détective en riant de plus en plus fort.

Pan ! Pan ! et Pan ! Dix fois Pan ! et il n'y avait plus de Cour d'Épouvante.

— Les petits hommes qui deviennent tout à coup grands ! dit Dickson, c'étaient des bonshommes en baudruche, n'est-ce pas, sieur Manzoni ? Je regrette fort d'avoir détruit une des plus belles attractions de votre show.

— Piquez donc l'homme rouge, maintenant, ricana Goodfield, il a assez duré, celui-là.

— Hum, fit Dickson, celui-là est plus résistant, je crois, car il est en bonne cire vierge.

— Voyons cela ! fit Goodfield amusé en s'approchant du fantoche. Mais Manzoni se jeta en arrière d'un air effrayé.

— Non, non, n'y touchez pas !

— Farceur, dit Goodfield, en frappant sur l'épaule de l'historien. Aha ! vous avez voulu vous jouer de la police de Scotland-Yard, mon bonhomme. Mais vous n'êtes pas de force ! Il a suffi à Goodfield de voir que les bougies avaient brûlé trop bas pendant la durée du soi-disant cauchemar, pour qu'il sût qu'on n'était pas en présence d'un rêve, mais d'une scène parfaitement réelle, machinée avec soin. Un gaz soporifique, ma foi épatant, et dont les effets se dissipaient à votre volonté, faisait le reste. Il ne fallait que transporter le bon Mr. Hamilton dans la pièce à côté, où, en cinq sec, on montait une cour de justice avec des bonshommes gonflés d'air. Tandis que du cabinet noir, vous parliez en leur nom.

— Ce n'est pas moi..., gémit le prisonnier.

— Alors c'est lui ? ricana Goodfield en montrant le bourreau immobile. On va voir !

— Couchez-vous ! hurla soudain Harry Dickson en se jetant sauvagement sur Hamilton et Goodfield qu'il entraîna dans sa chute.

Une lueur aveuglante passa et un tonnerre roula. Un souffle d'air embrasé éteignit les bougies. Puis un long cri d'agonie retentit...

— Monsieur Hamilton ! Goodfield ! cria le détective en se relevant à moitié.

— Présent ! répondirent les deux hommes à la fois.

— Dieu soit loué... ma lampe électrique est en pièces...

— La mienne marche à souhait, rétorqua Goodfield en faisant de la lumière.

Une scène de désolation s'offrit à leur vue.

La pièce était complètement remplie de débris, des toiles se consumaient en répandant une affreuse odeur de roussi.

L'homme rouge avait disparu : mais Manzoni gisait à terre, le crâne défoncé, mort...

— Une grenade à main ! expliqua le détective d'une voix sombre, et sans doute que le principal auteur de cette farce criminelle se débîne à cette heure.

— Et Tom ? s'enquit Goodfield.

Le personnel de Rose-Grange s'amenait déjà, effrayé, brandissant des armes disparates ; on entendait Tom Wills crier au-dehors.

— Ne faites pas tant de bruit, Tom, dit le maître en se penchant hors d'une des fenêtres disloquées par l'explosion, et dites-moi si vous avez vu passer quelqu'un après la déflagration ?

— Personne !

— All right, Goodfield, explorons la maison, il se peut que le bandit ne soit pas très loin, dit le détective.

Une heure plus tard, la maison avait été parcourue sans résultat.

Harry Dickson grondait de colère. Parmi les débris de la Cour d'Épouvante, il avait découvert ceux d'un fauteuil en bois noir... *qu'il avait reconnu.*

— Goodfield ! Ne croyez pas que l'affaire soit close, mon ami, cette affreuse chaise vient de m'en apprendre plus long. Il faut que l'on retrouve l'homme rouge ! Il le faut !

— Mais il ne peut être sorti ! s'écria Tom. Tenez, l'aube se lève, on voit toute la plaine et cette demeure la domine. Un homme qui serait parvenu à s'enfuir aurait été visible pendant tout un temps au moins et je n'ai pas quitté mon poste !

Harry Dickson se tourna soudain vers Mr. Hamilton.

— Je crois que Rose-Grange fut construit sur les ruines d'une vieille maison de douteuse réputation. Avez-vous connaissance de quelque passage secret, monsieur Hamilton ?

Le vieillard réfléchit.

— Pas précisément, mais on en parlait dans le temps, c'est pour cela que j'ai fait murer les anciennes caves.

— On y va ! commanda Harry Dickson d'une voix brève.

Mr. Hamilton les conduisit devant un épais mur de briques ternies par le temps :

— Vous voyez que cela tient bon, dit-il.

— Vraiment ? Vous croyez ? ricana le détective en se jetant contre le mur.

Quelques briques roulèrent sur le sol, découvrant une ouverture

capable de laisser passage à un homme.

— Quel sang-froid, admira le détective, « il » a eu la patience de les replacer de l'autre côté du barrage !

Le corridor souterrain était sec et d'accès facile. Il menait en droite ligne vers le nord. Après un quart d'heure de marche, un souffle d'air frais les caressa, et ils se trouvèrent à l'air libre, au milieu d'un épais fourré d'épines et d'orties.

— Diable, je reconnais ces lieux ! s'écria Dickson, nous y avons été hier soir !

Devant eux, à quelques yards seulement, se trouvait le show des figures de cire.

— Scrubby ! appela le détective.

Aucune réponse ne lui parvint.

En quelques bonds, il eut atteint la tente et écarté la toile...

À tant d'horreurs artificielles, une autre s'était ajoutée, plus horrible encore : c'était le pauvre Scrubby, dont une main criminelle venait de trancher la gorge !

— Et maintenant ? demanda Goodfield, quand les autorités du village eurent été prévenues et les formalités d'usage remplies.

— Londres ! répondit laconiquement le détective.

— Il m'a semblé que vous connaissiez le coupable ? s'obstina le policier.

— Oui, en capturant Manzoni, je croyais le tenir, mais ce n'était qu'un simple comparse, sans bien grande malice, tandis que l'autre...

« Je l'ai reconnu à sa fameuse chaise électrique, allez, celle qui ne donne même pas la mort ! Des détails de construction me sont restées à la mémoire d'une affaire pas trop ancienne !

— Mais..., souffla Goodfield, si je comprends bien...

— Eh bien oui, mon ami, nous avons eu à faire à Mysteras ! Ni plus ni moins ! Le monstre est revenu parmi nous !

6. Déclaration de guerre

Ainsi le Dr Mysteras était revenu.

Harry Dickson s'avouait qu'il s'attendait depuis toujours à cette résurrection, mais il avait plutôt pensé qu'elle se manifesterait sur un tout autre point du globe. Et voici qu'elle venait d'avoir lieu au sein de Londres.

Mysteras... De nouveau il adoptait ces procédés bizarres, empreints d'un romanesque maladif, bien de nature à dérouter les recherches.

Harry Dickson ne pouvait se laisser influencer par eux ; il entreprit les premières recherches avec cette froide méthode qui était sienne.

Il chercha dans l'entourage de Mr. Hamilton, mais trouva moins que rien.

Mr. Hamilton n'avait lié connaissance avec personne. Son personnel, depuis des années à son service, était au-dessus de tout soupçon.

Il s'arrêta quelque temps au Dr Dorgin. Mais ce brave homme pratiquait la médecine depuis plus de trente ans dans le même village, alors que Mysteras n'avait surgi dans le monde du crime que depuis un an à peine !

Comme toujours, le docteur-bandit Mysteras avait agi presque seul, avec un minimum de complices, se croyant un génie du crime et ayant une foi absolue en sa rouge étoile.

La semaine ne s'était pas écoulée que Harry Dickson reçut une lettre.

Il ne s'en étonna pas, il l'attendait presque.

Monsieur Dickson,

Vous venez de nouveau de me coûter bien cher. Dire que je croyais déjà tenir une bonne partie des millions de ce vieux ladre de Hamilton. Je connais déjà un peu de vos méthodes : à défaut d'arrêter vos victimes, vous faites rater leurs affaires et vous contrecarrez leurs projets. Vous leur rendez littéralement la vie impossible. Cela ne prendra pas avec moi.

« Je vais vous dire ce que j'ai résolu : avant d'entreprendre une nouvelle affaire, je vais vous écarter de ma route.

« Ceci n'est pas un ultimatum, car je ne pose aucune condition, mais une déclaration de guerre. Je vous la déclare à mort. Un de nous deux est

de trop sur la vaste terre. C'est ce que jadis ont déclaré deux de vos plus illustres victimes : le Dr Flax et la belle Georgette Cuvelier.

« Je le dis comme eux, avec la différence que dans cette lutte, le vaincu sera Harry Dickson et non Mysteras.

« J'ai un énorme avantage sur vous : je sais toujours où vous trouver, tandis que je suis plus insaisissable pour vous que la plus vaine fumée.

« Adieu, Harry Dickson, je ne sais pas encore si je vous frapperai dans l'ombre ou bien ouvertement, à la grande clarté du jour. Cela dépendra de ma fantaisie, et sans elle, je trouverais la vie bien monotone.

Mysteras.

Songeur, le détective reposa la missive. L'heure était grave. Il savait que l'adversaire ne se payait pas de mots.

Tom Wills prit à son tour connaissance de la lettre.

— Ce n'est pas un plan d'attaque que nous avons à élaborer, mais de défense, murmura-t-il.

Le détective eut un geste vague ; il se sentait passablement dérouté.

— Mysteras est une créature habile entre toutes. Il a sur les autres criminels de grande envergure un avantage énorme : il travaille seul ou presque, les complices dont il se sert ne sont que des falots fantoches, dont il se débarrasse quand bon lui semble, témoin les pauvres diables du Show Manzoni.

« Où est-il ? Éternelle épingle dans une botte de foin... Mais pour nous, la situation est bien différente. Nous vivons au grand jour ; nous circulons en pleine lumière et lui peut nous guetter dans l'ombre. Il n'y a vraiment qu'une chance pour nous dans tout ce jeu tragique.

— Et laquelle donc ? s'enquit son élève.

— Je reprends son propre mot pour mon compte, Tom : sa fantaisie !

« J'aime à croire qu'il écoutera la voix de cette enjôleuse, qui travaillera toujours pour nous, en nous faisant gagner du temps, en nous mettant sur nos gardes plus que jamais.

— Moi, opina Tom Wills, je jouerai le jeu de toujours, il rate bien rarement.

« Partons d'ici, ou ayons l'air de partir...

Son maître l'interrompit du geste.

— Inutile ! Mysteras doit connaître cette ficelle. Il doit même s'y attendre quelque peu et sans doute dispose-t-il ses batteries en conséquence.

« Certes, Tom, nous allons faire travailler notre esprit, mais nous allons invoquer un des grands alliés de la police en la matière... le hasard.

— Alors, nous attendrons que Mysteras veuille bien nous

frapper ?

— C'est mon projet ; toutefois, nous éviterons qu'il frappe ! Passez-moi quelques pipes de Hollande neuves et un pot de tabac frais ; nous allons travailler.

Travailler consistait pour l'heure à bourrer une pipe après l'autre et rendre l'air de la chambre presque irrespirable à force de fumée de tabac.

Il était tard et les lumières s'éteignaient déjà dans la rue quand le détective reposa la dernière pipe, se frotta les mains et déclara que tout allait bien.

— Vraiment ? bâilla Tom Wills qui s'endormait sur une revue illustrée.

— Si je vous disais, Tom, que Mysteras nous laissera la paix pendant un certain temps, mettons quelques jours, je suppose que cela vous étonnerait.

— Plutôt, répondit le jeune homme, tout à fait réveillé maintenant.

Harry Dickson tapota lentement le bois de sa table de travail.

— Le D^r Mysteras, cette vieille connaissance, vient de nous mettre sur une fausse piste ; celle de nous-mêmes ! Il cherchera avant tout à garnir sa bourse de numéraire. Écoutez-moi bien, Tom, l'affaire Hamilton n'est pas finie. *Elle doit* reprendre sous une autre forme. Elle a été trop bien lancée, et Mysteras n'est pas l'homme à ne pas profiter des atouts qu'il a encore en main.

— Tant mieux, riposta Tom, je comprends qu'on ne va pas rester moisir ici, à se cacher comme des rats peureux dans leur trou.

— Et pourtant, Tom, nous allons avoir l'air de le faire. Pour cela, nous devons, à mon regret, nous séparer. Vous devrez rester ici...

La mine de Tom Wills s'allongea prodigieusement.

— Mais votre rôle ne sera pas tout d'inaction, bien au contraire. Il ne sera même pas facile. Il vous faudra jouer au Harry Dickson et en même temps rester Tom Wills.

— Compris ! Je dois faire croire au-dehors que vous êtes à la maison.

— Très juste. Il vous faudra imiter ma voix au téléphone et promener le soir, devant les fenêtres donnant sur la rue, le mannequin articulé qui projette fidèlement l'ombre de Harry Dickson sur les rideaux.

— Et vous, maître ?

— Je serai au poste à Rose-Grange où, *fatalement, certains événements devront se produire*, bien que j'ignore absolument encore leur nature. Attention au téléphone, je ne m'en servirai que lorsqu'il y aura nécessité impérieuse.

— Et maintenant, au revoir et bonne chance !

— Comment... au revoir... mais il est bientôt minuit ! s'écria Tom.

— Pendant un quart d'heure, à de sages intervalles, laissez passer et repasser mon ombre devant la fenêtre du fumoir.

— Et si Mysteras tire ?

— Il ne le fera pas, au contraire, cet homme est assez habile en matière de logique de déduction. L'ombre lui apparaîtra comme une attrape...

— Mais c'en est une !

— Attendez, ce n'en est pas une du genre que Mysteras attend. Il croira à un piège. Il s'imaginera que la police alertée veille dans les alentours, épiant le moindre geste, le moindre bruit suspect. S'il est là à nous épier, ce qui est possible, mais non probable, il se moquera de nous.

« Pendant ce temps, je prendrai le chemin des toits, et demain je serai à Rose-Grange. Bon courage, Tom, j'ai dans l'idée que l'on s'amusera prodigieusement.

*

Le lendemain, le colonel B.W. Dalton, commandant le régiment d'infanterie de Rochester, en manœuvres sur la côte de l'Est, reçut la visite d'un fonctionnaire du Ministère de la guerre avec lequel il conféra longuement.

À la suite de cet entretien, le champ des préparatifs fut légèrement déplacé et intéressa le village dont dépendait Rose-Grange.

De ce fait, la demeure de Mr. Hamilton dut ouvrir ses portes à des militaires pourvus de billets de logement tout à fait en règle.

C'étaient trois solides gaillards attachés aux transports, qui avaient beaucoup de loisirs et passaient une grande partie de leur temps à muser dans le jardin du château.

Leur chef, le capitaine Treavy, un grand homme maigre à barbe de feu, atteint d'une légère claudication de la jambe gauche, suite d'une glorieuse blessure reçue au front des Flandres, fut installé dans la maison même, tandis que les hommes logeaient dans les communs.

Le capitaine Treavy était un homme silencieux et tatillon. Dès le lendemain de son arrivée, il se plaignit de rhumatismes à la jambe et reçut aussitôt de son colonel l'autorisation de ne pas participer aux manœuvres, mais de bien se soigner.

Il gardait en grande partie la chambre, fumait quelques cigarettes au soleil, à l'heure de la méridienne, et avait quelques brefs entretiens avec Mr. Hamilton, son hôte, qui avait donné des ordres pour qu'il fût traité comme un prince.

Trois jours se passèrent ; les manœuvres devaient durer trois

semaines et se poursuivaient selon les règles de la vieille stratégie anglaise.

Les cantonnés de Rose-Grange avaient bonne vie.

Le troisième jour, vers minuit, le capitaine Treavy se leva soudain.

Il lui avait semblé entendre un bruit dans la maison endormie.

Quiconque l'aurait vu en ce moment aurait été bien étonné : il ne traînait plus la jambe, mais marchait d'un pas décidé vers la porte de sa chambre et l'ouvrit dans les ténèbres du corridor.

Le bruit venait de la pièce contiguë à la chambre à coucher de Mr. Hamilton ; le musée d'histoire naturelle, qui avait servi de décor à la mystérieuse Cour d'Épouvante.

Le capitaine ne se dirigea pas vers elle, mais vers le cabinet noir voisin.

Il semblait admirablement connaître les lieux, car il n'avait besoin d'aucune lumière pour se diriger dans la nuit.

Arrivé là, il ouvrit la porte toute grande et sembla étonné de trouver le petit débarras vide de toute présence.

Pourtant il y entra prudemment et colla son oreille contre la porte de la grande pièce d'à côté.

Une voix venait de s'y élever : celle de Mr. Hamilton.

— Laissez-moi tranquille, supplia-t-elle. Je ne sais pourquoi vous venez troubler mon repos. Je suis malade et las. Je ferai tout ce que vous me direz de faire...

Aucune autre voix ne répondit, mais après quelques minutes, le vieillard reprit sur un ton de plus en plus angoissé :

— Eh bien oui, je consens à ne rien dire, à ne plus en appeler à Harry Dickson, à faire toutes vos volontés.

Un nouveau silence intervint après lequel la voix de Mr. Hamilton se leva, déchirante :

— Je souffre, vous me faites mal... Oh ! ce hideux fauteuil... Laissez-moi.

« Je consens à tout... Il y a vingt-cinq mille livres dans le coffre-fort, en coupures de cent livres, en cinq liasses de cinquante billets... le mot est Meta.

Mr. Hamilton poussa un sourd gémissement et ne parla plus.

Doucement, le capitaine poussa la porte de la pièce.

La grande chambre était sombre, mais un rayon de lune l'éclairait suffisamment. En dehors de Mr. Hamilton, affalé sur une chaise, il n'y avait personne. Le vieillard semblait profondément endormi.

Le militaire allait s'avancer vers lui quand un coup de feu retentit au-dehors, ainsi qu'un appel pressant de voix.

D'un bond, le capitaine se jeta dans l'escalier et courut au-dehors.

Deux des soldats du corps de transport se tenaient contre la

clôture ; l'un d'eux tenait un revolver, un troisième explorait un massif de lilas voisin.

— Je vous assure que je l'ai touché, car il a boulé comme un lapin ! grommela-t-il. Regardez vous-même, capitaine !

Le capitaine s'approcha et battit à son tour le massif.

— Voilà la preuve que je l'ai touché, continua le soldat en arrachant une branche, tenez, les feuilles sont encore tout humides de sang.

Le capitaine regardait autour de lui :

— Vous avez oublié le fossé, dit-il d'une voix brève, il est vrai qu'il est à peine visible sous les orties qui le couvrent. Mais l'homme a pu se défiler par-là...

Comme pour lui donner raison, un bruit lointain de moteur se fit entendre.

— Une moto ! crièrent les hommes.

— Prenez l'auto et tâchez de l'atteindre, ordonna le chef, mais j'en doute, car le bonhomme est malin comme un diable ; et je ne le crois pas assez blessé pour perdre du temps. Écoutez-moi comme il mène sa machine !

Les trois hommes s'éclipsèrent aussitôt et quelques instants après, une auto partit à toute allure sur la lande.

Le capitaine continua son exploration et soudain, du pied, il heurta un petit objet métallique.

— L'explication du mystère ! murmura-t-il amèrement : un microphone qui enregistrait fidèlement les paroles du malheureux Hamilton. Voici le fil qui le relie à la maison et qui a été diablement bien dissimulé.

« Quant à Hamilton, je crois savoir comment il a entendu ou paru entendre.

Il rentra dans la maison, mais il ne trouva plus son propriétaire dans la chambre du musée, mais dormant lourdement dans son lit.

— Suggestion ! Hypnose ! Du beau travail à distance ! gronda l'officier, quel démon tout de même !

D'un pas décidé, il quitta la chambre, entra dans le bureau de Mr. Hamilton et s'installa devant le coffre-fort.

D'un doigt expert il mania les manettes, jusqu'à ce que la lourde porte du safe s'ouvrît. Deux portefeuilles de cuir bourrés de banknotes se trouvaient là, dont le capitaine Treavy s'empara sans remords.

Il déchira une page de son carnet de notes et y griffonna quelques mots :

« Reçu en dépôt, vingt-cinq mille livres – Harry Dickson. »

Nous passerons aussi vite que possible sur ce qui suivit, car la marche des événements autour de Rose-Grange se précipita.

Le lendemain, le colonel B.W. Dalton retira ses troupes du village et, le soir même, trois de ses soldats, qui semblaient avoir été oubliés, se ruèrent dans le cabinet de travail de Mr. Hamilton au moment où un cambrioleur jurait sourdement devant un coffre-fort vide.

On reconnut en lui un ancien repris de justice, qui avait encore de nombreuses peines de contumace à purger.

Il reconnut vite n'avoir agi que pour le compte d'un tiers, qu'il prétendait ne pas connaître.

— Où deviez-vous lui remettre l'argent ? lui demandèrent les officiers de police qui l'interrogèrent.

L'homme se gratta l'oreille.

— C'est une étrange histoire. Il ne me l'avait pas dit. Je vous trouverai bien partout où vous irez, dit-il. Je ne sais pourquoi cet homme dont je n'ai pas entrevu le visage m'inspirait à la fois confiance et crainte. Il devait être sérieux, car il m'avait donné cinquante livres d'arrhes. C'est une somme, j'ai marché !

L'homme paraissait sincère, on dut se contenter de ses piètres aveux.

Le surlendemain Harry Dickson, rentré à Londres, recevait une seconde lettre :

« Vous m'avez eu, fripouille ! Vous m'avez volé vingt-cinq mille livres. Ce sera le prix de votre tête, car cette fois-ci, je l'aurai ! — Mysteras. »

— Bien, remarqua simplement le détective, il se fâche, c'est signe qu'il faiblit. Mais à présent, il va s'en prendre à notre personne. Ouvrons l'œil !

7. Le char de Jaggernaut

Et Mysteras rentra dans le silence.

Sur ces entrefaites éclata à Londres une de ces mystérieuses et sanglantes affaires qui défraient toute la chronique populaire, captent l'attention générale, envahissent les journaux.

Une secte de fanatiques et de tueurs hindous venait d'être découverte.

Quatorze Hindous qui s'étaient livrés à des assassinats rituels dans la banlieue de Londres, sur la personne de femmes et d'enfants anglais, furent arrêtés, condamnés à mort et pendus dans le plus bref délai.

Bien que ce fussent des gens de misérable condition, leur repaire était formidable.

C'était un vieux château situé aux confins de Stoke-Newington et loué pour trois ans à son propriétaire. À l'intérieur, on découvrit une immense salle, que les fanatiques avaient aménagée en abattant toutes les cloisons intérieures et qui présentait toutes les apparences d'un temple birman. Une affreuse statue de la déesse Kali, toute barbouillée de sang, y trônait sur un autel encore jonché d'horribles débris humains.

Harry Dickson avait été appelé à la rescousse et il faut dire qu'il avait mené rondement les choses.

Huit jours lui avaient suffi pour avoir en main toutes les trames, qu'il avoua d'ailleurs être assez grossières. Il avait découvert le temple secret et livré les coupables à la justice et au gibet.

Pourtant, le grand détective n'était pas satisfait, bien qu'il ne s'en ouvrît qu'à son élève, Tom Wills.

— Cette affaire me déconcerte et me déplaît, disait-il, *elle manque de logique.*

« Tout y est bien *trop artificiel*. La déesse Kali, ou plutôt sa statue, est en stuc : c'est de l'infâme pacotille. Un Hindou qui se respecte ne sacrifierait pas une mouche devant un pareil ersatz de plâtre peinturluré.

« Le temple et tout ce qui l'orne et le concerne est hâtivement composé. Rien n'y est réel, c'est à peine un mauvais décor d'opérette.

« Oui, les Hindous ne sont pas des figurants, mais d'authentiques assassins.

« Mais quels gens misérables ! De pauvres diables errants,

recrutés dans les bouges du port, des marchands de cacahuètes et de faux tapis que, pendant la quinzaine que leur terreur a duré, on a bourrés des drogues de leur pays, l'opium, le bétel et le reste. On se croirait devant une sinistre et sanglante mise en scène, dont je ne connais pas le but.

« Qui a loué ce château ?

« Un Birman authentique, un Mandrassi plutôt, qui s'est amené habillé en grand seigneur. Mais, renseignements pris, c'est un ancien négociant de Rangoon qui a échoué à Londres, y a vécu dans une misère noire jusqu'au jour de ladite location et prise de possession. C'était le seul homme un peu cultivé de la bande, mais il n'était pas fanatique pour un sou. Il est d'ailleurs mort en brave, sans avoir voulu parler.

— L'affaire est close depuis ce matin, répondit Tom. Le temple a été vidé par ordre de la justice, et les pièces qui semblent être de quelque importance encombrant en ce moment le musée particulier de Scotland-Yard, où l'on est fort en peine avec tous ces plâtras encore sanguinolents.

— Elle n'est point close pour moi, riposta le détective, et je désire pousser les choses à fond. Que diriez-vous d'une promenade à Stoke-Newington, une fois la nuit tombée ?

— Pourquoi de nuit ? Ce n'est guère réjouissant !

— Parce que je sens qu'il y a encore une présence derrière tout ceci. Une force dont j'ignore les mobiles. Quelqu'un ou quelque chose d'inconnu qui n'abandonne ni les lieux, ni la partie.

La nuit était tombée quand ils virent, au fond d'une pelouse teigneuse, se dresser les murs noirs et les tourelles croulantes de la sinistre habitation.

— Les scellés y sont encore, déclara Tom.

Harry Dickson haussa les épaules et se dirigea vers une poterne dans l'aile gauche du château.

Le large sceau de cire rouge de la police fut soulevé avec aisance et les rossignols du détective les introduisirent dans un vestibule qui menait aux escaliers de service.

Il leur fallut violer deux autres scellés avant d'atteindre la terrible salle du temple, qui s'ouvrit devant eux, vide et hagarde, éclairée par les feux du couchant entrant par une série de très hautes fenêtres s'ouvrant tout en haut des murs.

Ils avancèrent dans l'ombre des murailles, étouffant leurs pas, bien que rien ne pût les inciter à y soupçonner une présence.

Soudain, Tom Wills saisit nerveusement le bras de son maître et l'obligea à s'arrêter.

— Avez-vous vu, maître ? *Cela* n'y était pas les autres jours ! Tout a été vidé par la police ! Il ne devrait pas rester un petit banc par ici.

Harry Dickson aussi avait vu et, l'œil sombre et anxieux, il considérait l'étrange masse qui sortait de l'ombre ambiante et à laquelle s'accrochaient les derniers reflets du jour.

C'était un immense chariot, monté sur de très hautes roues qui luisaient sinistrement. Le corps de la voiture présentait un cube parfaitement clos, mais le dessus était formé par une sorte de minaret ajouré se terminant en poivrière. D'affreuses figures flanquaient les quatre coins du fantastique véhicule.

— Le char de Jaggernaut ! murmura soudain le détective.

Tom Wills frissonna d'horreur.

Il se rappelait de ses lectures l'effrayante apparition des fêtes hindoues du siècle dernier. Cet horrible « char qui s'avavançait aux cris et aux chants des fanatiques, qui se jetaient sous ses roues et se laissaient écraser sous leur horrible poids mouvant. Il savait que les Anglais en avaient définitivement interdit les meurtrières sorties et les avaient partout détruits sans rémission, punissant de mort leurs conducteurs.

Et voici qu'un exemplaire de cette invraisemblable machine à tuer se trouvait sous leurs yeux, à quelques milles du cœur de Londres, en pleine civilisation moderne.

Mais aussitôt, le problème se posa à l'esprit des deux détectives :

Alors que le château avait été bouleversé de fond en comble, que tout avait été enlevé ou mis en sécurité, comment se trouvait-il là, ce char de mort ?

Lentement ils étaient revenus sur leurs pas, se détournant à chaque seconde, comme s'ils s'attendaient à voir la vision s'évanouir, comme celle d'un mauvais rêve.

Mais le char restait toujours là, rouge dans les feux du couchant, comme ruisselant encore du sang frais des holocaustes.

Ils avaient atteint la porte et Tom Wills la poussa, mais aussitôt il étouffa un cri d'angoisse : elle était fermée.

Ils n'eurent pas le temps de se concerter, un bruit bizarre venait de s'élever dans la salle, amplifiée par la vaste résonance du lieu.

C'était un grincement pénible d'essieux, puis le laborieux halètement d'une lourde mécanique qui se mettait en marche.

Le char avait bougé ! Il bougeait !

Les deux hommes horrifiés virent le minaret osciller, d'un lent mouvement de pendule qui se met en marche, puis les rayons des roues étincelèrent et le véhicule avança de quelques pieds.

Machinalement Dickson et Tom reculèrent, bien qu'ils fussent à l'autre bout de la salle, hors d'atteinte du monstrueux mobile.

Ils avaient atteint la grande porte à deux battants qui s'ouvrait également dans le mur et ils se jetèrent contre elle sans trop d'espoir.

Elle était fermée et ses blindages de tôle renforcée résonnèrent

comme un énorme gong.

La machine avançait toujours, lentement, mais on voyait parfaitement que son allure se précipitait. À présent, la mécanique intérieure ronronnait parfaitement à son aise.

— Prenons-la d'assaut ! proposa Tom Wills en tirant son revolver.

Mais Harry Dickson secoua sombrement la tête.

Il venait de s'apercevoir que les parois en étaient plus lisses que de la porcelaine et composées de fortes plaques de métal.

Le char avançait maintenant le long des murs. La salle était circulaire ; les détectives eurent tôt fait de reconnaître qu'aucun coin ne s'offrait à eux pour les mettre à l'abri. Les murs étaient tout aussi lisses que la machine elle-même, et ne se prêtaient à aucune tentative d'escalade.

Déjà, ils avaient par deux fois fait le tour de la salle, la machine les suivant sur les talons, mais ne faisant pourtant aucun effort mécanique pour les atteindre.

Tout à coup, pourtant, elle pressa sa marche.

Les roues se mirent à tourner plus vite, le minaret tangua de plus belle ; les flancs du monstre mécanique raclaient par intervalles la pierre des murailles. Les détectives durent se mettre au pas pour l'éviter, puis, petit à petit, cette marche dut s'accélérer.

Le char de Jaggernaut marchait bon train à présent ; les deux détectives courant devant lui.

Harry Dickson qui, tout en courant, ne le perdait pas de vue, supputait les chances qu'il avait de lui échapper. Peut-être qu'en passant entre les hautes roues... ?

Il se baissa, mais aussitôt se releva avec un cri d'horreur.

Quatre énormes lames de faux, adaptées sous le plancher de la voiture, manœuvrant au rythme des roues, fauchaient l'air avec des mouvements sûrs.

Quiconque échappait aux roues serait mis en lambeaux par les horribles couteaux géants.

Le char avançait à présent en vitesse, conduit par une volonté sûre.

— Postons-nous au milieu de la salle, cria Dickson à son élève, tout en ne cessant pas de courir. Il se peut qu'elle nous suive, cette machine du diable, mais elle devra manœuvrer et nous gagnerons du temps.

Tom Wills obéit et s'élança vers le centre du temple, mais aussitôt il se jeta en arrière avec un cri d'épouvante et un appel de souffrance.

Il venait de mettre le pied sur un énorme disque de fer, qui passait lentement au rouge sombre. À travers le cuir de ses semelles, il sentit la brûlure.

Ils virent alors le sort qui les attendait : être brûlés vifs sur la

gigantesque platine, ou mourir sous les roues ou les faux de la fatale voiture.

Car désormais, il leur fallait courir en un même cercle, celui que suivait également le char de Jaggernaut.

Déjà cette course circulaire faisait monter un engourdissement à leur cerveau, des nausées montaient à leurs lèvres ; la sueur coulait par tous leurs pores.

Une atroce chaleur commençait à monter du disque central surchauffé, tandis qu'une écœurante odeur de métal brûlant empestait l'atmosphère.

Courir ! Toujours courir dans un cercle de damnés, jusqu'à l'épuisement complet de leurs forces ! Et alors ce serait la mort... et quelle mort !

Tom s'épuisait visiblement, il trébuchait. À certains moments, la voiture n'avait été qu'à deux tours de roues de lui.

Harry Dickson le soutenait, mais lui aussi sentit son énergie faiblir.

— Quelle abominable fantaisie...

Fantaisie ! Ah, oui !... il savait à présent ! Mysteras était revenu ! Mysteras, le criminel avant tout amoureux de la fantaisie.

Il jeta un cri de haine : Mysteras !

Quelqu'un au fond de la voiture se mit à rire.

Mais ce fut ce rire, ce rire unique qui changea soudain la face des choses.

Harry Dickson avait repéré d'où il venait !

Il s'échappait du minaret de la voiture sanglante.

— Courez devant moi, Tom, ordonna-t-il !

Il ralentit sa course, il savait que la voiture ralentirait aussi. Pour prolonger leur supplice. C'est ce qui fut.

À ce moment, elle passa devant les fenêtres encore claires, et le minaret se détacha sur leur fond lumineux.

— Vite, de toutes vos forces, courez ! Courez ! hurla le détective.

Tom se jeta en avant avec la frénésie du désespoir, car il sentait que le maître venait de déclencher une manœuvre de salut.

Dans la voiture, une manœuvre devait se faire aussi, celle de mettre la vitesse au rythme des fuyards.

Harry Dickson vit l'hésitation et tout à coup une ombre bougea dans le minaret.

Avec la rapidité de la foudre, il leva son revolver qui cracha ses balles comme une mitrailleuse, avec un bruit de tonnerre.

Un hurlement de souffrance et de rage retentit du haut de la machine, qui tout à coup fit une embardée.

Les détectives durent se jeter contre le mur pour éviter la terrible masse mouvante, qui se révéla tout à coup sans direction.

Une fenêtre sauta soudain en éclats, mais en même temps le char fonça tout droit à travers la salle, fit jaillir une gerbe de feu du disque de fer ardent et, comme un tank, fondit sur la porte du milieu qui vola en morceaux.

Une seconde après, elle s'écrasa avec un bruit d'enfer contre le mur extérieur.

— Vite, haleta Dickson en entraînant Tom Wills, cette vieille demeure ne tiendra pas sous le coup.

En effet, dans les dernières clartés du crépuscule, ils virent les murs s'entrouvrir, les plafonds ployer...

Mais déjà ils couraient sur la pelouse, et se laissèrent choir dans un fossé dont l'eau glacée leur fut comme un baume salulaire.

Derrière eux le château s'écroulait dans un tourbillon de poussière, puis de hautes flammes jaillirent.

Quand les détectives atteignirent la route de Londres, un formidable brasier ensanglantait le ciel derrière eux.

8. L'eau qui tue

La paix était revenue au cœur de Harry Dickson. Mysteras était mort.

Certes, on n'avait pas retrouvé ses restes, mais le château de Stoke-Newington avait brûlé jusqu'à sa base. Tout avait été réduit en cendres, et même du terrible char de Jaggernaut on n'avait retrouvé que d'informes morceaux de métal fondu.

Comment retrouver alors la moindre cendre humaine ?

Mais le temps passa et d'autres affaires sollicitèrent l'attention du détective et de son collaborateur.

C'est alors qu'il reçut de mauvaises nouvelles de Mr. Hamilton.

Le vieillard ne s'était jamais complètement remis de ses émotions et il se traînait de crise nerveuse en crise nerveuse.

Harry Dickson reçut un jour la visite du Dr Dorgin.

— Je ne crains pas pour la vie de mon client, raconta le praticien, mais bien pour sa raison. La hantise de la Cour d'Épouvante lui est revenue.

« Il comparaît de nouveau devant les terribles juges en cagoule d'hermine.

« Ma science est restreinte, je viens de consulter pour lui à nouveau le Dr Garfield-Borinsky, qui ne semble avoir guère plus d'espoir que moi-même.

« Il a enfin consenti à s'occuper personnellement de son cas, bien que ce soit un savant qui ne recherche pas la clientèle.

« Je viens de le conduire chez lui et il y restera en traitement.

« Le Dr Garfield-Borinsky va essayer de détruire l'effet d'une ancienne hypnose, déclara-t-il, mais il n'en garantit pas le résultat.

« Il m'a fait expliquer l'affaire de la Cour d'Épouvante en long et en large et m'a demandé de bien vouloir l'aider dans son entreprise. Il espère que vous pourrez l'aider à remonter à la source de l'hypnose, sans quoi tout effort est impossible, déclara-t-il.

Harry Dickson accepta et le jour même rendit visite à Mr. Hamilton.

Le Dr Garfield-Borinsky habitait un immeuble de modeste apparence, dans une rue tranquille et un peu provinciale de Covent Garden.

Il reçut le détective avec une cordialité un peu bourrue.

C'était un vieillard à la mine triste et rêveuse, mal habillé, et dont

les moindres gestes révélaient le misanthrope.

— J'ai pas mal écrit d'ouvrages dans ma vie sur l'hypnose et même sur son emploi criminel, dit-il en invitant le détective à prendre place dans son cabinet de travail vieillot, mais je vous dois l'aveu d'une impuissance finale. L'hypnotisme, loin d'avoir dit son dernier mot, est encore un mystère presque complet.

— Dont vous avez pourtant soulevé quelques voiles, répondit poliment Harry Dickson en s'inclinant devant le savant.

Celui-ci haussa des épaules impatientes. Il n'aimait pas la louange.

— Parlez-moi de ce Mysteras, dit-il enfin. Je ne lis pas les journaux.

Harry Dickson accéda à ce désir en s'efforçant d'être aussi bref que possible.

— Mysteras est donc mort, dit le savant quand son visiteur eut achevé son récit. C'est dommage. Lui seul était capable de lever complètement le charme hypnotique qui pèse sur Hamilton. Mais je ferai ce que je pourrai. Voulez-vous voir le malade ?

On avait aménagé une chambre claire et confortable pour le vieillard ; une infirmière avait été spécialement affectée à son service.

Il était étendu sur un lit bas, si pâle et si maigre que Dickson eut quelque peine à le reconnaître.

Hamilton, lui, ne semblait plus connaître personne ; même il s'effraya à l'entrée de Dickson, à qui il demanda d'une voix éteinte de ne plus le faire paraître devant l'affreuse Cour d'Épouvante.

— Votre traitement sera-t-il long, docteur ? demanda Harry Dickson pour dire quelque chose, car il se sentait singulièrement découragé et attristé.

Le savant leva les bras au ciel.

— Des mois peut-être ! Le sais-je, moi ! Je ne suis même pas certain de pouvoir y apporter remède !

Ils se quittèrent sur ces paroles peu encourageantes.

Dorgin, qui était un des seuls que Hamilton reconnût encore, s'était, sur le désir de son client, fixé à Londres.

Le pauvre médecin de village se trouvait fort dépaycé dans la City, et son unique distraction, une fois ses vaines visites rendues à son malade, c'était de venir s'installer dans le home de Baker Street, où Harry Dickson l'accueillait toujours avec une cordialité charmante...

— Qui l'aurait dit, raconta-t-il un soir en buvant sa tasse de thé au foyer du détective, que je serais devenu le médecin soignant du grand Garfield-Borinsky lui-même. C'est d'ailleurs un fait avéré que les plus grands médecins se soignent mal eux-mêmes. Pauvre Garfield, il souffre énormément, et bien que grand médecin, il refuse absolument

toute intervention chirurgicale.

— Que lui manque-t-il ? demanda poliment le détective.

— Un début de paralysie de la jambe gauche, répondit Dorgin, que je crois due à une tumeur maligne blottie dans les muscles de la cuisse.

« Je crois, hélas, que je ne pourrai guère compter beaucoup sur lui pour la cure de mon client.

En quoi le bon Dorgin se trompait, car Mr. Hamilton reprit ses esprits et son état s'améliora. Pourtant, sa grande lucidité première sembla compromise ; au lieu d'un alerte vieillard, ce n'était plus qu'un homme hypocondriaque, voyant tout en noir, au maintien craintif.

Dorgin, qui avait jubilé au début de ce revirement, reperdit courage, et comme toujours vint se plaindre chez Harry Dickson.

— Il revit de nouveau en pleine Cour d'Épouvante, confia-t-il au détective.

Harry Dickson eut un mouvement de colère.

— Alors, cette sinistre comédie ne finira jamais ? grommela-t-il.

Dorgin prit un air embarrassé.

— Je n'aime pas médire du prochain et surtout d'un confrère, dit-il, mais je trouve que le Dr Garfield-Borinsky considère plutôt Mr. Hamilton comme un sujet d'expérience que comme un client.

— C'est hélas à quoi on peut s'attendre avec des hommes de la renommée de ce savant, répondit le détective, et l'on est bien obligé de passer par ses mains, je crois, car dans toute l'Angleterre, il n'y a que lui pour traiter des cas du genre de celui qui nous occupe.

— Je voudrais bien que vous rendiez visite à mon client, demanda Dorgin.

— Y voyez-vous quelque utilité ?

— Oui, répondit nettement le docteur de village, et un pli tête barra son front.

— Soit, répondit le détective, à qui la brusque énergie du brave praticien parut un peu bizarre.

Mais Dorgin secoua la tête, apparemment il n'était pas satisfait encore par cette promesse.

— Monsieur Dickson, dit-il après une longue minute d'hésitation, vous est-il déjà arrivé de vous introduire... hm ! clandestinement dans une maison ? Comme le feraient des cambrioleurs, par exemple ?

Le détective regarda curieusement le petit homme, dont il commençait à aimer le bon sens campagnard et surtout la belle et égale humeur.

— Mais certainement, mon cher docteur, et Tom Wills ici présent pourrait vous affirmer que je dois beaucoup à certaines intrusions illégales de ce genre.

— Très bien, répondit Dorgin... oh ! très bien, monsieur Dickson.

Il secoua les cendres de sa pipe et souhaita à la bonne vieille manière « bien le bonsoir à la compagnie ».

Harry Dickson resta songeur. Tout à coup, il se leva brusquement et appela Tom Wills qui, perché sur une échelle de bureau, fouillait dans la bibliothèque.

— Donnez-moi l'annuaire des médecins, Tom, et une série de cahiers reliés en bleu qui sont classés à côté de ces tomes.

Harry Dickson parcourut l'annuaire, puis feuilleta les cahiers avec plus de fièvre que le jeune homme ne se serait attendu de son maître en pareille circonstance. Il savait que les brochures qui y étaient attenantes contenaient de nombreuses notes manuscrites de son maître, ainsi que des renseignements de police spéciaux.

Tous les médecins n'ont pas un égal renom à Londres. D'aucuns s'occupent trop de toxicologie, dans un sens souvent dangereux pour certains de leurs clients. D'autres se livrent à un commerce clandestin de stupéfiants. D'autres ont à leur solde des voleurs de cadavres et au besoin de sinistres émules du trop fameux Burke, qui les fabriquait lui-même, au temps tragique des « Résurrectionnistes ».

Harry Dickson feuilletait, comparait, ouvrait tome après tome.

Et de plus en plus, Tom Wills voyait son visage s'assombrir.

Enfin, il ordonna de tout remettre en place et de prendre chapeau, manteau et revolvers.

— Dans quel hôtel est descendu le D^r Dorgin ? demanda-t-il à Tom.

— Il avait d'abord choisi, sur votre conseil je crois, une très confortable pension de famille dans Arundell Street. Mais depuis deux ou trois jours, il a emménagé chez Arrowsmith, dans Covent Garden, une vieille boîte. Je crois que c'est pour être davantage près de son client.

Les yeux du détective lançaient des éclairs.

— Tom, mon garçon, votre maître est un fameux naïf, le savez-vous ? gronda-t-il.

— Pourquoi donc ? s'enquit le jeune homme avec étonnement.

— Pour mille raisons, je vous dis ! Ne fût-ce que pour avoir oublié que c'est dans l'hôtel Arrowsmith qu'on trouva morte, il y a six mois, cette vieille originale de Lady Missent, la plus fieffée avare des îles Britanniques : une femme qui, lorsqu'elle se déplaçait, emportait sa fortune en argent liquide avec elle, dans une énorme valise. Parce que c'est dans l'hôtel Arrowsmith que mourut, il y a quelques semaines, un monsieur Morros, qui venait de toucher un chèque de dix mille livres à la banque d'Angleterre.

« Tous les deux sont morts d'une cause bien naturelle, mais leur argent avait disparu et, faute de preuves, on n'a pu inquiéter le patron de l'hôtel, ni son personnel. Après tout d'ailleurs, ils sont peut-être

innocents.

Harry Dickson parlait encore en ouvrant la porte et en hélant un taxi.

Il jeta l'adresse de l'hôtel Arrowsmith et pria le chauffeur de mener rondement sa bagnole. La promesse d'un princier pourboire fit des merveilles et, en un minimum de temps, ils furent à destination.

L'hôtel Arrowsmith était une haute maison d'aspect déplaisant, malgré des écriteaux alléchants chantant les louanges de sa cave, de sa cuisine et du confort de ses chambres.

— Mr. le D^r Dorgin ? demanda-t-il au concierge.

— Chambre 36... Mr. le docteur est monté à sa chambre, il y a une demi-heure à peine, répondit l'employé. Si monsieur le désire, je vais l'appeler au téléphone.

L'homme décrocha un microphone et forma un numéro au standard ; quelques minutes s'écoulèrent dans le silence.

Le concierge secoua la tête avec un peu d'étonnement.

— Si Mr. le docteur n'était pas un client qui s'endort toujours très tard, je dirais qu'il a le sommeil lourd, essaya-t-il de plaisanter. Je vais resonner.

Mais pas plus qu'au premier appel, il n'y eut de réponse.

— Il est peut-être sorti, opina Tom Wills.

— Ah, pour cela non, monsieur, se rebiffa le cerbère. Il n'y a pas une mouche qui entre ou qui sort d'ici, ou je la vois ! Je connais mon métier !

— J'irai frapper à sa porte, alors, dit résolument Harry Dickson.

— À qui ai-je l'honneur ? demanda l'employé. Les règlements m'ordonnent de m'enquérir de l'identité des visiteurs en pareil cas.

Le détective exhiba ses pouvoirs de police et l'homme sursauta.

— Monsieur Dickson, grands dieux ! J'espère qu'il n'y a rien de vilain dans tout ceci ! L'hôtel a déjà reçu quelques coups immérités dans les derniers temps...

Mais Harry Dickson ne se montrait pas disposé à écouter ses doléances et, suivi de son élève, grimpa quatre à quatre le raide escalier.

La chambre 36 se trouvait au second et donnait sur le jardin, si jardin peut s'appeler une triste cour, où se fripaient quelques lauriers en caisses et de maigres pariétaires grimpeurs.

— La clef est tournée dans la serrure, observa Tom Wills, puis il frappa à la porte. Il n'y eut aucune réponse.

— Ne perdons pas de temps, passez-moi les ouistitis ! ordonna le détective.

C'était une longue et mince pince en acier chromé, à l'aide de laquelle on saisissait facilement la tête des clefs coincées à l'intérieur des serrures.

Un simple tour à l'envers, et elle tournait, ouvrant la porte.

C'est ce qui fut. À peine l'huis ouvert, le détective s'élança à l'intérieur de la chambre et s'avança vers le lit.

Il était vide... mais il ne fallait pas chercher bien loin pour trouver l'hôte de la pièce : il gisait sur le plancher, la main gauche crispée sur le cœur.

Mort d'une embolie.

— Une minute ! ordonna le détective, empêchant son élève de jeter l'alarme.

Il se pencha sur le cadavre et examina les mains.

Celle qui se crispait présentait deux taches cendreuse, auréolées de rouge, comme des brûlures.

Harry Dickson gronda comme un fauve.

— A-t-il plu aujourd'hui, Tom ? demanda-t-il.

— Pas du tout, maître, la journée fut splendide.

— On dirait qu'il pleut spécialement dans Covent-Garden, dans ce cas, ricana le détective. Regardez, la fenêtre entrouverte, le rebord et même le mur extérieur sont humides.

— Comme si on les avait arrosés avec une lance à distance, observa Tom, voyez les marques de l'éclaboussement sur le plâtre de la muraille.

— Une prime pour cette bonne remarque, Tom, et maintenant nous savons tout ce qu'il faut pour mettre une bonne fois fin à ces crimes.

— Crimes ? s'écria Tom.

— Oui, mon petit, le pauvre Dr Dorgin est mort par la faute de cette eau !

— Empoisonné ?

— Mais pas le moins du monde ! Cette eau est aussi honnête que celle dont Mrs. Crown se sert pour faire son thé. Mais elle a aussi la propriété d'être bonne conductrice de l'électricité. Elle a servi à électrocuter notre infortuné ami !

— Pourtant, il faudrait trouver un fil conducteur, un...

— Comme si cela ne se retirait pas en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

« Par exemple, s'il était tendu entre cette fenêtre et la maison que l'on voit de l'autre côté du mur.

— Quelle est cette demeure ? demanda le jeune homme. Elle a l'air bien triste et bien silencieuse.

— C'est celle du Dr Garfield-Borinsky, dit le détective en se croisant les bras et en regardant fixement la maison mystérieuse.

9. La véritable finale

À minuit, une escouade de policiers de choix, conduits par Goodfield et Tom Wills, envahit brusquement l'hôtel Arrowsmith et fit sortir tout le monde des chambres (il y en avait heureusement très peu). Clients et personnel furent gardés à vue dans une salle du rez-de-chaussée.

— Il ne vous arrivera rien de fâcheux, mesdames et messieurs, expliqua poliment le surintendant. Toutefois, il est de mon devoir de vous prévenir que toute tentative de communiquer avec l'extérieur pendant le temps que durera notre occupation, sera considérée comme complicité dans une affaire très grave.

— Non... j'irai seul, avait déclaré Harry Dickson.

Et seul, il avait franchi le mur de clôture qui séparait le jardin de l'hôtel Arrowsmith de la sombre cour de la maison du Dr Garfield-Borinsky.

Tout y était noir et silencieux, pas un filet de lumière ne mettait un peu de vie aux mornes fenêtres tendues d'épaisses tentures.

Le détective avisa une porte vitrée, dont il découpa habilement un carreau ; un verrou glissé, il s'introduisit à l'intérieur de la maison.

Il traversa un hall poussiéreux où s'ouvrait une cuisine abandonnée, y promena un moment le pinceau blanc de sa lampe électrique et vit sur toutes choses traîner une fatale poussière. Des champignons citrins et de longues plaques de moisissures témoignaient d'une négligence absolue.

Harry Dickson ricana doucement.

L'escalier menant aux étages était devant lui. Il était heureusement feutré d'épais tapis. Tout à coup, il fit halte.

Un peu de clarté venant de la rue tombait par un vasistas placé dans les hauteurs, et dans cette avare lumière, quelque chose étincela.

Le détective vit une large bande de cuivre traversant une des marches du milieu dans toute sa largeur. Deux fils isolés étaient fixés aux extrémités.

— Un spécialiste en la matière, murmura Dickson.

Il prit une pince à poignée d'ébonite dans sa poche, puis se ravisa et redescendit vers les caves. Il eut tôt fait d'y trouver le compteur électrique.

Le petit curseur marqué de rouge était immobile derrière sa vitre de mica, aucune lumière électrique ne devait donc être allumée dans

la maison, ni aucun appareil fonctionner.

Le détective ôta vivement tous les fusibles et rabattit le grand commutateur. La maison était privée de courant. Pour toute sûreté, il arracha un fil de zinc tendu au travers de la buanderie et l'attacha à la poignée d'ébonite de sa pince.

Revenu au milieu de l'escalier, il en toucha la barre de cuivre : aucune étincelle ne fusa.

« En avant, se dit Harry Dickson, on a eu trop de confiance en cet obstacle, enfantin au fond. Décidément, il y a des intelligences qui baissent... »

Comme il atteignit le palier du premier étage, une forte odeur de pétrole le saisit aux narines.

« On a sorti les vieilles lampes à huile », se dit-il.

Une porte était devant lui, pauvrement frangée de lumière contre le plancher.

Harry Dickson la reconnut, c'était celle du cabinet de travail du docteur.

L'espace de quelques secondes, il resta immobile devant cette porte qu'il devait ouvrir, et qui s'ouvrirait sur la fin d'un drame formidable.

Son revolver dans la main droite, il prit le bec de cane, le tourna doucement, sentit qu'il n'y avait aucune résistance et d'un geste brusque repoussa la porte. Le cabinet de travail était devant lui, éclairé par une grosse lampe à pétrole, dont la flamme ronde brusquement fila dans le courant d'air.

Le Dr Garfield-Borinsky, la tête dans les mains, songeait, près d'une table couverte de papiers.

Il leva brusquement la tête et reconnut son visiteur. Un instant ses yeux cillèrent, mais l'émotion dut être passagère, car il resta parfaitement tranquille.

— Bonne nuit, Dickson, dit-il, vous avez une façon spéciale d'entrer chez les gens. Je suppose que c'est inhérent à votre métier.

— Mysteras ! dit doucement le détective, je ne veux plus vous donner que ce nom d'horreur.

Le docteur haussa les épaules.

— Je m'étonne que vous n'ayez pas trouvé cela depuis quelque temps. Je suis très fatigué, Dickson.

Le détective hocha la tête.

— Une paralysie naissante, n'est-ce pas ?

Le criminel sourit faiblement.

— Par deux fois, vos balles m'ont frappé, Dickson, je suis un homme fini.

Il indiqua un fauteuil en face de lui.

— Prenez place, je suppose que nous avons à causer.

Le détective obéit ; Mysteras se renversa sur une chaise et regarda son adversaire. Celui-ci vit comme le formidable bandit avait vieilli, comme son regard était terne et triste.

Des postiches négligemment arrachés étaient épars sur la table, et le visage que le détective avait devant lui n'était plus celui du Dr Garfield-Borinsky, mais celui de Mysteras, le médecin félon.

Celui-ci comprit son regard.

— Mais oui, j'ai supprimé cette mazette de Garfield et j'ai pris sa place.

Il avait une tête complaisante, avec ses favoris blancs et sa myopie.

— Et vous portez des verres de presbyte, docteur, répliqua Dickson, c'est une imprudence. Malheureusement, je n'en ai fait la remarque mentalement qu'il y a quelques heures, en feuilletant certaines notes de police sur les médecins de Londres. Je reconnais cette faiblesse de ma part.

— Petite cause, grand effet, ricana Mysteras, puisque vous êtes ici, Dickson !

Un silence tomba entre eux : ils s'observaient, mais sans haine.

Comme en jouant, le docteur déplaça sur la table un lourd presse-papier de cuivre et Dickson vit ses mains trembler.

— Inutile, Mysteras, dit-il, le courant a été coupé par mes soins. La chaise électrique sur laquelle je me suis assis bénévolement vaut une autre chaise, parfaitement innocente.

— Très bien, dit le docteur sans se démonter.

— Comment va Mr. Hamilton ? demanda le détective.

— L'hypnose sous laquelle je le tenais se dissipera, il m'est impossible de la tenir vivace après ma mort, et je mourrai bientôt. Il m'avait institué son légataire universel...

— Pourquoi avez-vous tué Dorgin ?

Une lueur amusée parut dans les yeux du misérable.

— Il m'avait reconnu, Dickson, et cela je ne pouvais le lui pardonner ! Il fut plus habile que vous, le pauvre petit médecin de campagne. Mais sa clairvoyance lui a coûté cher.

— Pourquoi avez-vous monté l'horrible comédie des fanatiques hindous ?

Mysteras ricana.

— La belle question, Dickson ! Je savais que tôt ou tard, elle attirerait votre attention. C'est tout ce qu'il me fallait. Et je voulais vous sacrifier à mon unique déesse : ma fantaisie ! Cela vous suffit-il comme explication ?

— Je la crois sincère, dit lentement le grand vengeur. À présent, je vous demande si vous vous rendrez sans résistance.

Pour toute réponse, Mysteras ouvrit sa large robe de chambre.

Un corps maigre parut, décharné, vêtu de flanelles humides de sueur, sur deux jambes affreusement grêles.

— Demain, après-demain au plus tard, elles m'auraient refusé tout service, Dickson. Quelle résistance pourrais-je encore vous opposer ?

Il regarda la main de son adversaire, étreignant le revolver.

— Le bourreau m'attendra en vain, dit-il. Donnez-moi cette arme !

Harry Dickson ne bougea pas.

— Pendant toute une vie, je fus un homme d'honneur et un savant, dit Mysteras d'une voix sourde vibrant d'émotion contenue...

Le détective avait posé son revolver sur son genou et continuait à garder le silence, mais une vie intense brillait dans son regard.

— Eu égard à tout cela, Dickson, donnez-moi votre revolver, insista-t-il.

— Docteur, dit tranquillement Harry Dickson, je ne sais pourquoi je ressens une étrange pitié à votre égard. Je crois qu'au fond j'ai encore du respect pour toute la science qui fut la vôtre. Vous allez devoir rendre de terribles comptes à Dieu. En son nom, je vous demande : userez-vous de cette arme contre vous, à l'instant même où je vous la tendrai ?

Les mains de Mysteras tremblèrent.

— Oui, dit-il à voix basse.

Sans ajouter un mot, le détective lui tendit le browning.

Le bandit s'en saisit vivement, l'inspecta d'un regard connaisseur, puis avec un cri sauvage, il le tourna contre le détective et, par trois fois, fit feu sur lui. Trois longues barres de feu rayèrent la pénombre de la chambre.

Harry Dickson ne bougea pas. Il souriait d'un air de mépris.

— Un simple tour de passe-passe, dit-il d'une voix glacée. Si vous aviez tourné l'arme contre votre poitrine, je vous aurais donné aussitôt ce revolver-ci, chargé de balles véritables et non chargé à blanc !

Il montra à son adversaire un gros pistolet automatique.

Mysteras poussa un rugissement de bête sauvage.

— C'est bon, arrêtez-moi, mais vous ne me tenez pas encore ! On ne peut me pendre d'ici six semaines et, en ce temps, Mysteras peut faire des miracles !

— Qui vous parle de six semaines, Mysteras, dit le détective d'une voix de plus en plus glacée. Disons six minutes. Pas même !

— Que voulez-vous dire, canaille ? glapit le bandit.

— Qu'en effet, il vous suffirait de six semaines pour perpétrer encore quelques crimes de plus, même entre des murs de cellule. Et je trouve que vous en avez fait assez. Avez-vous encore une dernière volonté à exprimer ? Autant qu'il sera en mon pouvoir, elle sera

respectée.

Le visage du criminel devint blanc comme un linge.

— Vous... allez... me tuer..., Dickson ? Mais vous n'avez aucun droit...

— Votre habileté est infernale, Mysteras, dit le détective sans relever les paroles de son ennemi. Je vous dois même une certaine admiration. Dire que vous saviez d'avance que des cas comme celui de Mr. Hamilton devraient vous être soumis. Car seul Garfield-Borinsky pouvait les guérir. Vous avez joué sur du velours. À mon tour, je répète ce jeu. Je veux voir de mes yeux Mysteras mort !

— Bandit, assassin ! hurla le criminel.

— Je vous laisse deux minutes, pas un instant de plus, pour me dire autre chose que de vaines injures, dit Harry Dickson d'une voix définitive. Ou bien pour vous repentir, si vous en êtes capable.

Mysteras ferma les yeux.

— Je ne dois pas vous présenter de l'argent, Dickson, même une fortune, n'est-il pas vrai ?

Le détective ne répondit même pas, mais fixa son regard sur une pendule qui marquait les secondes d'un son métallique.

Mysteras semblait réfléchir encore.

— Je baissais... je baissais... je baissais..., murmura-t-il à trois reprises, puis il resta tranquille, sa poitrine offerte à son ennemi.

La pendule émit un grincement de rouages, s'apprêtant à sonner l'heure tardive.

La sonnerie d'argent ne s'entendit pas, car le coup de feu éclata, suivi aussitôt d'un second.

Frappé en plein cœur, le docteur glissa par terre et ne bougea plus.

Une heure plus tard, le cadavre de Mysteras partit vers l'amphithéâtre de dissection pour servir de sujet aux criminologistes.

Une automobile de maître suivait de loin le fourgon funèbre ; puis elle obliqua vers la route d'Harwich.

Elle menait Mr. Hamilton, à jamais délivré de sa Cour d'Épouvante, vers Rose-Grange, vers une entière guérison.

— Monsieur Dickson, murmura le vieillard, je vous dois plus que la vie...

Mais à ses côtés, le grand détective, vaincu par le sommeil, dormait, prenant déjà un peu de repos, sur le lit de lauriers des belles victoires.

FIN

LES VOLEURS DE FEMMES DE CHINATOWN

1. La missionnaire disparue

Bowery, le quartier de plaisir de New York, était plein de foule et de bruit.

On se pressait autour des dancings, des cafés, des music-halls et des théâtres.

Le soir tombait, la journée de juin avait été torride et un petit vent frais, venant de la mer, apportait un peu de fraîcheur et de repos parmi la masse enfiévrée.

Les grandes lampes à arc s'enflammaient avec un bruit sec de fusées, les réclames lumineuses flambaient contre le ciel assombri, éteignant l'éclat millénaire des étoiles.

La foule sortant des théâtres et celle stationnant en longues queues, avaient des mouvements de marée.

Devant le théâtre Byou, elle était plus dense encore qu'ailleurs ; on y voyait les soldats de la marine de l'Union, dans leur coquet uniforme, les matelots français des Messageries Maritimes, et parmi eux la horde plus sombre des miséreux, Italiens, Slaves, Américains, Arméniens et Juifs de tous pays, desperados et parias des grandes cités du globe. Tout ce monde n'avait d'yeux que pour le hall du théâtre, comme s'il représentait pour eux l'éternel paradis perdu.

Des Chinois aux petits yeux inquiétants, à la mine sournoise, se glissaient cauteleusement au premier rang, avec des mouvements de couleuvres, lorgnant les belles dames qui entraient.

Tout à coup, les hautes portes vitrées tournèrent dans un étincellement de glaces, et une jeune fille apparut, humant à grands traits l'air lourd de Bowery.

Ses cheveux sombres encadraient le fin ovale d'un visage de madone, ses yeux étaient profonds et noirs, mais reflétaient une véritable douceur. Elle paraissait lasse et une légère pâleur rehaussait encore l'éclat de sa brune beauté.

Sa toilette, aux lignes pourtant sobres, la faisait remarquer encore

davantage, car elle révélait un goût accompli dans son ensemble fastueux.

Avec un joli geste de lassitude, elle s'appuya contre une des hautes colonnes lumineuses, puis ses regards errèrent sur la mer humaine, à la recherche de quelqu'un.

Mais son attente semblait être raine, car un pli d'amertume et d'inquiétude se marqua au coin de ses lèvres.

Tout à coup, un petit Chinois se fraya à coups de coude un chemin à travers la population ; des cris de colère s'élevèrent sur son passage.

Comment, cette petite vermine jaune s'enhardissait à bousculer des citoyens de la grande république ?

Un gigantesque matelot éleva ses poings énormes, prêt à les abattre sur la petite tête chafouine du Céleste, mais celui-ci esquiva adroitement la menace et se mit à crier d'une voix grêle :

— Miss Elsie ! Missié Elsie !

La jeune dame, qui s'apprêtait à retourner à l'intérieur du théâtre, se retourna vivement en entendant cette voix.

L'instant d'après, le gamin était devant elle et, d'une lèvre respectueuse, baisa la main de la jeune fille.

Celle-ci sourit à cette caresse toute orientale, et d'une voix douce elle demanda :

— Eh bien, Li ? Comment se porte Wang ? J'espère qu'il va mieux ?

Le garçonnet fit un geste désespéré. Dans son étrange baragouin, il s'expliqua :

— Ô no, Missié Elsie. Beaucoup mauvais. Wang beaucoup malade. Wang vouloir voir Missié Elsie !

— Comment ? demanda la jeune fille, Wang désire me voir ?

Heureux de s'être si bien fait comprendre, le petit Jaune se mit à faire des gestes frénétiques.

À ce moment, un jeune Américain sortit de la salle et s'approcha vivement d'Elsie.

— Voyons, Elsie, que devenez-vous ? Nous vous attendons depuis tout un temps, et voici que je vous trouve à conserver avec cette petite saleté.

— Je vous en prie, Robert, ne dites pas des choses pareilles. Pourquoi vous exprimez-vous si grossièrement en parlant de ces pauvres gens ? Voici Li, qui habite chez Wang. Je lui avais demandé de venir me dire comment se porte mon protégé.

— Eh bien, comment se porte ce disciple de Confucius, que vous avez converti au christianisme ?

— Votre raillerie vient à une mauvaise heure, répondit la jeune fille avec un peu d'irritation dans la voix. Wang est très malade, et il

désire me parler.

— Et vous y allez ? répondit Robert d'un ton vexé. Vous êtes allée déjà chez lui avant la représentation. Eh bien, très chère, si, une fois mariés, vous me consacrez la moitié des soins que vous avez pour ce Chinck de malheur, je serai l'homme le plus heureux des États-Unis d'Amérique !

Elsie écoutait à peine.

— Je vais aller vivement chez lui, répartit-elle.

— Comment ? Vous voulez aller maintenant à Chinatown ? s'écria Robert, effrayé.

— Mais certainement ! répondit-elle en riant.

— Bon, le temps de prendre mon chapeau et je vous accompagne.

— Inutile, Robert. Restez au théâtre. Je saute dans un taxi et dans un quart d'heure je suis de retour.

— Non, que pensez-vous ? La fille du sénateur Sailor, qui, la nuit venue, se risque dans les dangereux quartiers de Chinatown ? Il vaut décidément mieux que je vous accompagne.

— Pas du tout, méchant garçon. Restez auprès de papa et maman. Je vous promets d'être très vite de retour.

Elle se tourna vers le boy chinois.

— Allez me chercher un taxi, Li !

Le gamin plongea dans la foule comme dans un flot sombre, et les fiancés se chamaillaient encore un peu, question de savoir si oui ou non Elsie irait faire sa charitable visite, que le taxi s'amenait déjà, Li accroché à la portière.

Robert prit congé de sa fiancée, le visage soucieux.

L'automobile qui emportait Elsie fendit la foule, qui s'écarta en grondant, et prit à vive allure la direction de Chinatown, le quartier chinois de New York.

Robert vit disparaître la voiture. Il secoua la tête d'un air mécontent.

Depuis quelque temps, c'était devenu la mode parmi les belles dames de la capitale, de jouer aux missionnaires et de convertir ou de tâcher de convertir, les fils du Céleste Empire à la vraie foi, le Christianisme.

« Enfin, se dit Robert King, si elles n'exagèrent pas, cela vaut bien mieux que cette tendance effrénée de tout ramener au sport. »

La sonnette de la fin de l'entracte retentit dans le hall du théâtre, et, lentement, le jeune homme regagna sa place.

De nouveau le rideau se leva sur les nouvelles scènes d'une de ces opérettes incohérentes, mais amusantes, qui font la joie des Américains et dont le succès a quelque peu gagné l'Europe. Dans une des loges, on remarquait le sénateur Sailor et sa femme.

Le vieillard ne s'occupait guère de ce qui se passait sur la scène :

ses yeux inquiets se tournaient à tout bout de champ vers la porte de sortie, où sa fille avait disparu.

— Comme elle tarde ! murmura-t-il, froissant nerveusement son programme.

Déjà il avait dépêché son futur gendre vers elle. Enfin, le jeune homme revint.

Il vit le regard interrogateur du sénateur.

— Eh bien, Robert ?

— Elsie est allée voir son protégé Wang, le converti, qui est très malade à ce qu'il paraît.

Le front du vieil homme s'assombrit.

— Cet intérêt trop marqué de ma fille pour ces Chincks commence à me déplaire et prend des proportions intolérables !

Il se tourna vers sa femme d'un air mécontent.

— C'est votre faute, Annie. Vous l'encouragez dans ces idées saugrenues !

— Je n'y vois pour ma part rien de saugrenu, répondit-elle avec une moue dépitée. Et puis, il me semble que Robert aurait pu l'accompagner !

— J'ai voulu le faire, riposta le jeune homme, mais Elsie n'en voulait rien savoir.

« Elle m'a du reste promis d'être immédiatement de retour.

Tous trois retournèrent leur attention vers la scène.

L'opérette dut leur plaire, car ce ne fut qu'au bout de trois quarts d'heure, quand le rideau se baissa, qu'ils remarquèrent l'absence d'Elsie.

La jeune fille n'était pas revenue.

Robert devenait nerveux. Le sénateur gronda d'une voix menaçante :

— Si seulement je savais où perche ce Chinois de malheur !

— En effet ! soupira Robert, on irait tout de suite.

— Peut-être ma femme le connaît-elle, opina soudain le sénateur.

— En effet, répondit Mrs. Sailor, Wang demeure dans Chinatown, East Point, 43^e rue, la deuxième maison de l'avenue à main droite. Dès que vous aurez rejoint Elsie, venez souper chez nous. Si je reste seule avec mon mari, il me fera une de ces scènes...

Elle se leva, suivie des deux gentlemen.

Les époux Sailor montèrent dans leur limousine, tandis que Robert, sautant dans une autre, fila à toute vitesse vers le quartier chinois.

Le chauffeur de Robert King laissa Bowery à gauche et ils s'engagèrent dans le dédale de Chinatown.

Une odeur douceâtre, écœurante, flottait, montant des taudis chichement éclairés, pleins de rumeurs inquiétantes, de plaintes et de

chansons étranges.

« Et c'est dans cet enfer qu'Elsie continue son œuvre de charité », se dit le jeune homme, et son cœur se serra étrangement.

La voiture fit halte devant l'adresse indiquée par Mrs. Sailor ; Robert mit pied à terre et ordonna au chauffeur de l'attendre. La maison était obscure, aucune lumière ne luisait aux fenêtres, la porte de la rue était close.

Il n'y avait pas trace de sonnette, et Robert King eut beau tambouriner sur la porte, personne ne vint ouvrir.

La maison semblait morte, vide...

De l'autre côté de la rue brûlait un faible lumignon, éclairant fantomatiquement l'enseigne bariolée d'une gargotte chinoise.

King ouvrit brutalement la porte aux papiers multicolores ; il entra dans un restaurant pauvrement éclairé, où quelques Chinois soupaient en silence.

Le restaurateur s'approcha de lui, la mine inquiète et cauteleuse. D'une voix obséquieuse, il demanda ce que désirait son illustre visiteur.

— Wang habite-t-il ici ? demanda brièvement le jeune Américain.

— No, sir, répondit onctueusement le Céleste, Wang habite de l'autre côté de la rue.

— Personne ne m'a ouvert !

— Personne ne pourrait ouvrir, Excellence, il n'y a personne dans cette maison.

— Wang est parti !

Une frayeur soudaine s'empara de King.

— Comment ? Wang n'était-il pas malade ?

— Wang plus être malade, protecteur des pauvres ! Wang de nouveau en très bonne santé... que Dieu me confonde si je mens !

« Wang est parti à sept heures ! Oui, Votre Seigneurie, je dis la vérité, et que le Grand Dragon me dévore s'il n'en est pas ainsi. Wang dire lui jamais plus revenir !

Une terreur affreuse monta au cœur du fiancé d'Elsie.

— Il y a une heure, une jeune dame est venue ici. Une jeune fille blanche, une Américaine, une lady !

— O no, sir !

— Je vous ferai faire la connaissance de la chaise électrique, maudit Chinck, si vous ne me dites pas la vérité, rugit Robert en secouant le restaurateur.

Le Céleste verdit de terreur.

— No, Excellence ! Yu-Long brave homme, Yu-Long être pas un menteur. Lui pas avoir vu la dame ! Pas de lady !

Quelque chose d'épouvantable devait s'être passé...

— Au poste de police le plus proche ! ordonna Robert à son

chauffeur, tandis que la voiture démarrait en quatrième vitesse.

— Mon Dieu, que peut-il être arrivé à cette malheureuse enfant ! gémit-il. Que faire, Seigneur, que faire ?

L'automobile stoppa. En quelques bonds, King avait traversé les couloirs et, sans frapper, entra dans le bureau du commissaire.

— Inspecteur, téléphonez de suite chez le sénateur Sailor et demandez si sa fille est rentrée !

Le policier connaissait son métier et ne se perdit pas en vaines questions. Il décrocha aussitôt le récepteur téléphonique.

Quelques secondes d'angoisse se passèrent...

Hélas... non, Elsie n'était pas rentrée, et l'on s'inquiétait fort.

— Un crime vient d'être commis alors ! s'exclama Robert, et, en quelques mots, il mit l'inspecteur au courant.

— Votre automobile est-elle devant la porte, monsieur King ? s'enquit le policier.

— Oui, inspecteur !

— Faisons vite, alors ! Milfort, des passe-partout, des matraques, des revolvers et des lanternes. Il y a de nouveau du vilain dans Chinatown !

L'auto rebroussa chemin, conduisant vers la maison de Wang les trois hommes silencieux et résolus.

La porte fut forcée immédiatement et les hommes entrèrent dans la maison basse et étroite, dont chaque étage ne se composait que d'une seule chambre, peu spacieuse.

Les pièces étaient vides, quelques débris et quelques loques puantes jonchaient encore le sol.

Dans une minuscule buanderie, on ne trouva qu'une bassine nauséabonde et, à part des rats criards, il n'y avait âme qui vive dans le taudis.

Son propriétaire, Wang, le nouveau converti au christianisme, avait disparu et avec lui Elsie Sailor, la fille du sénateur John Henry Sailor.

2. Elle

L'angoisse, le deuil, les plus horribles appréhensions planaient comme de sinistres rapaces sur la maison du sénateur Sailor.

Là où, la veille encore, la joie de vivre de la jeune fille emplissait la demeure tout entière, il n'y avait plus que larmes et plaintes.

Elsie, l'enfant unique, choyée, adorée... avait disparu, comme engloutie dans un néant redoutable.

Aucune trace ne put être relevée, les hypothèses les plus audacieuses, les plus folles aussi, furent émises. On se trouvait également devant la disparition du Chinois Wang, et cela n'aidait pas à éclaircir le mystère, bien au contraire.

Quatre jours après l'affreuse disparition, une apathie morbide s'empara du ménage Sailor. Toute leur énergie se résolvait en de longues lamentations.

La mère était une vivante statue du désespoir, le sénateur n'était plus qu'une chiffe, un être inconscient, qui restait pendant de longues heures immobile, les regards perdus au loin, comme s'il était aux lisières de la démence.

Cet homme pourtant énergique et vaillant était complètement brisé par l'atroce événement qui bouleversait sa vie à jamais.

Car on ne doutait plus de la perte d'Elsie.

La police avait abandonné tout espoir de la retrouver vivante. Peut-être parviendrait-elle à retrouver le cadavre de la jeune fille... elle n'osait espérer davantage.

Cela valait peut-être mieux que de la savoir vivante en quelque retraite inaccessible des bandits jaunes, livrée aux plus affreuses injures, aux tortures les plus innommables.

Seul Robert King persistait dans ses recherches. Il n'avait perdu ni espoir ni énergie, bien qu'il regardât avec terreur et colère l'inertie et l'impuissance de la police.

Le capitaine Tussor, qui dirigeait les recherches et dont l'intelligence n'était guère brillante, ayant opiné que la jeune Elsie avait peut-être entrepris une fugue amoureuse avec le Chinois converti, reçut une telle correction de King, que les agents durent intervenir pour le tirer des mains du jeune homme exaspéré par cette supposition injurieuse.

Certes l'hypothèse imbécile fut aussitôt abandonnée, mais l'enquête n'en allait guère mieux, l'ombre continuait à planer, plus

dense que jamais.

Devant une telle incurie de l'autorité, Robert King eut une idée lumineuse :

Il aurait recours au seul homme qui savait se jouer du mystère, l'homme qui ne laissait aucun crime impuni : Harry Dickson !

Comme en lettres de feu, ce nom célèbre venait de s'inscrire dans l'esprit du fiancé d'Elsie. Harry Dickson !

Le télégraphe joua... et le même soir un câblogramme parvint à Robert, annonçant que le grand détective venait de s'embarquer pour New York et que, la traversée étant bonne, il serait bientôt sur place.

Robert respira un peu.

Si Dickson ne lui rendait pas sa fiancée, personne au monde ne pourrait le faire. Il était encore temps pour se désespérer et se lamenter : Harry Dickson allait venir !

Mais Robert tint cela pour lui ; il n'en fit part à personne, pas même à la police, car il n'ignorait pas la sourde jalousie qui animait la police incapable et imbécile, contre l'as des limiers du monde !

Une fois Harry Dickson sur place, on pourrait toujours voir. Il était homme à imposer sa valeur et on n'osait discuter son autorité.

Comme ces cinq journées se passèrent lentement pour le jeune homme !

Enfin le paquebot ayant Harry Dickson à son bord fut signalé au large de Sandy-Hook.

Robert King passa une nuit d'attente fiévreuse. Il lui sembla que le lendemain n'allait jamais venir !

Du bureau de la Compagnie de Navigation où l'on annonçait l'approche du steamer, King se rendit à la cinquième avenue, où demeurait le sénateur.

Carryll, le vieux majordome, le reçut en disant :

— Monsieur King, nous vous cherchions partout. L'inspecteur Tussor est ici. Il a trouvé une trace de Miss Elsie.

L'instant d'après, Robert se ruait littéralement dans le salon où l'inspecteur de police se tenait devant les habitants.

Mrs. Sailor, enfoncée dans un fauteuil, sanglotait à fendre l'âme ; le sénateur se tenait debout devant le policier, pâle, affreusement livide, et tâchant de contenir son émotion.

Tussor se tut quand King entra.

— Avez-vous trouvé quelque chose ? demanda le jeune homme en tremblant.

— Nous avons trouvé son cadavre..., lui fut-il répondu à voix basse.

— Trop tard ! gémit Robert en s'effondrant dans un fauteuil.

Toute sa force l'avait abandonné.

Aussi longtemps qu'il lui avait été permis d'espérer, il avait tenu

bon, il avait caressé le rêve qu'il aurait retrouvé sa chère Elsie, qu'il l'aurait revue vivante, que tout ceci n'aurait été qu'un cauchemar, qui n'aurait qu'à se dissiper, comme les fantômes nocturnes fondent en fumée devant l'aube triomphante.

Maintenant on était en face de l'irréparable, la mort...

Un terrible silence était tombé dans la pièce, rompu de temps à autre par une sourde plainte.

Tout à coup, Robert se leva, essuya son visage brûlé par les larmes et retrouva un peu de calme.

— Je veux la voir ! fit-il.

Un désir fou de venger cette mort, de châtier les bandits qui lui avaient volé sa fiancée, venait de monter en lui.

Il s'approcha de Tussor, qui attendait en silence que la première douleur des parents, se calmât un peu.

— Où est le corps de ma fiancée ? demanda-t-il.

— Au bureau de la Huitième Avenue.

Et, devant la mine stupéfaite du jeune homme, il s'empressa d'expliquer :

— Je vais vous dire comment il arriva là, mais je pense qu'il vaudrait mieux n'en rien dire devant Mrs. Sailor...

Sur un signe du jeune homme, l'inspecteur le suivit dans une pièce voisine, où le sénateur Sailor les rejoignit.

Le capitaine commença aussitôt un récit circonstancié :

— Comme ni la perquisition faite dans la maison de Wang, ni l'interrogatoire du restaurateur chinois Yu-Long ne nous apprirent rien de nouveau, je résolus de faire surveiller quand même la maison du converti et deux de mes hommes furent détachés pour occuper la demeure.

« Les jours se passèrent sans rien apporter de nouveau quand, hier, un chauffeur de la Denver Transport Company (c'est une entreprise privée, en relations constantes avec l'Asie Orientale), vint frapper à la porte et déclara qu'il avait une malle à l'adresse de Mr. William Vanor.

« William Vanor, c'est le nom que le Chinois Wang adopta après sa conversion au christianisme.

« Comme le chauffeur demandait à mon employé s'il était William Vanor en personne et que celui-ci commit la bêtise de répondre négativement, il refusa de lui délivrer le coffre.

« C'est en vain que mon agent lui déclara que Wangou Yanor avait disparu et que la maison était sous surveillance de la police.

« Le chauffeur déclara, avec un peu de raison je l'avoue, que, dans ce cas, la police n'avait qu'à venir chercher le coffre au bureau de la compagnie.

« Il partit, emportant la malle.

« Mon agent donna des instructions à son collègue resté dans la maison et suivit le camion jusqu'aux bureaux de la Denver Company.

« On y fit des difficultés sans nombre et, en fin de compte, la malle ne fut pas délivrée. Nous perdîmes un temps précieux en une foule de formalités.

« Ce ne fut que ce matin que nous pûmes nous faire délivrer cette satanée malle.

« Nous la fîmes transporter immédiatement au bureau de police de la Huitième Avenue et commençâmes à forcer la serrure.

« Une odeur affreuse s'en dégageait, et nous eûmes l'appréhension de quelque chose d'épouvantable.

« Hélas, il en fut ainsi : d'un coup de couteau, nous tranchâmes la toile qui couvrait l'intérieur de la malle et nous nous trouvâmes... devant le cadavre d'une jeune fille.

« Le corps était hideusement défiguré : le visage et les mains étaient totalement carbonisés. Nous croyons qu'on a tâché de brûler le corps ; probablement que les criminels se sont trouvés devant des difficultés insurmontables et qu'ils ont voulu s'en débarrasser en l'expédiant à l'adresse de Wang. Ce dernier est probablement complice du forfait, et il aura pris le large.

« La malle a été envoyée par express de Chicago, l'adresse n'est pas de la main de Wang, mais sans doute d'un de ses comparses.

« Les vêtements et les parures de la morte étaient auprès du cadavre, les bagues sont restées aux doigts carbonisés...

Tussor se tut. Après un poignant silence, Robert demanda d'une voix sourde :

— Pourrons-nous voir le corps ?

— Certainement. Je voulais même vous demander de vouloir constater l'identité de la morte, car je suis persuadé qu'il s'agit bien de la malheureuse Miss Elsie Sailor. Mais je crois qu'il faudra éviter cette horrible vision à Mrs. Sailor. C'est tellement affreux qu'il faut des nerfs d'acier pour supporter l'aspect de ce corps mutilé.

Le sénateur Sailor approuva en silence.

Il rentra au salon et tâcha de toutes ses pauvres forces de calmer un peu son épouse éplorée.

King et l'inspecteur l'attendirent, sans échanger un mot.

Bientôt, une automobile les conduisit au bureau de police de la Huitième Avenue.

On les mit en présence de la malle tragique.

Une affreuse odeur de décomposition et de chairs brûlées régnait dans la morgue. Le corps, posé sur une civière, reposait sous un linceul blanc.

— Faites appel à toute votre énergie, messieurs ! dit doucement l'inspecteur.

Après une dernière hésitation, il retira le drap.

La vision d'épouvante apparut. Était-ce là ce qui restait de la ravissante Elsie ?

Une horrible masse noire où seule resplendissait, ou ricanait plutôt, l'éblouissante denture, était la tête. Les cheveux avaient flambé jusqu'au ras du crâne.

Les bagues adhéraient encore aux doigts recroquevillés... La toilette de soie verte, qu'Elsie portait le soir de sa disparition, couvrait encore le tronc.

— Elsie ! hurla le sénateur en tombant à genoux.

Ce ne fut plus qu'un pauvre corps tout secoué de frissons et de sanglots.

Robert resta devant la lamentable dépouille. Ses traits s'étaient figés, une lueur implacable brûlait dans son regard.

Désormais, il ne vivrait plus que pour la vengeance.

Mentalement, il fit un serment terrible : les bourreaux d'Elsie n'échapperaient pas au châtiment des hommes !

Tout à coup, son regard s'attacha aux doigts noircis de la morte.

Qu'était cela ?

Il vit la fine bague de platine, où s'enchâssait un diamant superbe, qu'il avait glissé au doigt de l'aimée il y a quelques jours à peine.

La bague était si fine qu'il avait dû la mettre lui-même au petit doigt d'Elsie, car elle ne pouvait glisser sur aucun des autres.

Et voici que cette bague brillait à l'annulaire droit de la morte !

Il regarda plus attentivement, et ce qu'il vit le remplit de surprise, et une lueur d'espoir lui revint.

Non, ces longs doigts osseux ne pouvaient en aucune façon appartenir à son Elsie !

Il repoussa un peu le drap funèbre, et vit de longs bras décharnés...

Ce n'était pas le corps d'Elsie Sailor !

On était devant une mise en scène macabre, destinée à égarer les recherches de la police.

Les mystérieux coupables voulaient faire passer Elsie pour morte.

S'il avait cédé à son premier mouvement de surprise joyeuse, Robert King aurait fait part de sa découverte au pauvre père, mais son esprit travaillait, il réfléchissait profondément.

Le mieux serait de laisser les bandits dans l'idée que leur ruse avait réussi.

Cela pourrait les rendre moins prudents, et une fois Harry Dickson sur les lieux, ils trouveraient à qui parler.

Il décida donc de s'en remettre complètement au grand détective.

Le steamer de la Cunard-Line qui amenait le maître serait à quai au cours de la matinée suivante.

Il résolut d'aller au-devant du transatlantique et de mettre Harry Dickson sans retard au courant des faits.

Tussor rompit enfin le silence. Il se tourna vers Robert King.

— Que faut-il faire du cadavre ? demanda-t-il à voix basse.

Ce fut le vieux Sailor qui répondit.

— Qu'on le mette immédiatement en bière, ordonna-t-il d'une voix tremblante, il ne faut pas que ma pauvre femme le voie.

Robert approuva en silence.

Il reconduisit le malheureux père, affalé et morne, vers sa triste demeure, puis, à toute vitesse, il se fit conduire à Kings Hall, où son yacht se trouvait amarré au Pier.

Au loin, il lui sembla entendre, ouaté par les brumes de l'Hudson, l'appel d'arrivée d'un des géants de la mer.

Il respira plus profondément.

Il était là, au fond de l'horizon, l'homme formidable qui se dressait, impitoyable, en travers du chemin du crime.

Le vengeur arrivait.

3. Harry Dickson arrive

Le yacht « Alice » se balançait doucement au gré de la courte houle.

C'était un petit bâtiment gracieux et frêle, et bien téméraire celui qui se serait risqué avec lui au grand large.

L'équipage, composé d'un machiniste et du pilote Thomson, ne pensait pas à de semblables équipées de folie.

La trêve que leur donnait le deuil du propriétaire du yacht, ils l'utilisaient en ronflant à poings fermés dans leur propre demeure, sise tout près du port.

La journée torride se passait bien de cette façon.

Le soir, ils montaient à bord de « l'Alice », savouraient leur pipe bourrée de bon Navy-Cut, en devisant des choses de la mer et du port.

Aujourd'hui, Thomson s'était installé confortablement sur un pliant à l'arrière du yacht, et ses regards allaient vers la lourde masse crépusculaire de Manhattan, piquée de ses premières lumières.

L'eau était calme et clapotait doucement contre le bord ; les chaînes d'ancre grinçaient imperceptiblement. De temps en temps, le cri de bête d'une sirène déchirait le beau silence bleu de la soirée.

Tout à coup une auto freina à grand bruit sur le quai.

Avant que Thomson fût debout, Robert King avait déjà franchi la mince passerelle et lançait des ordres.

Les marins ôtèrent respectueusement leur bonnet de laine.

— Faites donner le moteur ! Avez-vous de l'essence dans les réservoirs ?

— Oui, sir, où allons-nous ? s'informa le mécanicien.

— Liberty-Island !

— Nous en aurons à peine assez.

King fit un geste définitif.

— Peu importe. Au retour, nous ferons escale à Garden-Castle. Ainsi nous pourrons nous ravitailler.

Sans en dire plus long, il détacha lui-même les amarres pendant que Thomson, qui vit que son maître ne plaisantait pas, se mettait au treuil pour lever les ancres.

Le moteur se mit bruyamment en marche dans la petite chambre des machines.

Quelques minutes après l'arrivée de l'auto, le yacht fendait nerveusement les eaux tranquilles de l'Hudson.

On fila entre une triple rangée de steamers endormis, dont les hublots lumineux faisaient de gros yeux aux mariniers nocturnes.

Thomson alluma les feux : la lisse de bâbord se piqua de rouge, celle de tribord de vert, une flamme jaune monta au mât. Robert King était lui-même à la barre.

— Thomson, dit Robert au marin qui s'approchait silencieusement de lui, à Liberty-Island, il y a un paquebot de la Cunard-Line qui n'entrera que demain matin.

« Il a à son bord un de mes bons amis qui doit être absolument à New York ce soir. Dites à Fields qu'il doit faire donner à la machine tout ce qu'elle peut.

Thomson lança l'ordre par le tube acoustique.

— Il y a dix kilomètres à franchir, monsieur King, nous y serons dans une demi-heure.

« Cela ne pourrait durer plus longtemps, sinon la marée descendante nous jouerait de vilains tours quand nous aurons viré de bord.

— Faisons de la vitesse dans ce cas. À notre retour nous mettrons le cap sur Garden-Castle, ce qui nous fera gagner du chemin. De cette façon, mon ami et moi serons plus vite dans le centre de la ville, où nous devons être.

Robert plongea son regard dans la fantasmagorie lumineuse du port, et pourtant il ne la voyait pas.

Seule une idée le hantait : Elsie était encore vivante, et il fallait que le grand Dickson fût arraché le soir même à l'inactivité où le tenait son séjour à bord du transatlantique.

Le yacht filait sur la surface des flots comme un splendide oiseau marin ; l'eau se fendait sous son étrave coupante, et pourtant il semblait à Robert King que le petit bâtiment allait lentement, bien trop lentement à son gré.

— Mon Dieu, on dirait qu'une éternité me sépare encore de Dickson, gémit le jeune homme.

Le bateau-phare de Jersey-City glissa silencieusement le long de leur bord.

L'ombre était venue, à l'ouest se mouraient les dernières lueurs du soleil couchant ; les lumières de Port-Gibson et d'Ellis-Island étincelèrent sur l'étendue glauque.

Robert ne se tenait pas d'impatience.

Une fois la dernière île passée, la statue de la Liberté allait surgir, crêtée de feux électriques.

La tête monstrueuse de l'immense figure parut enfin dans une gloire de lumière mauve.

La mer grossissait. Robert King ne le vit pas sans inquiétude.

De lourdes vagues hérissées d'écume livide accouraient en béliers

et secouaient durement la frêle embarcation.

— C'est le grain ! murmura Robert King, une houle un peu plus dure encore pourrait nous coûter cher !

Il fit part de ses craintes à Thomson.

Le marin secoua la tête.

— Il nous faut être en tout cas de retour avant que la marée descende, monsieur King, sinon nous allons dériver vers Castle-Williams ou vers Liberty-Island, et là, il nous faudrait attendre le jusan.

— Il faut que cela ne soit pas, à aucun prix, s'exclama Robert, et il lança l'ordre au machiniste de faire redonner son plein régime au moteur.

— C'est fait, monsieur King ! répondit l'homme. Et ce n'est plus nécessaire.

Alors, au sud-ouest, tout près de la formidable statue, Robert vit émerger de la mer la masse blanche du « Queen-Elizabeth », de la Cunard-Line.

Il y avait beaucoup de monde à bord du grand transatlantique, les passagers s'en donnaient à cœur joie d'être dans les eaux américaines, au terme de leur voyage.

Tout le monde était sur le pont, les yeux braqués vers la terre promise, où ils seraient demain.

L'échelle de la coupée à bâbord était heureusement descendue, attendant quelques passagers qui étaient descendus dans l'île, et s'y attardaient encore.

Robert eut tôt fait de l'escalader ; l'officier de quart l'arrêta comme il mit pied sur le pont.

— Il faut me pardonner, monsieur, dit le jeune homme. Je regrette fort de devoir outrepasser les règlements. Mais la possibilité de pouvoir éviter un grand danger m'a fait venir jusqu'ici à bord de mon petit yacht, malgré le temps qui menace.

« Il y a parmi vos passagers un certain Mr. Kuyper (c'était le nom d'emprunt que Dickson avait câblé à King) et il faut que je lui parle sur l'heure.

La manière décisive dont Robert King avait parlé fit impression sur le marin.

La douleur et l'angoisse qui se lisaient du reste sur les traits du jeune homme firent le reste.

— Venez, sir, dit-il simplement, suivez-moi, je vous mène auprès de Mr. Kuyper.

Il le mena jusqu'à la porte du fumoir et, arrivé là, il fit signe à Robert de l'attendre : puis il s'approcha d'un passager solitaire, qui, assis dans un coin, fumait posément en face d'une imposante pile de journaux.

— Pardon, monsieur Kuyper.

Des yeux d'un gris d'acier se levèrent sur l'officier de marine.

— Qu'y a-t-il à votre service ?

— Un monsieur de New York vient d'arriver en yacht et désire vous parler d'urgence. J'ai cru bien faire en outrepassant le règlement du bord et en vous l'amenant.

— Vous avez bien fait, monsieur, répondit le passager. Je vous remercie. Ce gentleman ne peut être que Mr. Robert King.

Il se leva et s'approcha du jeune homme vibrant d'impatience.

L'officier de marine se retira discrètement.

— Monsieur Robert King ? fit le passager.

— Je suis heureux de vous voir, monsieur Kuyper. Je désire vous parler d'urgence.

Harry Dickson prit Robert par le bras et l'attira vers son petit coin.

Robert King lui jeta à la dérobée un regard plein d'admiration.

Tout en cet homme révélait la force physique et morale. Depuis la souple musculature de son corps jusqu'aux traits sévères de son visage impassible.

Une énergie terrible émanait de son regard glacé et gris comme les vagues.

Un immense espoir l'envahit soudain ; comme par magie, la paix, l'espérance et la certitude de réussir lui revinrent.

Ah ! avec un tel allié, on devait marcher vers la victoire.

Si Elsie Sailor vivait encore, ce serait cet homme qui la lui rendrait !

Harry Dickson dut lire, au fond des yeux du jeune homme, cet élan de confiance, car un imperceptible sourire plissa ses lèvres.

— Vous devez avoir de sérieuses raisons pour venir au-devant de moi, monsieur King, alors que vous saviez que demain matin je serais à quai.

« Quelque chose est-il intervenu dans l'affaire de votre fiancée disparue ?

« Racontez-moi cela, voulez-vous ?

— Il faut venir avec moi ! Immédiatement ! dit King avec ferveur.

— Vraiment ? fit tranquillement le détective. Et pourquoi cette grande hâte ?

Alors Robert King fit le récit de la journée tragique qu'ils venaient de passer.

Il raconta l'affreuse découverte de la malle sanglante. Le désespoir des parents devant l'implacable vérité, sa propre douleur de voir s'enfuir sa dernière espérance, alors que Harry Dickson accourait à l'aide.

Puis il fit le récit détaillé de sa découverte, et la ruse infâme et

macabre qu'il soupçonnait derrière la lugubre substitution de corps.

Dickson écoutait en silence, un léger pli au front, le regard perdu au loin, suivant les volutes bleues de sa pipe.

— Avez-vous fait part de votre découverte aux gens de la police ? demanda-t-il soudain.

— Non, ni à la police, ni à personne, répondit King. Pas même à Mr. Sailor, qui reste convaincu que le corps est bien celui de sa fille et qui a donné des ordres en conséquence.

— Vous avez bien fait, répondit le détective, avec un soupir de soulagement.

« Je suis heureux d'apprendre qu'en de telles circonstances, vous avez gardé toute votre présence d'esprit. Cela m'aidera beaucoup dans ma tâche.

« Tout comme vous, je suis convaincu que Miss Sailor est encore en vie. Il est fort probable que des bandits la tiennent prisonnière et qu'ils ont tâché de faire croire sien un cadavre mutilé et rendu méconnaissable.

« Pour nous, il est de la plus grande importance que les misérables continuent à croire que leur ruse a réussi, et c'est ce qu'ils feront quand ils apprendront que la police, aussi bien que les parents, prennent le cadavre de la Huitième Avenue pour celui de Miss Elsie.

« Pouvez-vous m'en dire plus long concernant Wang, le Chinois converti ?

« — Peu de chose, à mon regret, répondit Robert King. Pour moi, je n'aimais guère la tâche missionnaire entreprise par ma fiancée parmi les Chinois. Je craignais de la voir entrer en contact avec des éléments douteux de cette race mystérieuse et fourbe.

« Elsie n'ignorait pas mon antipathie à cet égard et évitait de m'en parler.

« Je n'ai jamais vu Wang, mais ma future belle-mère le décrivait comme un homme profondément attaché à Elsie.

« Je crois que nous ne pouvons guère ajouter foi à de pareils sentiments chez ces chiens jaunes ; ces dames étaient tellement heureuses d'avoir fait un prosélyte... Les événements ont prouvé, hélas, que je n'ai eu que trop raison de me méfier.

— Vous croyez donc à la complicité de Wang dans l'enlèvement de votre fiancée ? demanda Harry Dickson.

— Vous en doutez donc ? demanda Robert surpris.

— Oui et non, fut la prudente réponse de Dickson. Il serait bien difficile de vouloir émettre à cet endroit une opinion définitive. Il y a également d'autres probabilités qu'on doit envisager, notamment celle-ci : Wang n'est-il pas devenu lui-même une victime ? À nous de démêler le vrai du faux à ce sujet. En tout cas, je vous suis sur l'heure à New York ; il me faut obtenir l'autorisation du capitaine de quitter

son bord, sans devoir passer par les formalités de débarquement.

— L'obtiendrez-vous ? s' alarma Robert.

— Laissez-moi faire, le rassura le détective. S'il le faut, je puis toujours lui dévoiler ma véritable identité, et ce ne serait pas un Anglais, s'il ne me permettait pas de me mettre immédiatement à l'œuvre quand il s'agit d'un crime aussi affreux.

« Attendez-moi, je n'en ai pas pour longtemps.

L'attente de Robert King ne fut pas longue ; peu après Dickson revint, accompagné du capitaine.

Ce dernier s'approcha de Robert, la main tendue.

— Je suis fort peiné d'apprendre l'affreux malheur qui s'est abattu sur vous, monsieur King, dit-il. Et, d'un autre côté, je suis heureux de pouvoir contribuer un peu à l'œuvre de vengeance en permettant à Mr. Dickson – pardon, à Mr. Kuyper – de vous suivre immédiatement. Bon voyage, messieurs.

Déjà deux matelots laissaient glisser à bord du petit yacht les deux solides malles contenant les bagages du détective.

Dickson et King prirent congé du brave marin et, une fois à bord de « l'Alice », Thomson donna un ordre rapide.

Le yacht bondit sur les vagues.

De lourds paquets de mer lavaient à tout instant le pont de « l'Alice » ; le petit bâtiment roulait terriblement.

Le pilote regarda les lumières lointaines de la grande métropole américaine, et son front était soucieux.

Vous êtes resté trop longtemps à bord du « Queen-Elizabeth », monsieur King, grogna le marin d'un air mécontent. La marée descend d'ici trois quarts d'heure.

« Pourrons-nous gagner sur elle ? Je crois qu'avec notre petit moteur nous arriverons difficilement à Castle-Garden, ou plutôt, c'est impossible.

— Impossible ? Voilà un bien vilain mot !

C'était Dickson qui prenait part à l'entretien.

— Il faut faire course plus à l'est, conseilla-t-il. Je connais la baie. Dès que nous aurons Governor-Island derrière nous, la marée basse ne peut plus rien nous faire, et nous pourrons filer d'un trait sur le quai de South Street.

— Mais ce n'est pas mal du tout ! observa Thomson, en regardant avec quelque surprise cet étranger qui semblait connaître la baie de New York comme une de ses plus vieilles connaissances.

Le yacht fit donc course vers l'est et, une demi-heure plus tard, il avait trouvé un abri derrière Governor-Island. La résistance de la marée descendante était vaincue et le courant le portait à présent vers l'East-River.

À minuit sonnant, « l'Alice » était à quai à South Street.

Le moteur se tut.

King appela le machiniste :

— Fields, portez donc ces bagages dans le premier taxi venu ; quant à Thomson, il restera cette nuit à bord ; demain matin, vous pourrez regagner le pier.

Ce qui fut fait. Le taxi fila vers Central Park où demeurait Robert King.

Harry Dickson entra en scène.

4. La piste

Une heure du matin.

Central Park, le quartier des plus fortunés de la terre, dormait dans le grand silence nocturne.

De distance en distance, des agents étaient postés autour du grand parc ombrueux, tenant l'envie et le crime à distance de la richesse des grands.

Car Central Park est le quartier des milliardaires, des propriétaires de mines, des rois du pétrole ou de l'acier, des grands conducteurs des trusts ; tous gens tenant en main les rênes et la destinée des états de l'Union.

La nuit était lourde, le silence pesait ; seul le pas, rythmé et monotone, des veilleurs le troublait de temps à autre.

D'un de ces palais somptueux, deux hommes sortirent, comme une cloche lointaine piquait deux heures.

La mise des deux noctambules tranchait fort sur l'ambiance luxueuse du lieu ; ils portaient des casquettes plates, fortement enfoncées sur leurs yeux, comme pour dissimuler leurs traits.

Leurs vêtements étaient pauvres et fripés : des pantalons effilochés, des chandails délavés par les intempéries, des vestons rapiécés. Leurs chaussures étaient éculées, nouées à la ficelle. Ils semblaient faire partie de la sombre horde des « tramps », rôdeurs et vagabonds, parias de toutes les races et de toutes les nationalités, vivant des mille et un métiers de l'ombre, de mendicité, de maraude et de rapines.

Si l'un des agents de garde les avait vus sortir de cette riche demeure, il aurait eu une raison suffisante pour les appréhender sur l'heure ; des « tramps » sortant à la nuit close d'une des plus fastueuses demeures de Central Park, cela devait sentir le crime à cent pas !

Mais ils ne furent pas aperçus. D'un coup d'œil circulaire, le plus âgé des deux reconnut les environs puis, saisissant son compagnon par la manche de son habit, il l'attira à sa suite dans une rue transversale.

Nous ne laisserons pas plus longtemps nos lecteurs dans l'incertitude quant à l'identité des deux apaches, c'étaient Robert King et le célèbre Harry Dickson, dûment déguisés pour se lancer dans la grande aventure.

Il n'entrait pas dans les intentions du détective de passer sa première nuit à New York dans le repos et l'inaction.

Robert King avait vu avec une satisfaction manifeste que son célèbre compagnon ne désirait pas perdre une seconde, mais voulait entrer tout de suite dans le cœur de l'action.

Les copieux bagages de Dickson contenaient tout ce qu'il fallait pour une transformation immédiate des deux compères en des membres de la basse pègre, et Robert King se vit muer, sous les doigts du limier, en un rôdeur sinistre, qu'il n'aurait pas fait bon rencontrer au coin d'une rue solitaire.

Comme ils parcouraient les rues silencieuses, ils s'entretenaient à voix basse.

— Reconnaîtriez-vous le chauffeur qui a conduit votre fiancée à la maison de Wang, le soir de sa disparition ? demanda Dickson.

Robert leva les yeux surpris.

— Je ne le crois pas, mais l'homme était un blanc. Vous semblez croire à un complot, monsieur Dickson ?

— En effet, je suis convaincu que nous sommes devant un vaste complot, tramé avec soin.

« Le chef en est certainement un Chinois, mais il peut avoir des comparses blancs.

« Je m'y connais en semblables conjurations, et je connais également les repaires les plus reculés de la pègre new-yorkaise.

« Je sais aussi que, dans de pareils milieux, les préjugés de caste et de race sont vaincus par une commune tendance à mal faire.

« Vous m'avez parlé du gamin chinois qui vint chercher Miss Sailor à la sortie du théâtre, et qui alla lui-même quérir un taxi.

« Tout cela était de la combine, j'en suis persuadé ; mais comme, selon les dires du restaurateur Yu-Long, le converti Wang quitta son domicile vers sept heures, ce dernier n'entre pas en ligne de compte comme complice, au sens réel du mot.

« Il se pourrait qu'il ait agi de concert avec les bandits qui ont fait Miss Elsie prisonnière. Mais je ne le crois guère, et je suis d'avis que la disparition de Wang trouvera un jour ou l'autre une sanglante explication.

« Je crois plutôt qu'il est tombé victime de la haine fanatique de ses premiers coreligionnaires.

Robert approuva lentement de la tête. La saine logique du détective l'avait convaincu.

— Vous voulez donc parcourir le quartier chinois ? demanda-t-il.

— Je n'y pense même pas ! rétorqua Dickson. Ce serait inutile, la rue nous apprendrait peu de chose.

« Nous allons prendre poste dans les environs du bureau de police où se trouve le pseudo-cadavre de Miss Sailor. Je crois que nous pourrions voir des choses intéressantes à cet endroit.

— Comment ? Vous voulez mettre la police au courant ?...

— Pas le moins du monde ! Mais j'ai vu dans les feuilles du soir que la découverte du cadavre de Miss Sailor fait les frais de la première page. Les articles doivent être inspirés par l'inspecteur Tussor, car ils sont émaillés de louanges à son endroit.

« Enfin, cela ne peut que nous servir, cela aidera les bandits à croire que leur ruse n'a pas été éventée.

« Ils vont se croire de grands génies du crime à présent, et, n'en doutez pas, ces messieurs vont tâcher de rôder dans les environs pour voir ce qu'il advient du cadavre, et où on le transporte.

« Certes, ce n'est qu'un vague soupçon de ma part. Néanmoins, je crois que je ne dois pas le négliger. La piste pourrait bien se dessiner d'ici peu.

Ils étaient arrivés au but désigné par le détective.

Dans le hall du bureau de police, une lampe verte brûlait faiblement, signalant le poste dans la nuit.

La rue était solitaire, en proie aux ombres ; seul un vagabond s'appuyait contre un réverbère, en face de la bâtisse. Les deux compagnons le virent abandonner son éphémère appui, faire quelques pas en chancelant, puis s'étendre sur le trottoir, avec l'évidente intention de s'y endormir ou d'y cuver son vin.

Harry Dickson l'observa à distance, puis murmura à l'oreille de King :

— Cet homme joue la comédie, il n'est pas plus ivre que vous ou que moi. Nous allons le regarder d'un peu plus près.

En peinards, ils s'approchèrent du pseudo-dormeur, ne semblant pas prendre garde à lui.

La clarté d'un réverbère tombait sur son visage marqué des stigmates des pires vices.

Tout à coup, Robert King saisit le détective par le bras et l'attira à sa suite vers le bas de la rue.

Rien qu'à la pression de sa main fiévreuse et à la hâte qu'il mettait à le conduire, Dickson comprit que son compagnon venait de faire une découverte d'importance.

Enfin Robert fit halte, il respirait péniblement, ses lèvres tremblaient.

— C'est le chauffeur !

— Vous en êtes certain ? demanda Harry Dickson.

— Tout à fait ! répondit Robert avec un frisson.

Le couple s'abrita derrière un pan de mur faisant saillie sur la rue, ce qui leur permettait d'observer l'homme sans être vu par lui. Ils le virent alors cesser son rôle de pocharde, maintenant que les passants avaient disparu et ne pouvaient plus l'inquiéter.

Il se leva et se mit à faire les cent pas dans l'ombre des maisons, tout en ne perdant pas de vue le bureau de police et son fanal vert.

Les regards perçants d'Harry Dickson ne le quittaient pas ; avant qu'il pût replonger dans l'ombre d'alentour, la clarté du réverbère retomba sur sa figure, le faisant mieux ressortir cette fois-ci. Soudain, le détective poussa une exclamation étouffée :

— Mais je connais cet homme !

Robert fut tellement surpris qu'il ne put articuler un mot.

Harry Dickson continua d'une voix assourdie :

— Ce gaillard s'appelle Mc Lellan. J'ai fait sa connaissance il y a six ans dans un cabaret du port de New Jersey. C'est un rusé coquin. Heureusement, il ne sait pas qui je suis, au contraire, il m'a considéré en ce temps comme son égal, et je ne dus pas le détromper à ce sujet, puisque je faisais simplement une incursion d'étude dans les bas-fonds de la ville.

Robert King avait écouté avec une attention passionnée.

— Qu'allons-nous faire ? demanda-t-il.

— Nous ? Rien du tout, répondit le détective, c'est moi seul qui dois agir.

Robert tenta de protester.

— Non, mon cher, votre concours ne pourrait m'être d'aucune utilité.

« Ce que je compte entreprendre demande plus que de la bonne volonté. Il faut, pour y réussir, posséder une forte connaissance des lieux et également des habitudes de ce misérable. N'oubliez pas non plus que là où une seule personne peut passer inaperçue, deux se font remarquer.

« Retournez donc à la maison et attendez-y mon retour. J'espère bien que d'ici une heure ou deux, je pourrai venir vous en dire plus long.

Dickson avait parlé d'un ton si ferme et si décidé que Robert King n'osa plus faire d'objection. Il lui serra vivement la main et, par des chemins détournés, se rendit à son domicile.

Harry Dickson était seul à présent et ses yeux suivaient le moindre mouvement de l'homme suspect qu'il venait de reconnaître.

Mc Lellan montait donc une sorte de garde clandestine devant le poste de police ; mais rien n'y bougeait, aucun agent n'en sortit et une à une les fenêtres de la maison s'éteignirent.

Le bandit sembla vouloir se convaincre que la tranquillité définitive y régnait, puis, d'un pas ferme où rien ne dénotait plus l'ivrogne, il descendit la rue.

Dickson vérifia rapidement le contenu de ses poches.

Le browning chargé ainsi que la lampe de poche électrique étaient à leur place. Le cœur content, le détective prit le bonhomme en filature.

Protégé par les larges ombres des maisons riveraines, il se glissait

derrière Mc Lellan qui continuait nonchalamment sa route. Harry Dickson connaissait mieux que personne le labyrinthe des bas-fonds de sa ville natale. Dès le deuxième coin tourné, il comprit que le gaillard se dirigeait vers Chinatown.

Cela confirmait du reste ses premiers soupçons.

Il ne fut donc pas étonné de voir l'homme traverser la large avenue, au bout de la rue, et s'engager dans une venelle contournant un des dépôts de chemins de fer de Chinatown.

À son extrême ennui, le détective s'aperçut que les premières grisailles de l'aube montaient à l'Orient. Bientôt le soleil ferait son apparition, chassant les ombres tutélaires qui protégeaient sa poursuite.

Il n'avait plus qu'un espoir à ce sujet, c'est que Mc Lellan eût atteint le but de sa course avant que le jour vînt.

Il dut en être ainsi, car l'homme se mit à marcher plus lentement. Il tournait plus souvent la tête mais Dickson, toujours sur ses gardes, s'enfonçait aussitôt dans l'ombre d'une encoignure.

L'architecture de Chinatown se prête merveilleusement à une filature comme celle que Dickson venait d'entreprendre ; les rues y sont riches en coins d'ombre et en porches bâillants. La cave d'un regrattier chinois avait servi de dernier abri au détective et il allait la quitter quand, en regardant au ras du trottoir, il vit que Mc Lellan s'arrêtait et regardait précautionneusement autour de lui.

« Serions-nous arrivés au nid ? » se demanda le détective.

Avec une grande satisfaction, il vit son homme faire halte devant la porte d'une maison dont la façade se trouvait toute barbouillée d'inscriptions chinoises, et y sonner à deux reprises.

Un peu de temps s'écoula, puis il sembla qu'à travers la porte des questions et des réponses fussent échangées, car Harry Dickson vit bouger les lèvres de Mc Lellan, comme s'il murmurait un mot de passe.

La distance était trop grande, pour que le détective l'entendît, mais il vit la porte s'ouvrir et Mc Lellan entrer rapidement.

Les premières lueurs de l'aube teintaient la rue torve et Dickson put, de son abri, examiner la maison où Mc Lellan venait de disparaître.

Il en grava tous les détails dans sa mémoire, puis il sortit de la cave.

Rapidement, il s'orienta et reprit le chemin de Central Park où demeurait Robert King.

Il n'était pas mécontent de sa nuit blanche et sifflotait doucement entre ses dents, signe de satisfaction évidente chez le grand détective.

La piste se dessinait, mais, pour s'y engager, les temps n'étaient pas encore révolus.

5. Le détective cambrioleur

Au sud de Jersey-City, le quartier maritime se présente sous ses formes les moins séduisantes. Une cité lépreuse y est montée du sol, comme ivraie après la pluie, car ce ne sont que cabarets borgnes, maisons louches, lupanars infects.

Les soldats de la marine, qui pourtant ne s'effarouchent pas vite, évitent ces lieux maudits, ce carrefour du crime et de la misère.

La police new-yorkaise connaît fort bien ce chapelet de repaires, ces « saloons » dangereux où gîte la pègre de la terre et de la mer. Mais comme ils les savent infestés de la pire vermine, ils ne cherchent pas trop à s'y aventurer.

Les hôtes de ces lieux savent gré aux flics de les laisser en paix ; ils s'y sentent chez eux, n'ignorant pas qu'un profane se gardera bien de se risquer dans ces derniers retranchements de l'abjection.

L'un des « saloons » les plus hideusement réputés de ce cloaque est le « Blue Bird », nom bien injustement poétique, car le nid de « l'Oiseau Bleu » n'est hanté que par la pire racaille du monde.

C'était au lendemain des événements dont nous venons de faire le récit.

Vers le soir, Mc Lellan fit son entrée au « Blue Bird ».

Il tenait encore bien ferme sur les jambes, ce qui n'était pas toujours dans ses habitudes quand il quittait les bars.

Mc Lellan ne semblait pas être fort content de lui-même, sa figure était plus revêche que jamais, une colère sourde semblait l'animer et il se tourna d'un air irrité, quand une voix joviale lui lança du fond du local :

— Hello, oldchap !

À l'une des petites tables de bois, un homme était assis, tout seul, et d'un geste cordial il invitait Mc Lellan à prendre place près de lui.

— Ne voulez-vous pas me reconnaître, vieille branche ? demanda-t-il d'un ton mi-plaisant, mi-vexé.

Mc Lellan s'approcha de lui.

Il chercha dans sa mémoire qui pouvait bien être cet hospitalier buveur dont le nom lui venait sur les lèvres pourtant.

Tout à coup, sa figure patibulaire s'éclaircit. Il tendit une dextre malpropre, qui fut aussitôt serrée avec enthousiasme, et il éclata d'un gros rire :

— Hello, c'est vous, Forster ?

L'autre répondit par l'affirmative, il l'attira à côté de lui sur le banc :

— Le brandy vous ruine décidément le cerveau, mon garçon, que vous ne reconnaissez pas tout de suite votre ami d'il y a six ans !

C'est vrai, répondit Mc Lellan, mais je m'attendais plutôt à voir le diable en personne ici que vous, mon vieux. D'où sortez-vous ? D'une petite retraite à Sing-Sing, je présume ? L'autre fit un geste évasif.

— Ne vous occupez pas de cela, rien qu'un vieux domestique sourd comme un pot et un valet de chambre qui s'enivre régulièrement chaque soir. Quant au maître de céans, il dort à six chambres de distance de notre champ d'action. Voilà !

— Dans le cas où quelqu'un d'eux viendrait se mêler de nos affaires, nous en serons toujours quitte en leur faisant avaler quelques pouces de bon acier, ricana Mc Lellan, et pour ajouter plus de poids à ces dires, il sortit de ses poches un imposant poignard.

Forster se saisit de l'arme et la mit en poche.

— Pas de ça, mon garçon. Là où le vieux Jimmy travaille, il ne faut guère de pareils bijoux. Je veux bien risquer quelques années de Sing-Sing, mais pas la chaise électrique ! Nenni, my boy ! Pas de cela, hein !

« Si vous voulez travailler avec moi, vous n'aurez aucune arme sur vous, de peur qu'en une minute d'énervement vous ne soyez tenté de vous en servir. Du reste, j'ose prendre sur moi les risques de l'affaire. Je sais ce que travailler signifie, que diable !

Mc Lellan sembla se plier à cette exigence et répondit en grognant que Forster devait savoir ce qu'il faisait.

— Alors, sous cette condition, vous marchez ? demanda Forster.

— À quelle heure faisons-nous le coup ?

— Nous partons d'ici une demi-heure. Quand nous serons sur place, il sera onze heures, ce qui sera une heure parfaite.

« Le propriétaire de céans souffre d'insomnie et chaque soir il prend une potion calmante ; on lui a assassiné sa fiancée, le pauvre !

— Tenez, serait-ce par hasard cette missionnaire, la fille du sénateur Sailor ? demanda Mc Lellan.

— Je crois que oui, répondit Forster avec indifférence. Il était son fiancé et voilà qu'une belle dot lui passe sous le nez ! C'est ce qui l'empêche de dormir !

— Mais cette jeune fille n'est pas morte, murmura Mc Lellan, j'ai aidé à faire le coup.

— Vraiment ? répondit Forster, avec une insouciance marquée.

— Oui, et ces crapules jaunes la gardent captive.

— Et qu'est-ce que cela vous a rapporté ? demanda l'autre en faisant un geste significatif du pouce et de l'index.

Mc Lellan devint blême de fureur.

— Ils ont voulu me débarquer avec quelques dollars, mais je ne me laisse pas faire, moi, je saurai leur faire rendre gorge, moi !

— Quand on est un homme de bon sens, on ne se commet pas avec des Chincks, dit sentencieusement Forster, et sans ajouter un mot, il se leva et solda la dépense.

— Allons, il est temps maintenant.

Ils quittèrent le bar interlope.

Par le pont de la North-River et le riche quartier de Broadway, ils gagnèrent la partie nord, de la ville, vers Central Park.

Il n'était pas loin de minuit quand ils arrivèrent devant la maison de King. Forster, alias Harry Dickson, se sentait un peu nerveux, il n'avait pas osé espérer que Mc Lellan aurait si vite donné dans le piège qu'il lui avait tendu.

Mais en apparence, il gardait tout son calme, et son visage était dur et mauvais, comme celui du forban qui s'apprête à frapper son coup.

Il y avait un petit jardinet qui entourait la maison de Robert King, et qui donnait dans la Cinquième Avenue par une poterne.

Par cette petite porte dérobée, Mc Lellan suivit son comparse. Le lierre formait un rideau épais contre la grille et les soustrayait à toute vue indiscreète. Bientôt, ils se trouvèrent devant la porte d'entrée.

Mc Lellan resta stupéfait de la froide audace de son compagnon, qui tourna la clef dans la serrure, comme s'il était chez lui ; une fois dans le corridor obscur, Harry Dickson prit le bandit par la main et le conduisit à l'étage.

— Mais il y a de la lumière ! fit soudain Lellan en tressaillant, et il désigna, au fond du vestibule, le carré jaune d'une porte vitrée.

— C'est là que le portier sourd et le valet de chambre boivent leur ration du soir, grogna le pseudo-Forster, et vers ce moment-ci, ils sont ivres comme des cochons.

« Venez toujours, et ne vous en faites pas pour si peu, ajouta-t-il d'un ton rassurant en faisant monter l'escalier à son complice.

Tous ses gestes avaient la sûreté de ceux d'un cambrioleur de profession, leur assurance et leur audace ; Mc Lellan le suivait avec un peu d'angoisse, mais attiré par les bénéfices fabuleux que l'affaire pouvait produire, il n'osa se retirer.

Enfin, Forster ouvrit une dernière porte et ils entrèrent dans une chambre.

— Nous y sommes, murmura Harry Dickson en attirant vers lui Mc Lellan et en fermant la porte derrière lui.

— Où se trouve le bureau ? questionna le bandit.

— Attendez une minute, fut la réponse, il faut que je fasse d'abord de la lumière, avancez jusqu'au milieu de la pièce, mais soyez prudent.

L'avertissement vint trop tard, le cambrioleur heurta un objet sombre qui tomba à la renverse et éclata en morceaux avec un bruit formidable.

— Diable ! Vous avez cassé un vase japonais, jura Forster, si quelqu'un nous a entendus, nous sommes flambés.

— Filons ! haleta Mc Lellan en tremblant de tous ses membres.

— La chambre n'a pas d'autre issue, murmura Jimmy d'une voix morne. Tenez-vous tranquille, il se peut que personne ne vienne, n'ayant rien entendu.

Mais au même instant, la porte s'ouvrit et Robert King apparut, revolver au poing.

D'un bond, Mc Lellan se réfugia derrière le dos de son complice.

— Donnez-moi le poignard, murmura-t-il.

— Êtes-vous fou ? gronda Harry Dickson. Laissez-moi faire.

Hands up ! Ou vous êtes morts tous les deux, tonna Robert. Une sonnette se mit à tinter furieusement, puis une porte s'ouvrit au rez-de-chaussée et deux agents se ruèrent dans l'escalier.

— N'opposez aucune résistance, murmura Jimmy Forster rapidement. Laissez-moi faire, Mc Lellan, je crois savoir comment me conduire. Nous allons nous en tirer encore.

Sans protester, il tendit ses mains aux menottes des agents de police ; farouche, mais docile quand même, Mc Lellan se laissa empoigner par les représentants de l'autorité.

— Êtes-vous venus en auto ? demanda King.

— Nous pouvons prendre un taxi au coin de la rue, répondirent les agents.

— Emmenez d'abord celui-ci ; l'autre, je le garde sous la menace de mon revolver, et s'il bouge, je le tue. Y a-t-il d'autres agents en bas ?

— Il y en a encore deux, sir.

— Vous pourrez venir chercher l'autre voleur à l'instant, répondit King.

Les agents emmenèrent Mc Lellan et Robert King se trouva face à face avec son ami Harry Dickson, qui ricana de satisfaction.

— Eh bien ? murmura Robert.

— Merveilleusement réussi. Miss Sailor vit, elle est aux mains des Chinois.

« Je ne sais encore où, mais si l'on m'enferme avec ce gaillard dans une cellule, je l'amènerai bien là où je dois l'avoir.

« Demain, vous venez au bureau de police, et vous exigez qu'on me fasse paraître seul devant vous. Jusqu'ici personne, pas même la police, ne peut savoir que ce cambriolage n'est qu'une vaste comédie, sinon ces satanés flics vont de nouveau commettre quelque impair de taille.

King allait presser Dickson dans ses bras, mais celui-ci le repoussa.

— Attention, voici les agents qui reviennent.

Robert King releva son revolver, visant le pseudoescarpe.

Les agents entrèrent et ce fut le tour de Harry Dickson d'être appréhendé.

— Venez, mon petit, dirent-ils goguenards, le logement de monsieur est déjà prêt.

— Ne vous donnez pas tant de peine, je vous suis docilement. J'aurais mauvaise grâce à faire autrement, vous êtes tellement gentils.

— Crânez pas, hein, filou !

Dickson fila entre les deux gardiens, doux comme un agneau.

On l'installa dans le taxi aux côtés de Mc Lellan, pâle, défait et grinçant des dents.

Bientôt, les deux prisonniers furent menés devant le capitaine Tussor, qui ricana d'aise.

— Bonjour, messieurs, fit-il, les affaires n'ont pas marché à souhait pour vous ? Dommage ! Mais pour nous, il en est autrement. Chacun son tour, comme disent nos amis les Français. Demain nous ferons plus ample connaissance.

« Montrez donc à ces gentlemen leur chambre pour cette nuit, dit-il à l'un de ses hommes.

« Notre hôtel ne jouit pas tout à fait du confort moderne, mais le service y est parfait, la surveillance ne laisse à désirer en aucun point. Vous y serez bien gardés, et je me flatte de croire que vous vous en contenterez.

« Je vous laisserai l'emploi de ces jolis bracelets, ajouta-t-il en désignant les lourdes menottes ; j'espère qu'ils ne vous gêneront pas trop.

Harry Dickson et Mc Lellan furent incarcérés dans la même cellule.

Tussor était bien content.

Il pensait avoir mis la main sur deux redoutables bandits, ce qui allait compenser un peu les échecs des derniers jours, qui lui valaient des mines sévères de la part de ses chefs.

Il avait fait arrêter à tort et à travers des gens plus ou moins suspects du quartier chinois, dans l'espoir que l'assassin de Miss Sailor put se trouver parmi eux. En chaque Chinois, il voyait désormais un criminel.

Les prévenus étaient aussitôt soumis au « troisième degré », une sorte de torture moyenâgeuse qui s'applique encore en Amérique.

Elle consiste à enfermer pendant quarante heures de suite les suspects dans une place surchauffée, en ne leur laissant aucun instant de repos.

Ils y sont soumis à un interrogatoire continu et, à chaque velléité de s'endormir, on les réveille sans pitié.

Tussor avait pu obtenir de cette façon un certain nombre d'aveux, qui, soumis à un contrôle minutieux, parurent être tous de la plus extrême fantaisie, de sorte que la presse commençait à se fâcher et à exiger des sanctions définitives contre ce fonctionnaire incapable et cruel.

Tussor crut qu'en mettant la main sur les deux escarpes, son étoile s'était remise à briller.

Le cigare au bec, il s'abandonna à de beaux rêves d'avenir...

6. Où Tussor retombe des nues...

Quand le capitaine Tussor retourna à son bureau, le lendemain matin, il y trouva Robert King.

Le fonctionnaire savait soigner sa publicité, et la nuit même de l'arrestation des deux cambrioleurs de Central Park, il avait envoyé des communiqués aux journaux du matin.

La venue du jeune homme ne lui était pas des plus agréables, elle lui faisait penser à son retentissant échec dans l'affaire de Miss Sailor ; il le salua donc froidement.

— J'espère que vous n'avez pas trop à vous plaindre de nous, monsieur King, commença-t-il sur un mode douxereux. Nous sommes arrivés juste à temps pour éviter une rude saignée à votre coffre-fort !

— En effet, répondit King avec un sourire narquois. Je vous sais gré de votre rapide intervention. Je crois même que vous ignorez quel service immense vous m'avez rendu de la sorte, à moi et à vous-même !

— À moi-même ? demanda le policier avec un peu de hauteur.

Robert sourit d'un air aimable :

— Puis-je vous demander de faire subir un interrogatoire aux malfaiteurs, en ma présence ?

— Si vous le désirez, je suis obligé de le faire, répondit Tussor.

— Et je vais même vous demander de me rendre un service : voulez-vous commencer par le nommé Jimmy Forster, et même limiter votre interrogatoire à cet homme seul.

— Je ne sais ce que vous voulez au juste, mais je veux bien accéder à votre désir, répondit Tussor d'un ton mécontent.

Il appuya sur un bouton électrique et le planton reçut ordre d'introduire le plus âgé des prisonniers.

— Vous allez voir ce que je veux en agissant ainsi, capitaine Tussor, dit Robert King, d'une voix glaciale.

Le policier, mal à l'aise, s'inclina sans répondre.

Il y eut un moment de silence, jusqu'à ce que la porte s'ouvrit, livrant passage à Harry Dickson, menottes aux poings.

Tussor regarda le prisonnier et fit signe à l'agent de sortir.

Alors se passa une scène ahurissante :

Le prisonnier dégagea ses mains, comme si les menottes n'existaient guère pour lui, et tendit une dextre cordiale à Robert King en disant :

— Bonjour, cher ami, vous allez bien ?

La main tendue fut aussitôt chaleureusement serrée, et Robert King éclata d'un rire joyeux.

Tussor n'en croyait ni ses yeux, ni ses oreilles.

Enfin, il retrouva la voix, pour bégayer :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

King prit aussitôt la parole.

— Je vais vous le dire, inspecteur ! Le cambriolage de ma demeure était une mise en scène et rien de plus ; elle nous a permis de mettre la main sur un homme qui a aidé à l'enlèvement de Miss Elsie Sailor. Cet homme s'appelle Mc Lellan, un fameux bandit, et c'est l'autre cambrioleur.

Tussor ne put trouver de mots pour répondre, ses regards stupéfaits s'attachaient éperdument à l'autre prisonnier, qui avait l'air bien étrange...

Celui-ci prit la parole à son tour :

— Je ne puis que confirmer les dires de mon ami King, et d'y ajouter que je sais où Miss Sailor est séquestrée.

— Séquestrée ? Miss Sailor ? Mais elle est morte... nous avons son cadavre ! balbutia le fonctionnaire.

— Non, répondit le pseudo-cambrioleur, ce cadavre n'était pas celui de Miss Sailor, c'était une substitution bien grossière.

Tussor était de fort méchante humeur, il sentit qu'il allait être bientôt la risée du public, d'une voix sourde il demanda :

— Mais qui êtes-vous ? Vous qui semblez si bien au courant des choses ?

L'étranger fit un petit salut narquois et après un court silence, laissa tomber ces mots : Je suis Harry Dickson !

Ce fut comme si la foudre venait de tomber aux pieds du malheureux inspecteur.

Il blêmit, trembla, bafouilla... le grand homme se tenait devant lui, souriant doucement. Enfin il parla.

— Pardonnez-moi de me mêler de vos affaires, inspecteur. Mais Mr. King a demandé ma collaboration et, devant la gravité exceptionnelle de l'affaire, je n'ai pu la lui refuser. Heureusement, j'ai pu obtenir des renseignements précieux, qui vont me permettre de vous affirmer que, cette nuit même, Miss Elsie sera saine et sauve, de retour dans la maison paternelle.

Le détective se tut, et personne n'osa prendre la parole ; une curiosité angoissée se peignit sur les traits de King et de Tussor.

Harry Dickson continua après une pause :

— Voici comment les choses s'emmanchent : par le truchement d'un faux cambriolage, j'ai attiré le nommé Mc Lellan dans un piège. Cet homme est un des plus fieffés coquins qui hante votre ville. Pour

un verre de brandy, il est capable d'assassiner père et mère.

« Dans le quartier chinois habite un tenkneier de fumerie d'opium, nommé Tchin-Su, un fanatique jaune, qui est à la tête d'une secte chinoise secrète des plus redoutables.

« Cet homme est l'âme du complot contre Miss Elsie Sailor, et le pauvre Wang a déjà payé de sa vie, et sa conversion, et son dévouement à la jeune fille.

« Avant cette conversion, Wang faisait partie de la ligue de Tchin-Su, et ce dernier a voulu punir le renégat ; il voulait faire subir un sort identique à Miss Sailor, qu'il croyait capable de convertir ses autres sectateurs au christianisme.

« Toutefois, Tchin-Su changea d'avis devant la beauté de sa prisonnière, et il voulut obliger Miss Sailor de devenir sa femme.

« Mais il se douta bien que la jeune fille l'aurait repoussé avec dégoût et il forma d'autres projets, combina d'autres plans.

« Tout d'abord, il devait se rendre maître de la jeune fille.

« La maladie de Wang lui servit de prétexte pour attirer la jeune fille dans Chinatown. Il usa d'un narcotique pour lui faire perdre connaissance, la transporta dans sa fumerie et l'y enferma.

« En même temps, Wang, ou plutôt William Vanor, fut attiré hors de sa demeure par un commissionnaire soi-disant envoyé par Miss Sailor.

« Je ne sais ce qui lui est arrivé, mais je l'apprendrai à mon heure, soyez-en convaincus. Je ne puis dire non plus où les bandits se sont procurés le cadavre de la Huitième Avenue, et Mc Lellan lui-même l'ignore.

« Ce dernier me considère encore toujours comme son camarade. Provisoirement, il faut qu'on le laisse dans cette idée, car il compte sur mon aide pour s'enfuir et pour agir de concert contre Tchin-Su, et le faire chanter.

« Nous nous sommes entendus cette nuit sur les détails de cette entreprise.

« Voici maintenant ce que je vous propose : que l'on me reconduise dans la cellule, en remettant les menottes ; que cet après-midi vers quatre heures, je sois encore une fois appelé aux fins d'interrogatoire, après quoi, je ne reparaitrai plus auprès de lui.

« Qu'on lui fasse entendre que je suis enfermé alors dans une cellule où je reste seul. D'ici quatre heures, le bandit pourra encore me révéler l'une ou l'autre chose qui pourra nous être utile.

« À quatre heures, monsieur King, je serai chez vous, et nous prendrons nos dernières mesures. Quant à vous, inspecteur Tussor, veuillez mettre, à la tombée de la nuit, dix de vos hommes les plus dévoués à ma disposition.

« Une dernière chose : en dehors de nous trois, messieurs,

personne ne doit être mis au courant de la véritable marche des choses, pas même les parents de la jeune dame !

« Que l'on continue à croire à la mort de Miss Sailor, car la moindre inadvertance serait de nature à faire douter les bandits rusés à qui nous avons à faire, et alors, cela pourrait signifier la mort pour Miss Sailor.

Harry Dickson se tut.

L'impression qu'il avait faite sur Tussor était si forte que ce dernier avait oublié toute mauvaise humeur. Ses yeux ne reflétaient plus que la complète admiration pour son célèbre confrère.

Il souscrivit à toutes les exigences de ce dernier et, de ses propres mains, il lui remit les menottes.

Un agent parut et Harry Dickson réintégra sa cellule auprès de son sinistre compagnon.

7. La fumerie de Tchin-Su

Vers quatre heures et demie, Harry Dickson quitta le poste de police de la Huitième Avenue et se rendit dare-dare chez Robert King, qui l'attendait avec une compréhensible impatience.

Il s'agissait maintenant de trouver un déguisement propice à l'expédition qu'ils allaient faire dans les bas-fonds de Chinatown, et pour pénétrer dans l'antre du poison de Tchin-Su.

Ce déguisement fut choisi avec soin et se révéla parfait en tous points.

Tout en se livrant à un savant maquillage, le détective donna des instructions à Robert King qui l'écoutait avidement.

Quand Dickson avait réintégré sa cellule après son interrogatoire du matin, il avait trouvé son compagnon fort déprimé.

Aussitôt, il s'était mis à dépeindre leur situation comme étant des plus désespérées. Il ne ménagea pas la couleur noire et fit même des allusions à la peine capitale, ce qui donna à Mc Lellan des nausées de terreur abjecte.

Il s'enthousiasma aussitôt pour le plan de son comparse : s'enfuir nuitamment de la prison de police.

Jimmy Forster lui assura que les possibilités d'une évasion étaient réelles ; qu'alors il faudrait tâcher de se rendre maître d'une forte somme pour mettre une bonne distance entre eux et la police de New York.

Cet argent, ils espéraient l'extorquer à Tchin-Su et, cette nuit encore, une fois l'évasion réussie, ils mettraient leur plan à exécution.

Ce n'était que dans ce but que Mc Lellan avait pris son compagnon en confidence, et qu'il lui avait donné tous les détails possibles, bien que Forster ne semblât l'écouter qu'avec un intérêt douteux.

Mc Lellan attendit en vain le retour de son compagnon de chaîne après l'interrogatoire de quatre heures.

Harry Dickson avait pris toutes les précautions possibles pour que le bandit ne s'évadât pas tout seul.

Tussor, dûment averti, avait proposé deux agents armés à la garde du prisonnier.

Voici les renseignements que le détective avait pu soutirer à Mc Lellan, grâce à sa ruse :

La fumerie se trouvait dans les sous-sols d'une maison dont Tchin-

Su était le propriétaire. Elle se composait de trois caves dont la dernière donnait dans le jardin par une petite fenêtre.

Les pièces étaient éclairées à l'électricité et divisées en boxes au moyen de cloisons de bois. Ces boxes étaient garnis de tapis et de bancs de repos, à l'usage des fumeurs d'opium dont se composait la clientèle du Chinois.

La prison d'Elsie Sailor donnait dans la dernière cave, occupée par Tchín-Su lui-même, tandis que dans les deux autres pièces, deux serviteurs chinois étaient préposés au service des clients.

L'entrée de la dernière cave était parfaitement masquée, et un non initié aurait été bien en peine de la trouver.

Derrière les tapis qui couvraient les murailles se trouvait une porte basse fort étroite, qui ne s'ouvrait que sous une poussée violente, et qui donnait sur un couloir long de cinq mètres environ.

À la fin de ce passage, on se trouvait devant une lourde porte de fer, fermée, mais dont la clef restait dans la serrure.

Elle donnait accès à la prison de la jeune captive. Ici également, il n'y avait aucune communication avec le monde extérieur.

Jadis, cette pièce avait servi d'entrepôt pour la réserve d'opium et d'autres produits dont Tchín-Su faisait un trafic clandestin.

Mais pour la circonstance, le Chinois l'avait ornée de quelques tapis et pourvue de quelques meubles.

Comme l'air ne pouvait s'y renouveler, l'Asiatique avait eu recours à des appareils à oxygène pour y rendre l'atmosphère respirable.

Pour éviter que les cris de la prisonnière pussent être entendus par les visiteurs des autres caves, Tchín-Su avait calfeutré soigneusement la porte.

Mais jusqu'ici, la pauvrete n'offrait guère de résistance.

Elle était plongée dans un état voisin de la léthargie, et ne se départissait de son apathie qu'au moment où son bourreau entraînait dans la chambre souterraine.

Elle attachait alors à lui des regards lourds de mépris et d'angoisse. Elle comprenait fort bien que les mets que le Chinois lui servait étaient saturés de puissants narcotiques, et ce ne fut que forcée par la faim qu'elle se décida à prendre un peu de nourriture.

Comme elle craignait que pendant son sommeil le bandit lui fît violence, elle avait imaginé un système propre à l'éveiller chaque fois que quelqu'un entraînait dans sa prison.

Elle avait approché son lit-divan de la porte de fer et attaché les larges manches de son kimono à la poignée ; comme la porte ne s'ouvrait que par un violent effort de l'extérieur, elle était chaque fois tirée de son sommeil.

Tchín-Su se sentit impuissant contre cette volonté, et il

abandonna bientôt toute idée de violence, pour en arriver à des fins criminelles.

Il avait la patiente philosophie de sa race ; il résolut d'attendre, espérant que la solitude aurait bientôt raison de la résistance de la jeune fille et qu'elle viendrait elle-même à lui, sans qu'il en coûtât un effort. Le matin, les clients du forban, blêmes et défaits, chancelaient encore sous l'effet de la funeste drogue.

Tchin-Su repoussait l'armoire qui masquait la porte de la prison et, curieux de savoir comment sa victime l'accueillerait, il allait lui porter ses aliments quotidiens.

Il attendait quelques moments pour voir si elle ne lui dirait rien.

Mais à chaque fois, il s'en retournait déçu, refermait la porte, la masquait avec l'armoire mobile, pour recommencer le même jeu le lendemain.

Tels étaient les détails que Harry Dickson était parvenu à connaître et qu'il communiquait en toute hâte au fiancé de la jeune fille.

Robert King frémissait de rage. Il crispait les poings dans son impuissance d'agir.

Il fut heureux d'entendre le détective le mettre à la hauteur du rôle qu'il aurait à jouer la nuit venue. Il lui semblait que cela le rapprochait davantage de la délivrance de l'aimée, et qu'il commençait déjà à y collaborer.

Il fut reconnaissant à Harry Dickson d'y pouvoir jouer un rôle actif, bien qu'il dût se soumettre à des ordres qui lui semblaient presque incompréhensibles.

Il le fit sans réplique, sentant qu'on ne discutait pas les ordres du grand détective, que le salut de sa fiancée ne pouvait que dépendre d'une obéissance complète aux volontés de Dickson.

— Ainsi, je pénétrerai à vos côtés dans l'ancre de Tchin-Su, monsieur Dickson, supplia le jeune homme, vous me le permettez ?

Le détective sourit à ce zèle intempestif et se hâta de parfaire leur déguisement.

Certes, il aurait été difficile de reconnaître les deux Américains dans le couple savant qui déambulait par les avenues de la capitale.

Ils avaient l'air de deux placides professeurs d'Allemagne, venus d'Iena, de Heidelberg ou de Berlin pour explorer la grande cité des bords de l'Hudson.

Harry Dickson avait opté pour ce genre, parce que Robert King connaissait parfaitement l'Allemand, langue également familière au détective. Pourtant d'autres raisons, plus profondes, avaient guidé également le limier : les savants germaniques sont parmi les plus curieux du monde, et lorsqu'ils partent à la découverte d'une grande ville de la terre, il n'est pas rare de les voir descendre vaillamment

dans les bas-fonds les plus dangereux de ces cités.

Personne donc n'aurait pu s'étonner de les voir pénétrer dans l'enfer de Chinatown.

Ils avaient l'air bien affairés, les deux « Herr Doktor » ! Discutant avec passion quelque savante histoire, s'étendant sur des controverses compliquées, tout en s'enfonçant davantage dans les méandres de la ville chinoise.

Le quartier semblait pourtant morne et désert. De temps en temps et de loin en loin, un Chinois filait le long des maisons basses, avec des mines de chien peureux.

Comme les deux pseudo-Allemands tournaient le coin d'une rue, il y eut un incident qui aurait pu compromettre le succès de leur entreprise.

D'une de ces surnoises demeures, à peine éclairées par la falote lueur d'une lanterne chinoise aux grotesques figures, des cris de terreur venaient de s'élever ; les deux promeneurs virent alors que trois Asiatiques tâchaient de maîtriser une jeune fille et de l'attirer dans les profondeurs de la maison. L'enfant allait succomber quand les deux professeurs intervinrent, leurs lourdes cannes levées.

Une minute plus tard, les trois crânes tondus des Célestes se bosselèrent sous les coups qui y pleuvaient dru comme pluie, et leurs reins sonnèrent sous une volée de bois vert sans pareille.

— Cela me réchauffe ! gronda doucement Robert King après un dernier horizon qui ensanglanta une des vilaines figures, tandis que Dickson s'empressait de conduire la jeune fille dans une rue moins écartée, où il l'installa dans un taxi.

Cette bonne besogne faite, ils purent se remettre à leur œuvre de délivrance.

Au fur et à mesure que les deux soi-disant professeurs avançaient dans le quartier asiatique, celui-ci devenait de plus en plus torve et plus hostile.

Les lumières se faisaient rares, les ombres plus véloces et plus inquiétantes.

— Quel nettoyage l'autorité devrait faire là-dedans, grommela Robert King, nettoyage que pour ma part j'entreprendrais avec des mitrailleuses, des grenades à main et deux ou trois compagnies de fusiliers !

Harry Dickson ne put s'empêcher de rire tout bas à la violente sortie de son jeune compagnon.

Quand ils sonnèrent enfin à la porte de la demeure de Tchín-Su, un jeune Céleste leur ouvrit en grimaçant.

En mauvais anglais et le Baedeker en main, Harry Dickson demanda d'être introduit.

Le Jaune ne se donna guère la peine de les écouter ; il savait fort

bien ce que les étrangers venaient faire dans la maison.

Il les laissa entrer, esquissa une révérence ironique et ferma la porte derrière eux ; puis il précéda les deux visiteurs vers l'entrée du souterrain.

En quelques souples bonds de chat, il descendit les marches grasses de l'escalier, tandis que les deux Allemands suivaient, avec force de grincements de leurs lourdes semelles.

Les boxes de la première cave étaient tous occupés, et, dans le premier, Harry Dickson vit avec satisfaction que le dormeur remuait péniblement la jambe droite.

C'était le signal : la police était dans la place !

Harry Dickson savait maintenant que six des alcôves étaient occupées par les hommes du capitaine Tussor, prêts à intervenir au premier signal et à mener rondement l'œuvre de vengeance, dût-il en coûter la vie à quelques-uns des chiens jaunes.

La seconde cave n'était pas complètement vide ; sur les lits de repos, quelques Chinois étaient étendus, immobiles, terrassés par le poison, leurs yeux vitreux reflétant la lumière diffuse des lampes en papier multicolore.

Cette pauvre clarté rendait l'entourage imprécis et nébuleux, et les objets de la pièce n'étaient que des ombres indécises aux yeux des entrants.

Harry Dickson avait espéré que cette cave aurait été complètement occupée, afin de pouvoir être introduit dans la troisième crypte, où devait se trouver Tchin-Su.

Ce fut là une première déception pour lui, fort peu de nature, il est vrai, à le décourager dans son entreprise.

Le boy chinois fit halte auprès de la dernière alcôve et, du geste, invita les clients à prendre place.

Ce box contenait deux divans, et force fut aux deux compères de s'y étendre, s'ils ne voulaient éveiller des soupçons de la part du Chinois.

Robert King et le détective s'installèrent donc sur les coussins poisseux, aux relents aigres et fétides, et comme le domestique s'éloignait un moment, Harry Dickson murmura à l'oreille de son compagnon :

— Tout est en ordre. Les hommes de Tussor sont présents à l'appel !

« Le boy jaune va nous apporter des pipes, mais nous ne pouvons les fumer, de peur de nous endormir. Dès que le valet allumera ma pipe, il faudra ôter la boule d'opium de la vôtre et mettre celle-ci à sa place ; elle répand la même odeur et est parfaitement inoffensive.

Ce disant, le détective remit à King une boulette de la grosseur d'un pois.

Robert dut se faire violence pour ne manifester aucune émotion, de se sentir si près de sa fiancée captive de ses ravisseurs.

La pauvre devait être plongée dans le plus affreux des désespoirs, alors que le salut était si proche.

Mais la consigne était formelle : de la patience, de la prudence, de l'obéissance surtout ; Robert King fit taire les battements intempestifs de son cœur.

— Toute hâte peut être nuisible à notre entreprise et fatale à Miss Elsie, avait déclaré Harry Dickson, et Robert, sentant la sagesse de ces paroles, avait approuvé.

Harry Dickson lui avait formellement signifié que l'attaque de Tchín-Su devrait se faire par surprise, de façon que le bandit ne pût s'approcher de sa victime.

— Au besoin, nous brûlerons la cervelle à cette canaille jaune, avait dit le détective, mais j'aimerais autant le voir finir sur la chaise électrique.

« N'oublions pas que si Tchín-Su voit que ses affaires se gâtent, son premier geste sera de tuer Elsie.

De tout cela, le jeune homme se souvenait, tandis que son compagnon regardait attentivement le rideau qui séparait les deux dernières caves, et derrière lequel le domestique venait de disparaître.

Celui-ci revint bientôt, portant deux pipes et des briquets.

Pendant les courts instants où le rideau s'entrouvrit, Dickson réussit à jeter un coup d'œil derrière.

Il vit que l'éclairage y était moins douteux que dans les autres pièces, et qu'un Chinois plus âgé, probablement Tchín-Su lui-même, se tenait accroupi devant un attirail de fumeur d'opium.

Il n'en vit pas davantage, mais cela lui suffisait pour l'heure.

Il venait de s'apercevoir également que le Céleste s'adossait à une armoire chargée d'ustensiles propres à jouir de la fumée noire, et il savait que cette armoire masquait l'entrée de la prison de Miss Sailor !

Le boy chinois venait de s'accroupir pour sa besogne familière :

Il trempa une longue aiguille dans un pot d'opium, la retira nanti d'une boulette qu'il fit grésiller une seconde à la pâle flamme d'une lampe à alcool, puis, la posant sur le fourneau de la pipe, il la tendit à Harry Dickson, qui aspira la première bouffée.

Mais déjà le détective s'était aperçu que son compagnon venait de réussir à substituer au poison la matière inoffensive, et il en grogna d'aise.

Le valet les regarda pendant quelques instants en ricanant, car il voyait que les Allemands se conduisaient de la façon la plus inhabile du monde, puis il se retira.

Quelques minutes plus tard, les deux fumeurs novices firent comme s'ils étaient complètement sous l'influence de la drogue ; leurs

muscles se détendirent, leurs bras retombèrent inertes, ils gémirent doucement et restèrent immobiles.

L'exploitation d'une fumerie d'opium est de grand rapport pour les fils de l'Empire du Milieu, aussi longtemps qu'ils parviennent à éviter que l'attention de l'autorité soit attirée sur leur établissement.

Mais ils courent un grand danger si un cardiaque, parmi leurs clients, succombe au milieu de l'extase funeste – cas qui est moins rare qu'on ne le croit en général.

Car si les autorités ont vent de ce décès, des sanctions excessivement sévères suivent aussitôt ; c'est ce qui fait que le plus souvent, les tenanciers de l'ancre à poison cherchent à se débarrasser du cadavre.

Ils le font ordinairement en le portant quelques rues plus loin et en l'abandonnant sur la voie publique.

Le Chinois ne craint plus l'enquête de police qui suit la découverte, car il a tout le loisir de nier et de nier encore ; il ne redoute que le cas de flagrant délit, c'est-à-dire, la découverte du mort dans sa demeure. C'est sur cette terreur que comptait Harry Dickson.

Il avait donné l'ordre à un des hommes de Tussor, celui qui lui paraissait le plus intelligent, de jouer le rôle du fumeur à qui pareil accident venait d'arriver.

On avait fait, à cet effet, une première expérience dans le cabinet du capitaine Tussor, et, en effet, l'agent de police se révéla des plus experts à simuler cette crise mortelle.

Maintenant, le détective attendait.

Une demi-heure s'était écoulée, d'autres clients n'étaient pas venus et un silence absolu régnait dans la fumerie, à peine troublé par la respiration profonde de quelques dormeurs et par le bruissement des longues robes des serviteurs qui, de temps à autre, venaient se rendre compte si aucun fumeur n'avait besoin de leurs services.

Il faisait si tranquille que Dickson et Robert entendaient le tic-tac rapide de leurs propres montres.

Tout à coup, un soupir s'exhala d'une des alcôves, soupir suivi aussitôt d'un râle angoissant, s'achevant en un affreux gargouillis.

Le domestique se leva d'un air effaré et s'élança vers la première cave d'où le bruit était venu. Il revint aussitôt, le visage bouleversé, souleva le rideau et, par signes, fit comprendre à son maître ce qui arrivait.

Harry Dickson vit Tchín-Su se lever et suivre rapidement son serviteur vers la première cave de la fumerie.

Retenant son souffle, le détective écouta.

Le râle s'était tu.

Un sourire glissa sur la face du détective : l'agent avait parfaitement joué son rôle.

L'instant décisif approchait.

Car Tchín-Su devrait maintenant traîner le pseudo-mort dans la rue, en se faisant aider de son domestique. Pendant ce temps, Harry Dickson et son compagnon délivreraient Miss Sailor.

Mais qu'était cela ?

Tchin-Su et son boy venaient de réapparaître. Ils portaient le corps du fumeur d'opium qui venait de succomber à sa funeste passion et le déposèrent dans la dernière cave, après quoi le Chinois ferma soigneusement le rideau.

Doucement, le détective se leva et s'approcha du rideau, qu'il parvint à soulever légèrement, sans être aperçu de l'intérieur.

Le corps de l'agent était étendu, immobile, sur le sol, et Tchín-Su déplaçait l'armoire. Une porte devint visible et le Chinois l'ouvrit, après quoi ils tirèrent le corps dans le passage obscur.

Dickson se retourna et gagna en toute hâte la première cave où se tenaient les hommes de Tussor.

— Le plan n'a pas réussi, murmura-t-il. Je devrai m'y prendre autrement. Dès que je donne un coup de sifflet, accourez !

Il retourna au rideau et vit revenir les deux Asiatiques.

Vivement, il regagna son lit de repos.

Quelques minutes se passèrent, il entendit le bruit de l'armoire qui reprenait sa place première puis, par ses paupières à moitié closes, il vit Tchín-Su et son valet retourner vers la première crypte. C'est l'heure ! murmura-t-il à l'oreille de King.

Une flamme terrible venait de s'allumer dans les yeux du célèbre détective.

D'un coup sec, il écarta le rideau et, d'un mouvement brusque il renversa l'armoire qui tomba sur le sol à grand bruit.

Tchin-Su se retourna, effrayé, et avec une terreur immense, il vit que les deux étrangers se tenaient debout devant la porte secrète.

Un court instant, il resta comme paralysé par l'effroi puis, en poussant une sorte de miaulement furieux, il s'élança sur Harry Dickson, le poignard levé.

— Haut les mains, chien, ou je tire !

Harry Dickson braquait son revolver de fort calibre sur la poitrine du bandit.

La rage et le désespoir se rendirent maîtres du Chinois. D'un geste fou, il saisit le canon de l'arme, et, de l'autre main, abaissa son poignard.

Mais avant que la lame ait atteint son but, King leva sa matraque et, d'un coup formidable, en écrasa le visage du malfaiteur.

Un flot de sang lui jaillit des narines et il s'écroula en gémissant.

Le sifflet du détective lança un appel strident et les cinq agents firent irruption dans la cave.

— Ligotez-moi ce chenapan, et n'y allez pas à la douce, mes garçons, tonna Harry Dickson ; quelques coups de pied dans les côtes lui feront grand bien s'il proteste. Ne laissez pas échapper le domestique, ajouta-t-il.

Les policiers ne se le firent pas dire deux fois et se jetèrent sur les deux Chinois, qu'ils passèrent à tabac de la manière la plus experte.

Dickson ouvrit violemment la porte secrète et ils pénétrèrent dans le couloir.

À la clarté de leurs lampes de poche, ils découvrirent la porte de fer au fond du passage souterrain.

Ce fut Robert King qui l'ouvrit.

Il vit un bras qui se retira vivement, puis une jeune fille qui se levait d'un air effrayé d'un divan bas.

King poussa un cri de joie :

— Elsie !

— Robert !

Elle ouvrit des yeux démesurés : rêvait-elle... était-ce possible... n'était-ce pas trop beau ?

Elle chancela et s'abattit dans les bras de Robert.

— Elle se meurt ! s'écria King d'une voix effrayée.

Harry Dickson l'aida à la recoucher sur le divan.

— Ce n'est rien, rassura le détective, elle est simplement évanouie.

Pendant que King couvrait sa fiancée retrouvée de caresses et de baisers, Harry Dickson regarda autour de lui : nulle part il n'y avait trace de l'agent.

— Globster ! cria Harry Dickson.

Mais personne ne répondit.

Deux policiers venaient d'entrer à leur tour, déclarant que les deux Chinois gisaient dans la première cave, menottes aux poings et réduits à l'impuissance.

— Nous devons retrouver Globster ! s'écria le détective.

— Il se peut qu'il y ait une autre issue secrète par ici, remarqua l'un des policiers.

— Possible, repartit Dickson, mais on ne l'a pas transporté dans cette pièce-ci, sinon la prisonnière aurait dû être éveillée quand nous sommes entrés.

Il s'élança vers la cave où Tchín-Su était gardé à vue par la police.

— Où se trouve l'homme que vous avez transporté ici ? gronda Dickson en lançant un formidable coup de pied au tenancier.

Celui-ci poussa un cri de rage et de douleur, mais il refusa de répondre.

— Allez-vous parler, maudit chien jaune ?

Le chien jaune se contenta de ricaner hideusement.

— Nous trouverons bien un moyen de vous rendre plus bavard, gueule de citron ! cria Dickson d'une voix menaçante, puis il se tourna vers ses hommes.

— Les chaînes sont-elles bien mises ?

— Oui, sir.

— Serrez-les un peu davantage, mes garçons, que leurs maudits os craquent.

Les deux Chincks se mirent à hurler.

— Venez maintenant, dit Dickson aux agents, il nous faut trouver Globster, nous devons pouvoir relever des traces par ici.

On promena la clarté des lampes sur les murs, à coups de crosse on sonda les murailles, espérant entendre un son creux révélateur. Rien.

C'est alors que Dickson découvrit un anneau de fer, encastré dans les carreaux du sol et soigneusement dissimulé.

Il l'attira vers lui et une trappe s'ouvrit, découvrant une profondeur noire dans laquelle s'enfonçait un escalier en spirale.

— Hello Globster ! cria Dickson.

— Présent ! Mais venez vite, ce n'est pas tenable ici !

Suivi des deux policiers, le détective dégringola les marches de l'escalier pour arriver dans une cave.

Dans la lumière blanche de leurs lampes, ils virent alors un spectacle horrifiant, digne des pires cauchemars.

La cave était spacieuse. Dans un coin se dressait un poêle dont le tuyau de tôle rejoignait la cheminée de la maison, sans aucun doute.

Dans une massive cuve de bois remplie de chaux vive, un cadavre flottait.

Harry Dickson s'approcha. Dans la dépouille atrocement rongée par la chaux, il reconnut l'infortuné Wang, alias William Vanor, tombé victime du fanatisme criminel de ses coreligionnaires.

Globster fut délivré et des automobiles conduisirent les Chinois prisonniers au poste de police, Robert King, Dickson et Elsie, toujours évanouie, à la maison de Central Park.

Les journaux du matin consacrèrent de longues colonnes à la délivrance d'Elsie Sailor, la jeune fille qu'on avait crue morte et que Harry Dickson venait de ressusciter en la tirant de l'enfer où des diables chinois la retenaient captive.

L'Amérique tout entière s'enorgueillit d'avoir donné le jour au « Sherlock Holmes américain », le prestigieux Harry Dickson !

Une exploration plus approfondie de l'ancre de Tchou-Su fit découvrir les pires horreurs ; d'anciens crimes furent expliqués et des atrocités sans nombre mises au jour.

Non seulement Wang, mais bien d'autres encore étaient tombés, victimes de la cruauté de Tchou-Su.

Soumis aux tortures du troisième degré, le domestique chinois fit des aveux complets.

On sut alors que le tenancier chinois incinérât ses victimes ; on sut aussi que le cadavre mis dans une malle pour dépister la police, était celui d'une jeune ouvrière de fabrique, ressemblant quelque peu à Miss Sailor, et que Tchîn-Su avait attirée chez lui, puis assassinée.

Dans la cave où lentement se décomposait le cadavre de Wang, celui de la malheureuse avait été mutilé et rendu méconnaissable.

Tchîn-Su refusa d'avouer, bien que le troisième degré ne lui fût guère épargné.

On découvrit ainsi une vaste organisation criminelle dans Chinatown, dont la ligue secrète de Tchîn-Su faisait les frais.

Tous les membres en furent arrêtés et condamnés à mort.

Un matin, ils furent extraits de leur cellule : leur dernière heure avait sonné.

Le bandit chinois perdit alors un peu de son calme et se mit à se plaindre et à implorer les témoins de son prochain supplice.

Mais les liens de cuir du fauteuil fatal l'enserrèrent bientôt : la demi-sphère de cuivre fut posée sur son crâne tondu. Une flamme bleue crépita autour de ses poignets, son corps se tordit hideusement. Il était mort.

Ce fut une matinée terrible, car tous les membres de la ligue criminelle moururent un à un sur la chaise électrique.

Harry Dickson connut les plus bruyants hommages, auxquels il tâcha de se soustraire, suivant son habitude.

À peine les bandits eurent-ils payé leur dette sur l'échafaud qu'il s'embarqua pour l'Angleterre, sur le premier paquebot en partance.

Robert King, Elsie Sailor et ses parents l'accompagnèrent jusqu'au navire.

Le yacht « Alice » suivit pendant quelque temps encore le gros steamer qui s'éloignait lentement des côtes.

Puis le paquebot prit de l'avance, laissant loin derrière lui la frêle embarcation.

— Monsieur Dickson ! Mon sauveur ! sanglota Elsie.

— Harry Dickson, jamais je ne vous oublierai, murmura King, comme en une prière, mon grand et noble ami.

Ils ne virent plus qu'une silhouette qui, du haut d'un pont, faisait des gestes d'adieu.

Plus qu'une ombre... plus rien.

Bientôt, le steamer ne fut plus qu'une tache de fumée sur l'horizon, qui se referma sur le grand vengeur que, par un soir inoubliable, Robert King vit surgir de loin...

LA MITRAILLEUSE

MUSGRAVE [2]

1. Une rencontre dans le noir

Maple Ascroft prit par Lambs Conduit pour rentrer chez lui dans Gray Inn Road, car le fog commençait à enfumer les rues de Londres.

Il avait passé la soirée dans un petit théâtre de Drury Lane où l'on donnait une revue de fin d'année et se sentait joyeux et insouciant. Il sifflotait même un « gig » qui avait obtenu un bruyant succès.

Arrivé à hauteur de l'impasse du Chapel, il entendit comme un coup d'archet fort aigu, qui lui fit ressentir une impression désagréable. En même temps un bout de plâtre sauta à un pied de son visage du mur voisin.

Ascroft se retourna, étonné, mais ne vit que la rue déserte, dont les formes s'estompaient déjà dans le brouillard nocturne.

Au même instant, une épluchure d'orange lui sauva la vie : il glissa et faillit tomber, mais en parant la chute, il avait baissé la tête. Un autre coup d'archet vibra et le bord de son feutre reçut une chiquenaude.

Alors il comprit qu'à deux reprises on venait de tirer sur lui et que, sans sa glissade providentielle, la seconde balle l'aurait atteint en plein crâne. À deux pas de lui, l'impasse du Chapel bâillait, noire et vide. Ascroft ne fit qu'un bond pour s'y engouffrer et se mit à courir.

Mais l'impasse était sombre et tortueuse, le jeune homme eut tôt fait de se perdre dans un dédale de couloirs, de courettes moussues et de *slops* sans habitants. Haletant, il s'arrêta, essayant de chercher une direction précise ; il lui sembla entendre des pas derrière lui et, pris de frayeur, courut vers un vieil hangar en ruines dont la porte s'ouvrit sous sa poussée.

Il était entouré d'épaisses ténèbres, mais sa main touchait une rampe d'escalier dans l'ombre. La peur aidant, il monta sans réfléchir des marches branlantes. Quand il se sentit arrivé au haut de l'escalier, foulant un plancher vermoulu et sonore, il fit halte pour de bon, déplorant amèrement de n'être muni d'aucune arme pour se défendre

convenablement.

Il resta pendant de longues minutes à l'écoute, mais ne perçut plus le bruit de pas qui l'avait plongé dans les terreurs de la fuite.

Un peu rassuré, il rassembla ses idées, se demandant ce qui lui arrivait.

Il avait vingt-cinq ans et était employé chez Freystone & Sons, dans la City, à deux livres par semaine. Il vivait seul dans les chambres louées au mois dans Gray Inn Road, n'avait pas beaucoup d'amis et certainement pas d'ennemis. Qui pouvait avoir un intérêt quelconque à le faire disparaître, par un moyen aussi expéditif ?

Ce ne pouvait être une agression banale, ayant pour but de le spolier de son maigre avoir, car les balles avaient été tirées de loin, alors qu'une agression nocturne se perpète toujours à bout portant.

Il en était à ces réflexions désespérées, quand soudain, il eut de nouvelles raisons pour s'effrayer et bien plus fort que jamais.

Brusquement, une violente lumière le frappa en plein visage et, au centre du cône brillant, il vit un revolver braqué sur lui.

— Grâce ! râla-t-il en levant les mains.

Il entendit un oh ! étonné, puis le revolver disparut lentement.

— Vous pouvez baisser vos mains, monsieur, dit une voix polie, il y a certainement maldonne.

— Que me voulez-vous ? supplia Maple Ascroft, et pourquoi vouloir me tuer ?

— Mais je ne veux pas vous tuer ! répondit la voix.

— Et pourtant vous avez tiré sur moi à deux reprises, riposta le jeune homme avec amertume, et votre dernière balle m'a manqué de bien peu.

— Je n'ai pas tiré sur vous, fit la singulière réponse, mais je commence néanmoins à comprendre pourquoi quelqu'un d'autre l'a fait. Voulez-vous vous tourner un peu... là, comme ferait un mannequin chez un grand couturier.

Ascroft obéit machinalement, et il entendit son étrange interlocuteur répéter son oh ! de surprise.

— On s'y méprendrait aisément, continua la voix. Puis-je demander votre nom, sir ?

Maple obéit aussitôt. Il fit même bien mieux, en un trait il raconta sa brève biographie, depuis son logement dans Gray Inn Road jusqu'au bureau de Freystone & Sons dans la City.

— Monsieur Ascroft, demanda l'inconnu quand le jeune homme eut fini de parler, avez-vous droit à un congé annuel chez vos patrons et l'avez-vous déjà pris ?

— J'ai droit à huit jours de congés payés et à quinze jours non payés, répondit Maple, mais je ne suis pas assez riche pour m'offrir des vacances.

— Vous les prendrez pourtant, monsieur, à moins que vous ne préféreriez dormir au cimetière d'ici quelques jours. Je prendrai d'ailleurs les frais de ces vacances à mon compte. À propos, êtes-vous Anglais ?

— Par mon père, oui, et Américain par ma mère.

— Puis-je vous demander le nom de madame votre mère, à laquelle vous devez ressembler sans aucun doute ?

— C'est vrai, répondit le jeune homme ahuri, il paraît que je suis le portrait vivant de feu ma chère mammy, qui était née Sylvia Hanks et originaire du Nebraska.

— Hanks ! s'écria l'homme qui se tenait toujours dans l'ombre. Hanks et Nebraska, tout est là ! Savez-vous que vous l'avez échappé belle, monsieur Maple Ascroft, et que le hasard s'entend parfois rudement à arranger les choses ? Avez-vous de la famille en Amérique ?

— Certainement, sir, mais je n'ai jamais entretenu de relations avec elle. Ma mère a quelques fois parlé d'un frère qui s'était marié à une fille de millionnaire et qui avait un fils.

— Qui avait nom James ?

— Comment le savez-vous ? s'écria Maple Ascroft.

— Il suffit pour le moment que je le sache ; nous disons donc James ou Jim... Nebraska Jim.

— Qui est-ce ? demanda Maple avec curiosité.

— C'est votre cousin, monsieur Ascroft, votre cousin qui doit se trouver à Londres à ce moment et à qui les balles essuyées par vous étaient destinées. Pour votre bien, n'essayez pas de le relancer, cela ne vous rapporterait que des profits du genre que vous venez de connaître.

Le jeune homme s'avoua vaincu.

— Soit, dit-il, je me rends à vos raisons, je ne vous connais pas et je ne vous vois pas, et pourtant je me sens à votre endroit plein de confiance.

— Et cette confiance m'honore, monsieur Maple, répondit la voix avec douceur ; je vais même la mettre immédiatement à l'épreuve. Veuillez me répondre avec franchise. Votre vie ne doit pas être bien riche en événements imprévus, mais dans les tous derniers temps, ne vous est-il rien arrivé qui dérogeât à la norme des choses ?

Maple Ascroft poussa un cri de surprise.

— C'est étonnant ce que vous me demandez là, sir. En effet, quelque chose de bien étrange vient de m'arriver pas plus tard que ce matin, bien que ce ne fût rien de fâcheux, au contraire. Figurez-vous que j'ai reçu un colis, presque au saut du lit. Il contenait un costume de bon faiseur, une magnifique cravate, une chemise de soie, des escarpins vernis et un chapeau de feutre mou. Bref, tout ce que vous

me voyez sur le dos. Il y avait une lettre jointe à cet envoi, un simple billet anonyme tapé à la machine, dont voici la teneur :

« Mon cher Maple, savez-vous que vous êtes en mesure de faire gagner un splendide pari à un de vos amis ? Si vous le voulez, endossez ce costume, qui d'ailleurs devient immédiatement par ce fait votre propriété incontestable. Dans la poche intérieure du veston, vous trouverez un billet donnant droit à une loge pour la représentation de ce soir, dans un théâtre de Drury-Lane. Allez-y habillé de cette manière ravissante et votre ami aura gagné son pari. »

— Et qu'avez-vous pensé, monsieur Ascroft ?

— Qu'il y a pas mal de gens excentriques à battre le pavé de Londres, et qu'un complet gratuit plus un billet de théâtre gratuit ne se refusent pas.

— Presque tout le monde dans votre cas aurait raisonné comme vous, mon cher garçon. Votre cousin Jim est une fière canaille, allez !

— Que voulez-vous dire, sir ? s'écria le jeune homme.

— Qu'il a essayé de vous faire passer pour lui, histoire de tromper quelques-uns de ses ennemis qui ont juré sa perte.

— Et qui ont tiré sur moi ?

— Pas du tout.

— Ah ça... si vous croyez que j'y comprends quelque chose, dans ce cas !

— En supposant que la balle qui vous était destinée ait atteint son but, je suis convaincu que quelques secondes plus tard, vous auriez eu dans vos poches des papiers en règle au nom de James Hanks, mon jeune ami.

— Et vous..., murmura Maple Ascroft, vous... ne cherchiez pas James Hanks, mon cousin ?

— Vous avez bien deviné. Je savais que Hanks rôdait dans les environs et même dans cette impasse du Chapel, aux nombreux méandres. J'ai même failli tirer sur vous, bien qu'il m'importe de capturer Hanks ou Nebraska Jim vivant.

— Je lui ressemble donc à un tel point ?

— Oui... mais il y a quelque chose dans votre visage qui n'est pas dans le sien, c'est la bonté, la douceur, je dirai même l'irrésolution, tandis que la figure de l'homme que je recherche est empreinte d'une froide cruauté.

— Ainsi, vous êtes un détective, murmura lentement le jeune homme.

— On le dit, répondit l'inconnu en riant, et vous le croirez certainement quand je vous aurai dit mon nom, qui est Harry Dickson.

Maple Ascroft s'accouda contre la rampe de l'escalier et pendant plusieurs minutes garda un silence ému.

— Pourquoi vous acharnez-vous contre mon cousin, monsieur Dickson ? murmura-t-il d'une voix tremblante.

— Je n'ai aucune raison d'en faire mystère, monsieur Ascroft. James Hanks ou Nebraska Jim est un bandit terrible et, qui plus est, d'une intelligence quasi infernale. Condamné à mort par contumace dans dix états au moins de l'Union, il s'y rit de la police et continua triomphalement la série rouge de ses forfaits : vols, brigandages, assassinats. Il s'était entouré de l'élite de la pègre des États-Unis, mais à cet endroit, il devint orgueilleux. Il se mit en tête qu'il aurait tout aussi bien pu agir seul et garder pour lui les immenses bénéfices de ses crimes. Et cela fut, en effet. Il donna congé à ses lieutenants et travailla désormais seul, avec un succès tout aussi grand qu'auparavant. Mais cela ne faisait pas le compte des autres forbans, qui, à leur tour, le jugèrent et le condamnèrent à mort. Nebraska Jim passa en Angleterre.

— Pour échapper à leur poursuite, naturellement.

— Pas tout à fait pourtant, car James Hanks ne connaît pas la crainte. Certes, il lui est agréable de se soustraire à ses ennemis, qu'il ne redoute pas trop, mais qu'il accuse de lui faire perdre du temps. Si Hanks est en Angleterre, c'est qu'il projette un de ses fameux coups. Coup mystérieux, mais que dans sa cruauté il se complaît le plus souvent à illustrer de coups de revolver et de mitrailleuse, sinon de bombes. Cet homme aime le carnage et voir couler le sang lui est une volupté tout aussi grande que voler des fortunes.

— Monsieur Dickson, dit tout à coup le jeune homme, je vais probablement vous paraître aussi stupide qu'orgueilleux en osant émettre devant vous une idée personnelle. Mais je puis difficilement admettre qu'un homme, aussi criminel et intelligent qu'il soit, arrive dans un pays inconnu et s'y implante comme en pays conquis pour continuer victorieusement la série de ses forfaits. Mon cousin devrait pourtant savoir que la police anglaise est autrement habile que celle d'Amérique !

— Votre remarque vous honore tout en nous honorant en même temps, répondit Harry Dickson en riant, mais vous venez de toucher un point brûlant. Si Hanks pouvait hardiment travailler seul en Amérique, il le ferait malaisément en Angleterre. Je le suspecte donc de s'y créer ou plutôt de s'y être créé à l'avance des complicités redoutables. Je redoute peut-être moins la personne de Nebraska Jim que son exemple, qui ne tardera pas à être suivi. Nous avons hélas à Londres un énorme potentiel du crime !

— Mais en supposant que j'eusse été tué, monsieur Dickson, la police métropolitaine aurait tôt fait de découvrir la supercherie,

déclara Maple Ascroft.

— Détrompez-vous, mon jeune ami. Votre cousin, bien que recherché par toute la police américaine, n'a jamais connu une heure de détention. Par conséquent, ses empreintes digitales ne figurent sur aucun registre de justice. Ni les vôtres sans doute, car vous n'avez jamais dû être condamné, à mon avis.

— C'est absolument exact, répliqua joyeusement le jeune Ascroft.

Tout à coup, il poussa un gémissement horrifié : dans les ténèbres de l'impasse, un affreux cri d'agonie venait de s'élever.

— On tue quelqu'un ? cria-t-il.

Harry Dickson lui aussi avait sursauté à cette clameur ultime.

— Restez où vous êtes, monsieur Ascroft, dit-il, je vais voir ce qui se passe. Non... ne m'accompagnez pas, vous ne feriez que gêner mes mouvements. À tout à l'heure !

Il éteignit sa lampe et s'enfonça en courant dans l'obscurité profonde de l'impasse.

En disant que le Chapel est un véritable labyrinthe, on n'exagère nullement ; cours, couloirs, venelles s'y enchevêtrent dans une solitude absolue, puisque le lieu ne comprend aucune habitation et n'est employé pendant la journée que pour remiser des marchandises et pour quelques travaux dans les taudis arrangés en bureaux de réception.

Harry Dickson arrivait déjà à la sortie de Lambs Conduit quand il entendit des plaintes s'élever dans une direction opposée.

Il fit aussitôt demi-tour, mais les plaintes s'éloignaient. Il décida d'appeler, et les appels cessèrent.

Il les répéta au moment où ils recommençaient sur un mode plus lugubre que jamais, et obtint une réponse cette fois-ci.

— Laissez-moi tranquille, ou je vous descendrai !

Cela avait été lancé avec un accent américain très prononcé.

— Hanks ! murmura-t-il en fonçant en avant dans l'ombre, l'arme au poing.

Mais les lamentations s'étaient tues définitivement et Harry Dickson passa plus d'un quart d'heure encore en vaines recherches.

Il se trouvait alors à la hauteur du hangar où il avait fait la rencontre du jeune Maple Ascroft et décida de retourner vers lui.

Il le trouva tremblant de peur au haut de l'escalier où il l'avait laissé.

— Monsieur... Dickson, gémit le jeune homme, y a-t-il un mort ?

— S'il y en a un, je ne l'ai en tout cas pas trouvé, répondit le détective avec humeur.

Maple Ascroft se reprit à trembler.

— Il m'a semblé tout à l'heure qu'il était tout près, monsieur Dickson... oui, dans ce hangar même... j'ai entendu quelqu'un jurer

sourdement, puis le bruit lourd d'une chute... vous êtes revenu alors, ah, comme j'étais content.

— Allons voir, dit le détective en rallumant sa lampe.

Ils descendirent l'escalier et se trouvèrent dans un hangar étroit mais très long.

— Voyez..., haleta Ascroft, une porte ouverte...

Le détective braqua le jet lumineux de sa lanterne vers l'endroit et son compagnon poussa un grand cri de terreur : une forme était étendue sur le sol.

— Je... ne... veux pas voir, pleura Ascroft, je n'ai jamais vu un homme assassiné, pardonnez-moi... je ne puis voir du sang sans me trouver mal.

— Alors, restez en place, ordonna rudement le détective.

Il s'approcha prudemment de l'homme étendu sans mouvement et retint difficilement un geste de surprise à sa vue.

Il venait de reconnaître le complet gris sombre de Maple Ascroft, la même cravate quadrillée et les identiques escarpins vernis.

L'homme ne respirait plus. Dans la gorge, une entaille profonde béait d'où le sang s'échappait à flots, mal retenu par un mouchoir qu'on avait fourré dans la terrible plaie. Le visage même portait d'effroyables balafres.

Harry Dickson fouilla les poches et siffla doucement.

Il y avait là des papiers en règle au nom de James Hanks, bref, tout ce qu'il fallait pour une identité précise.

— Tel est pris qui a cru prendre, murmura le détective. Nebraska Jim a trop cru à sa chance, et ce sont ses lieutenants de jadis qui en ont eu à leur tour.

Il se tourna vers Maple Ascroft défait, tremblant comme une feuille dans le vent et détournant peureusement la tête.

— Ceci regarde à présent Scotland-Yard, qui ne sera pas fâché d'apprendre une telle nouvelle, dit-il. Quant à vous, monsieur Ascroft, inutile de partir en congé, vous pouvez reprendre vos occupations chez Freystone & Sons sans aucun péril pour votre sécurité, cher garçon.

2. La lumière qui s'éteint

Harry Dickson venait de trouver dans son courrier une lettre dont le contenu l'égayait fort :

Monsieur Dickson !

Depuis notre rencontre de l'autre soir, quelque chose a changé dans tout mon être. J'ai senti que ma pauvre vie d'employé était devenue terne sinon inutile en la comparant à la vôtre, pleine de périls, de bravoure et de mérite. Mon cousin est mort, et seul Dieu est en droit de le juger, mais si mon entendement est juste, il a entraîné sur le sol anglais des bandits presque aussi terribles que lui-même. Il me semble d'ailleurs l'avoir lu entre les lignes dans les journaux qui relataient sa fin terrible. Depuis, j'ai l'obscur et décevante impression que j'ai contracté une dette envers la société, par la faute de mon criminel cousin.

Je vous vois en pensée parti sur la piste des misérables auxquels je viens de faire allusion. Ne puis-je vous être utile ? Ne pourrais-je vous seconder ? Ma fatale ressemblance n'est-elle pas de nature à effrayer les forbans ? Guidé par vous, ne pourrais-je jouer un rôle de fantôme vengeur ?

Sans doute que l'idée est romanesque, mais c'est peut-être une idée. À votre premier appel j'accours pour vous offrir mon très humble concours.

Votre dévoué et reconnaissant, Maple Ascroft.

— Eh bien, maître ? demanda Tom Wills.

L'élève préféré du détective avait pris également connaissance de la curieuse épître et la considérait avec un mépris souriant.

— Hm, répondit Harry Dickson, je n'attends pas grand-chose d'une pareille collaboration, car le jeune Ascroft m'a semblé manquer complètement de vaillance, mais le pauvre garçon a une idée, il faut l'avouer.

— Comptez-vous en user ?

— Vous m'en demandez trop pour l'heure, Tom, mais je vais y réfléchir, c'est certain.

— Deux gentlemen désirent vous voir, monsieur Dickson ! dit Mrs. Crown, la gouvernante, en poussant sa tête coiffée d'un monumental bonnet par l'entrebâillement de la porte. Il paraît que c'est urgent, car ils ne veulent pas s'asseoir au parloir où je les ai introduits. Ils disent qu'ils viennent officiellement et ils ont l'air bien

convenable.

— Ayons confiance dans le jugement de Mrs. Crown, répondit le détective, et laissons pénétrer ces gentlemen à la mine avantageuse dans notre tour d'ivoire.

Mais ses sourcils s'arquèrent dans une expression de surprise quand il les vit entrer dans son cabinet de travail.

— Inspecteur Bellamy, dit-il en tendant la main à un homme âgé au visage intelligent et pensif. Et...

— Le capitaine Ruskin, de l'arsenal de Woolwich, présenta l'inspecteur.

— Je pressens que vous venez m'exposer une affaire grave, dit le détective, mon élève doit-il se retirer ?

L'inspecteur secoua la tête.

— Je ne le crois pas, car il est hors de doute que vous vous l'adjoindriez dans l'enquête que nous demandons à votre collaboration. Les journaux ont parlé, je dirai même trop parlé dans les derniers temps, de l'appareil Musgrave.

— La mitrailleuse Musgrave, en effet, répliqua le détective, une machine merveilleuse en tant qu'arme de guerre à ce qu'il paraît : tir rapide et précis et une inaudibilité quasi complète...

— Elle a été volée, monsieur Dickson, dit le capitaine Ruskin.

— Quand cela ? s'écria le détective.

— Depuis huit jours, sir.

— Et c'est maintenant que vous venez me le dire ?

— Excusez-nous, monsieur Dickson, nous avons été assez présomptueux de penser que nous aurions pu la retrouver par nos propres moyens, surtout que nous étions à peu près certains de l'identité de son ravisseur. C'est un bandit américain célèbre qui a dû travailler pour le compte d'une fabrique d'armes de guerre étrangère, son nom est Nebraska Jim...

— Mais Nebraska Jim est mort !

— Nous le savons, tout en tenant la chose secrète : le Yard n'en a pas informé les journaux, comme vous avez dû le constater vous-même.

« Nous avons fait surveiller tous les ports, aussi bien maritimes qu'aériens : pas le moindre colis n'a quitté l'Angleterre qui n'ait été soigneusement vérifié. La mitrailleuse Musgrave doit se trouver encore ici, à Londres sans doute. Mais d'autres forbans sont à sa recherche, d'anciens complices de Nebraska Jim, dont la présence est signalée dans la Métropole. Hier, l'appartement que le bandit défunt occupait dans Graham Street a été cambriolé, bouleversé de fond en comble. Pourtant cette résidence était secrète et seulement connue par la police depuis la mort du gangster.

— Connaissez-vous le nom des bandits américains qui ont passé

l'Atlantique pour nous rendre visite ? demanda le détective.

— Deux ou trois : Sam Waldhofer, Luigi Martinelli et Baruch Skinner...

— La crème de la haute pègre de Chicago, mince d'honneur, s'exclama le détective.

— Et parmi les plus mystérieux, sir, puisque nos collègues d'Amérique sont incapables de nous fournir des signalements précis ou d'autres renseignements utiles à leur sujet. Tout ce que nous savons, c'est que Waldhofer est un spécialiste de vols ayant trait à des documents d'espionnage et que les deux autres sont des assassins cruels.

— Et diantrement habiles, puisqu'ils ont fini par avoir leur ancien chef, Nebraska Jim, ajouta Harry Dickson. Mais veuillez patienter un instant, je possède une petite documentation toute personnelle quant à messieurs les gangsters d'Amérique... Tom, le tome quatre, je vous prie.

Le détective feuilleta un ample volume presque complètement manuscrit et finit par hocher la tête.

— Waldhofer, ancien officier de l'armée impériale allemande, brillantes études universitaires à Iéna, puis à Harvard aux États-Unis, s'est lié avec Nebraska Jim pour voler des plans de forteresses marines à Pittsburg ; voyage beaucoup. Baruch Skinner... sans renseignement précis.

« Luigi Martinelli... ah, voici ce qui pourrait être intéressant : a un frère à Londres, Paolo Martinelli, restaurateur dans Soho.

— Scotland-Yard n'en sait pas autant ! s'écria l'inspecteur Bellamy avec admiration.

— Bah, n'oubliez pas qu'en tant qu'Américain d'origine et Anglais d'adoption, j'ai gardé quelques bonnes relations de l'autre côté de la grande mare, répondit Harry Dickson en riant, et puis mon éternelle marotte des petits papiers ! Maintenant, racontez-moi comment cette fameuse mitrailleuse disparut, car enfin ce n'est pas un objet qui se met au fond d'une poche.

Le capitaine Ruskin prit la parole.

— La mitrailleuse Musgrave est de petites dimensions, sir, et montée sur deux fines roues d'acier ; ce qui est remarquable, c'est qu'elle peut évoluer et être mise en action à distance à l'aide d'un câble électrique aboutissant à un minuscule moteur. Elle a été réalisée, plans et constructions compris, à l'arsenal de Woolwich même, par son inventeur l'ingénieur Musgrave. Jamais elle n'est sortie de là, même pour les expériences qui avaient lieu dans l'enceinte même des bâtiments. Elle était garée dans une salle que nous appelons la salle D, qui ne possède pas de fenêtres et une porte unique, à trois serrures, dont les clefs sont entre les mains de trois personnes différentes :

l'ingénieur Musgrave, le chef de service et votre serviteur, ici présent.

— Qui était le chef de service au moment du vol ?

— Le lieutenant Mallory, un officier de grand avenir.

— Vous habitez l'arsenal même, je crois ?

— En effet, monsieur Dickson, ainsi que l'ingénieur Musgrave, aussi longtemps que durent les expériences. Maintenant, j'arrive à la disparition même.

« La veille de cet événement fâcheux, j'allais dire désastreux sans crainte d'exagérer, un individu étranger au personnel fut surpris à l'intérieur du bâtiment, non loin de la plaine de tir. Il put prouver qu'il s'était égaré dans les méandres du vaste édifice où il venait voir un chef de bureau pour des fournitures. Le service de surveillance était quelque peu en défaut. On le maintint, le temps de demander des renseignements à son sujet. Ils se révélèrent excellents. Sur ce, on le relâcha.

« La mitrailleuse fut garée dans la salle après quelques essais et la porte fermée à triple tour, par les trois clefs différentes.

« Le lendemain, Mallory, Musgrave et moi, nous nous réveillâmes avec une forte migraine et nous constatâmes en même temps que nos clefs n'étaient plus en notre possession. Nous les retrouvâmes sur la porte de la salle D, d'où la mitrailleuse avait disparu ! Tous trois, nous avions passé la soirée ensemble dans la chambre du lieutenant Mallory, et nous y avions pris un grog. Nous nous sommes aperçus plus tard que le rhum dont nous nous sommes servis était drogué. Alors nous avons commencé à chercher du côté de l'individu qui avait été surpris à l'intérieur de l'arsenal, et à notre extrême stupéfaction, nous constatâmes que tous les renseignements reçus à son sujet étaient faux. L'homme s'était muni des papiers d'un tiers : un honorable commerçant de la City.

— Qui donc ? demanda Harry Dickson.

— Mr. Edwin Freystone, importateur et exportateur dans Wharf road.

— Ah, murmura le détective, sans rien ajouter toutefois.

— Le signalement aidant, nous parvînmes à savoir que l'inconnu n'était personne d'autre qu'un fameux gangster américain : Nebraska Jim.

— J'ai moi-même assisté à sa fin, ou presque, dit le détective, sans savoir toutefois qu'il venait de se charger la conscience d'un crime contre la sécurité de l'Angleterre.

— C'est ce qui nous incite aussi à vous appeler à l'aide, dit à son tour l'inspecteur Bellamy.

Harry Dickson tendit la main aux visiteurs.

— Continuez à faire surveiller tous les ports, toutes les gares, les routes et les champs d'aviation, dit-il, il importe avant tout que

l'appareil Musgrave ne sorte pas du pays. Cela mettra sur pied la valeur de trois régiments, mais qui veut la fin...

— Veut les moyens, compléta l'inspecteur Bellamy avec une satisfaction visible.

Quand ils furent partis, Tom Wills se tourna vivement vers son maître.

— Monsieur Dickson, dit-il malicieusement, j'ai bien vu que vous n'avez pas lu tout ce qui se trouvait dans le tome quatre, en regard du nom des trois gangsters américains.

Le maître lui allongea une tape amicale.

— Et vous avez bien vu, my boy ! Non que je me méfie des braves gens qui viennent de partir, bien au contraire, mais je n'oublie pas que je suis un détective privé et que moi aussi j'ai des secrets d'État !

— Pour votre élève également ? demanda Torn Wills avec reproche.

— Parfois, mais pas pour l'heure. Il s'agit de l'énigmatique personnage de Waldhofer. On a tort de voir en lui une sorte de citoyen d'Amérique, alors qu'en fait c'est un citoyen du monde. Un véritable pigeon voyageur, mais dont le pays d'attache est avant tout l'Angleterre, et c'est ce que je n'ai pas cru devoir révéler encore à ces messieurs.

Le détective regarda l'heure sur le cartel.

— Il est quatre heures et bientôt le soir va tomber, nous souperons en ville ce soir, mon ami, et si vous aimez les macaroni, les spaghetti aux tomates, les ravioli au jus de viande, vous serez servi à souhait.

— Nous irons donc au restaurant italien de Soho, tenu par le sieur Mantinelli ! s'écria triomphalement le jeune homme.

— Vous l'avez dit. Et maintenant, rangeons le courrier que nous avons laissé en souffrance pendant notre entretien avec ces gentlemen.

— La lettre d'Ascroft au panier ? proposa le jeune homme.

Harry Dickson se retourna vivement.

— Gardez-vous-en bien, jeune étourdi, Maple Ascroft est un véritable présent de la Providence, pour l'heure. Rappelez-vous le nom donné par feu Nebraska Jim aux surveillants de Woolwich.

— Edwin Freystone ?

— Un des patrons de notre nouvelle recrue volontaire. Il faut croire que le bandit américain avait déjà bien étudié le terrain avant de s'y risquer. Sa ressemblance avec son cousin a dû lui permettre d'entrer plus ou moins dans sa vie, sans que celui-ci le sût, et c'est ainsi qu'il a réussi à s'approprier les papiers de Mr. Edwin Freystone. Quel habile scélérat il aura toujours été !

— Comment allez-vous vous servir de Maple Ascroft ?

— Mon Dieu, pour le moment je ne sais encore trop comment,

mais j'ai vaguement dans l'idée qu'un jour il me sera plus utile qu'on ne peut le croire. Tenez... une idée, invitons-le à venir dîner avec nous. Voulez-vous demander la maison Freystone & Sons au téléphone ?

Une minute plus tard, Ascroft était à l'appareil.

— Bonjour, monsieur Ascroft, dit le détective, j'ai reçu votre lettre et elle m'intéresse fort. Avez-vous disposé de votre soirée ?

— Pour aller au théâtre dans Drury Lane ? s'exclama le jeune employé. Plus jamais de la vie, je sais trop ce qu'il a failli m'en coûter !

— Alors venez me voir chez moi à Baker Street.

— Je finis à cinq heures, monsieur Dickson, et j'accours !

Maple Ascroft avait dû tricher sur ses heures de bureau, car à cinq heures sonnant il se trouva dans le cabinet de travail du détective, où il fut présenté par ce dernier à Tom Wills.

— Votre carrière de détective débute ce soir, mon jeune ami, lui dit jovialement Harry Dickson, et pour bien rester dans la note, nous allons vous faire « une tête » !

— Qu'est-ce à dire, monsieur Dickson ? s'écria l'employé étonné.

— Que mon élève Tom Wills va vous apprendre à vous servir de postiches et d'une perruque, expliqua le détective de bonne humeur. Allons, Tom, transformez-moi sur-le-champ notre nouvel allié en un jeune gentilhomme campagnard, avec de beaux favoris rouges qui lui iront à ravir et un costume à carreaux que vous allez tirer de votre propre garde-robe et qui lui ira également comme un gant.

Maple Ascroft, tant que dura ce changement de vue, ne cacha pas sa joie presque enfantine, ce qui, tout en lui faisant perdre un peu de temps, amusa fort Tom Wills.

Enfin, le jeune détective jugea son œuvre à son goût et vint le présenter au maître.

— Très bien, approuva ce dernier, comment vous trouvez-vous, monsieur Ascroft ?

Maple se regarda attentivement dans la glace, rajusta ses favoris, lissa ses faux sourcils et avoua qu'il avait peine à se reconnaître lui-même.

Ils hélèrent un taxi et se firent conduire dans Soho, où ils n'eurent aucune peine à découvrir le restaurant italien tenu par Paolo Mantinelli.

C'était un établissement très bien tenu et complètement modernisé. Des garçons empressés évoluaient autour des tables, un petit orchestre italien jouait sans trop d'éclat des valse viennoises et des fragments d'opéra.

Tom trouva son maître pensif et taciturne, et il fut presque seul à faire les frais de la conversation.

Maple Ascroft, qui ne devait pas tous les jours se trouver à pareille fête, but et mangea pour quatre et déclara que le métier de détective était passionnant par-dessus toute autre chose.

Mais au moment où le garçon servit le poulet à la Marengo, la spécialité de la maison, les détectives virent leur hôte faire un geste de surprise.

Un gentleman âgé, d'un embonpoint marqué, venait d'entrer et de s'installer en habitué à une table de coin.

— Vous le connaissez ? demanda Tom Wills.

— Et comment, murmura la nouvelle recrue, c'est mon patron en personne : l'honorable Mr. Edwin Freystone ! J'espère qu'il ne me reconnaîtra pas, car c'est un homme sans imagination, qui a horreur de la fantaisie.

Mr. Freystone étudia le menu avec soin et arrêta son choix sur quelques mets délicats, qu'il attaqua en gourmet, ne semblant pas se soucier des autres clients.

Harry Dickson avait repris à son tour la carte des plats et des vins et faisait mine de la compulser avec amour : son élève fut seul à remarquer que cette carte ne jouait qu'un rôle d'écran et que de fait, le détective observait quelque chose qui se passait dans la salle, avec une attention passionnée, et même angoissée.

Pourtant, le jeune homme ne voyait rien d'insolite.

Le gros Mr. Freystone avait achevé ses hors-d'œuvre et attendait patiemment la suite en jouant négligemment avec le cordon de soie de la lampe portative posée sur la table.

Soudain, Tom Wills vit son maître lever la main et il reçut un coup de poing en pleine poitrine qui le fit tomber en arrière.

Au même instant, la lumière s'éteignit dans le restaurant, et un bruit bref et bizarre éclata.

— Lumière, cria-t-on de toutes parts.

— Ce n'est rien, messieurs, intervint le patron, un plomb vient de sauter, le temps d'en remettre un nouveau...

Une minute plus tard, les lampes resplendirent mais aussitôt un cri d'horreur éclata.

Monsieur Edwin Freystone était étendu inanimé sur le parquet, le front troué de deux balles.

3. La mitrailleuse prend la parole

Les soupeurs s'étaient mis à hurler et à se bousculer, cherchant la sortie.

Harry Dickson prit Tom Wills par le bras.

— Attention, mon petit, le péril menace, murmura-t-il.

— Où est donc passé Ascroft ? demanda le jeune homme.

Le détective ricana.

— Une belle recrue, ma parole, il s'est empressé de disparaître ! Venez, Tom ! Il jeta à peine un regard sur le cadavre du malheureux gentleman. Pourtant il se baissa vers lui, pour ramasser vivement quelque chose qu'il glissa dans sa poche.

— Filez dans la direction des lavatoires, glissa-t-il dans l'oreille de son aide.

Personne ne les vit partir, car le tumulte était à son comble et déjà la police pénétrait dans le restaurant.

Harry Dickson et Tom s'étaient précipités dans un couloir aux murs de céramique blanche, où une inscription discrète « Salons » indiquait au moyen d'une flèche lumineuse la direction de l'étage.

— Montons ! ordonna le détective.

Ils ne rencontrèrent aucun membre du personnel, mais au milieu du palier, une forme effrayante s'allongeait.

— Encore un mort ! s'écria Tom Wills avec horreur. Que se passe-t-il donc dans cette maison maudite ?

— Maudite, vous le dites bien, murmura le détective en prêtant plus d'attention au second cadavre.

— Vous semblez le connaître ? demanda le jeune homme.

— Certainement, et même je m'attendais à le trouver ici, et dans cet état !

— La gorge tranchée, dit Tom dans un frisson.

Harry Dickson lui imposa le silence du geste ; il observait les lieux et soudain ricana :

— Nous y sommes, murmura-t-il, n'entendez-vous rien ?

Tom prêta l'oreille et il lui semblait entendre un bruit fiévreux de meubles remués et de papiers froissés.

— Cela vient de là, dit-il en indiquant une porte portant l'inscription « Privé-Entrée Interdite ».

— Doucement, ordonna le maître.

Il entrouvrit la porte sans faire de bruit et se vit dans un spacieux

bureau meublé à l'américaine. Des papiers gisaient épars sur le plancher et un homme se tenait courbé sur le bureau.

Tom Wills reconnut vaguement un costume familier... mais il n'eut pas le temps de réfléchir, car déjà le maître se jetait de toutes ses forces sur l'inconnu.

Celui-ci poussa un cri de colère et leva un énorme poignard.

Mais la main de fer du détective l'avait pris à la gorge et l'instant d'après l'homme, à moitié étranglé, gisait sur le sol.

Dans sa chute, il tourna son visage vers le jeune homme, qui poussa un cri de stupeur.

— Ascroft !

En effet, c'était Maple Ascroft, mais débarrassé de ses postiches et de sa perruque.

Le vaincu ouvrit les yeux, reconnut ses agresseurs et fit une horrible grimace.

— Chiens ! rauqua-t-il.

— Baissez-vous, Tom ! rugit le détective.

Il était temps.

Avec la rapidité de l'éclair, un panneau s'ouvrit dans la muraille, se rabattit à la manière d'une trappe et un staccato étouffé retentit.

Tom sentit un vent âpre lui cingler les cheveux, mais presque au même moment, Dickson avait abattu la crosse de son revolver sur la tête d'Ascroft, qui retomba inanimé.

— La mitrailleuse Musgrave travaille à distance, s'écria Dickson en riant.

Dans l'ouverture du panneau, Tom Wills vit la sinistre machine braquée sur eux.

— Plus de crainte qu'elle se réveille pour nous jouer encore un pareil tour, s'exclama Harry Dickson en écartant la carpe qui couvrait une partie du plancher et en arrachant un fil électrique qui serpentait sur le sol. Maple Ascroft ne pourra plus actionner cet amour de commutateur qui se trouvait dissimulé sous le tapis ; car il lui faudra des heures pour se remettre de la correction qu'il a reçue !

La mitrailleuse Musgrave était retrouvée.

Le soir même, Harry Dickson s'expliqua devant les fonctionnaires de Woolwich et de Scotland-Yard.

— C'est horrible, monsieur Dickson, murmura le capitaine Ruskin, de devoir penser que le cadavre d'un de nos confrères les plus aimés a été découvert dans la maison de Soho !

— Le lieutenant Mallory ? demanda le détective. Rassurez-vous, il n'y a jamais eu de lieutenant Mallory !

— Comment ? s'écria le capitaine. C'était un officier de grand avenir, qui fut envoyé comme attaché militaire à Washington il y a un an, qui assista au nom de l'armée anglaise aux manœuvres de

Pittsburgh...

— Et qui revint en Angleterre il y a trois mois, n'est-il pas vrai ? Détrompez-vous pourtant, ce n'est pas le lieutenant Mallory qui revint à Londres et fut attaché à l'arsenal de Woolwich, mais Baruch Skinner, une mystérieuse et effroyable brute, mais également un merveilleux comédien qui savait se faire une tête comme pas un, et également étudier à fond un personnage.

« Mallory n'avait pas de famille et ses amis n'y virent que du feu !

— Mais que s'est-il passé en somme ? demanda l'inspecteur Bellamy.

— Cela paraît compliqué, répondit le détective, mais au fond c'est assez simple. Baruch Skinner travaillait en ce moment avec Waldhofer et surtout James Hanks, alias Nebraska Jim. Celui-ci se sépara d'eux alors qu'ils étaient chargés de mission pour une nation étrangère, peu liée d'amitié avec l'Angleterre. Il s'agissait de s'emparer de la mitrailleuse Musgrave.

« Nebraska Jim voulait travailler seul, bien que, de fait, l'affaire se trouvât entre les mains de Waldhofer.

« Mais celui-ci veillait également et ses précautions étaient prises pour enlever à son ancien complice toute faculté de nuire à son entreprise.

« Il fit entrer le cousin de Hanks, son sosie d'ailleurs, au service de Mrs. Freystone & Sons, qui n'est qu'une raison sociale, puisque seul Mr. Edwin Freystone existe, ou a existé.

« Et Jim Hanks qui parvint à pénétrer dans l'arsenal de Woolwich et, s'y laissant bénévolement prendre, commença à rendre Mr. Edwin Freystone suspect. Il savait bien que jour et nuit ce gentleman allait être surveillé, même après qu'on eût découvert sa prétendue innocence.

— Quoi ? s'écria Tom Wills, Mr. Freystone serait complice des voleurs ?

— Chaque chose à son temps, répliqua le détective.

« Baruch Skinner, en voyant réapparaître le terrible Nebraska Jim, prit peur et brusqua les événements. Il lui fut facile de droguer ses amis en se droguant lui-même et de faire enlever l'appareil Musgrave par son complice Waldhofer, qui le remisa chez Paolo Mantinelli, frère de Luigi, le troisième larron et le plus obscur.

— Mais Ascroft..., commença Tom Wills.

— J'y arrive ! Je vais faire tomber brusquement deux masques : qui donc est Mr. Edwin Freystone ? Waldhofer en personne !

« Qui est Ascroft ? Il n'y a pas d'Ascroft... le pauvre diable est mort assassiné sous mes yeux dans Lambs Conduit, et l'homme qui est sous les verrous n'est autre que Nebraska Jim !

Une clameur stupéfaite accueillit cette déclaration.

— Admirez le mécanisme de la combinaison des bandits, continua Harry Dickson. Waldhofer avait très bien compris que, tôt ou tard, son ancien complice Hanks chercherait à tirer profit de sa ressemblance avec son cousin Ascroft. Il s'attacha ce dernier pour mieux le tenir à l'œil.

« Quand Ascroft périt assassiné, il y crut comme tout le monde... parce qu'il ne pouvait supposer que Harry Dickson, qui fut témoin ou presque du crime, aurait pu se tromper !

« Mon erreur a servi notre cause !

« Voici ce qui est arrivé dans l'enclos de Chapell street de Lambs Conduit :

« Après avoir manqué son cousin, Hanks se glissa dans l'enclos et assista dans l'ombre à notre entretien. Aussitôt, il arrêta un autre plan.

« Il s'éloigna en tapinois et par ses cris d'agonie m'attira hors de l'endroit où je conversais avec son cousin. Puis, après m'avoir égaré dans le dédale des ruelles, il retourna en toute hâte dans le hangar où se trouvait Maple, le tua et glissa ses propres papiers dans la poche du mort.

« Quand je revins, je crus me trouver en présence de Maple Ascroft vivant et de Nebraska Jim mort, mais c'était l'inverse.

« Hanks prit la place de son cousin chez Freystone Waldhofer : il lui importait de découvrir la mitrailleuse Musgrave qu'il convoitait pour lui seul. Mais comprenant bien qu'à mon tour je me lancerais sur la piste de la machine volée, il résolut de s'attacher également à mes pas, pour profiter de mes éventuelles découvertes.

— Quand avez-vous conçu les premiers soupçons relatifs à sa véritable identité, monsieur Dickson ? demanda l'inspecteur Bellamy.

— Par étapes, inspecteur. Au reçu de la lettre d'Ascroft, je me suis mis à réfléchir. N'oubliez pas que je m'étais trouvé devant un petit employé froussard et sans imagination, qui tout à coup se révélait foudre de guerre, et d'un. C'est à Tom Wills que revient l'honneur de la découverte plénière.

— À moi ? s'étonna le jeune homme.

— Il grima notre nouvelle recrue et il fit une faute. Il posa mal deux des postiches... et voilà que le soi-disant Ascroft modifia leur position d'une habile chiquenaude. Jamais un non professionnel n'aurait pu accomplir un pareil geste ! Et la lumière se fit en mon esprit.

« Quand Waldhofer entra au restaurant de Soho, je surpris un autre geste de la part de mon invité. C'était un éclair de joie féroce dans les yeux. Il venait de comprendre qu'il était dans la bonne place.

« Et soudain je surpris deux autres gestes.

« Le premier fut fait par Hanks, le voici :

« Il tenait la main en l'air et affectait de jouer avec une boulette

de mie de pain, mais de fait, il parlait avec une rapidité stupéfiante le langage des sourds-muets et à un complice invisible il disait :

« — Compris ! Je partage ! Tuez Waldhofer. Sinon vous êtes perdu... Harry Dickson est ici, la police au-dehors. Je réponds de votre sécurité. » Et Waldhofer fit le second geste. » Il mit lentement un de ses gants, un gant en caoutchouc que j'ai ramassé auprès de son cadavre, et glissa rapidement les dents de sa fourchette dans le cordon de la lampe portative. Un court-circuit se produisit, faisant éclater les fusibles de l'éclairage électrique.

« Cela aussi était un signal, car la mitrailleuse quasi silencieuse devait moissonner Hanks, Dickson et Tom Wills.

« Mais le complice dirigea l'arme contre Waldhofer et ce fut lui qui périt. Profitant du désarroi, Hanks s'élança à l'étage, y trouva le complice qui n'était que Baruch Skinner, le faux Mallory, et le tua sur-le-champ. Ensuite, il s'introduisit dans le bureau et se mit à fouiller les meubles. Pourquoi ? C'est clair pourtant : il savait bien qu'il lui aurait été impossible d'emporter la mitrailleuse, qui allait d'ailleurs être découverte d'un moment à l'autre, mais il avait fort bien deviné que les voleurs en auraient déjà dessiné des plans parfaits, ce qui s'est avéré également. Il cherchait ces documents quand nous l'avons surpris.

« Et quand nous l'eûmes terrassé, il conserva encore un espoir. En entrant dans le bureau, il avait vu comment Skinner avait disposé la mitrailleuse. En effet, elle pouvait être pointée, à travers une cloison mobile, sur la salle du restaurant même. Vivement, Hanks changea sa disposition et glissa le commutateur de mise en action sous le tapis, prêt à toute éventualité. C'était un lascar fort habile, qui ne laissait rien au hasard.

Ainsi s'acheva l'affaire de la mitrailleuse Musgrave qui alarma tant l'Angleterre et qui parut si compliquée à ceux qui eurent à s'en occuper officiellement et si simple à Harry Dickson.

On arrêta Paolo Mantinelli, mais son frère échappa grâce à la négligence de la police qui, la nuit de la découverte de la mitrailleuse, fouilla tout le quartier de Soho, en laissant toutefois filer le bandit.

Quant à Nebraska Jim, les annales de Scotland-Yard ont consigné piteusement la suite de son aventure : dans l'infirmerie de la prison où il avait été transporté, il devint gravement malade.

On relâcha légèrement la surveillance autour de lui... et il en profita pour s'évader après avoir, au péril de sa vie, escaladé deux murailles de très grande hauteur.

Dans un récit prochain, nous le retrouverons aux prises avec Harry Dickson.[\[3\]](#)

LES SEPT VILLAS [4]

1. Tredgewick disparaît

Dans ce coin étranglé du Middlesex, entre le Hertford et l'Essex, au-delà d'Edmondton, se trouve une terre sablonneuse, plantée de quelques sapinières, qui a échappé aux constructeurs de cottages.

En affirmant ceci, nous faisons toutefois un accroc à la vérité, car un beau jour, un original jeta son dévolu sur cette désolation pour y bâtir une cité. Ville en miniature s'il en fut, car elle enclosait à peine une centaine d'hectares entre des murailles que le bâtisseur voulut hautes et solides. À l'intérieur de cette enceinte, qui ne laissait pas d'être impressionnante, il fit élever sept villas gracieuses, affectant, par leur architecture, l'allure des maisons de campagne de la fin du XVIII^e siècle. Elles étaient entourées de beaux jardins aux copieux massifs de dahlias, de pelouses soignées et de haies fleuries à souhait.

L'original, – qui s'appelait Sir Merrywater, fit alors le choix des occupants de ces jolies demeures, et ce choix tomba sur des personnages bien différents. Avons-nous dit que Sir George Merrywater, tout en étant un fier original, était un homme qui aurait eu bien des difficultés à fixer le montant de son immense fortune ? Avons-nous dit également qu'il donnait asile gratuit aux habitants de son choix ?

D'abord on s'amusa beaucoup à Londres et même ailleurs de cette idée saugrenue, mais comme les cottages étaient confortables, meublés avec un goût achevé, que la vie y était douce et paisible, on envia bientôt les occupants de Merry-City, comme fut dénommée la ville ceinturée de murs.

Des millionnaires à peu près aussi excentriques que le bâtisseur lui-même, lui firent des offres superbes pour obtenir le droit d'asile. Il ne daigna pas même leur répondre. Des célébrités lui firent des avances, le flattèrent à qui mieux mieux. Il les éconduisit sans les écouter. Même des hommes d'État de grande renommée le supplièrent de leur accorder un séjour de repos dans son nouvel Éden, mais Sir George resta sourd à leurs prières.

À l'époque où se situe ce récit, la population de Merry-City peut se décrire comme suit :

Villa « Oak-Lodge » habitée par Desmond Price, un vieil acteur tombé dans l'oubli et occupant seul sa demeure.

Villa « Sunbeam » habitée par William Slatterdale, commissionnaire en fausse bijouterie, servi par un domestique du nom de Bellows, qui lui sert en même temps de valet de chambre, de comptable et de secrétaire.

Villa « Iris » a pour occupant Silas Tredgewick, dit Brummel-l'Ancien, un vieux beau, que ses prétentions à une jeunesse trop prolongée ont rendu ridicule dans tout Londres. Il habite également seul.

Villa « Primrose » occupée par les frères Timothéus et Théodore Spratts, deux anciens banquiers de la City, tombés dans la plus noire déconfiture.

Villa « Mayblossom » habitée par Lady Wickness et sa vieille servante Eulalia. Lady Wickness a connu un passé orageux qui ne lui a laissé que des dettes.

Villa « Miss Nee » que Sir Merrywater destine à son propre usage. Trois domestiques y assument le service : Waller, Otkins et Bearer. Reste la septième villa et la dernière : elle ne porte pas de nom et est inhabitée.

Au premier abord, on remarque que les habitants de Merry-City ne sont guère favorisés par Dame Fortune et qu'ils sont vieux. En effet, William Slatterdale, qui est le cadet, a soixante ans sonnés.

Sur quoi le choix de Sir George s'est-il basé ? Personne ne pourrait le dire. A-t-il connu les élus dans un passé plus ou moins lointain ? Il semble que non, car ils ne le connaissent que de nom.

Se propose-t-il un but quelconque ?

Sir George est avant tout un original, un excentrique, seule sa fantaisie lui fait loi.

Mais les gens de Merry-City ne jouissent pas seulement d'un magnifique asile gratuit ; par-dessus le marché, ils touchent une mensualité considérable, qui leur permet de vivre en rentiers, et bien confortablement encore.

Sir George n'a posé qu'une condition : il n'a accepté que les domestiques qui étaient déjà au service de leur maître, ce qui fait que seuls Mr. Slatterdale et Lady Wickness ont des sujets ; les autres doivent se débrouiller seuls, comme ils l'ont toujours fait.

Le règlement d'ordre intérieur de la singulière cité n'est pas draconien, mais pas exempt de sévérité non plus.

Outre l'article au sujet des domestiques, il y en a d'autres qui stipulent que les habitants doivent être rentrés à Merry-City à neuf heures du soir en été, à huit heures en hiver. Après ce temps, les portes de la muraille de clôture sont fermées et on ne les ouvre qu'au lever du jour. Il est défendu aux occupants de recevoir des visites dans

l'enceinte de la ville. S'ils tombent malades, ils ont le droit de se faire soigner hors de la ville pendant un mois. Ils peuvent s'absenter et voyager, mais leur absence ne peut dépasser la huitaine.

Contrevenir à la loi urbaine, c'est s'exposer à une expulsion immédiate et sans appel, ainsi qu'à la privation de la pension mensuelle.

Voici deux ans que la ville est achevée et les jardins, un peu étriés d'abord, ont pris une belle ampleur. Il faut ajouter que Sir George a fait transplanter à grands frais des arbres presque adultes. Tous les habitants de la première heure y sont encore et y vivent comme coqs en pâte ; seul William Slatterdale continue son commerce à la commission en dehors de la cité.

Sir Merrywater n'y habite pas toute l'année et n'y vient qu'à des intervalles irréguliers. Pendant ces brefs séjours il n'a presque aucun commerce avec les autres habitants, et seulement pour recevoir leurs éventuelles réclamations. Or, il y en a fort peu.

Sir George compris, le nombre d'occupants de l'étrange ville ne s'élève donc qu'à douze. Les domestiques du maître sont très serviables pour les autres résidents et s'occupent volontiers de leur donner un coup de main où il faut ; sans doute pour obéir à un ordre de leur maître.

Plus que probablement la vie y eût continué, paisible et agréable, si Lady Wickness, ayant rêvé une nuit de souris, n'avait décidé de prendre un chat.

C'était une affreuse bête de gouttière qu'Eulalia reçut en présent d'un fermier de Colney, au moment où ce dernier songeait à s'en débarrasser par une noyade finale. Mais Lady Wickness lui fit fête, entoura son cou pelé d'une faveur rose et le baptisa Lord Walpole.

Dès la première nuit de son séjour à la villa « Mayblossom », Lord Walpole fila par... le chemin des chats et ne se représenta pas à l'aube devant les soucoupes remplies de lait mousseux qui l'attendaient.

Lady Wickness faillit en faire une maladie sur-le-champ. Elle ne pouvait croire que Lord Walpole avait agi comme tous ses confrères nomades, et elle entrevit immédiatement la possibilité des crimes les plus noirs.

Avec Eulalia elle passa tous les habitants en revue, creusant leurs travers et leurs défauts et leur en prêtant beaucoup, en plus de ceux qu'ils avaient déjà.

Mais si elles jugèrent Desmond Price sot et vaniteux ; Slatterdale, grossier ; les frères Spratts malpropres et gourmands, elles se refusèrent pourtant à les accuser de meurtre prémédité sur la personne de Lord Walpole.

Silas Tredgewick ne fut pas suspecté, car c'était l'ami de la maison et Lady Wickness le tenait en estime. Les domestiques du

maître et même Bellows échappèrent à une accusation en règle, parce que Lady Wickness savait à ses heures se montrer généreuse avec la valetaille, et se faire aimer d'elle. Alors, la grande dame trancha d'un air mystérieux :

— Le règlement a dû être violé. Eulalia... une douzième personne, un inconnu, un intrus, un assassin est entré dans Merry-City !

Et l'on décida de mettre Mr. Tredgewick dans la confidence.

Le vieil émule de Brummel ne se hasarda pas à contredire son estimable amie ; bien au contraire, il renchérit encore sur ses suppositions.

— Mon Dieu, soupira la vieille lady, je ne vais plus connaître de repos dans cette demeure. Je songe sérieusement à abandonner Merry-City.

Le vieux beau se récria.

Non, non... Mylady n'avait rien à craindre puisque lui, Tredgewick était là, prêt à la défendre au péril de sa vie. En somme tout espoir n'était pas encore perdu ; ne se pouvait-il pas que Lord Walpole fût encore en vie, retenu simplement captif par de noirs forbans désireux d'une formidable rançon ?

Lady Wickness ne demandait qu'à le croire et elle supplia son adorateur de se mettre à la recherche du cher disparu.

Au fond, Tredgewick avait son idée.

Aux confins du parc, tout contre la muraille de l'ouest, se trouvait la septième villa, aux volets clos, sentant déjà l'abandon, et maintes fois, en passant par-là, il avait vu des chats errants y entrer et sortir par un soupirail de cave. À son avis, Lord Walpole devait y aller à de faciles amours ; mais il ne souffla mot de cette idée, décidé à se couvrir de gloire devant son amie et à mériter sa profonde gratitude.

À la nuit close, le vieux garçon se munit d'une lampe sourde et se dirigea vers cette partie solitaire de Merry-City.

*

Lorsque, deux jours plus tard, Lady Wickness ne vit revenir ni Lord Walpole ni son cher Tredgewick, elle ne douta plus : un malheur avait dû arriver à ces deux êtres qui lui tenaient tant à cœur.

Si Sir George Merrywater se fût trouvé dans la cité, elle lui en eût certainement parlé, mais le maître était absent de sa ville, et la dame manifestait un mépris trop marqué pour les autres habitants, pour leur faire une pareille confidence.

Comme elle ne manquait pas de vaillance, elle paya de sa personne en explorant, entre chien et loup, la vaste enceinte de la cité, et arriva ainsi devant la septième villa.

Il avait plu les jours précédents, une petite pluie fine qui tenait la terre dans un état d'humidité constante, et Lady Hélène Wickness ne dut pas se mettre en grands frais d'observation pour découvrir les empreintes des pas de Mr. Tredgewick. Ces traces conduisaient, à travers les plates-bandes négligées, vers la minuscule allée centrale, pour aboutir au perron du cottage.

Comme elles ne revenaient pas en sens inverse, la vieille dame conclut que son adorateur avait dû pénétrer dans la maison vide et... y rester.

Elle poussa le courage jusqu'à soulever le lourd loquet de fer forgé de la porte, mais celle-ci était fermée et bien fermée.

Lady Hélène revint à la villa « Mayblossom » et s'enferma dans son boudoir pour réfléchir. Les empreintes ne revenant pas en sens contraire, l'aspect sinistre du septième cottage que jamais personne n'occupa, tout cela se fondait dans son esprit en une image redoutable. Le crime devait rôder dans la cité heureuse et, après avoir fait une première victime avec Lord Walpole, il avait aussitôt récidivé en s'en prenant au chevaleresque Tredgewick.

Sa décision était prise.

Le lendemain, dès potron-minet, elle prit à Southgate le train pour Londres et ne revint que le soir, à l'heure où les valets de Sir George faisaient sonner la cloche de la fermeture des portes.

Elle était allée conter ses peines au détective Harry Dickson.

2. Cinq + un + x = sept

Quand elle s'était trouvée devant le détective, Lady Wickness avait perdu un peu de son assurance. Aussi ne parla-t-elle de ses appréhensions que d'une voix hésitante et confuse.

Mais, à son étonnement et également à sa satisfaction, elle vit qu'à l'énoncé du nom de Merry-City, le détective se montra soudain fort intéressé.

— Vous avez agi avec beaucoup d'intelligence en ne parlant à personne de ce qui est arrivé et de ce que vous pensez, mylady, avait-il déclaré gravement.

— Ah, murmura la vieille dame, et en venant ici, j'espérais presque être rabrouée par vous, monsieur Dickson. J'aurais voulu vous entendre réduire à néant mes suppositions de la veille et me traiter de sotte et de fantaisiste. Et voici que vous allez me donner presque raison.

Harry Dickson sourit avec bienveillance.

— J'aurais quelques questions à vous poser, Lady Hélène, dit-il, et je fais ici appel à votre mémoire. N'avez-vous jamais été en contact avec aucune personne habitant votre cité, avant que le hasard ou Sir Merrywater vous y ait réunis ?

Lady Wickness fronça les sourcils et fit l'effort de mémoire qu'on lui demandait.

— Non, sir..., c'est-à-dire que je me souviens très vaguement des frères Spratts, mais il y a longtemps... bien longtemps. Ensuite le pauvre Tredgewick m'a dit quelquefois : Nous nous sommes rencontrés jadis, mylady, je suis certain qu'il en est ainsi. Mais je ne pouvais me le rappeler.

— Essayez donc ! insista le détective.

La vieille dame hocha tristement la tête.

— C'est qu'il y a bien loin, monsieur Dickson, et c'est si bref et si vague ! Oui... maintenant que je me martyrise le cerveau pour retrouver ce souvenir, il se précise un peu. Il y a plus de trente ans de cela ; la mode était encore aux jupes très longues et aux grands chapeaux, aux corsets qui pinçaient les hanches et vous faisaient une taille de guêpe. Le beau temps, monsieur Dickson. Pardonnez l'émotion qui s'empare de tout mon être en y reportant mes pensées. C'était dans une petite bourgade, au pied du mont Snowdon et toute proche de la mer d'Irlande, je crois que son nom est Arvonhill, une

minuscule station balnéaire qui n'eut qu'une très courte vogue. Un unique hôtel très chic et très cher avait été bâti face à la mer. J'y passai quelques semaines, pas davantage, à cause d'un crime qui y fut commis. Un riche colonial, dont j'ai oublié le nom, y fut assassiné et dépouillé d'une fortune immense en parures anciennes et en pierres précieuses.

« Un membre du personnel fut accusé, je ne sais plus lequel, et je fus amenée à déposer contre lui, ainsi que d'autres clients de l'hôtel. Si je ne me trompe, les frères Spratts étaient parmi eux.

— Attendez, dit Harry Dickson, ne se pourrait-il que ce fût dans l'hôtel d'Arvonhill que Mr. Tredgewick vous rencontra ?

— Ce n'est pas impossible, répondit la lady, mais à vrai dire, je ne m'en souviens plus. Et lui non plus ne devait pas avoir des souvenirs bien nets à ce propos, puisqu'il resta toujours dans le doute au sujet de cette prétendue rencontre.

— Ne pourriez-vous rien me raconter de précis concernant ce crime ?

La vieille dame secoua la tête.

— Cet horrible événement m'avait tellement bouleversée que je quittai Arvonhill dès le lendemain pour achever la saison à Bath, c'est tout ce que je puis vous en dire.

— Je crois que vous n'êtes pas autorisée à recevoir des visites à Merry-City, dit Harry Dickson, pourtant il se pourrait que je doive m'introduire dans la ville heureuse sans que personne ne se doute de la violation des règlements. Je vous ferai signe alors, mylady, et je compte sur votre finesse et votre intelligence pour faciliter mon intrusion.

— Oh, vous pouvez y compter, monsieur Dickson, affirma-t-elle avec conviction.

Quand elle fut partie, le détective s'enferma dans sa bibliothèque et y compulsa de nombreux cahiers, composés d'innombrables coupures de journaux annotées en marge.

— Je ne devais pas encore avoir débuté dans la carrière, murmura-t-il, mais il est heureux que je me sois livré dans le temps à des études criminelles rétrospectives. Voyons si Arvonhill nous apprend quelque chose.

Après de longues et fastidieuses recherches, le détective poussa un soupir d'aise et murmura le mot d'Archimède : « Eurêka ! »

Puis il se mit à lire avec attention une série d'articles de presse.

— La mémoire de Lady Wickness ne s'est pas trouvée en défaut, monologua-t-il avec satisfaction. Il y a en effet trente ans, et même un peu davantage.

« À Arvonhill existait alors l'hôtel Sunbeam... retenons le nom. Le crime en question fut perpétré sur la personne de Mr. Catchpole, riche

colonial en effet. Fut accusé : un valet de chambre du nom de Trench... Horace Trench.

« Ah, cette fois-ci nous y sommes : il appert des dépositions de plusieurs clients que le domestique en question fut vu à plusieurs reprises rôdant autour des appartements de Mr. Catchpole, d'une façon des plus suspectes.

« Qui sont ces témoins ?... Lady Hélène Wickness se trouve presque en tête de liste, et je vois Messrs. Théodore et Timothéus Spratts... Ah, ici la mémoire de la bonne dame fut en défaut : Tredgewick était parmi les témoins à charge ; voici deux noms maintenant qui nous sont inconnus : Ambrosius Carter et Antoine Buekle. Ces deux gentlemen affirment avoir vu sortir Horace Trench de la chambre du colonial, l'air hagard et défait. Une heure après, on a découvert le cadavre.

« Trench s'est défendu comme un beau diable, mais on a découvert dans sa malle, enfoui dans du vieux linge, le portefeuille bourré de banknotes du mort... toutefois, la valise renfermant le prodigieux trésor de parures et de pierreries a disparu comme une fumée dans le vent, et n'a jamais pu être retrouvée.

Harry Dickson bourra sa pipe et silencieusement tourna une page.

— Trench a été pendu à Liverpool, murmura-t-il en matière de finale.

Il se mit à arpenter la chambre de travail, tirant des bouffées de plus en plus épaisses de sa fidèle pipe en bruyère luisante.

— Affaire mystérieuse, soit..., murmura-t-il, mais obscure... non, ou du moins bien moins que mystérieuse. Il y a ici cinq noms devant moi, cinq, ajoutons un sixième... puis un X, symbole de l'inconnu.

« Cinq + un + X = sept, » Simple et bonne équation. Sept... tout est là !

Il acheva sa journée sur cet énigmatique monologue.

*

Le surlendemain, il trouva dans son courrier une lettre solidement cachetée, et dont l'adresse avait été calligraphiée avec un art un peu désuet.

Comme il l'ouvrait, un léger parfum de muguet et d'iris s'en envola.

— La signature parfumée de Lady Wickness, sans aucun doute, dit-il en souriant. Puis il ajouta à mi-voix : Muguet... fleur du mois de mai... Mayblossom... et Iris. Trois noms sont à retenir : Sunbeam + Iris + Mayblossom. Trois noms de villas de Merry-City. Cette affaire est digne d'un cours de logique, au fond ! C'est vraiment plaisir de travailler avec des gens qui doivent avoir un faible pour le

symbolisme !

La lettre venait en effet de Lady Wickness ; elle était brève et dénotait un certain affolement.

... Hier matin, j'ai vu partir Mr. William Slatterdale, chose qui ne m'étonne pas, parce qu'il quitte régulièrement Merry-City. Mais il était en compagnie de Desmond Price, qui lui, n'a jamais franchi les murs de la ville depuis qu'il y habite ! Ensuite je ne les ai jamais vus ensemble, ni même échanger un mot ou un salut. Ils faisaient tout pour ne pas être vus, car ils ont pris par le chemin de ronde, que personne n'emprunte jamais, tant il est envahi par l'ivraie et les plantes folles. C'est par hasard, en montant au grenier dont j'avais laissé la lucarne ouverte, dans l'espoir d'un retour de Lord Walpole, que je les ai aperçus. Hier soir, j'ai vu revenir Mr. Slatterdale seul. Il paraissait préoccupé et sombre. Alors j'ai joué au détective, monsieur Dickson, ou plutôt j'ai été indiscrete. Dans le noir, je me suis glissée jusqu'à la villa « Sunbeam » et j'ai écouté aux volets. Slatterdale et son valet discutaient âprement. J'entendis le valet dire à son maître : Faudra mettre les voiles, Tony... (chose curieuse, Mr. Slatterdale s'appelle William) et celui-ci de répondre :

— Faut que Grubsson se décide à la fin !...

Harry Dickson laissa tomber la lettre et se frotta les mains.

— Brave et vaillante petite dame, tout de même ! s'écria-t-il.

Il déjeuna de bon appétit et partit en flânant à travers Londres. Ses pas le conduisirent sur l'Embankment où il vit devant lui la lugubre façade de Scotland-Yard émerger du fog naissant.

— Le hasard conduit souvent bien nos pas, murmura-t-il, je suppose que je trouverai bien quelqu'un qui pourra m'aider à éclairer ma lanterne.

« L'inspecteur O'Neil est-il de service ? demanda-t-il au planton.

— Il le sera dans une demi-heure, monsieur Dickson, fut la réponse.

— Très bien, j'attendrai... à moins que je fasse un tour chez notre ami Larfin, répliqua le détective.

L'agent planton cligna de l'œil.

— Un renseignement à demander sur les receleurs de Londres, monsieur Dickson ? demanda-t-il. Il n'y a que Mr. Larfin pour vous mettre au courant alors.

Larfin nichait dans les combles de l'immense bâtisse, dans un petit bureau où régnait une chaleur d'étuve.

— Trop heureux de pouvoir vous prêter un peu de mes lumières, monsieur Dickson, dit Mr. Larfin avec l'emphase qui lui était assez coutumière. Quelque vol sensationnel qui a abouti à un de nos amis receleurs ?

— Tout juste, mon bon Larfin, je voudrais bien vous entendre

parler d'un certain Grubsson !

Larfin poussa un grognement de joie.

— Un client d'élite, monsieur Dickson, car vous visez certainement le digne Josuah Grubsson de Mansell Street, sur la lisière de White Chapel. Toutefois, n'espérez pas mettre la main sur lui, car il n'a pas son pareil pour louvoyer avec la loi. Vous ne tirerez rien de lui.

— Je crains bien de devoir le laisser en paix, répliqua le détective, mais ce n'est pas la même chose pour un de ses clients. Parlez-moi de Grubsson, voulez-vous ?

— Ne travaille que dans l'article super-riche, ricana Mr. Larfin, et qui met à la porte de son échoppe, comme un vulgaire chien de rue, tout voleur qui se hasarde à lui présenter une babiole de moins de dix mille livres !

— C'est bien l'homme que je cherche, affirma le détective. Y a-t-il moyen de le cuisiner habilement ?

— Jamais de la vie ! tonna Larfin, Grubsson ne parlerait pas, même avec le chanvre au cou, c'est moi qui vous le dis !

— Nous verrons bien, laissa tomber négligemment le détective en prenant congé du serviable Larfin.

Une fois dans l'escalier, il tira sa montre et vit avec satisfaction que la demi-heure qui le séparait encore de la venue de l'inspecteur O'Neil était écoulée.

O'Neil était un homme grand, rougeaud et taciturne, aux regards candides et doux, bien qu'il eût mené plus d'un criminel à la potence.

— O'Neil, demanda Harry Dickson après un cordial salut de bienvenue, vous nous êtes arrivé de Liverpool, si je ne me trompe. Dites-moi, le nom d'Oak-Lodge vous dit-il quelque chose ?

L'inspecteur se mit à rire.

— C'est un bien vilain endroit, monsieur Dickson, répondit-il, du moins pour Liverpool. Car c'est le nom que l'on donne à la sinistre cabane située au fond de la cour de la prison centrale et vers laquelle on dirige la dernière promenade des condamnés à mort.

— Mille fois merci, mon brave ami, répondit le détective, qui avait fort à faire pour cacher sa joie.

Une fois dans la rue, une jubilation intérieure s'empara de lui.

« Sunbeam + Mayblossom + Oak-Lodge + Iris »... car je suppose que l'iris fut le parfum favori du pauvre Tredgewick, tout comme le muguet celui de Lady Wickness. De sept, reste encore trois : Primrose, Miss Née et de nouveau X...

— Voyons Grubsson, dit-il brusquement.

L'échoppe de Mansellstreet était une misérable boutique portant trois boules superposées comme enseigne, comme toutes celles des prêteurs sur gages londoniens. Grubsson avait dû le voir venir, car il le

reçut sur le pas de sa porte avec toutes les marques d'un respect obséquieux non exempt d'ironie !

— Ah, monsieur Dickson ! s'exclama-t-il. De quel odieux forban allez-vous débarrasser notre infortunée Londres, maintenant ? Quel dommage que ces bandits ne s'adressent jamais à votre serviteur pour essayer d'écouler les produits de leurs crimes, car jamais vous ne trouveriez aide plus dévouée que Josuah Grubsson, je vous le jure par la barbe de mon grand-père.

— Je parie que monsieur votre grand-père était glabre, comme un laquais de bonne maison, répliqua Harry Dickson en riant.

— Eh, continua-t-il en jetant un coup d'œil sur le comptoir, vous jouez donc aux courses, digne Josuah ? Je ne vous connaissais pas ce vice coûteux !

Le Juif lui jeta un coup d'œil méfiant, mais mentalement, le détective nota l'expression embarrassée du bonhomme.

— Le Tout-Puissant m'en garde, s'écria Grubsson, ceci n'est qu'un journal qu'un client a oublié sur mon comptoir... j'allais justement le faire disparaître, dans mon horreur pour le jeu en général et les courses hippiques en particulier.

— N'en faites rien, cher ami ! s'exclama le détective en cueillant habilement la feuille sportive qui était restée dépliée sur le comptoir.

« Et votre client allait jouer « Primrose » ? continua Dickson. Mauvais... très mauvais... Grubsson, en vérité !

— Je ne m'entends pas à ces choses, grommela le juif d'une voix inquiète, et comment savez-vous qu'il jouerait... comment dites-vous ?

— Primrose, digne fils d'Abraham, Primrose, un bien joli nom, et qu'il souligna d'un trait au crayon bleu.

— Jetez cette saleté, grommela l'usurier.

— Bah, dit négligemment le détective, il y a trente ans qu'il joue « Primrose »...

Harry Dickson avait-il calculé la portée de sa phrase ? L'avait-il lancée à tout hasard ? En avait-il escompté un pareil résultat ?

— Je... n'ai absolument rien à me reprocher..., hoqueta le juif en devenant livide.

Le visage du détective changea brusquement d'expression et devint dur et sévère.

— Assez de malices, Grubsson, dit-il sèchement. Un jour ou l'autre la police devait tout de même avoir le dernier mot avec vous. Ce jour est arrivé, mon ami. Je crois bien qu'un certain receleur, qui jusqu'ici passa toujours à travers les mailles des filets de dame Justice, couchera à Newgate.

— Monsieur Dickson, se lamenta le misérable, je n'ai rien fait qui ne fût régulier... non, non, vous ne m'enverrez pas en prison.

— Cela dépendra du degré de votre franchise, Grubsson. Où en

est la vente des bijoux Catchpole ?

Grubsson essaya de se reprendre.

— Il y a prescription, grommela-t-il.

— Pour le crime peut-être, répliqua le détective, mais non pour le vol ni pour le recel, puisque vous traitez une nouvelle affaire depuis une semaine à peine !

Le coup était porté et l'usurier s'effondra littéralement.

— Il a emporté les pierres, gémit-il, il les emporte toujours... je ne les ai pas en ma possession, je vous le jure, monsieur Dickson.

— Qui donc ? Tony lui-même ?

— Tony oui, Antoine Buckle...

Harry Dickson partit d'un rire joyeux.

— Ces damnés frères Spratts, pour jouer leur éternelle marotte, leur Primrose, s'entendent comme personne à le faire chanter, hein ?

— C'est vrai, concéda le juif, ce sont de fières canailles, et Buckle a vendu pas mal de pierres depuis trente ans pour satisfaire à leurs exigences. Dites, monsieur Dickson, me laisserez-vous en liberté, maintenant que je ne vous ai rien caché de la vérité ?

— Je le ferai, promit le détective, mais à une condition : c'est que vous ne parlerez à personne, entendez-vous, de ma visite. Cela jusqu'au moment où vous aurez de mes nouvelles. Mais n'essayez pas de jouer au plus malin, car jour et nuit votre maison et votre personne seront surveillées.

Le juif promit tout ce que le détective voulut et ils se séparèrent, contents l'un de l'autre.

« Reste un de sept de la deuxième équation, se dit Harry Dickson, et cet un c'est précisément l'inconnu X... Miss Nee... »

Tout à coup, il se frappa le front. Pour un peu, il aurait esquissé un entrechat en pleine rue.

X... n'était plus X... l'équation venait d'être résolue.

Il regagna en toute hâte son home de Baker Street, et se replongea dans la lecture de ses précieux cahiers. À la fin, il dut avoir trouvé ce qu'il cherchait, car il s'offrit en guise de détente une couple d'heures de lecture de son auteur favori, Charles Dickens.

3. Le dernier habitant

Dans une ruelle latérale de Brusliffeldstreet, une des plus tristes artères de Mile-End, un vieil homme se présenta chez le loueur d'immeubles et, après de longues discussions, prit en location une affreuse petite demeure meublée, qui avait servi dans le temps de taverne, puis d'épicerie, et à la fin, de bureaux pour un vague commerce de tissus.

L'homme signa son contrat du nom de Demus Werrybingle.

— Profession ? demanda le loueur.

— Mettez fonctionnaire... oui, fonctionnaire retraité, répondit le vieillard.

— À votre aise, dit poliment l'homme d'affaires, du moment que l'on paie correctement, je mets tout ce que l'on veut.

Mais le vieux protesta.

— Pardon, je suis un fonctionnaire en retraite, et même un fonctionnaire d'État, je m'étonne que mon nom ne vous dise absolument rien, ajouta-t-il d'un air vexé.

— J'ai connu un cocher de ce nom, dit pensivement le loueur, c'était un bien brave homme.

— Ce n'est pas moi, en tout cas, riposta l'autre d'un ton pincé, je n'ai jamais conduit voiture ni patache. Ah, j'étais autrement connu à Liverpool au temps où j'y exerçais mes importantes fonctions, et même encore après.

— Vraiment ? fit le loueur avec politesse, mais en réprimant un léger bâillement.

Mais le vieux ne semblait pas vouloir en démordre sur le chapitre de son ancienne renommée. Il se pencha vers le loueur et lui murmura quelques mots à l'oreille.

Le scribe sursauta.

— Vous... vous dites ! balbutia-t-il.

— C'est comme je vous le dis ! s'écria triomphalement le vieillard.

— Ah... vraiment... très, hm, honoré ! bégaya le loueur en s'empressant de fermer son livre et de prendre congé de son nouveau client.

Celui-ci le regarda s'éloigner, et quand il le vit entrer dans une taverne voisine, il esquissa une grimace satisfaite.

— En voilà un qui bavardera, ricana-t-il.

En effet, s'il avait pu entendre à distance la conversation aussitôt entamée par le loueur avec le tenancier, puis avec un jeune homme qui se mit aussitôt à prendre des notes, il en aurait été amplement convaincu.

Car le loueur bavarda... et raconta à qui voulait l'entendre qui était ou qui avait été Mr. Demus Werrybingle de Liverpool, et parmi ceux à qui s'adressaient ses confidences était un jeune reporter d'une feuille du soir de la Fleet qui, aussitôt ses notes prises, sauta dans un bus et retourna à son journal où il se mit à taper fiévreusement sur sa machine à écrire.

— Il faut que cela passe dans la feuille de ce soir, déclara-t-il au secrétaire de la rédaction.

Celui-ci lut le papier, fit la moue et finit par accepter.

— Soit... ce n'est pas précisément de la haute sensation, mais c'est tout de même une nouvelle bonne à publier, en ces temps de disette journalistique !

Le soir même, Mr. Demus Werrybingle acheta plusieurs journaux et finit par y découvrir ce qu'il cherchait.

— À la bonne heure ! dit-il.

Puis il ferma sa maison à clef et n'y revint pas de la nuit ; mais le lendemain, dès l'aube, il y était retourné.

Il n'y était pas de bien longtemps qu'on frappa à sa porte.

C'était un gentleman âgé de très bonne mine.

— Monsieur Demus Werrybingle ?

— C'est moi-même, monsieur... Monsieur ?

— Sir George Merrywater.

— Oh, je connais, du moins de nom... N'est-ce pas vous, sir, qui avez fait bâtir dans un dessein philanthropique une cité-jardin...

— C'est moi, en effet, et c'est à propos de cela que je suis venu vous voir. Connaissez-vous Merry-City ?

— Citez-moi un citoyen d'Angleterre, à moins qu'il fût sourd, muet, aveugle et atteint d'amnésie complète, qui ne soit dans ce cas ! riposta finement Mr. Werrybingle.

— Je choisis les habitants de ma ville, selon le hasard et mon caprice, continua Sir George. J'ai lu votre nom dans un journal de la veille. Il m'a plu... et votre ancienne profession m'a semblé... originale, or j'aime ce qui est original. Il reste une villa vacante à Merry-City. Voulez-vous l'occuper ?

Mr. Werrybingle ne demandait pas mieux et se confondit en expressions de joie et de gratitude.

— Je vous attends aujourd'hui même, déclara Sir Merrywater. Je ne serai pas là pour vous recevoir, mais mes sujets auront des instructions pour vous installer immédiatement avec tout le confort désirable. Vous connaissez les conditions ?

— Répétez-les-moi, voulez-vous, sir ?

Le gentleman le fit et Mr. Werrybingle se déclara plus satisfait que jamais.

Une heure plus tard, une auto de louage l'emporta avec sa valise.

*

La villa restée inoccupée s'avéra pourtant tout aussi confortable que les autres, quand Mr. Werrybingle s'y installa dans la journée. Quelques minutes avant la fermeture réglementaire des portes, un camion arriva devant Merry-City et apporta trois lourdes caisses pour le nouvel habitant.

— Mes livres et mes petites collections, expliqua le vieux aux valets de Sir George qui gémissaient sous le poids. Laissez tout cela dans le vestibule, je me charge de tout mettre en place.

— Monsieur Werrybingle, dit le chef des domestiques, Sir George nous a chargés d'apprêter un souper froid soigné dans la salle à manger où vous recevrez, ce soir, les autres habitants de Merry-City, qui fêteront ainsi votre bienvenue.

Le vieillard se déclara très touché de cette attention du maître.

— Oh, murmura quelques minutes plus tard Lady Wickness en lisant une lettre de Sir George. Voilà qu'il change les habitudes. Il nous convie tous pour ce soir chez le nouveau venu, et sa lettre a bien plus l'allure d'un ordre que d'une invitation.

Et Messrs. Spratts et Slatterdale firent la même réflexion, sans songer à la discuter pourtant.

À dix heures, Lady Wickness sonna à la porte de la septième villa et presque aussitôt les frères Spratts et William Slatterdale suivirent.

Ils furent introduits dans la salle à manger par Mr. Werrybingle et s'installèrent devant le somptueux repas que les domestiques de Sir Georges avaient servi sur la table.

Les mets étaient exquis, les vins rares. Pourtant une sorte de gêne semblait planer sur les convives, qui conversaient à peine, échangeant tout au plus quelques lieux communs.

Comme on terminait le dessert, Lady Wickness leva soudain la tête et parut écouter :

— On dirait qu'il y a encore du monde dans la maison, dit-elle.

— Ce sont mes petites collections qui font un peu de bruit, répondit Mr. Werrybingle en riant. Voulez-vous les voir ? Mais il faut m'excuser, car pour le moment je les ai installées dans les souterrains de ma villa.

— Des animaux ? demanda Mr. Slatterdale.

— Vous allez voir, répondit le vieux, suivez-moi.

Ils descendirent les escaliers et entrèrent dans une spacieuse cave.

— Oli ! cria tout à coup Lady Wickness, que signifie...

Elle venait de voir quatre hommes alignés contre le mur du fond et tenus en respect par un policier, l'arme au poing. Deux autres agents de police se glissèrent immédiatement derrière eux et barrèrent l'issue de la porte de la cave.

— Des bandits..., gémit la vieille dame, je le pensais bien, oh... qu'allez-vous faire de ces braves gens... ce sont les domestiques de Sir George... et voici Sir George lui-même !

— Et si vous voulez regarder dans ce coin, mylady, déclara Mr. Werrybingle, vous y verrez bâiller la porte secrète du passage qui relie cette villa à celle de Sir Merrywater... la villa Nemesis !

— Comment, Nemesis ?

— Déesse de la vengeance... Miss Nee n'est que l'anagramme de ce nom redoutable, mylady !

— Bon, dit tout à coup Sir George, je comprends, vous n'êtes pas celui pour qui vous voulez vous faire passer, mais un agent de Scotland-Yard.

— Je suis Harry Dickson, dit le détective en arrachant ses postiches, et vous me devrez beaucoup, Sir George, puisque je viens vous empêcher, vous et vos sujets, de commettre un crime terrible.

— Une œuvre de vengeance ! s'écria le gentleman hors de lui.

— Soit, mais cette vengeance peut s'opérer d'une toute autre manière, en vous évitant la potence qui, hélas, joua déjà un rôle effroyable dans votre existence.

Sir George se cacha le visage dans les mains.

— Mr. George Trench a voulu venger son frère Horace, innocent, mais condamné à mort et exécuté, sur la personne de ceux qui témoignèrent contre lui, contre les vrais coupables et aussi contre un homme qui n'y pouvait vraiment rien, le sieur Werrybingle, le bourreau de Liverpool qui procéda à l'exécution, dit Harry Dickson d'une voix lente et triste. Mais Werrybingle est mort il y a plusieurs années déjà, et cela Sir George a dû l'ignorer.

Puis il se tourna vers les habitants de Merry-City.

— Lady Wickness avait témoigné selon la vérité, et elle ne méritait certes pas le sort que lui destinait Sir George. Les frères Spratts connaissaient les vrais coupables, mais ils ont fait une fausse déposition pour tirer de l'argent, beaucoup d'argent des bandits en les faisant chanter, le tout pour pouvoir jouer aux courses, sur l'éternel cheval « Primrose », qu'ils considéraient toujours comme une martingale, malgré leurs pertes incessantes. Un des vrais coupables est mort, assassiné par son complice, et cela, il y a peu de jours seulement ; vous le connaissiez sous le nom de Desmond Price, alors qu'il y a trente ans il s'appelait Ambrosius Carter. Et l'autre...

— Je suis Antoine Buckle, dit Slatterdale d'une voix sombre.

— Et vos fausses bijouteries étaient magnifiquement réelles, n'est-il pas vrai ? Seulement, il vous était bien difficile de les vendre, et celles que vous êtes parvenu à liquider devaient servir à subvenir aux exigences des maîtres-chanteurs Spratts !

— J'espère qu'ils seront pendus avec moi ! dit sauvagement Buckle.

— Nous n'avons tué personne ! crièrent les frères Spratts.

— Si fait, répliqua le détective, vous avez supprimé ce pauvre Tredgewick, qui entra un soir dans cette maison et vous surprit au moment où vous vous occupiez à y enfouir une certaine partie des bijoux volés à Buckle.

— Chiens ! rugit ce dernier, en effet, une grande partie de mes pierres ont été volées la semaine dernière, et moi qui accusais mentalement Bellows... eh bien, je mourrai content en sachant qu'ils auront également la corde au cou, ces deux canailles !

Le détective frappa la terre du pied.

— Pauvre Tredgewick, nous veillerons à lui donner une sépulture plus convenable que le sol de cette cave, dit-il, lui aussi n'avait pourtant pas témoigné faussement contre le malheureux Trech.

— Je m'apprêtais à les exécuter tous ici, dit Sir George d'une voix sombre, mes domestiques auraient reçu tout ce qui leur fallait pour aller vivre convenablement à l'étranger, ce sont de dévoués serviteurs. Merry-City aurait disparu cette nuit même dans les flammes et moi aussi j'y aurais trouvé la mort, après avoir vengé enfin mon pauvre frère.

— Heureusement que vous êtes un symboliste, Sir George, dit Harry Dickson, et qu'en donnant aux villas de votre cité des noms qui hallucinaient votre mémoire, vous m'avez mis sur la piste.

« Sunbeam : enseigne de l'hôtel tragique, Oak-Lodge, dénomination non moins sinistre que Miss Nee, ou son anagramme Nemesis, sous le signe de laquelle vous avez placé votre œuvre et trois noms qui ont caractérisé vos futures victimes : Mayblossom et Iris, parfums respectifs de Lady Wickness et du pauvre Tredgewick.

« Puis « Primrose », martingale des sieurs Spratts... Savez-vous que l'emploi de ce nom est un chef-d'œuvre de psychologie ? Sans lui, les frères criminels n'auraient probablement jamais consenti à vivre ici, dans le voisinage de leur mortel ennemi Buckle, mais la superstition arrange parfois singulièrement les choses !

« Les coupables seront punis, bien que tardivement, et une innocente échappe à la mort, mais à vous et à vos sujets, j'épargne l'horreur et le châtiment d'un crime, Sir George. J'espère qu'à présent vous pourrez vivre en paix avec votre conscience et avec vos souvenirs !

FIN

MYSTÉRIEUX HORLE [5]

1. Les bustes retournés

Ce fut au début de l'automne que l'inspecteur en retraite Montague Brent entra, presque en coup de vent, dans le cabinet de travail du célèbre détective Harry Dickson.

— Brent ! s'écria celui-ci, pour un revenant inattendu, vous en êtes un ! Il y a cinq ans que vous avez pris votre retraite à Scotland-Yard en jurant de ne plus jamais quitter vos chères montagnes du Sud de l'Ecosse. Je me demande quel fait grave a pu vous faire quitter les magnifiques environs de Dumfries, où vous plantiez vos choux ?

Montague Brent, un bel homme dont l'apparence n'avait rien de commun avec le type que l'on prête généralement dans les romans, aux vieux policiers en retraite, mais aux allures de professeur ou de savant, s'inclina.

— Vous venez de le dire vous-même, monsieur Dickson : une affaire grave.

Harry Dickson connaissait trop bien le vieux serviteur de la loi, il lui fit signe de prendre place, avança le carafon de whisky et la bouteille d'eau de Seltz et attendit.

Le vieillard soupira, refusa du geste le verre d'alcool et ne prit qu'un peu d'eau minérale.

— Un esprit frappeur s'est emparé de ma demeure, dit-il.

Harry Dickson eut un léger geste de surprise, mais il se ravisa en se rappelant que Montague Brent avait toujours eu l'habitude d'exposer les faits d'une manière parfois fort inattendue, sinon originale.

— Il y a cinq ans que j'ai quitté Scotland-Yard, continua le pensionné, peut-être vous rappelez-vous à propos de quelle affaire, monsieur Dickson ?

— Certainement, mon vieil ami, à propos d'un échec où vous n'étiez vraiment pour rien, si ma mémoire m'est fidèle, les diamants Ostringer.

Une sombre rougeur monta aux joues du vieux fonctionnaire.

— Pour ma part, j'ai toujours appelé cette affaire, l'affaire Horle et non Ostringer. Ce dernier était un homme volé, spolié d'une

fortune, Horle était le coupable.

— Une bien mystérieuse histoire, approuva le détective, et dont personne n'a connu le fin mot. J'étais absent d'Angleterre en ces jours, Brent, et n'ai appris votre équipée, d'ailleurs superbe, qu'à mon retour.

Vous avez réussi à mettre la main sur les deux principaux complices de Horle et ce n'est pas votre faute si l'énigmatique filou échappa à la police, avec les diamants Ostringer.

— N'empêche, monsieur Dickson, répliqua Montague Brent avec amertume, que Scotland-Yard me battit froid et... me relégua dans les bureaux, moi, Montague Brent.

« J'ai demandé ma mise en retraite anticipée et je l'ai obtenue. Je me suis retiré dans une vieille demeure des environs de Dumfries, héritage d'une de mes tantes maternelles, et jusqu'à ce jour j'y ai vécu en paix, essayant d'oublier l'injuste affront qui me fut fait jadis.

« Si j'ai entrepris le voyage, long et coûteux, de Dumfries à Londres, ce n'est que pour vous voir et vous demander conseil.

« Grave, dans ce cas », pensa Dickson.

— Établissons les faits dans leur ordre chronologique, continua Brent, dont le raisonnement n'était pas toujours exempt d'emphase ou de préciosité. Il y a quatre semaines exactement, oui, jour pour jour, je suis réveillé en pleine nuit par un tintamarre inouï : coups de marteau, bruit de pas et d'objets remués. Et tout cela venant du rez-de-chaussée de ma propre maison.

« J'habite seul, monsieur Dickson, et ma maison, située en retrait de la route, est passablement isolée.

« Vraiment, on ne se gêne pas ! me suis-je dit, et, m'emparant de mon revolver, je voulus aller voir ce qui se passait.

« Ah ouiche ! La porte de ma chambre était solidement fermée de l'extérieur et j'eus beau m'escrimer contre elle, je ne parvins pas à l'ouvrir.

« Il était inutile de vouloir opérer une descente par les fenêtres, car feu ma tante y avait fait établir des barreaux qui auraient fait honneur à des fenêtres de prison.

« Furieux et inquiet, je dus subir pendant plus d'une heure le martyre mystérieux de savoir ma propre maison occupée par des inconnus qui y agissaient à leur guise, et ce sans pouvoir intervenir.

« Enfin, le bruit cessa et quelque temps après je refis une nouvelle offensive contre la porte de ma chambre : elle s'ouvrit comme si elle n'avait jamais été bloquée. Je courus au rez-de-chaussée d'où le bruit était monté. Je n'y vis rien... mais rien de rien, et pourtant il m'avait semblé qu'on démolissait ma demeure à moitié.

« Huit jours se passent et les mêmes faits se reproduisent : je suis prisonnier dans ma chambre et les esprits frappeurs s'en donnent à cœur joie. Je ne suis libéré que vers le matin, de la même façon

incompréhensible.

« Toutes les bonnes choses vont par trois, me suis-je dit alors, et j'ai pris mes précautions. Toutes les nuits, je faisais semblant de me retirer dans ma chambre, mais en fait j'allais dormir dans une petite pièce voisine, dont les fenêtres ne sont pas munies de grilles. J'avais caché une échelle de corde dans cette chambre, ainsi que les armes et objets nécessaires pour me défendre contre les intrus, voire pour procéder à leur capture.

« Dans la nuit d'avant-hier, le bruit nocturne éclata soudain avec un sans-gêne incroyable. On aurait dit qu'une équipe de démolisseurs s'était mise au travail. Je me vêtis à la hâte et me dirigeai sans bruit vers la porte : les énigmatiques intrus n'avaient pas dû éventer ma ruse, car elle s'ouvrit.

« Les coups de marteau sonnaient drus et clairs. Ils semblaient provenir de la grande cuisine dallée du rez-de-chaussée, dont je ne fais guère usage.

« Je restai quelques minutes à les écouter, puis je descendis en tapinois l'escalier, en me gardant bien d'en faire gémir les marches.

« Arrivé devant la porte de la cuisine, je pris mon revolver, ma lampe électrique et, brusquement, je l'ouvris toute grande en criant : Rendez-vous !

« Le tumulte cessa comme par enchantement et... Montague Brent poussa un grand soupir et s'essuya le front avec un ample mouchoir à carreaux.

« Et je ne vis rien, monsieur Dickson, la pièce était déserte, noire et froide, à l'abandon comme je l'avais toujours laissée.

Harry Dickson garda quelque temps le silence.

— Si vous ajoutiez un moment foi à l'interprétation « esprits frappeurs », comme vous dites, Brent, vous ne seriez pas venu me trouver, dit-il lentement.

L'ancien inspecteur approuva de la tête.

— C'est exact, monsieur Dickson, je n'ai jamais donné dans la superstition, et tout au long de ma carrière pourtant touffue, je n'ai jamais vu que des choses qui pouvaient s'expliquer normalement, aussi mystérieuses qu'elles fussent.

— Je vous connais trop, Brent, continua le détective, pour ignorer que vous vous êtes déjà livré à une enquête approfondie où rien n'a dû être négligé. Quel en est le résultat ?

Le vieil homme lui jeta un regard de gratitude.

— Vous me jugez bien, monsieur Dickson, cette enquête a été commencée sans retard, pour aboutir à un fait bien minime, mais qui prend pour moi des aspects formidables. Elle m'a ramené à l'affaire Horle !

Le détective allait faire une objection, mais le vieillard le pria de

lui laisser la parole.

— Qui est Horle ou qui fut Horle, car depuis l'histoire des diamants Ostringer, nous n'avons plus entendu parler de lui ? Personne ne l'a jamais su ! Nous avons mis la main sur deux comparses, des employés de commerce qui lui ont indiqué certains coups à faire et ont reçu une récompense, mais qui n'ont traité avec lui que par téléphone. Horle a cambriolé successivement les joailleries Fuchs et Armstrong, respectivement dans le Strand et dans Grosvenor, la maison de Lady Shrewbury, celle de Sir Clutsham et enfin les bureaux du lapidaire Ostringer. Il y dédaigna l'argent et les valeurs et ne mettait main basse que sur les bijoux de réelle valeur. Jamais on n'a pu découvrir ce qu'il en fit, car aucun receleur du monde ne fut appelé à en acheter. À mon avis, Horle était un maniaque, une sorte de collectionneur sans scrupules.

Harry Dickson approuva.

— Je sais tout cela, mais qu'est-ce qui vous fait penser qu'il aurait pu apparaître dans votre lointaine demeure, inspecteur ?

— Rappelez-vous, monsieur Dickson, que Horle signait pour ainsi dire ses forfaits d'une façon des plus bizarres. Chose qui nous a fait penser immédiatement que nous nous trouvions devant un esprit détraqué : partout où il passait pour voler, il se complaisait à tourner les statuettes, le visage contre la muraille.

« Or, dans la cuisine se trouvent trois ou quatre, disons exactement cinq vieux plâtres, dont je n'ai pu me décider à me défaire, parce que ma vieille tante avait semblé y tenir : un buste de Napoléon, un autre de l'infortunée reine Marie Stuart, une Vénus de Milo, et un couple peinturluré représentant Faust et Marguerite.

« Ces affreuses petites choses se trouvent reléguées sur la tablette de la haute cheminée de la cuisine, qui me sert aussi de débarras. Or, par trois fois, ces bustes ont été retournés face contre la muraille de la cheminée !

Montague Brent se renversa sur sa chaise et ses regards, après avoir erré par la pièce, s'arrêtèrent sur ceux du détective, qui y lut brusquement un immense effroi.

— Vous avez peur, Brent, dit tout à coup Harry Dickson, et je le comprends : la solitude, une maison isolée, des faits inexplicables, le retour ou quelque chose qui paraît s'apparenter au retour d'un être mystérieux, et... mais vous êtes blessé ?

L'ancien policier poussa un gémissement.

— Oui... mais je ne puis me rendre compte comment c'est arrivé... de fait...

Il se redressa, pâle, les lèvres serrées.

— Je crois avoir vu Horle... eh bien ! monsieur Dickson, il est effroyable !

— Parlez, Brent !

— C'est tellement vague, et pourtant il y a eu quelque chose de tangible. Quand je quittai la cuisine redevenue soudain silencieuse, je remontai vers ma chambre, pensif et désespéré. Il y avait un peu de clair de lune qui filtrait cette nuit-là par les hautes fenêtres des paliers, mais bien faible en vérité, car de lourds nuages chassaient bas dans le ciel.

« Soudain, je vis quelque chose d'imprécis, une forme, puis, l'éclair d'un instant, un visage : quelque chose de monstrueux et de livide.

« Je me jetai en avant, le revolver braqué. J'ai dû recevoir un coup violent sur la tête et en même temps j'ai senti une douleur lancinante au poignet.

« Je me suis évanoui comme une petite femme et j'ai dû rouler au bas de l'escalier, où j'ai retrouvé mes esprits, le corps meurtri et une longue estafilade à l'avant-bras gauche, qui a dû être faite à l'aide d'un instrument très tranchant.

— Pas d'autres traces ? demanda le détective.

— Aucune, monsieur Dickson, toutes les portes, toutes les fenêtres étaient bien fermées, et ma demeure, pour être vieille, ne recèle aucun passage clandestin.

— Restez-vous quelque temps à Londres ? demanda encore Harry Dickson.

— Quelques jours, sir, le temps de réétudier, dans les archives du Yard, les affaires où Horle s'est trouvé mêlé ; après quoi je reviendrai vous trouver pour vous demander de me prêter aide et assistance, s'il le faut.

— J'accepte, répondit brièvement Harry Dickson, en lui tendant la main.

2. Face au mur

Stupeur !

Deux jours plus tard elle devait s'abattre sur Londres et sur Scotland-Yard. Horle, l'énigmatique Horle était revenu, sans doute dans le sillage de l'infortuné Montague Brent.

Ce dernier était descendu dans un petit hôtel très convenable de Bow, où les policiers de province faisant un court séjour à Londres, avaient coutume de s'établir : l'hôtel Pembroke.

Dès qu'il eut pris congé d'Harry Dickson, Brent s'était rendu au Yard et y avait reçu l'autorisation de fouiller dans les archives de la maison.

Il y avait passé la plus grande partie de la journée, s'était entretenu avec ses anciens collègues, avait déjeuné avec quelques-uns d'entre eux et s'était retiré assez tôt dans sa chambre.

Un peu après minuit, quand Mr. Gallagher, propriétaire de l'hôtel, eut fermé son établissement et se fut mis au lit, il en fut aussitôt tiré par un hurlement de dément, semblant venir du rez-de-chaussée.

Il ouvrit sa porte et aussitôt une voix horrible et menaçante éclata :

— Gallagher, allez dire à ce chien de Brent que j'aurai sa peau.

Effrayé, mais surtout retenu par son épouse épouvantée, Mr. Gallagher perdit quelque temps à discuter avec elle, puis, le sentiment du devoir l'emportant, il alla frapper à la porte de son client.

Celui-ci vint lui ouvrir, les yeux lourds de sommeil et s'enquit de son désir. Mr. Gallagher lui raconta aussitôt ce qui venait d'arriver, ajoutant que, pour le moment, l'hôtel ne comptait que quatre clients, tous honorables, et un personnel de tout repos.

Mr. Brent devint alors très attentif et demanda à l'hôtelier de pouvoir parcourir l'établissement en sa compagnie, ce qui fut fait.

Rien d'insolite n'y fut découvert, portes et fenêtres étaient closes, on entendait le ronflement des dormeurs à travers les minces cloisons. Le chef des domestiques, qui avait entendu la menace, les avait rejoints à son tour et affirmait avec force qu'aucun membre du personnel n'avait quitté sa chambre et que d'ailleurs le cri venait d'en bas, où il n'y avait plus personne à cette heure.

Alors, dans le petit salon où les clients de l'hôtel Pembroke faisaient leur correspondance, Montague Brent fit une découverte étrange : le buste du Prince de Galles, qui ornait le dessus du piano,

avait été retourné face au mur.

— Demain, promet le retraité, j'en parlerai à quelqu'un qui y prendra grand intérêt, je vous le promets, Mr. Gallagher, à Harry Dickson en personne.

Sur cette promesse rassurante, chacun regagna sa chambre et son lit. Mais le lendemain, le mystérieux Horle s'était déjà fait valoir d'une manière autrement tangible. Le célèbre joaillier « Woodchurch », dans Chancery Lane, trouva son magasin cambriolé. C'est-à-dire qu'il trouva le safe où il enfermait chaque soir les pierres de grande valeur non encore serties, ouvert et dégarni de ses plus belles pièces.

Car le voleur nocturne avait dédaigné avec une science parfaite, toutes les pierres ayant failles, crapauds ou autres défauts lapidaires, tout en conservant encore une très grande valeur.

Sur une étagère se trouvaient placées quelques figurines de prix, qui toutes avaient été retournées, de manière à faire face à la muraille : Horle avait une fois de plus signé ses exploits.

Mais cette fois-ci, Harry Dickson était à Londres et presque aussitôt le Yard l'appela à la rescousse.

L'enquête menée avec diligence dans la joaillerie de Chancery Lane fut, comme toujours quand on avait affaire avec le mystérieux Horle, décevante et stérile. C'est en vain que les photographes de la police saupoudrèrent de poudre mercurielle les glaces des vitrines et des comptoirs, aucune empreinte digitale suspecte ne fut relevée.

Devant le safe, aussi vierge de traces révélatrices que les autres objets mobiliers de l'établissement, Harry Dickson s'arrêta longuement.

— Bizarre, murmura-t-il tout à coup en se tournant vers le superintendant Goodfield qui l'accompagnait.

— Pourquoi cela, monsieur Dickson ? demanda le bon Goodfield.

— Remarquez donc ce procédé nouveau, qui consiste à faire sauter la serrure à l'aide d'une minuscule mine électrique. Rappelez-vous que nous n'avons rencontré ce procédé qu'une seule fois dans notre carrière, l'année dernière, et nous l'avons appelé « l'œuf de Colomb » de la cambriole... c'est simple, mais il fallait le trouver. Or, l'homme qui l'inventa et l'appliqua alors, n'a plus pu le faire depuis, puisque par une fausse manœuvre, il s'électrocuta en s'en servant.

« Nous n'en avons rien dit à la presse, de peur que cette manière ne devînt trop courante chez ces messieurs de la pègre, et voici que nous le retrouvons au service de Mr. Horle, le mystérieux.

Dans la journée, Harry Dickson passa une couple d'heures dans les salles des archives de Scotland-Yard, puis se fit annoncer au superintendant Goodfield.

— Il me faudra partir vers le Nord pour y chercher le fameux Horle, dit-il, Montague Brent m'accompagne.

— Si vous pincez le bandit, Brent pourra aspirer à une révision de sa pension, déclara Goodfield. Je le lui souhaite, c'est un bon diable au fond, bien qu'il ait toujours été un collègue peu cordial et peu liant de nature.

Montague Brent se déclara prêt à suivre le détective où celui-ci le voulait ; l'enquête personnelle qu'il avait commencée à Londres n'avait pas donné de résultats.

— J'ai relu le procès des deux complices de Horle, déclara-t-il, et malgré toute l'attention que j'ai apportée à cette lecture, elle ne m'a pas appris plus que je ne savais déjà.

« Pourtant, j'emporte de mon séjour ici cette conviction alarmante et étrange : Horle m'en veut ! Il me poursuit. Mais pourquoi ?

« Il n'a pas dû se soucier beaucoup de l'arrestation des deux pâles comparses de jadis, je ne suis jamais parvenu à lui barrer le chemin... et s'il en était cependant ainsi, pourquoi aurait-il attendu cinq longues années pour se venger sur ma personne ?

Il resta quelque temps pensif et reprit :

— Pourquoi ne m'a-t-il pas tué alors qu'il avait la plus belle occasion de le faire ? J'étais seul, évanoui dans une maison solitaire, éloignée de plus d'un mille de mon plus proche voisin. Et que viendrait-il chercher chez moi ? Non, c'est un maniaque, une sorte de fou, et je ne puis m'expliquer ses agissements que par une partielle démence de sa part.

— En tout cas, c'est un homme habile, passé maître dans l'art d'effacer les traces derrière lui, répliqua Harry Dickson.

— Dites également de passer à travers portes et murailles, comme un fantôme ! s'écria amèrement l'ancien inspecteur. N'oubliez pas non plus que je l'ai vu... non, que j'ai cru le voir, monsieur Dickson, car ce serait trop épouvantable si Horle avait le visage que j'ai pensé voir surgir de la nuit. Je veux croire à une hallucination...

— Et le coup de couteau que vous portez au bras ? demanda Dickson.

Montague Brent baissa la tête.

— Oui, murmura-t-il, il y a le coup de couteau... dites ce que vous voulez, mais je sens qu'il y a autour de cette criminelle créature, quelque chose de surhumain, de presque spectral.

— Demain, je vous accompagne à Dumfries, Brent, dit Harry Dickson.

— Vraiment, vous feriez cela ? s'écria le vieillard. Ah ! je suis content, car je vous avoue que je n'aurais osé revenir tout seul chez moi !

Harry Dickson resta quelque temps encore à travailler dans sa bibliothèque. Il fut enfin tiré de sa tâche par Mrs. Crown, la gouvernante, qui vint l'avertir que le thé du soir était servi.

— Quand ce mauvais plaisant de Tom Wills reviendra à la maison, dit-elle d'une voix revêche, je lui tirerai les oreilles.

— Et pourquoi ? demanda le détective en riant.

— Pour lui apprendre à respecter Charles Dickens ! s'écria la brave dame.

— Hein, que dites-vous, Mrs. Crown ? s'écria Harry Dickson en ne faisant qu'un bond vers le salon.

Sur un socle latéral se trouvait installé en cet endroit un fort beau buste de l'auteur de David Copperfield, mais quand le détective entra dans la pièce, il vit que des mains irrespectueuses l'avaient retourné, le visage contre le mur !

— Horle ! murmura le détective, puis il devint très pâle et ses lèvres tremblèrent. Quelque chose de surhumain et de spectral, dit-il tout bas, faisant machinalement siennes les paroles épouvantées de l'ancien inspecteur Montague Brent.

3. La fin d'un mystère

La maison de Montague Brent était une de ces vieilles demeures, en pierre grise, dont les puritains ont parsemé l'Ecosse aux temps de leur splendeur. Elle était située à plus d'un mille en retrait de la route de Dumfries, à l'orée d'une lande où ne croissaient que le genêt et le chardon bleu, piquée par-ci par-là des ternes reflets de petites mares à bécassines. Au loin, vers l'Est, apparaissaient à travers les écharpes déchirées des brumes, les sommets arrondis des monts Cheviot.

Bien qu'habitant seul, à peine aidé une fois par semaine par une femme de charge, Montague Brent avait bien su agencer sa demeure solitaire. Le salon, qui faisait en même temps office de salle à manger, était confortable, pourvu de beaux meubles anciens, de profonds fauteuils de velours et d'un superbe foyer à céramiques hollandaises.

Un vent glacé descendant des montagnes proches, un grand feu de souche était allumé et répandait une bonne chaleur sèche.

Il y avait trois jours que le détective était traité en hôte de marque par l'ancien inspecteur de Scotland-Yard. À l'aube, celui-ci partait avec son fusil de chasse et revenait avec des poules faisanes, des perdrix et quelques premières grouses, gibier délicat s'il en est ; en passant par les étangs, il relevait des nasses toujours pourvues de beaux poissons argentée.

Harry Dickson avait mis ces absences à profit pour explorer la vieille maison de fond en comble. Comme Brent le lui avait assuré, elle ne recélait aucun mystère. Aucun mur ne sonnait creux et les caves, qui d'ailleurs n'étaient pas spacieuses, étaient d'honnêtes et frais souterrains où la bière et le vin se conservaient très bien.

La cuisine non plus n'avait rien d'énigmatique, depuis que les cinq bustes de gros plâtre y avaient repris leur position normale.

Au matin de la troisième journée, il pleuvait et Montague Brent avait endossé un gros manteau ciré pour aller tirer un lièvre dont il avait, la veille, découvert le gîte.

Un peu désœuvré, le détective monta vers les combles de la maison, pour passer quelques instants sur la plate-forme du petit belvédère, d'où il avait vue sur les environs et les lointains.

La plaine s'étendait devant lui, grise et terne sous l'averse. Au loin, il voyait la sombre silhouette du vieux policier s'éloigner comme une immense sauterelle noire vers le maquis du fond de la lande.

Harry Dickson secouait la tête.

— Un homme ne pourrait passer inaperçu dans une pareille région, où la promenade d'un chien attirerait l'attention des habitants, murmura-t-il. Admettons que Horle soit arrivé jusqu'ici, comment fera-t-il pour y revenir sans être vu ? En admettant qu'il revienne !

Pour peu, il aurait ajouté cette remarque décevante :

— Je perds inutilement du temps dans ce pays lointain !

Un brusque frisson de froid humide le saisit et il quitta le belvédère. En passant par le palier du dernier étage, quelque chose crissa sous son pied. En baissant les yeux, il vit des paillettes brillantes.

C'étaient des petits fragments de miroir.

Il en recueillit quelques-uns, resta pensif, puis descendit vers la salle à manger, où il ranima le feu.

À quoi pensait-il ? En bien des occasions, Harry Dickson avait l'habitude des soliloques, mais aujourd'hui, il gardait un mutisme obstiné et quelque peu attristé. De temps à autre, il examinait les petits éclats de verre argenté qu'il avait ramassés à l'étage, puis, avec un soupir, il les remit dans son portefeuille et secoua la tête.

Montague Brent revenait. Il avait pris froid et tremblait d'une fièvre naissante. On dîna tard et, pour combattre le froid âpre qui se glissait dans la maison, on se confectionna de puissants grogs au rhum et aux épices. Mais l'alcool ne procura la gaieté ni au détective, ni surtout à son hôte, qui se taisait, les yeux fixés sur les hautes flammes du foyer.

— Brent, dit tout à coup Harry Dickson, je passerai la nuit dans votre chambre, celle dont la porte se ferme si mystérieusement. Je vais y installer mon lit ; vous avez pris froid et il sera bon que je reste à vos côtés.

Montague Brent le remercia avec effusion.

— Merci, monsieur Dickson, je n'aurais pas osé vous le demander, mais maintenant que vous le proposez vous-même, je vous avoue que je suis content, car de nouveau cette peur irraisonnée s'empare de moi !

Le détective installa un lit de fortune dans la grande chambre aux fenêtres grillagées, alluma un feu dans l'âtre et obligea Brent, qui grelottait de fièvre, à se mettre au lit.

Lui-même resta encore une heure à fumer, à regarder le feu et à écouter la plainte du vent, après quoi il se glissa dans les draps et s'endormit.

Ce fut un cri étouffé de Brent qui le réveilla.

— Écoutez, monsieur Dickson, il est là !

Le détective se leva et prêta l'oreille.

Des bruits bizarres montaient en effet du rez-de-chaussée. C'étaient de sourdes détonations, des heurts étouffés, de longs

craquements sinistres, qu'on aurait pu attribuer avec quelque complaisance aux rumeurs d'un travail ardu et opiniâtre.

Il marcha vers la porte et voulut l'ouvrir : elle résista, ferme comme un mur.

— Voyez-vous ! voyez-vous !... sanglota Montague Brent. Il est venu, malgré vous, Dickson. Il est entré comme un fantôme... il entre où il veut... oh, il m'aura ce Horle maudit.

Le détective tenta à plusieurs reprises d'ouvrir la porte, mais en vain : elle était de chêne massif et aurait résisté à l'assaut d'un béliet.

Il se souvint que la veille encore il l'avait examinée, sans pouvoir découvrir de quelle façon les mystérieux intrus parvenaient à la bloquer de l'extérieur.

Vers l'aube, le bruit cessa brusquement et Dickson put ouvrir la porte.

— Un instant, dit-il à Brent qui s'apprêtait à le suivre, revolver au poing. Il examina soigneusement la porte, promena la main sur les panneaux et les rainures.

— Très bien, murmura-t-il à mi-voix. C'est donc cela...

La maison était silencieuse, le vent était tombé et sa lugubre plainte s'était tue.

Devant la porte de la cuisine, les deux hommes firent une brève halte, puis brusquement entrèrent.

Elle était vide et rien n'y était changé.

— Oh ! s'écria Dickson... c'est étrange, les bustes n'ont pas été retournés !

— Impossible ! s'écria Montague Brent.

À cette même minute Harry Dickson sentit quelque chose d'insolite autour de lui, sa lampe fut arrachée à ses mains et projetée avec force sur les dalles.

— Vite ! s'écria-t-il, de la lumière !

Il entendit Brent balbutier quelques mots, puis il trouva ses allumettes et en frotta une poignée.

Une longue flamme jaillit, inondant la pièce d'une lumière blonde.

— Les bustes ! hurla Brent.

Et dans la brève clarté, le détective vit les bustes retournés vers la muraille !

Mais déjà la flamme lui brûlait les doigts, et avec un geste de colère il rejeta les bâtonnets inutiles. Soudain il se jeta avec force en arrière : dans la lumière mourante des allumettes il avait vu s'élancer des ténèbres une créature hideuse, aux yeux fous, aux griffes tendues...

Puis une lutte brève mais terrible commença dans l'ombre.

Elle ne dura pas, un long soupir s'éleva, puis une main ferme

frotta de nouvelles allumettes, et alluma un bout de chandelle.

— Je vous tiens, Horle, dit la voix glacée de Harry Dickson.

Il élevait au-dessus de sa tête la bougie allumée.

Devant lui, pâle, immobile, les yeux clos, gisait l'inspecteur Montague Brent.

*

Devant Goodfield et d'autres fonctionnaires de Scotland-Yard, atterrés et stupéfaits, Harry Dickson s'expliqua.

— Horle et Brent n'ont jamais fait qu'une seule et même personne. Mais, mystère terrible des âmes, l'un ignorait les gestes de l'autre. Dans sa longue carrière de policier, Brent a vu trop de magnifiques trésors dérobés et retrouvés, et une étrange cupidité est née dans son être. Mais elle n'en fit pas directement un voleur, non : elle créa en lui une seconde personnalité, criminelle cette fois. Brent a volé les diamants Ostringer et bien d'autres pierres précieuses, mais rien que des pierres précieuses.

« Il les a cachées dans sa vieille maison solitaire, et maintenant la solitude et la nature achevèrent sa folie.

« Par certains jours de grand vent d'ouest, donc de très grande humidité, les vieilles boiseries se mettaient soudain à gémir et à craquer d'une façon aussi sinistre qu'inattendue, Brent crut y découvrir la rumeur d'une équipe au travail dans la nuit, car, son subconscient travaillant, l'esprit de Horle, qui savait des pierres cachées sous des dalles, déteignait sur celui de Brent. De plus, cette même humidité brusque coinçait absolument sa porte : et ce fait se jumela dans la cervelle malade de l'ancien inspecteur avec celui de l'équipe fantôme : brusquement le personnage d'Horle prenait le dessus et... fidèle à son étrange manie, retournait les bustes contre le mur. Oui, nous avons déjà connu un cas presque analogue et nous en connaissons hélas encore bien d'autres. Le personnage de Horle ne s'incarnait dans Brent que passagèrement, mais chaque fois pendant un temps suffisamment long pour lui permettre de faire ses coups.

« Le voici venant à Londres, m'appelant à son secours ; il étudie les annales criminelles de Scotland-Yard, y découvre « l'œuf de Colomb de la cambriole » et... peu après Horle se réveille, lance une menace et, quelques heures plus tard, après une nouvelle et brève éclipse de son état fantôme, perpète le forfait de Chancery Lane, où il applique la méthode dont il a pris connaissance la veille même.

« Intermittences terribles et incompréhensibles de coutumière honnêteté professionnelle et de criminalité, c'est ainsi que je suis obligé de m'exprimer.

— Mais, dit tout à coup Goodfield, la porte de la maison de Brent

finissait par s'ouvrir...

— Au moment où le bruit cessait, n'est-ce pas ?

« Cela s'explique, car dès les premières clartés de l'aube et la chute du vent aidant, le coefficient d'humidité diminuait en même temps que ses effets : la chose paraît exceptionnelle, mais la nature nous réserve bien d'autres surprises de ce genre.

— Et l'apparition de Horle ? demanda quelqu'un.

— J'y arrive. Lorsque j'ai trouvé les éclats du miroir brisé, j'ai commencé à comprendre enfin. En les examinant, j'y découvris des traces de sang relativement de fraîche date. La blessure au poignet de Brent avait été faite par des éclats de verre, et non par un poignard.

« Dans sa demi-inconscience, le vieillard a dû monter vers un étage où il venait rarement. Dans la trouble clarté lunaire, qui, à mon avis, était plutôt celle du jour, car d'après mes recherches, il n'y avait pas eu de lune, ce jour-là, il a vu un terrible visage surgir des ténèbres. Il voyait Horle ou plutôt le visage terrible que Brent devait avoir en devenant Horle : un criminel. Il s'est rué sur son ennemi, ou plutôt sur le miroir, le réduisant en miettes et se blessant grièvement au poignet. La terreur et la douleur lui faisant perdre connaissance, il est tombé des marches et, en reprenant ses esprits, il ne s'est pas souvenu de ce qui s'est passé en un endroit qu'il visitait si peu. Quand je le vis ce soir, en proie à la fièvre, j'ai pensé que celle-ci pourrait provoquer la résurrection de Horle : son moi criminel, et ce fut fait.

— Comment, dit une voix, avez-vous découvert que les pierres se trouvaient sous les dalles de la cuisine, monsieur Dickson ? En effet, sur vos indications, on les y a toutes retrouvées, les diamants Ostringer et bien d'autres encore.

— Une simple déduction, répliqua le détective, car les bruits qui montaient du rez-de-chaussée ne me faisaient pas l'effet de venir spécialement de cette cuisine, au contraire, et même il fallait l'imagination malade de Brent pour y découvrir le bruit cadencé des marteaux et des pioches ; mais son subconscient veillait toujours et forcément le faisaient songer automatiquement à une équipe de voleurs nocturnes et mystérieux, fouillant le sol de la cuisine à la recherche des trésors qui s'y dissimulaient : Horle veillait au fond de Brent.

— Pauvre Brent, murmura Goodfield, ce n'était pas un collègue bien jovial, je crois l'avoir déjà dit mais qu'il fût à ce point ensorcelé...

Il est à Bedlam, dans la section des déments inguérissables, collectionnant des cailloux et des graviers en affirmant que ce sont les pierres les plus précieuses du monde...

[1] L'existence des mystérieux poisons dont parle Harry Dickson a été reconnue par la plupart des explorateurs de ces contrées incertaines. (N.D.A.)

[2] La livraison originale, intitulée « La mitrailleuse Musgrave », comporte également deux autres récits que nous publions plus loin, dans l'ordre déterminé par Jean Ray.

[3] Nous reproduisons intégralement le texte des fascicules originaux, dans un ordre différent de celui de leur publication. Que le lecteur ne s'étonne donc pas de ne pas retrouver Nebraska Jim dans les pages suivantes. (N. D. E.)

[4] Voir note 3.

[5] Voir note 3.